(Mai 1806.)

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque Impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de l'Académie de Goettingue, etc. etc.

Prix de ce Journal, tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port:

pour trois mois,..... 9 francs.
pour six mois,..... 18 francs.
pour un an,..... 36 francs.

Les hommes les plus célèbres dans chaque partie des Sciences et de la Littérature, se sont plu à coopérer à cette entreprise utile, et la collection des neuf années du *Magasin Encyclopédique* est devenue précieuse, en ce qu'elle présente une réunion de Mémoires intéressans, qui ne se trouvent point ailleurs, et dont les Auteurs jouissent d'une grande réputation. On y trouve, en effet, des Dissertations, des Mémoires, ou des Opuscules de MM. Alibert, Barbier, Barbié du Bocage, Barthelemy, Bast, Bichat, Caillard, Cavanilles, Chardon la Rochette, Cuvier, Daubenton, Delille,

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

LITTÉRATURE.

De la Demande du Consulat, *ou* Essai sur la Candidature, adressé à M. T. *Cicéron* par son frère *Quintus;* suivi des fragmens du discours prononcé par Cicéron sur sa Candidature; traduits par Eusèbe *Salverte.* 5

PHILOLOGIE.

Lettre de F. S. V. à M. *Millin*, sur les Lettres de *Peiresc.* 44

LANGUES SEPTENTRIONALES.

Analyse de la nouvelle édition des Fragmens d'Ulfilas, publiée par M. *Zahn.* 61

GRAMMAIRE.

A Dissertation on Language, etc. 69

BEAUX-ARTS.

La Galerie de Salzthalen, et de l'état des Beaux-Arts à Brunswick; par M. *Bruun-Neergaard.* 83

ROMANS.

Madame *de Maintenon*, pour servir de suite à la Duchesse de *La Vallière;* par madame *de Genlis.* 108

VOYAGE.

Copie d'une Lettre écrite d'Athènes le 20 frimaire an XIV, par M. *Fauvel*, à M. *Barbié du Bocage.* 116

BIOGRAPHIE.

Notice sur la Vie et les Ouvrages, tant imprimés que manuscrits, du P. *Houbigant*, de l'Oratoire. 123

POÉSIE.

Réponse de Voltaire à une dame qui reprochoit à La Dixmerie d'avoir maltraité dans ses Contes les femmes de 40 ans. 150

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

Nouvelles d'Angleterre. 151
— de Hollande. 153
— d'Allemagne. 159
— de Saxe. *Ibid.*
— de Bavière. 160
— de Hongrie. 162
— de Prusse. *Ibid.*
— d'Autriche. 168
— de Russie. 169
— de France. 185
— de Paris. *Ibid.*

THÉATRES.

Nephtali, *ou* les Ammonites. 200
Le Père rival, *ou* l'Amant par vanité. 201
La Comédie aux Champs-Elysées. 202
Rubens dans sa jeunesse. *Ibid.*
La belle Hôtesse. 203
Agnès Sorel. *Ibid.*

LIVRES DIVERS.

Botanique.

Double Flore, *ou* Description des plantes qui croissent naturellement aux environs de Paris; par J. D. *D*.... 206

Jardin de Berlin, *ou* Figures et Descriptions des plantes rares et peu connues qui se cultivent dans le jardin royal de botanique de Berlin; par M. *Willdenow.* 208

Anatomie.

Sectiones Cadaverum Pathologicæ, eruditorum examini submittit C. Joann. *Kneppelhout.* 209

Médecine.

Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc.; par MM. *Corvisart*, *Le Roux* et *Boyer.* Mars 1806. *Ibid.*

MAGASIN
ENCYCLOPÉDIQUE.

ANNÉE 1806.

TOME III.

$. 1000.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS;

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'INSTITUT et de la LÉGION d'HONNEUR, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothéque impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de la Société royale des sciences de Goettingue, de celle de Turin, de celles des Curieux de la Nature à Erlang, des Sciences physiques de Zurich, d'Histoire naturelle et de Minéralogie d'Iéna, de l'Académie royale de Dublin, de la Société linéenne de Londres; des Sociétés d'Histoire naturelle, philomathique, galvanique, de statistique, médicale d'émulation, de l'Athénée des arts de Paris, de l'Athénée de Lyon; des Sociétés des Sciences de Rouen, d'Abbeville, de Boulogne, de Poitiers, de Niort, de Nismes, de Marseille, d'Alençon, de Caen, de Grenoble, de Colmar, de Nancy, de Gap, de Strasbourg, de Mayence, etc., etc., etc.

ANNÉE 1806.

TOME III.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE,
rue des Mathurins, hôtel Cluny.

MUSEUM
NATURAL HISTORY

TOME III.

PARIS.

MAGASIN
ENCYCLOPÉDIQUE.

LITTÉRATURE.

De la Demande du Consulat, ou *Essai sur la Candidature, adressé à M. T. Cicéron par son frère Quintus; suivi des Fragmens du discours prononcé par Cicéron sur sa Candidature; traduits par* Eusèbe *Salverte* (*).

Vous possédez sans doute tous les moyens de réussir que peuvent donner l'esprit, l'expérience et l'étude : cependant notre amitié m'impose, je crois, le devoir de vous soumettre les idées que m'a fourni une réflexion continuelle sur votre candidature. Je me propose, non de vous rien apprendre de nouveau, mais de vous présenter rassemblées en un seul corps, par l'ordre et le raisonnement, des choses qui, dans la pratique, semblent éparses et multipliées à l'infini.

Quelque puissant que soit notre caractère naturel, il semble, pendant le peu de mois que dure la candidature, pouvoir se ployer à des mé-

(*) On ne connoît point, en français, de traduction de l'*Essai sur la Candidature*, tableau précieux des mœurs des Romains dans cette partie si importante de leur existence politique.

nagemens politiques. *Quelle est cette cité ? Que demandez-vous ? Qu'êtes-vous ?* Chaque jour, en descendant au *Forum*, méditez ces idées : *Je suis un homme nouveau* (*a*) ; *Je demande le Consulat ; Je suis dans Rome.*

L'éclat de votre éloquence doit surtout relever la *nouveauté* de votre nom. Ce talent a toujours obtenu dans Rome la plus grande considération ; et le digne défenseur d'accusés consulaires ne peut paroître indigne du Consulat. Puisque cette gloire est l'origine de votre élévation, que vous êtes par elle tout ce que vous êtes, présentez-vous préparé toujours à parler, comme si chaque occasion devoit être l'épreuve décisive de votre mérite. Vous vous êtes, je le sais, ménagé dans cet art de puissantes ressources ; tenez-les aujourd'hui toutes prêtes et assurées au besoin : et rappelez-vous souvent ce que Démétrius a écrit des études de Démosthènes et de ses exercices assidus (*b*).

Faites paroître ensuite et le nombre et la qualité de vos amis. (1) Plus heureux qu'aucun homme

(*a*) Un *homme nouveau* étoit celui qui, le premier de sa famille, parvenoit à une magistrature curule.

(*b*) Démétrius de Phalère. *Vid.* Cicero de Orat. lib. I, 61, et de Finibus, lib. V, 2.

(1) Muret et Lallemand lisent *Quae novi* (comme je le sais) ; le sens me semble bien niais. Facciolati : *Quae nulli habuerunt*, sens raisonnable, mais incomplet, si l'on ne sous-entend *novi*. Guidé par l'enchaînement du discours, j'ai traduit comme si le texte portoit : *Quae nulli novi habuerunt ;* et Facciolati penche à croire que telle fut autrefois la véritable leçon.

nouveau, vous avez pour vous tous les Publicains, l'ordre équestre presqu'entier, beaucoup de municipalités (*c*), plusieurs corporations, tant d'hommes de tous les ordres défendus par vous, cette foule de jeunes-gens que vous attache l'amour de l'éloquence, et ces nombreux amis chaque jour assidus près de vous. Votre soin doit être de bien les conserver; et par les prières, par les recommandations, par tous les moyens possibles, de persuader à ceux qui veulent vous servir et à ceux qui le doivent, qu'ils ne trouveront aucune autre occasion, les uns de vous prouver leur reconnoissance, les autres d'acquérir des droits à la vôtre.

Rien ne seconde plus efficacement un homme nouveau que l'assentiment des nobles (*d*), et surtout des consulaires. Il importe que les hommes au rang et au nombre desquels vous voulez parvenir vous jugent digne de ce rang et de cette association. Il faut les solliciter vivement et les faire solliciter en votre faveur. Il faut leur persuader que, par vos sentimens politiques, vous avez toujours été uni au parti des Grands et très-éloigné de celui du peuple; que si vous avez jamais parlé

(*c*) *Municipia.* Voyez ci-après note (*o*).

(*d*) *Nobiles.* Depuis que les Plébéiens pouvoient être élevés à toutes les dignités de l'Etat, le titre de *nobles*, très-différent de celui de *patriciens*, désignoit les familles dont quelque membre, étant parvenu à une magistrature curule, avoit transmis à ses descendans le droit d'*images*, c'est-à-dire, le droit de placer dans leurs vestibules les images de leurs ancêtres, et de les faire porter dans les pompes funèbres.

dans le sens populaire, vous ne l'avez fait que pour vous concilier Pompée, afin qu'un homme aussi puissant par son crédit vous servît dans votre candidature, ou du moins ne vous nuisît pas.

Le suffrage des jeunes-gens nobles ajoutera beaucoup à votre considération : sachez vous les acquérir et conserver ceux qui déjà vous sont acquis. A ceux-ci, qui sont en grand nombre, faites connoître combien vous comptez sur eux ; et si vous inspirez le désir de votre élévation à ceux qui n'y sont pas contraires, ils vous deviendront infiniment utiles.

Homme nouveau, il vous est encore très-avantageux d'avoir pour compétiteurs des nobles, tels que personne n'osera dire que leur naissance doive leur servir plus qu'à vous votre vertu. P. Galba, L. Cassius sortent du sang le plus illustre : quelqu'un sait-il toutefois qu'ils briguent le consulat? Vous voyez donc combien vous sont inférieurs des hommes de la première noblesse, mais dénués de moyens personnels.

Antoine et Catilina vous effraient-ils davantage? Bien au contraire, un homme (2) actif, habile, éloquent, irréprochable, vu favorablement de tous les juges, doit souhaiter de pareils concurrens. Tous deux assassins dès l'enfance, ruinés tous deux, tous deux perdus de débauches.

(2) *Navo.* Facciolati lit ici *novo.* Je n'aperçois pas le motif de cette correction : la *nouveauté* du nom de Cicéron n'ajoutoit rien à la défaveur que méritoient ses concurrens.

Nous avons vu vendre judiciairement les biens d'Antoine; nous l'avons entendu jurer qu'il ne pouvoit, dans Rome, plaider à crédit égal contre un Grec (*e*); nous l'avons vu chasser du Sénat. Noté aussi avantageusement par les Censeurs, il fut votre compétiteur pour la préture : Sabidius et Panthera l'assistoient; il n'avoit pu trouver d'autres amis pour veiller sur les scrutins (*f*). Préteur, il cherche une compagne au marché des esclaves et l'entretient publiquement chez lui. Candidat consulaire, il aime mieux piller toutes les hôtelleries, en voyageant sous le prétexte honteux d'une *légation libre* (*g*), que d'être à Rome et de solliciter les suffrages du peuple.

(*e*) Accusé et condamné pour crime de concussions commises en Achaïe, Antoine invoqua le secours des tribuns du peuple, en faisant serment, aux termes de la loi, qu'accablé par le crédit de ses adversaires, il ne pouvoit obtenir justice. Un tel serment prêté à Rome par un noble, dans un procès contre des étrangers, étoit le comble de l'ignominie. Tant de motifs réunis déterminèrent les censeurs à expulser Antoine du sénat.

(*f*) Les personnages les plus considérables se faisoient un devoir de surveiller le dépouillement des suffrages, quand ils favorisoient l'un des candidats. Antoine ne put trouver, pour lui rendre ce bon office, que des hommes de néant ou notés d'infamie.

(*g*) Les sénateurs qui vouloient voyager se faisoient donner une *légation libre* : en vertu de ce titre, qui ne leur imposoit aucun devoir, ils étoient défrayés de tout par les villes où ils passoient. Cicéron dévoila et fit restreindre l'abus de ces *légations*. Ce passage que Facciolati traduit dans le même sens que moi, peut également signifier que, pendant le temps de sa candidature, Antoine

De quelle illustration, grands dieux, votre autre rival n'est-il point environné ! Aussi noble que le premier, a-t-il plus de vertu ? non ; mais plus d'audace. Antoine craint jusqu'à son ombre ; Catilina ne craint pas même les lois. Né d'un père ruiné, élevé par une sœur adultère, c'est dans le carnage des citoyens qu'il a fait l'essai de ses forces ; et son premier pas dans les affaires publiques a été le massacre des chevaliers Romains. Donné seul, par Sylla, pour chef à ces Gaulois dont le souvenir dure encore, et qui égorgèrent les Titinius, les Nannius, les Tanusius, ce fut au milieu d'eux qu'il assassina de ses propres mains le mari de sa sœur, Q. Cæcilius, chevalier romain, homme irréprochable, étranger à tous les partis, dévoué en tout temps au repos par son caractère, et alors surtout par sa vieillesse.

Dirai-je que cet antagoniste qui vous dispute le consulat est le même homme qui, sous les yeux du peuple, promena par toute la ville, en le battant de verges, M. Marius, le citoyen le plus chéri du peuple ; qui le traîna au monument de Catulus (3), l'y déchira vivant par les plus af-

exerça, de manière à se déshonorer, quelques fonctions déléguées par un magistrat supérieur, et qu'il pilloit les hôtelleries où il se faisoit défrayer.

(3) Le texte porte seulement *bustum, monument.* Sénèque (*de irâ*, III, 18) nous apprend que ce monument étoit celui de Q. Catulus. Valère Maxime (IX, 2) dit qu'il appartenoit à la famille *Lutatia* dont Catulus étoit membre ; et Paul Orose (V, 21), que ce monument étoit placé au delà du Tybre. A l'exemple de Facciolati, j'introduis dans la traduction le nom de Catulus, qui n'est point dans le texte.

freux supplices ; enfin, saisissant d'une main les cheveux de cet infortuné (4) qui respiroit encore, lui trancha la tête de l'autre, et porta lui-même en triomphe cette tête, qui inondoit ses doigts de ruisseaux de sang? Le même qui depuis a toujours vécu parmi des histrions et des gladiateurs, ministres les uns de ses débauches, les autres de ses forfaits? Qui n'a jamais abordé les lieux les plus saints, les plus vénérables, que sa perversité n'y fit naître quelque soupçon infamant, lors même qu'il ne s'y trouvoit pas d'autre coupable que lui (*h*)? Qui choisit pour amis, dans le Sénat, des Curius et des Annius (*i*); dans l'ordre équestre, des Vettius et des Pompilius ; et parmi nos cliens (5), des Carvilius et des Sapula? Cet

(4) D'après les détails affreux que les auteurs cités dans la note (3) ont donné sur ce supplice, j'ai rejeté l'épithète *stanti* adoptée par Lallemand et plusieurs autres ; ayant les jambes brisées, la victime de Catilina ne pouvoit se tenir debout. Je lis *spiranti*, avec Pulcanus, Robert-Etienne, etc. Gronovius lisoit *vivo*, ce qui présente le même sens.

(*h*) La vestale Fabia fut accusée d'inceste avec Catilina, et absoute.

(*i*) Curius et Annius entrèrent peu de temps après dans la conjuration de Catilina. Le premier avoit été ignominieusement expulsé du sénat par les censeurs.

(5) *Atriis*. Facciolati traduit ce mot comme s'il signifioit des *salles de vente* : Carvilius et Sapula y exerçoient les fonctions de crieurs publics; ou, suivant l'opinion de *Palermus*, étant perdus de dettes, y avoient vu vendre leurs biens à l'encan..... Il me semble plus naturel de l'interpréter par les salles, les portiques, les vestibules où les cliens plébéiens attendoient le matin le réveil de leurs patrons. *Atriensis*, dans les bons auteurs (Voy. Phædr. lib. II, Fab.

être enfin dont telles sont l'audace, l'immoralité, la profondeur dans l'art de corrompre, que ses débauches ont souillé des enfans nobles presque dans les bras de leurs pères?.... Parlerai-je de sa préture en Afrique; des témoignages rendus contre lui? Les faits sont consignés par écrit; relisez-les sans cesse. Mais ce que je ne dois point omettre, c'est qu'il est sorti de ce procès aussi pauvre que quelques-uns de ses juges l'étoient avant de l'absoudre, et si odieux, que chaque jour on s'efforce de le remettre en jugement. Telle est enfin sa position, qu'il redoute plus de dangers en demeurant tranquille qu'il n'en brave en excitant une sédition.

Combien vous êtes plus heureux que n'étoit naguère C. Cœlius? Homme nouveau, il avoit deux compétiteurs dont la noblesse insigne faisoit le moindre éclat; hommes d'un grand talent, de mœurs irréprochables, distingués par leurs services, habiles et attentifs à tout dans leur candidature. Cœlius cependant l'a emporté sur l'un d'eux à qui il étoit bien inférieur par la naissance, et qu'il ne surpassoit presque par aucune autre qualité.

Si donc vous employez tous les moyens que vous donnent la nature et des travaux auxquels vous avez consacré votre vie; si vous faites ce que prescrit la conjoncture, ce que vous pou-

5) désigne un esclave attaché au service intérieur de la maison; et peut-être Q. Cicéron ne parle-t-il ici de Carvilius et de Sapula, que comme de deux esclaves à peine affranchis.

vez, ce que vous devez faire; vous lutterez avec avantage contre des compétiteurs illustrés par leur brillante naissance bien moins que par leurs vices. Se trouvera-t-il en effet un citoyen assez pervers pour vouloir, par un seul vote, tourner à la fois deux poignards contre la République?

Après avoir exposé les ressources que vous possédez pour rehausser la nouveauté de votre nom et celles que vous pouvez acquérir, je passe à l'importance de votre demande. *Vous demandez le consulat :* tous vous en jugent digne; beaucoup vous l'envient. Né dans l'ordre équestre, vous aspirez au poste le plus éminent de la République; poste tel qu'un homme intègre, éloquent et courageux peut y effacer par son éclat ceux qui l'ont précédé. Ne pensez pas que la considération dont le consulat doit vous combler échappe à ceux qui ont déjà obtenu cette dignité. Quant aux rejetons de familles consulaires qui n'ont point encore égalé les honneurs de leurs ancêtres, tous, je crois, hors ceux qui vous portent une affection extrême, sont jaloux de votre élévation. Parmi les hommes nouveaux parvenus à la préture, ceux que ne vous attache point la reconnoissance répugnent également à se voir surpassés par vous en dignité. Dans le peuple même, vous n'ignorez pas combien vous avez d'envieux; combien de gens, par une habitude contractée dans ces derniers temps (*k*),

(*k*) Le souvenir des troubles qui avoient suivi l'élévation de Marius, *homme nouveau*, jetoit de la défaveur sur les candidats de la même classe.

sont peu portés en faveur des hommes nouveaux. Il est impossible encore que les causes que vous avez défendues ne vous aient point fait quelques ennemis. Examinez bien enfin si vous ne devez pas croire que vous vous êtes aliéné certaines personnes par votre zèle extrême pour l'élévation de Pompée. Aspirant au faîte des honneurs, et instruit que bien des affections individuelles peuvent vous être contraires, il vous est indispensable d'unir la politique et la prévoyance à l'adresse et à l'activité.

Deux moyens de succès partagent les soins d'un candidat; le zèle de ses amis et la bienveillance du peuple. L'un est le prix des bienfaits, des services, de l'ancienneté des liaisons, de l'obligeance et de l'amabilité naturelles. Mais dans la candidature, ce nom d'*amis* souffre une acception plus étendue que dans le reste de la vie; quiconque vous témoigne de la bonne volonté, de la considération, quiconque se montre fréquemment dans votre maison, doit être compté au nombre de vos amis.

Mais rien ne sert davantage que d'être cher et agréable aux amis que lie à nous une cause plus respectable, telle que la parenté ou l'alliance, quelque (6) liaison ou quelque obligation. Plus

(6) *Sodalitas.* Ce mot, et celui de *sodales*, que, faute d'expression plus juste, j'ai rendus vaguement par *liaison, amitié*, signifient proprement la *confraternité*, le lien qui existe entre des hommes membres du même corps civil, politique ou religieux, compagnons d'armes, nés dans la même ville, exerçant la même profession, etc. *Sodales* sunt qui ejusdem collegii sunt (*digestorum lib.* XLVII, *T.* 22, *L.* 4).

ensuite un homme vous voit intimement et vous approche dans votre intérieur, plus vous devez tâcher qu'il vous aime et qu'il désire votre élévation. Inspirez le même sentiment aux citoyens de votre tribu, à vos voisins, à vos cliens, à vos affranchis, à vos esclaves enfin; car notre réputation au *Forum* découle presque entière de propos domestiques.

Acquérez, en un mot, des amis de toutes les classes. Pour l'éclat, des hommes qu'illustrent leurs noms et leurs dignités; bien qu'ils ne s'occupent point à capter les suffrages, ils honorent toujours leur candidat; pour être à l'abri de l'injustice, des magistrats, tels surtout que les Consuls et les Tribuns du peuple (*l*); pour réussir auprès des Centuries, des plébéïens qui jouissent d'un grand crédit. Attachez-vous et confirmez dans leur bonne volonté, ceux qui peuvent payer (7), des suffrages de leur Centurie, un bienfait qu'ils ont reçu ou qu'ils espèrent de vous; car, de nos jours, des hommes accrédités sont parvenus, à

(*l*) Les consuls présidant aux comices, et les tribuns ayant le droit de s'opposer aux délibérations, leur bienveillance étoit, pour un candidat, de la plus haute importance.

(7) Lallemand et Turnèbe lisent : *Qui abs te tribum aut centuriam, aut aliquod beneficium, etc.* Mais comment des hommes qui auroient eu besoin du crédit de Cicéron pour entrer dans une centurie ou dans une tribu, y pouvoient-ils exercer une grande influence ? J'adopte la leçon de Manuce, de Facciolati et des éditions vulgaires : *Qui tribuent centuriam, quòd abs te, etc.*, qui se lie assez bien avec la phrase suivante. Au reste, tout ce passage est corrompu.

force de soins et d'adresse, à pouvoir se promettre des citoyens de leurs tribus tout ce qu'ils leur demandent. Obtenez donc, par quelque moyen que ce soit, que de tels hommes vous servent de cœur, et avec cette volonté efficacement prononcée.

Si la reconnoissance guidoit les hommes, ces ressources vous seroient assurées. J'ose même espérer qu'elles ne vous manqueront pas, puisque, depuis deux ans, vous vous êtes acquis tous les gens attachés aux quatre citoyens les plus puissans dans nos comices, à M. Fundanius, à Q. Gallius, à C. Orchinius (*m*), à C. Cornelius. J'étois présent lorsque leurs amis vinrent vous confier leur défense; je sais à quoi ils s'engagèrent, ce qu'ils vous garantirent. Vous devez exiger d'eux aujourd'hui qu'ils remplissent leurs promesses; il faut les interpeller, les prier, les presser, leur faire bien sentir qu'ils ne trouve-

(*m*) Il ne reste aucune trace de la défense de C. Orchinius par Cicéron. Quelques lignes du discours de cet orateur pour M. Fundanius, conservées par Priscien, Servius et Boëthe, ne laissent point deviner à quelles charges il devoit répondre. C. Cornélius étoit accusé d'avoir, pendant son tribunat, violé le droit d'*intercession* des tribuns. Quoique les personnages les plus éminens déposassent contre lui, Cicéron le fit absoudre. Les deux discours qu'il prononça dans cette occasion, et dont on a conservé des fragmens, passoient généralement pour ses chefs-d'œuvres. Q. Gallius étoit poursuivi comme coupable de brigue; et son accusateur, Calidius, le taxoit encore d'avoir voulu l'empoisonner. Cicéron, en réfutant cette imputation, prouva son invraisemblance par le calme avec lequel Calidius l'avoit articulée. Cet adroit argument, et quelques fragmens sont tout ce qui reste de son discours. Q. Gallius fut absous.

ront

ront pas d'autre occasion de se montrer reconnoissans. Le souvenir encore récent de vos bienfaits, et l'espoir d'en obtenir de nouveaux, les exciteront sans doute à seconder vos prétentions.

Puisque votre demande est surtout étayée par les affections que vous concilie la défense des accusés, appliquez-vous à bien distribuer et à faire bien remplir son rôle à chacun de ceux que vous avez obligés; et si, comme je le sais, vous n'avez jusqu'à ce jour rien exigé d'eux, qu'ils sentent que vous avez réservé pour le moment actuel tout ce que vous pouviez attendre de leur reconnoissance.

Trois choses surtout nous acquièrent la bienveillance des hommes et les portent à capter pour nous les suffrages; les bienfaits, l'espérance, la conformité de sentimens ou l'inclination. Il faut donc examiner comment on doit mettre en œuvre chacun de ces moyens. Les moindres services suffisent pour engager les hommes à servir un candidat; à plus forte raison ceux qui vous doivent leur salut (et ils sont nombreux) sentent que si, dans une occasion qui vous est personnelle, ils ne vous servent point, ils seront généralement improuvés. Il faut néanmoins les solliciter encore, et les induire à penser que vous pouvez à votre tour avoir des obligations à ceux qui vous en avoient eu jusqu'à présent.

Ceux qu'attache l'espérance sont de tous les plus zélés et les plus actifs. Qu'ils vous voient toujours prêt et déterminé à les servir, toujours

attentif aux soins qu'ils se donnent, toujours observateur exact et juste appréciateur des services que chacun vous rend.

Quant à ceux qui, par choix, s'affectionnent à vous, employez, pour les confirmer dans cette disposition, et les remercîmens et les discours les plus appropriés aux motifs qui semblent mouvoir chacun d'eux en votre faveur, et l'assurance d'une bienveillance réciproque, et enfin l'espoir de conduire cette première liaison jusqu'à l'attachement et l'amitié intime.

Dans ces diverses classes d'hommes, discernez soigneusement ce que chacun peut faire, afin de savoir comment vous devez capter sa bienveillance, ce que vous pouvez en espérer et en exiger. Il est des personnes très-accréditées dans leurs cités (8) et leurs municipalités; il en est d'autres pleines d'activité et de moyens, qui, sans avoir auparavant recherché ce crédit, peuvent néanmoins sur-le-champ s'employer efficacement pour le candidat, objet de leur gratitude ou de leur bienveillance. Il faut les cultiver tous de manière qu'ils voient bien que vous savez ce que vous devez attendre de chacun d'eux, que vous sentez ce que vous en recevez, que vous vous sou-

(8) Je lis, avec Facciolati, *civitatibus* et non *vicinitatibus*. Cicéron (*Orat. pro Muraenâ*) dit aussi : *Homines in suis civitatibus et municipiis gratiosi.* Sous le nom de *cité* les Romains comprenoient un corps politique qui pouvoit être divisé en plusieurs villes et villages. Ainsi, César (*de Bello gallico*, I, 12) a dit : *Omnis Civitas Helvetiae in quatuor pagos divisa est.*

venez de ce que vous en avez reçu. Il est, au contraire, des êtres sans crédit ou odieux dans leurs tribus ; dénués de l'adresse ou de l'activité nécessaires pour se rendre utiles dans l'occasion. Distinguez-les soigneusement, de peur de fonder sur eux une espérance à l'étendue de laquelle leurs foibles secours ne répondroient pas.

Quoiqu'il soit nécessaire de se présenter assuré et soutenu d'affections déjà formées et consolidées, on peut néanmoins dans la candidature même, acquérir des amis nombreux et utiles. Au milieu de tant de désagrémens, cet état vous offre du moins l'avantage de pouvoir, sans honte, vous unir d'amitié avec qui vous voulez, ce que vous ne sauriez faire dans le reste de la vie. Vous paroissez absurde si, dans toute autre occasion, vous prodiguez l'offre de votre amitié ; si aujourd'hui vous ne la prodiguez pas, et très-vivement, et à beaucoup de monde, personne ne vous croira au nombre des candidats. Or, j'ose l'affirmer, il n'est aucun homme (s'il ne tient par quelque affection à l'un de vos antagonistes) de qui vous n'obteniez, dès que vous l'essaierez, qu'il mérite par ses services que vous l'aimiez et que vous lui soyez obligé ; il suffira qu'il pense que vous mettez un grand prix à son service, que vous le ressentez sincèrement, qu'il place bien ses bons offices, et que, de cette occasion, doit naître une amitié solide et durable, et non point passagère et bornée au tems des comices.

Non, il n'y aura personne, pour peu qu'il ait de sentimens honnêtes, qui laisse échapper

cette occasion offerte d'acquérir votre amitié, surtout lorsqu'un sort favorable ne vous donne pour compétiteurs que des gens dont l'amitié est à mépriser ou à fuir, et qui, loin d'atteindre le but que je vous propose, n'y peuvent même prétendre. Comment Antoine essaieroit-il de rechercher ses concitoyens et de se les attacher, lorsqu'il n'en est pas un qu'il puisse appeler par son nom? Quoi de plus insensé que d'espérer qu'un homme que vous ne connoissez pas favorisera vos intérêts? Le comble de la considération et de la gloire, les plus grands services suffisent à peine pour faire porter un citoyen aux honneurs, par des gens qu'il ne connoît pas, et dont on n'a point capté les suffrages en sa faveur: Comment donc, si vous ne vous rendez coupable d'une excessive négligence, un homme méchant, inactif (9), noté d'infamie, sans talent, sans crédit, sans amis, l'emporteroit-il sur vous qu'étaye le zèle d'un grand nombre d'hommes et l'estime de tous?

Sachez donc vous assurer de toutes les centuries par des affections nombreuses et variées. Recherchez d'abord ceux qui sont le plus près de vous, les sénateurs, les chevaliers et les hommes actifs et puissans dans les autres ordres de l'état. On trouve dans les tribus *urbaines* (*n*) beaucoup

(9) Je lis avec Turnèbe, Gruterus et Lallemand, *Ut quidem homo nequam, iners*, etc.

(*n*) Les quatre tribus *Urbaines*, composées d'affranchis et d'hommes du plus bas étage, n'avoient eu long-temps aucune influence politique. Mais, dans le dernier siècle de la

d'hommes habiles, beaucoup d'affranchis adroits et accrédités au Forum. Ceux d'entre eux que vous pourrez gagner, soit par vous-même, soit par des amis communs, travaillez de toutes vos forces à vous les acquérir; sollicitez-les, faites-les solliciter, témoignez-leur qu'ils peuvent vous rendre le service le plus important.

Occupez-vous ensuite de la ville entière, de toutes les corporations, des villages, des hameaux voisins. Si vous y intéressez en votre faveur les personnages principaux, par eux la multitude vous sera dévouée. Ayez ensuite toujours présentes à la pensée et à la mémoire l'Italie entière et ses divisions, afin de n'y pas laisser une municipalité, une colonie, une préfecture (*o*), un seul endroit enfin où vous ne vous assuriez un appui suffisant. Cherchez même et découvrez des hommes de chacun de ces pays; faites connoissance avec eux; captez et affermissez leur bienveillance, afin que, parmi leurs compatriotes, ils sollicitent des suffrages, et se fassent, pour ainsi dire, candidats en votre faveur. Ils vous désireront pour ami dès qu'ils vous verront rechercher leur amitié. Pour qu'ils n'en doutent

République, l'habileté et l'intrigue de quelques hommes de ces tribus suppléoient à la considération qui leur manquoit, et leur procuroient un crédit réel.

(*o*) Les habitans des municipalités, des colonies et des préfectures jouissoient à Rome du droit de cité. Mais les premières se gouvernoient par leurs propres lois; les secondes par les lois romaines; les troisièmes étoient régies par un préfet envoyé de Rome.

pas, employez les discours les plus propres à les persuader.

Les habitans des municipalités et de la campagne pensent être nos amis dès qu'ils nous sont connus de nom ; et s'ils croient encore pouvoir s'assurer en nous un appui, ils ne manquent pas de le mériter. Les candidats en général, et vos compétiteurs surtout, ne connoissent point ces hommes-là : vous les connoissez déjà, et vous aurez peu de peine à les connoître (10) parfaitement, ce qui est essentiel pour vous les attacher. Mais, quoique essentiel, cela ne suffit pas, si vous ne leur donnez l'espoir d'être affectionnés et servis par vous ; si vous ne paroissez non-seulement bon *nomenclateur* (*p*), mais encore ami reconnoissant. Vous pouvez donc tout espérer quand, assuré dans les centuries de ceux à qui l'expérience de la brigue donne un grand crédit dans leurs tribus, vous aurez encore inspiré le désir de vous servir à ceux qui ont du pouvoir sur quelque portion de leurs concitoyens par des relations de municipalité, de (11) cité ou de corporation.

(10) *Nosti* est opposé à *cognosces*. *Cognoscere*, comme l'observe Donat (ad Eunuch. Terent. Act. V, sc. 4), *cognoscere est planae perspicaciae.*

(*p*) La *nomenclation* étoit l'attention d'interpeller chaque citoyen par son nom propre. Des esclaves, que leurs fonctions faisoient appeler *nomenclateurs*, aidoient, sur ce point important, la mémoire du candidat.

(11) Je lis encore ici, avec Facciolati, *civitatis* au lieu de *vicinitatis*. Voyez ci-dessus note (8).

Il vous sera, je crois, plus facile encore de réussir auprès des centuries de l'ordre équestre. Il faut connoître (12) tous les chevaliers ; ils sont en petit nombre ; vous les attacher ; l'âge même des jeunes-gens rend leur amitié plus facile à acquérir ; et, d'ailleurs, vous réunirez facilement près de vous les sujets les plus distingués d'entre eux et les plus amis de l'éloquence ; enfin vous êtes vous-même chevalier ; et tous voteront dans le sens de leur ordre, si vous avez soin de vous en assurer les centuries par l'affection de chaque individu non moins que par le vœu de l'ordre entier. Et rien n'est plus utile en même tems et plus honorable que le zèle de ces jeunes-gens qui escortent un candidat, courent partout, lui rapportent ce qui l'intéresse, et captent pour lui des suffrages.

Puisque j'ai parlé du cortége d'un candidat, j'observe qu'il est indispensable de réunir chaque jour près de vous une troupe d'hommes de toutes les classes, de tous les âges et de tous les ordres. Leur affluence est le présage de ce que vous trouverez d'appuis et de partisans dans les comices. Trois sortes de personnes la composent :

(12) Je lis tout ce passage comme Facciolati, Victorius, etc. *Primùm cognoscendi... adipiscendi... habebis.* Lallemand et Turnèbe préfèrent *Primùm cognoscis... adepti... habes.* Cette version diffère peu pour le fond de la pensée. Mais elle présente une tournure moins vive, et me semble se lier moins bien avec la fin de la période, qui offre le précepte d'une conduite à tenir, et non l'indication de resssources déjà acquises.

les cliens qui viennent vous saluer chez vous ; ceux qui vous conduisent au Forum, et ceux qui vous suivent partout. Aux premiers, qui prodiguent leur hommage à plus de monde, et qui, par cet usage établi, sont les plus nombreux, montrez que vous attachez un grand prix à cette légère marque de considération. Prouvez à tous ceux qui viennent chez vous que vous les remarquez ; témoignez-le à leurs amis, qui doivent le leur redire ; dites-le fréquemment à eux-mêmes. Souvent ainsi, ces hommes qui vont saluer plusieurs des compétiteurs, distinguent le plus attentif à leurs hommages ; ils abandonnent les autres pour se livrer à lui seul ; et leur service, d'abord banal et peu sincère, vous devient personnel et profitable.

Si vous apercevez ou si l'on veut vous faire voir dans les promesses d'un client l'intention de vous tromper, ayez grand soin de dissimuler que vous le sachiez ou qu'on vous l'ait dit. Si quelqu'un veut se justifier, comme craignant de vous être suspect, affirmez que vous n'avez jamais eu, que vous ne devez point avoir de doute sur son zèle. Car celui-là ne vous servira pas fidèlement qui se croit soupçonné par vous. Vous devez pénétrer aussi les intentions de chaque individu afin d'y proportionner votre confiance.

Plus utiles que ceux qui se contentent de vous saluer chez vous, ceux qui vous conduisent au Forum doivent recevoir le témoignage et la preuve que leurs services vous sont aussi plus agréables. Autant que vous le pourrez, descendez avec eux

au Forum à des heures réglées ; l'affluence qui, tous les jours, y environne un candidat, est, pour lui, un grand honneur et un excellent présage.

La troisième classe est celle des hommes qui vous accompagnent assiduement ; à ceux qui le font volontairement, témoignez qu'un si éminent service vous inspire une éternelle reconnoissance. Exigez de ceux qui vous doivent cet office qu'ils ne vous quittent jamais, autant que le permettent leur âge et leurs affaires. Quand ils ne pourront vous accompagner, qu'ils chargent de ce soin les gens qui leur sont attachés. Je désire vivement, et je crois très-important que vous soyez toujours escorté d'une foule nombreuse. Ce qui vous acquerra une gloire et une considération immense, c'est que l'on voie autour de vous ceux dont vous avez défendu les causes, et qui vous doivent leur salut et leur absolution dans les tribunaux. Puisqu'ils ne peuvent trouver aucune autre occasion de prouver leur gratitude, demandez-leur franchement ce service, pour récompense unique d'avoir conservé gratuitement aux uns leur honneur, aux autres leur fortune et leur vie.

Cette partie de la candidature dépend toute entière du zèle de nos amis ; je ne dois donc point passer sous silence les précautions qu'elle exige. Tout est plein autour de nous de dol, de perfidie et d'embûches. Ce n'est point ici le lieu d'entamer l'éternelle discussion des caractères qui distinguent l'ami du trompeur ; il suffit de

vous prémunir sur ce point. L'excellence de vos vertus a forcé les mêmes hommes à vous porter envie et à feindre de vous aimer. Retenez donc ce mot d'Epicharme (13) : « Le nerf de la pru- » dence est de ne pas croire légèrement. »

Après vous être assuré des services de vos amis, il faut connoître les motifs et les diverses classes de vos ennemis et de vos adversaires. Vous en avez de trois espèces : ceux que vous avez offensés, ceux qui vous haïssent sans cause, ceux enfin qui sont fortement attachés à vos compétiteurs. Auprès de ceux que vous avez offensés, en parlant contre eux pour un ami, excusez-vous de bonne-foi sur la nécessité où vous étiez d'agir ainsi ; donnez-leur l'espoir que, s'ils veulent devenir vos amis, vous soutiendrez leurs intérêts avec autant de zèle et d'activité. Pour guérir de leur prévention défavorable ceux qui vous haïssent sans cause, adoucissez-les par de bons

(13) Il y a dans le latin, « Ne point croire légère- » ment, voilà les nerfs et les membres de la sagesse ». Plutôt que de traduire cette médiocre paraphrase, je me suis rapproché du texte grec. Voici le vers d'Epicharme :

« Νᾶφε καὶ μεμνασο ἀπιστεῖν ἄρθρα ταῦτα τᾶν φρενᾶν.

« Soyez sobre, et souvenez-vous de ne pas croire : c'est le » nerf de la raison. »

Je ne m'étonne plus si tant de charlatans ont crié contre la comédie ! Epicharme fut l'inventeur de la comédie à Syracuse et le modèle de Plaute.

« *Plautus ad exemplar siculi properare Epicharmi.* »
(HORAT.)

offices, par des espérances, par l'assurance que vous chercherez à leur être utile. Les mêmes moyens vous serviront à l'égard de ceux que vous rend contraires leur amitié pour vos compétiteurs; montrez pour ceux-ci même de la bienveillance, si vous pouvez le faire avec quelque vraisemblance.

Après avoir suffisamment parlé des moyens de vous assurer des amis, je dois traiter de l'autre partie de la candidature qui a pour objet la faveur populaire. Elle se compose de la *nomenclation* (*q*), de l'*affabilité*, de l'*assiduité*, de la *libéralité*, de la *renommée* et de l'*espoir public*.

Faites d'abord briller les soins que vous avez pris pour connoître vos concitoyens; et perfectionnez encore cette connoissance pour en user chaque jour davantage : rien ne me semble plus populaire ni plus profitable. Prenez ensuite assez sur vous pour paroître faire naturellement ce qui est le plus éloigné de votre caractère (14). Vous ne manquez point de l'aménité qui convient à

(*q*) Voyez ci-dessus note (*p*).

(14) Après cette phrase, Putéanus lisoit celle-ci qui commence le second alinéa (page 1), et qui y semble en effet assez déplacée. « *Quanquam plurimum natura valet, ta-* » *men videtur in paucorum mensium negotio posse simu-* » *latio naturam vincere. Nam comitas, etc.* » En sorte que l'on devroit traduire : « Prenez ensuite assez sur vous pour » paroître faire naturellement ce qui est le plus éloigné de » votre naturel. Quelque puissant que soit notre caractère, » il semble, pendant le peu de mois que dure la candi- » dature, pouvoir se ployer à quelque feinte. Ainsi, vous » ne manquez point, etc.; mais vous avez ici, etc. »

un homme bon et aimable ; mais vous avez ici le plus grand besoin d'une sorte d'*affabilité* qui, vicieuse et déshonorante dans le reste de la vie, est indispensable dans la candidature. Elle est coupable quand, par la flatterie, elle corrompt l'homme à qui elle s'adresse ; on doit moins la blâmer lorsqu'elle se borne à conquérir sa bienveillance ; un candidat ne peut s'en passer, lui dont les traits, la physionomie, les discours doivent se ployer aux idées et aux affections de tous ceux qu'il aborde.

Il n'y a rien à prescrire concernant l'*assiduité ;* le mot seul explique quel est ce devoir. Il est essentiel sans doute de ne point s'absenter ; cependant l'*assiduité* ne consiste pas uniquement à être à Rome et dans la place publique ; mais à solliciter sans cesse, à rechercher souvent les mêmes personnes, à empêcher qu'aucune ne puisse dire : que m'importe ce qu'obtiendra ce candidat qui n'a point demandé, qui ne demande point avec vivacité, avec énergie ?

La *libéralité* a une vaste latitude ; elle s'exerce d'abord dans notre intérieur ; et, vantée par nos amis, elle nous rend agréables au peuple, quoiqu'elle ne puisse s'étendre jusqu'à lui. Elle paroîtra aussi par les festins que vous donnerez, et que donneront vos amis, soit dans divers quartiers, soit dans chaque tribu. Elle se manifeste enfin par vos bons offices, que vous devez prodiguer, et, pour ainsi dire, rendre vulgaires. Que jour et nuit, l'accès près de vous paroisse facile, et par l'ouverture des portes de votre maison, et

par la sérénité de votre front et de vos yeux, qui sont les vraies portes de l'âme. Si votre physionomie exprime peu de bienveillance et de prévenance, il n'importe guère que vos portes demeurent ouvertes. Les hommes, surtout quand ils s'adressent à un candidat, veulent non-seulement qu'on s'engage à les satisfaire, mais qu'on s'y engage avec autant d'effusion que de considération.

Il ne vous sera pas mal aisé sans doute, pour tout ce que vous devez faire, de témoigner que vous le ferez avec zèle et plaisir; il vous le sera plus (et ce conseil convient moins à votre caractère qu'aux circonstances) de refuser avec grâce ce que vous ne pourrez accorder; l'un est d'un homme bon, l'autre d'un candidat habile. Vous demande-t-on une chose que vous ne promettriez pas sans blesser l'honneur ou nuire à vos intérêts, par exemple, de plaider contre un ami? sachez refuser avec aménité, en vous excusant sur les devoirs de l'amitié; témoignez que ce refus vous coûte; assurez que vous vous en dédommagerez dans toute autre occasion.

Un homme qui avoit porté sa cause à certains orateurs, disoit devant moi qu'il avoit été plus agréablement refusé par l'un qu'accepté par l'autre. Ainsi l'on est plus sensible aux paroles et aux manières qu'au service même et à la réalité.

Il est possible encore de vous persuader sur ce point : mais il reste un précepte plus difficile à faire adopter à un platonicien tel que vous; je

dois pourtant ce conseil à votre position. Ceux que vous refusez de servir, parce que vos liaisons avec leurs adversaires s'y opposent, peuvent vous quitter sans inimitié et sans humeur : ceux-là se retirent vos ennemis que vous refusez en disant que vous êtes occupé tout entier des affaires de vos amis, ou de causes plus importantes antérieurement entreprises : tous, sans exception, aiment mieux un mensonge qu'un refus.

C. Cotta, cet homme consommé dans l'art de la brigue (15), disoit qu'il promettoit à tout le monde tant qu'on ne lui demandoit rien de contraire à son devoir, et qu'il s'acquittoit envers ceux dont la reconnoissance lui sembloit la plus avantageuse ; qu'il ne refusoit personne, parce qu'il arrivoit souvent que celui qui avoit reçu sa promesse n'en réclamoit pas l'exécution; souvent aussi que lui-même se trouvoit plus de loisir qu'il n'avoit espéré. On n'emplit point sa maison de cliens, ajoutoit-il, quand on n'accepte de causes qu'autant que l'on croit en pouvoir terminer, le hasard faisant arriver celle sur laquelle on comptoit le moins, et empêchant de suivre celle qui sembloit la plus instante. Le plus grand risque enfin est d'offenser celui qu'a trompé votre promesse ; mais cet inconvénient est incertain, est

(15) Il est impossible de rendre dans notre langue l'énergie de cette expression *in ambitione artifex :* on risque trop de lui donner un sens défavorable qu'elle n'avoit point dans les mœurs romaines. Cicéron parle souvent de l'orateur Caïus Aurelius Cotta.

éloigné, et ne s'étend qu'à peu de gens, tandis que vous promettez à tous. Par des refus, au contraire, vous indisposez certainement, et dès à présent, un plus grand nombre de personnes; car les gens qui veulent pouvoir compter sur votre assistance sont plus nombreux que ceux qui en usent. Il vaut donc mieux offenser un jour, peut-être, quelques cliens dans le *Forum*, que tous, et sur-le-champ, dans votre maison. Les hommes sont plus irrités contre celui qui les refuse que contre celui qu'ils voient empêché par une cause légitime de tenir sa promesse, mais plein du désir d'y satisfaire aussitôt qu'il le pourra.

Pour ne point m'écarter de mon plan, je dois, en traitant de la part qu'a la popularité dans la candidature, observer que les soins dont je viens de parler influent moins encore sur le zèle de nos partisans que sur notre réputation parmi la multitude. Sans doute on réveille ce zèle en répondant avec affabilité, en se livrant avec chaleur aux affaires et à la défense de ses amis; mais j'en parle ici comme d'un moyen de capter le peuple; de faire que votre maison se remplisse avant le jour; que beaucoup d'hommes s'attachent à vous par l'espoir de votre assistance, qu'ils vous quittent mieux disposés encore qu'ils n'étoient venus; qu'enfin le plus grand nombre possible de citoyens entende parler de vous de la manière la plus avantageuse.

Maintenant je dois parler de la *renommée*, à laquelle il faut attacher une grande importance.

Mais pour se la concilier, tous les moyens dont j'ai traité sont les plus efficaces : la gloire de l'éloquence, l'affection des publicains et de l'ordre équestre, la bienveillance des nobles, un nombreux cortége de jeunes gens, les assiduités de ceux que vous avez défendus, une foule d'habitans des municipalités accourus évidemment dans le dessein de vous servir. Obtenez que l'on dise et que l'on pense généralement de vous (16) que vous connoissez tous les citoyens, que vous les interpellez d'une manière flatteuse, que vous sollicitez continuellement et avec habileté, que vous êtes affable et libéral ; faites que long-tems avant le jour votre maison soit remplie de cliens, et qu'on y remarque en grand nombre des personnes de tous les rangs ; satisfaites beaucoup de gens par des services réels, et tous par des discours ; parvenez enfin, comme cela est possible en unissant les soins et l'adresse à l'activité, non pas seulement à ce que tant d'avantages portent votre réputation jusqu'au peuple, mais à ce que

(16) Je suis ici la leçon adoptée par *Gruterus*, d'après un grand nombre de manuscrits. *Laliemand* et quelques autres lisent *bene ut omnes loquantur et existiment.* Il faut, dans ce sens, traduire ainsi : « Le soin de connoître les » individus, de les interpeller, etc... *de faire que tous parlent* » *et pensent bien de vous.* » Mais il me semble que, de cette manière, l'auteur commettroit une répétition bien inutile. Dans celle que j'ai adoptée, il dit au candidat : Faites tout cela, non-seulement pour les avantages directs que vous devez en retirer, mais aussi pour que l'on dise que vous ne manquez à aucun des devoirs d'un candidat, etc. etc.

le

le peuple même existe au milieu de ces affections et les partage.

Il faut réchauffer aussi chez la multitude citadine, et parmi ceux qui dominent aux comices, cette popularité que vous avez conquise en travaillant à l'élévation de Pompée, en prenant le parti de Manilius (*r*), en défendant Cornélius, et que personne n'a jamais possédée sans être assuré en même tems de la faveur et de l'opinion publiques. Tâchons surtout que tout le monde sache combien Pompée vous appuie, et de quelle importance est, pour ses intérêts, le succès de votre demande.

Ayez soin enfin que toute votre candidature soit pompeuse, brillante, mémorable et populaire, qu'elle unisse l'éclat à la dignité. Cherchez encore, si cela est possible, à faire peser sur vos compétiteurs quelque soupçon approprié à leurs mœurs connues, soit de crime, soit d'immoralité, soit de largesses criminelles.

Mais ce qui est le plus désirable, c'est que l'estime générale fasse reposer sur vous l'*espérance de la République;* non que vous deviez, dans la candidature, entreprendre de régir l'état au sénat ou aux comices. Faites seulement que, d'après votre conduite antérieure, le sénat espère trouver en vous un défenseur de son autorité; les chevaliers et les gens riches et pacifiques, d'après toutes vos actions, un ami de l'ordre et de la

(*r*) Tout le monde connoît le discours de Cicéron, *Pro lege Manilia*. Quant à Cornélius, voyez ci-dessus note (*m*).

tranquillité publique ; la multitude (mais uniquement d'après la popularité de vos discours aux assemblées et dans les tribunaux), un magistrat qui ne sera point contraire à ses intérêts.

Voilà ce que j'avois à vous dire sur ces deux idées, que, tous les matins en descendant au Forum, vous devez, je crois, méditer : *Je suis un homme nouveau ; je demande le consulat.* Reste la troisième idée : *je suis dans Rome.* Rome ! cette cité formée du concours des nations, où l'on rencontre tant d'embuches, tant de tromperies, tant de vices de tout genre, où il faut supporter l'arrogance, l'obstination, la malveillance, l'orgueil, la haine et l'injustice de tant de personnes. Combien, au milieu de la corruption si grande et si variée d'un si grand nombre d'hommes, combien ne faut-il pas d'adresse et de prudence pour échapper aux piéges, aux bruits publics, au danger d'offenser, pour qu'un seul homme se ploie à une diversité si grande de mœurs, de discours et d'inclinations ! Ainsi donc, et plus que jamais, suivez la route que vous avez choisie ; excellez dans l'éloquence : à Rome, c'est l'éloquence qui attire et attache les hommes, et les détourne de vous repousser et de vous nuire.

Mais comme le vice le plus grand peut-être de notre cité est que souvent les largesses y triomphent de l'honneur et du mérite, sentez sur ce point quelles sont vos forces ; songez que vous êtes l'homme le plus propre à inspirer à vos compétiteurs la crainte d'une accusation et d'un

jugement. Qu'ils sachent que vous les surveillez, que vous les épiez ; qu'ils redoutent à la fois votre activité, votre considération personnelle, votre puissante éloquence, et le zèle de l'ordre équestre (*s*) pour vos intérêts. Je ne vous donne pas ce conseil pour que vous paroissiez déjà méditer leur accusation ; mais afin qu'en la leur faisant craindre, vous préveniez des largesses coupables (17). C'est ainsi qu'il faut user de toutes vos facultés, de toutes vos forces, pour obtenir l'objet de votre demande. Je n'ai jamais vu en effet de comices si vénales, où pourtant quelques centuries ne votassent gratuitement en faveur des candidats qu'elles affectionnoient le plus. Si donc nous apportons à cette affaire un soin proportionné à son importance, si nous enflammons au plus haut degré le zèle de ceux qui nous sont attachés; si, à chacun des hommes accrédités et bien portés pour nous, nous savons assigner son emploi ; si nous menaçons de la loi nos compétiteurs, si nous effrayons les *dépositaires* de leur argent, et si, par quelque moyen, nous contenons ceux qui doivent en être les *distributeurs* (*t*), nous pouvons obtenir qu'il n'y ait

(*s*) Les chevaliers composoient les tribunaux avec les sénateurs. Mais ils n'étoient point, comme ceux-ci, passibles des peines décernées contre les juges prévaricateurs ; aussi leur influence y étoit-elle prépondérante.

(17) J'ai développé ici le texte qui porte simplement : « *Hoc ipsum quod agis, consequere* ; » mais je crois avoir exprimé le véritable sens.

(*t*) L'impudence étoit portée si loin à Rome, que le

point de largesses ou qu'elles soient sans effet.

Voilà ce que j'ai cru, non savoir mieux que vous, mais pouvoir vous offrir rassemblé et mis par écrit plus facilement que vous ne le feriez au milieu des soins qui vous occupent. Quoique j'aie rédigé mes idées de manière à servir bien moins les autres candidats, que vous seul et dans votre demande actuelle, dites-moi pourtant, je vous prie, si vous y trouvez quelque chose à ajouter, à corriger ou à retrancher : car je veux que cet *Essai sur la candidature* ait toute la perfection dont il est susceptible.

candidat qui marchandoit des suffrages, avoit des *dépositaires* connus *(séquestres)*, entre les mains desquels il versoit les sommes destinées à payer son élection, sans doute aux chefs de cabale ; et des *distributeurs (divisores)* qui soldoient chaque votant au moment de l'élection. Ceux-ci étoient souvent les hommes chargés de distribuer les bulletins de vote ; ils glissoient facilement une pièce d'or avec le bulletin.

Fragmens du Discours prononcé par Cicéron sur sa Candidature.

[Le grammairien Asconius qui nous a conservé ces fragmens, s'exprime ainsi : « De six compétiteurs qu'avoit Cicéron dans la recherche du consulat, quatre, savoir : P. Sulpicius-Galba, L. Cassius Longinus, Q. Cornificius, et C. Licinius-Sacerdos, se conduisoient avec modération, et n'avoient aucun éclat. L. Sergius Catilina, et C. Antonius, tous deux soutenus d'un parti puissant, s'étoient réunis pour écarter Cicéron. Celui-ci, peu de jours avant les comices, s'éleva dans le sénat contre cette coalition. »]

(*u*)..... Oui ! Pères conscrits ! j'affirme que Catilina et Antoine, escortés de leurs *dépositaires* (*v*), se sont réunis la nuit dans la maison d'un noble déjà connu et même célèbre pour le gain qu'il fait, en favorisant de semblables largesses.....

.....

Eh ! qui peut être l'ami de celui qui a égorgé tant de citoyens, ou le client d'un homme qui, dans

(*u*) Il est à peu près impossible de deviner, d'après les citations d'Asconius, l'ordre et le plan du discours de Cicéron. Je n'essayerai donc pas de le *restituer*. Ces fragmens, qui font sans cesse allusion à des faits peu connus aujourd'hui, n'ont plus guère d'autre intérêt que de former un commentaire historique à l'*Essai sur la Candidature*. La dernière sortie contre Catilina est toutefois, à mon gré, un beau mouvement d'éloquence.

(*v*) Voyez ci-dessus note (*t*).

sa propre cité, a déclaré ne pouvoir plaider à crédit égal contre un étranger (*x*)? .....

.....

Il ne rentra pas encore en lui-même, lorsque absent, vous l'avez flétri par les plus sévères décrets. Il a appris combien les jugemens sont redoutables (18), lorsqu'il a été absous : si toutefois il y eut alors quelque chose que l'on pût appeler jugement et absolution.

..... Toutefois, Q. Mucius, je suis affligé de vous voir, de la république, une opinion si défavorable. Vous prononciez hier que je ne suis pas digne du consulat. Quoi ! le peuple romain saura moins bien que Q. Mucius se choisir un défenseur ! Lorsque L. Calénus vous accusa de vol (*y*), ne m'avez-vous pas chargé, de préférence, du soin de vous sauver ? Et l'homme dont vous avez imploré l'appui dans une position aussi peu honorable, le peuple romain, selon vous, ne peut l'accepter pour guide dans les affaires les plus glorieuses ? A moins que vous n'ajoutiez qu'accusé de vol par L. Calénus, vous n'avez trouvé en moi qu'un défenseur impuissant.....

.....

.....

(*x*) Voyez ci-dessus note (*c*).

(18) Ce passage, je crois, est ironique, et signifie qu'après l'absolution qu'il a obtenue, Catilina est en droit de ne plus craindre les tribunaux, quelqu'accusation que l'on intente contre lui.

(*y*) Cicéron avoit défendu avec succès Mucius Orestinus d'une accusation de pillage et de vol. Vendu aux ennemis de son bienfaiteur, Mucius tournoit en ridicule, dans toutes ses harangues, la naissance et le caractère de Cicéron.

Lorsque, aux yeux du peuple, Catilina trancha la tête de l'homme le plus populaire, n'a-t-il pas montré quel cas il fait du peuple (*z*)?

Je ne puis deviner quelle démence l'induit à me témoigner du mépris? Croit-il que je le souffre patiemment? L'exemple d'un de ses complices les plus intimes auroit dû l'instruire que je ne supporte même pas l'injustice faite à un autre.....

.....

L'un, dont tous les troupeaux sont vendus, et les domaines près d'être adjugés judiciairement, retient une troupe nombreuse de pâtres, avec lesquels il pourra, dit-il, dès qu'il le voudra, renouveller soudainement la *guerre des esclaves* (*aa*).

L'autre induit le premier individu sur qui il ait ce pouvoir, à promettre tout à coup au peuple un spectacle de gladiateurs que rien ne l'obligeoit de donner; et, candidat consulaire, il examine lui-même, et choisit et achète les gladiateurs, le tout à la face du peuple romain (*bb*).....

.....

(*z*) Voyez ci-dessus pag. 10 et 11, et notes (3) et (4).

(*aa*) Le soupçon que Cicéron jette ici sur Antoine, étoit aussi vraisemblable que propre à frapper les Romains, encore épouvantés du souvenir de Spartacus.

(*bb*) Sous le prétexte d'offrir au peuple des spectacles de gladiateurs, Catilina, et, à son exemple, Clodius et tous les mauvais citoyens, s'entouroient d'une troupe de sicaires à la tête desquels ils commettoient les plus grands crimes. Voyez la défense de Milon par Cicéron, et toute l'histoire de ce fameux procès. — D'ailleurs ce spectacle donné sans motif, par une créature de Catilina, pendant sa candidature, étoit un moyen indirect de capter les suffrages, et pouvoit motiver une accusation de *brigue*.

..... Si vous voulez donc augmenter encore le prix des suffrages, consuls, écartez, comme le sénat a commencé de le faire, l'opposition que Q. Mucius apporte à la nouvelle loi (*cc*). Quant à moi, je me contente de celle par laquelle nous avons vu condamner à la fois deux consuls désignés (*dd*)....

.....

Laissons cet Antoine, brigand dans l'armée de Sylla, gladiateur à l'entrée du dictateur, et cocher de son char de triomphe (*ee*). Mais toi, Catilina! que tu brigues le consulat, que tu oses y penser, n'est-ce point une monstruosité, un prodige? A qui le demandes-tu? Aux principaux citoyens.... qui, rassemblés par le consul L. Volcatius, n'ont pas même voulu te permettre la candidature (*ff*)? Aux sénateurs.... dont un décret, après t'avoir dépouillé de tous tes honneurs, t'a, pour ainsi dire, livré captif aux orateurs d'Afrique (*gg*)? A l'ordre équestre ..... dont tu fus l'assassin? Au peuple..... à qui ta cruauté a donné un spectacle que nul n'a pu voir

(*cc*) Le sénat, indigné des intrigues d'Antoine et de Catilina, voulut mettre un frein à la corruption par une loi plus sévère que toutes celles qui l'avoient précédée : Mucius, alors tribun, essaya de s'y opposer.

(*dd*) P. Autronius et P. Sylla, consuls désignés, condamnés comme convaincus de *brigue*, deux ans auparavant (l'an de Rome 687), et complices de Catilina dans ses deux conjurations. Voyez *Sallust. Catil.* XVIII.

(*ee*) J'ignore à quelle anecdote cette phrase fait allusion.

(*ff*) Catilina, accusé de concussions en Afrique, l'an de Rome 687, perdit le droit de solliciter alors le consulat. Voyez *Sallust. Catil.* XVIII.

(*gg*) Voyez la note précédente, et ci-dessus, pag. 12.

sans désolation, ni se rappeler sans gémir?..... Depuis le Janicule jusqu'au temple d'Apollon, tu la portas au dictateur, dans tes propres mains, cette tête pleine encore de chaleur et de vie!..... — Quoi! tu alléguerois pour ta défense ce que n'ont osé dire les autres assassins? Mais on ne le souffrira pas..... — Enfin, ils ont pu nier; et ils ont nié. Toi, tu n'as pas laissé à ton impudence la ressource même d'une dénégation. Et l'on doit louer l'équité des juges, si, condamnant Luscius malgré ses dénégations, ils ont absous Catilina malgré son aveu (*hh*)!

Il assure donc qu'il n'a pu être induit en erreur; et c'est tandis que les autres sicaires ont allégué que, s'ils ont commis quelque meurtre, hommes ignorans, ils n'ont fait qu'obéir à leur général, au dictateur. Ils pouvoient même nier absolument leurs crimes : Catilina ne le peut plus.

Est-ce là l'illustration qui t'enhardit à me mépriser, à me dédaigner? Est-ce la gloire dont te couvre le reste de ta vie? Toi! qui as toujours vécu de manière qu'il n'est pas de lieu si sacré où ta présence ne motivât une accusation, même quand tu n'y commettois pas de crime (*ii*); toi, sans cesse surpris en adultère, et qui cherchois aussi à surprendre

(*hh*) César (en l'an de Rome 689) cita en justice et fit condamner les assassins qui avoient servi les vengeances de Sylla; par là, il relevoit la mémoire *populaire* du parti de Marius; mais il épargna Catilina, le plus coupable de tous. En vain L. Paullus accusa de nouveau ce monstre, pour les mêmes crimes : Catilina fut encore absous. Voyez *Cicer. ad Attic.* I, 16..... *Sallust. Catil.* XXXI..... *Dio.* lib. 56.

(*ii*) Voyez ci-dessus page 11 et note (*h*).

les adultères (*kk*); toi qui, dans le fruit d'un inceste, a trouvé à la fois ton épouse et ta fille!

Souillé de tous les forfaits et de toutes les turpitudes, sanglant de mille assassinats, dévastateur de nos provinces, corrupteur des lois, des procédures, des jugemens!.... Faut-il rappeler comment tu as envahi le gouvernement d'une province, malgré les cris et la résistance du peuple entier? Quant à la manière dont tu l'as administrée, je n'ose en parler, puisque tu as été absous. Il faut que je croie mensongers, et les chevaliers romains, et les actes d'une cité respectable, et Q. Métellus Pius, et l'Afrique entière; que je me persuade que tes juges ont découvert je ne sais quel motif pour te déclarer innocent. Misérable! ne sens-tu point que leur arrêt ne t'a pas absous, mais réservé pour un jugement plus sévère et une condamnation plus terrible!

Je tais cette entreprise exécrable, et ce jour qui faillit être pour la république si amer et si désastreux; lorsqu'ayant pour complices *Cn. Pison* et quelques autres encore, tu tentas de massacrer nos principaux citoyens (*ll*).

As-tu oublié que, lorsque nous briguions ensemble la préture, tu m'osas demander de te céder le premier rang; et comme tu me pressois sur ce point et que tu t'y obstinois effrontément, je te répondis, il t'en souvient, qu'il y avoit de l'impudence à toi à me demander ce que ton oncle même n'eût jamais obtenu?

(*kk*) Telle étoit la corruption des Romains, que plus d'un mari cherchoit à surprendre des jeunes-gens avec sa femme, afin de se venger de leur affront par d'infames plaisirs.

(*ll*) L'an de Rome 688. Voyez *Sallust. Catil.* XVII—XVIII.

Ignores-tu que je fus nommé préteur le premier : toi, grâce à la condescendance de tes compétiteurs, à la *collation* (19) des suffrages des centuries, et surtout à mes bons offices, du dernier rang tu passas au troisième.

.....(Cicéron rappeloit ici la conjuration de Pison, depuis questeur en Espagne, d'Autronius, de Sylla et de Catilina (Voyez *Sallust. Catil.* XVIII—XIX).....

..... N'ayant pu, comme ils le tentoient, porter au peuple romain un coup mortel avec ce stylet espagnol, ils s'efforcent aujourd'hui de tourner à la fois deux poignards contre la république (*mm*)....

.....

Sachez donc que ce gladiateur Licinius a déjà dépêché ici un homme avide de servir Catilina : et qui, citoyens juges?.... Un homme honoré de la questure, Q. Curius.....

.....

(19) *Collatio centuriarum.* Je suppose qu'après avoir, suivant l'usage, recueilli les voix par centuries, les compétiteurs de Catilina (par égard pour sa haute naissance et pour la recommandation de Cicéron) consentirent que l'on additionnât tous les suffrages qu'il avoit obtenus dans chaque centurie : on conçoit que, de cette manière, il pouvoit en réunir un plus grand nombre que ceux mêmes qui avoient été nommés avant lui par la majorité des centuries, et passer ainsi du dernier rang au troisième.

(*mm*) Cicéron a emprunté ce trait et quelques autres, de l'*Essai sur la Candidature.*

PHILOLOGIE.

Lettre de F. S. V. à M. Millin, Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur, sur les Lettres de Peiresc.

Aix, 24 avril 1806.

Vous avez vu, mon cher ami, mon Recueil de lettres de Peiresc, et ce que je possède de sa correspondance avec les savans ses contemporains. Vous avez même vu cette collection à Carpentras, où je vous l'envoyai d'Aix avant que j'eusse pu la connoître à fond. Vous m'écrivîtes de Carpentras une lettre bien détaillée dans laquelle vous faisiez l'énumération de ce qui y existe de la correspondance littéraire de Peiresc; vous le compariez avec ce que j'en possède moi-même; vous me disiez que ma collection, jointe à celle qui existe à Carpentras, formeroit un recueil à peu près complet. Vous me paroissiez satisfait du grand nombre de lettres que je possède des savans contemporains de Peiresc. Vous n'aviez pas trouvé un grand nombre de lettres écrites par Peiresc, et en y comprenant environ deux cents lettres adressées à Jérôme Aléandre, et écrites en italien; vous me disiez que je ne pourrois former qu'un gros volume de lettres de Peiresc, tandis que celles de ses contemporains pourroient former quatre gros volumes.

Depuis vingt mois que vous nous avez quitté, j'ai employé beaucoup de temps à visiter tout ce recueil de lettres; et, à l'aide de mes connoissances sur les familles de Provence, et sur les noms qu'ont porté les individus de ces familles, j'ai trouvé dans ma collection des lettres de Peiresc, dont vous ne pouviez pas vous douter. M. de Peiresc portoit, dans sa jeunesse et lors de ses voyages d'Italie, le nom de *Calas*, qui étoit une terre de sa famille: j'ai donc dû attribuer a Peiresc les lettres signées *Nicolas-Cl.* Faery de Calas, que j'ai vu dans mon recueil: j'y ai d'ailleurs reconnu sa tournure et son zèle pour toutes les connoissances. Je vous en envoie aujourd'hui que Peiresc, âgé alors de 22 ans, écrivoit à Scaliger: il y est question de deux autres savans, Pinelli et Brutius; il y rapporte des lettres latines de Brutius, que je transcrirai. Aussi on sera plus charmé peut-être de la critique de Brutius, quoique un peu originale, que des complimens faits par Peiresc à Scaliger. Les lettres de Brutius parlent de la Colonne trajane et de la Table de Peutinger.

Je crois devoir dire un mot des trois principaux personnages, dont il sera question dans ces lettres.

Tout le monde sait qui étoient les Scaliger père et fils. On connoît la profondeur de leur science, et aussi toute l'exaltation de leur amour-propre. Leur vanité les portoit à vouloir persuader à l'Europe entière qu'ils descendoient des anciens seigneurs de Vérone, princes de l'Escale:

d'autres savans, que leur orgueil avoit irrité, prétendirent que les Scaliger descendoient d'un maître d'école nommé *Burden*, qui avoit pris une échelle pour enseigne. Peiresc, jeune alors, veut dans ses lettres, flatter la vanité des Scaliger : le sage de Thou paroissoit croire aussi à la généalogie qu'ils s'étoient faite.

Jean-Vincent Pinelli, né à Naples, originaire de Gènes, étoit fixé à Padoue, où il cultivoit les lettres, les arts et les sciences, avec un zèle et un succès semblable à ceux qu'acquit dans la suite notre Peiresc. Comme Peiresc, il fut en correspondance avec tous les savans, leur communiqua des matériaux précieux, et ne donna presque rien au public sous son nom. Il mourut à Padoue pendant que Peiresc y étoit; E. Brutius, dont Peiresc trouva un grand nombre de lettres parmi les papiers de Pinelli, étoit Anglais. Il n'étoit pas le même que Jean-Michel Brutius, avec lequel on l'a confondu dans la suite, à qui l'on a même attribué des lettres de E. Brutius. Jean-Michel étoit né à Venise, et étoit mort en 1593. E. Brutius étoit né à Ipswick, capitale de la province de Suffolk. « *Gipeewichum*, dit-il dans une de ces lettres, *patria mea dulcissima.* »

Je réserve pour un autre envoi quelques lettres de Peiresc, signées aussi *Calas*. Elles sont adressées à Aldrovandus, savant naturaliste, que les dépenses énormes qu'il fit pour se procurer les objets relatifs à ses recherches, réduisirent à l'indigence. Peiresc faisoit pour lui des recherches de médailles qui portoient au revers des

figures d'animaux. Je me contente aujourd'hui de vous transcrire quelques lettres à Scaliger, et deux lettres de Brutius à Pinelli.

A M. Scaliger, à Leyden.

Venise, mars 1621.

Monsieur, croyant que les balles des libraires de Venise ne partissent pas sitôt pour la foire de Francfort, j'allois tout à mon aise en la recherche des livres hébreux que je vous ai promis; mais estant venu à Venise, ce carême prenant, et ayant su qu'elles partoient dans deux ou trois jours, je me suis résolu de vous envoyer ceux que j'avois recouvré, extrêmement marri de n'avoir eu du loisir d'en trouver de meilleurs en toute cette ville de Venise. Il n'y avoit autre colbo que cetuicy, et quoique Josephe y ait été imprimé, toutes fois (dont je suis bien marri), je n'en ai pu trouver d'autre impression que de celle de Cracovie. Ce Moré Nevochim a appartenu à un homme fort docte en cette langue, qui l'a postillé et corrigé les erreurs de l'impression; qui me fait croire que vous serez plus aise de l'avoir, tout vieux et usé qu'il est, que s'il étoit neuf (1). Quant au prix, c'est peu de chose, et

(1) Le livre hébreu, intitulé *Moré Nebochim* ou *Nevochim*, ce qui veut dire, *le Guide de ceux qui chancellent*, avoit été composé par Moses Maimonide, savant rabin de Cordoue, en langue arabe, et traduit en hébreu

ne mérite pas d'être mis en ligne de compte. Le soudain départ du libraire a esté cause que je n'ai pu vous envoyer *les monoyes et le dessein du coteau des princes della Scalla* que je vous ai promis ; mais je vous les ferai tenir par voie d'Ausbourg. Je vous prie à recevoir ces livres comme des petites arres de l'affection et du service que je vous ai voué, désirant toujours demeurer votre, etc.

Nicolas-Claude Fabry Sr. de Calas.

Autre Lettre adressée à Milan.

De Padoue, ce 30 juin 1601.

J'ai l'honneur de votre amitié tant en recommendation, et suis si désireux de me conserver en icelle, que je ne veux manquer de vous écrire ce mot pour vous asseurer de la continuation du désir que j'avois toujours eu de vous rendre service, et vous supplier de le mettre à l'épreuve en toutes les occasions que vous me jugerez propre en cette ville où je suis arrivé depuis sept à huit

par un autre juif. Il fut imprimé, pour la première fois, à Venise en 1551, in-fol. C'est un abrégé de la théologie des Juifs, appuyée sur des raisonnemens philosophiques ; il déplut beaucoup d'abord, et fit grande sensation. L'auteur vivoit dans le douzième siècle. Il est appelé par les Juifs l'Aigle des docteurs et le plus beau génie qui ait paru depuis Moyse. Il étoit né à Cordoue, et demeuroit en Egypte. F. S. V.

jours,

jours, ou de Venise ou d'ailleurs. Je suis du depuis esté à Naples, et ay fait un voyage fort heureux à mon gré de Rome icy, car j'ai toujours veu quelque chose de remarquable par le chemin; à Venise même j'ai veu le cabinet si admirable du feu patriarche d'Aquilée (lequel je n'avois encore peu voir), où c'est qu'il y a trois cent camayeuls d'agathes antiques, le moindre desquels est plus grand qu'une médaille *mezzana* (comme on dit). Je suis bien esté infiniment marry de la mort inopinée de ce pauvre peintre, le nom duquel je vous avois donné pour vous servir à Venise; je m'asseure que si vous l'eussiez trouvé vivant, vous lui eussiez donné cette petite cornalline que vous m'aviez promis à votre départ où estoit gravé un Mars armé auprès de Vénus, pour me la garder jusqu'à mon arrivée. J'en ai veu le soulfre entre les mains du S^r. Agostino Faustini en cette ville, s'il vous plaisoit la bailler à M. *Putean* (Dupuy), il me la feroit tenir, et s'il vous plaisoit m'advertir s'il y a quelqu'une autre des miennes qui vous fusse agréable, je la vous envoyerai tout aussitost, etc. *Signé* DE CALAS. »

Dans une autre lettre écrite l'année suivante 1602, et adressée à Anvers, je trouve un *postscriptum* que je vais transcrire, le reste de la lettre n'ayant rien d'intéressant.

« Quand nous passames par Mantoue nous eusmes tant de peine après ceux qui nous firent voir enfin le cabinet du duc, qu'il n'y eut aucun moyen de chercher le frère de M. Rubenius,

quoique j'eusse esté très aise de le voir, car j'avois un extreme desir qu'il nous aydat à colorir une feuille de la table hieroglyphique selon l'authentique du duc, et mettre de l'argent ou est-ce qu'elle estoit argentée, comme vous aura peu dire le Seigr. Lorenzo: mais la briesveté du temps, et le mauvais rencontre du duc ne le nous laissèrent pas faire; peut-être que je tacherai d'en donner un jour la commission à quelque ami. »

Nota. Cela signifie que Peiresc ayant vu à Mantoue la fameuse table *isiaque* que le duc venoit d'acheter de Torquato *Bembo*, auroit voulu avoir de la main du peintre Rubens (que le duc de Mantoue logeoit alors dans son palais, et qui étoit le frère de Philippe Rubens domicilié à Anvers) une peinture de la table isiaque avec l'imitation des lames d'argent dont les figures sont incrustées

Cette note de Peiresc prouve que dès 1602 le fils du cardinal Bembo avoit vendu la table *isiaque* que Peiresc appelle table *hieroglyphique*.

Dernière Lettre à SCALIGER, *adressée à Leyde.*

De Padoue, le 24 janvier 1602.

« Les lettres que vous avès ecrit à M. l'évêque de Valence et au Sre. Gioan. Vincenzo Pinelli du 13 aoust sont arrivées en cette ville de Pa-

doue le 15 de janvier : je m'asseure que du depuis vous aurès esté adverti de la mort de l'un et de l'autre. Car le dt. Signre. Pinelli mourut le 3 d'aoust d'une maladie qui l'avoit longtemps travaillé. On lui trouva dans la vescie treize pierres de la grandeur et presque de la grosseur et de la forme des chataignes les plus grosses; mais celle qui le tua étoit aux reins pointue des deux cotés et beaucoup plus grosse que les autres. Il fut suivi bientost après de M. de Valence qui fut emporté en moins de huit jours d'une fièvre chaude en laquelle sa goutte s'étoit changée. De sorte qu'à nostre grand regret nous pouvons dire que nous avons escrit aux morts. Tout aussitost que M. de Lèberon neveu et heritier de feu M. de Valence sera venu, votre lettre sera rendue.

« La bibliotheque du Sigre. Pinelli, avec tout ce qu'il avoit de beau et de rare, a été transporté à Naples du commendement du duc de la Cerenza son neveu et heritier, qui a donné commission à un monsignor Paolé Gualdo, gentilhomme vicentin qui demeure avec l'eveque de cette ville, de recevoir tout ce qui seroit adressé à feu M. son oncle; c'est luy qui m'a fait voir vos lettres, vos autographes, votre traité, et tout ce qui estoit dans vostre paquet, et m'a dit qu'à la première commodité il envoyera le tout audit duc, à qui tels présens ne seront pas moins agréables qu'ils eussent été à son oncle; estant homme lettré et fort desireux de telles choses. J'ay tant fait que j'ay obtenu vostre portrait et celui du grand Scaliger votre père, pour en faire tirer deux sem-

blables de la main d'un excellent peintre (2). Plusieurs autres desiroient bien cette faveur, mais elle a esté permise à deux seulement. Il y a longtemps que, par une secrette dévotion que je porte à l'illustre nom de Scaliger, je garde deux monoies *de ces anciens princes de la Scala, vos ayeulx;* l'une desquelles est d'argent, fort petite, et a une croix d'un costé, avec ce nom autour : *Antonius*; de l'autre une échelle, avec ce nom : TOLOMAVS, ces deux frères qui dominèrent ensemble. L'autre est de cuivre, grandelette, et a un escusson d'un costé, avec deux rameaux de laurier par dessus et une échelle au dedans, avec une grande croix par revers à l'entour; mais les lettres qui estoient autour sont toutes consumées. J'en ai une autre d'argent qui a une croix de touts les deux costés, avec ces lettres : VERONA CIVI. CIVI., ou bien CIVI. CIVI. VERONA; et maintenant suis infiniment aise que la fortune m'ait ouvert une si belle occasion de vous en faire présent, et par ce moyen gaigner (qui est le premier de mes vœux) quelque peu de place en l'honneur de votre amitié. J'acheteray aussi les livres que vous desirès, et vous les enverray avec les dites monoyes par le fac-

(2) Peiresc avoit rassemblé dans une galerie de sa maison d'Aix, tous les portraits des savans ses contemporains, la plupart donnés par eux-mêmes. J'ai vu ces portraits dans le château de Cadarache sur les bords de la Durance, où ils avoient été portés par M. de Valbelle, un des héritiers du neveu de Peiresc. Ils ont été détruits au commencement de la révolution.

teur du libraire venitien, qui les baillera cette prochaine foire de Francfort à celui que vous aurès délégué. J'ai entendu qu'un gentilhomme vénitien a trouvé, au chateau de Monteguardo, duquel il est seigneur, un haume d'un prince de votre maison, avec plusieurs arbalestres toutes de bois, qui ont les mêmes armoiries de couleur bleue; elles sont rouges, nonobstant en un fort beau couteau de ces mêmes princes, qui est entre les mains d'un gentilhomme de cette ville de l'ancienne maison de Carrare, nommé Papafava. Je tacherai d'en avoir le dessein, et vous l'envoyeray tout ensemble. Je desire d'estre tousjours votre, etc. »

Nicolas-Claude Fabry,
Sr. de Calas.

Suivent les copies prises chez M. Pinelli de lettres ecrites à ce sçavant homme par le Sr. E. Brutius.

« Unius diei curriculo, illustrissime Pinelle vidi exactissimam columnæ Trajanæ, ut ait Ciaconius, orthographiam (3), quod facile credo, donec iterum atque iterum his meis oculis, deo annuente, columnam ipsam multò diligentius

(3) Pierre Ciaconius de Tolède, chanoine de Séville, mort à Rome en 1581, dans un de ses ouvrages sur les colonnes rostrales, sur les anciens poids et mesures, disoit que la colonne trajane dont il faisoit une description très-étendue, avoit été rendue avec une grande fidélité dans la gravure de Mutianus; dont nous parlerons dans une note ci-après.

quam antè perlustraverim. Interim cum Ciacone nihil dicam de ejus hetrusco opere, cum XXXIII tantum marmoreis lapidibus stupendæ magnitudinis ex quibus tota illius moles constat, nec de ejus longitudine ad ped. CXL cum gradibus CLXXXIV et fenestellis XLIII super basicula latera XX ped. rom. habente, neque de dupla proportione simulachrorum in capitulo cum basi; et si de his multa dicenda sunt, a quibus vix me abstrahere possim, tamen me contraham donec de his certior factus sim, et ad operis artificem me convertam, de quo multa et quasi artificiosâ infinitâ quâdam dispositione esse compacta et ordinata perspicio; nihilominus nescio qua negligentia et incuria, aut ut rectius dicam quâ malitiâ prætermissa, et multo plura cum inutilia tum vana sæpiùs repetita et delineata cerno. Nam vix unum aut alterum stratagema in totâ mole invenio tali bello, talique columnâ dignum; et quod præter omnem Romanam fidem est, Romanos ipsos nunquam mihi saucíatos, Dacos aut quasi semper aut in pugnâ prostratos, aut in fugam turpiter datos (diis ipsis eos manibus et minis oppugnantibus profligantibusque) ubique video; tanquam Mars eorum incola nunquam fuisset, de quò ipsi semper gloriabantur : et quod plus est, multi historici volunt quod Daci molestissimi et acerbissimi Romanis hostes fuerint, et adeo strenui ut multo plures clades illis intulerint quam acceperint; sed artifex hujus columnæ nihil hujus rei voluit neque præsentibus neque futuris hominibus in hoc suo opere æterno signi-

ficare : non minus ridicule et malitiosè prædecessor hujus Trajani Domitianus fecit, qui de ipsis Dacis victus potiùs quam victor triumphavit. Sed in hâc re populo romano venia danda est, quoniam apud omnes gentes semper fuit, est, et erit innatum vitium, suas ipsorum virtutes libris, marmoribus, sepulchris, mausoleis, obeliscis, pyramidibus et columnis usque in cælos erigere; aliorum autem acta cum erecta penitus dejicere, tum dejecta et abjecta in pulvere vel in aquâ scribere. Sed ad sculptorem columnæ accedam, qui non minori injuriâ Dacos omnibus quasi armis defensivis nudatos sculpsit, et cum offensivis ridiculariis fecit, fustibus et arcubus sine sagittis et cordis, vel tantum gladiis acinacibus aut potiùs falculis, et quod vix credibile est, saxis ingentibus tantummodò pugnantes; ità ut vix ambabus manibus ea elevare et in hostem projicere potuerint, arma debilissima et contra antiquum Romanorum honorem, ut ab illis et a barbaris illis utentibus, paulò ante Domitiani bis cum illis congressi duces et signa amitterent. Sed forsan aliquis dicat arcuum cordas aut longi temporis injuria esse deletas, aut pictoris incuriâ prætermissas; sed neutrum puto; nam neque Mutianus pictor (4) Romæ insignissimus unquam hoc egis-

(4) Jérôme Mutian, excellent peintre, né en Lombardie au commencement du seizième siècle, fonda à Rome l'académie de St.-Luc. Il fit graver la colonne trajane d'après ses dessins. Un artiste aussi habile n'auroit pas négligé les détails de ce monument; il n'auroit pas manqué d'exprimer dans sa gravure les cordes des arcs, si elles eussent

set, qui in æs cuncta columnæ simulachra exprimi et incidi fecit, tantis sumptibus in ea re factis pluribusque laboribus, et fatigationibus susceptis; neque vis ævi tantum potuit, ut ne cordæ quidem uniùs vestigium relinqueretur nam in duobus locis arcus cum cordis invenio, et quod cum majori admiratione est, sagittarios in pugna eis utentes sine sagittis; quarum ne unam quidem neque per terram, neque per corpora animalium infixam cerno, nisi tantum in una pharetra non multum dissimili ab anglorum pharetris; et quemadmodum author columnæ hæc, et alia nimis negligenter, et jejunè notata relinquit; sic è contrario multa vafrè, astutè et malitiosè ante oculos omnium proposuit; scilicèt Dacorum desperatam stultitiam qui in mortem sibimet ipsis veneno è poto consciscant, qui cum Decebalo eorum Rege, pugione ad pectus adacto sese interimunt; qui urbem cunctasque opes, uxores, et fæminas reliquas cùm infantibus trucidant, et non solùm in semet ipsos, sed etiam in Romanos captivos, inhumanos et sævientes Dacos depingit; dùm captivos alios occidi ostendit, ne regios thesauros subter vada Sageliæ amnis occultatos manifestarent, alios a fæminis Dacicis etiam viventes faciliùs sævissimè exustos facit, et unum video circa umbilicum rotæ alligatum, et sic nova et inaudita crudelitate expirantem; utrum hæc vera aut falsa fuerint, minimè curo. Interim de Romano-

existé. François Ier. avoit fait faire les moules et les plâtres de la colonne trajane en un grand nombre de pièces.

rum ipsorum sævitia et crudelitate in hac columna, nec linea nec punctum quidem ; tanquàm ipsi soli in hoc mundo humani, justi, et pii, qui omnes alios non ipsis servos, Barbaros vocabant; sunt antè et ipsos Græci ; et nunc apud nos unus alium paulò minus, ità ut tam longa cœlorum revolutione non hominum mores, sed potius ipsos homines mutari vidimus (5). Sed nunc tempus est ut a sculptore ad columnæ explicatorem accedam, quem multa magis quam vera dixisse concedo. Quoties, ait ille, milites inducuntur indices elevantes, prætorianos esse, nam fides et vigilantia militum sicut et complexu manuum ita digiti erectione significabatur. Sed ego eum militem indicem erexisse puto magis ut aliquid aliud secundum suum officium aliis ostenderet quam fidem suam, nam sic omnes milites prætoriani esse deberent, quoniam fideles et vigiles. Sed mallem mihi dixisset, quare miles ille est cum clypeo sine gladio, an quia vigilis officium facit, et se ipsum potius defendit quam alios offendit; denique milites vallum seu hastas ferentes in quarum summitate sacculus alligatus, pane refertus bis cocto, pera ubi caseus, et salita caro, vas aquæ vel vino continendo, sartago condiendo cibo, quod pondus usque ad 60 libras ; sed cur id in cimâ hastæ et non prope humeros portabant, expositor nihil dicit : cum certum sit onus

(5) Brutius fait ici la critique de plusieurs explications que donne Ciaconius, et cette critique porte encore sur la manière dont plusieurs sujets sont représentés sur la colonne.

tantò gravius quantò magis a suo fulcro distat. Posteà apparet tribunus quidam cum ense pendente ad sinistrum latus, alteri ad dextrum; dic, amabo an sinistrini milites isti an ambidextri? *Silices* sunt (ut auctor ait) sunt etiam hastæ spicula lata habentes, facilè est videre; sed ad quem finem? Non ut velites cum his tantummodò pugnarent, sed etiam ut viam sternerent. De quodam viro tunica ima amicto, cæterum nudo, qui ab asino vel mulo quem equitabat excutitur, interpres se nihil scire aït; ast ego eum Dacum puto, quia fustem vel clavam habet in dextrâ, et cribrum in sinistrâ tenet, ut demonstraret Daciæ fertilitatem; utinam etiam vim artis non admirasset, sed demonstrasset cur milites illi qui ægrè magnum lignum portarent, facilè duo vectant; et non tantùm hujus, sed etiam illius instrumenti ex duobus fustibus confecti quo lapides asportatu sint faciliores: nam hoc et illud facilè à mathematicis demonstrare potest. In eo quod equites levis armaturæ, cristas in galearum comis gerentes habent, quarum altera cauda hippopotami, altera ex pennis struthionis apparet, et ex septem tantum, qui numerus convenit, cum doctissima tua expositione hujus phrasis quæ apud antiquos authores legitur, scilicet, *evadere cum septem pennis*. De carrobalista, quam plurima verba, sed de ejus forma nec ab explicatore, nec ab ipso sculptore certior sum, Daci (inquit ille) acinacibus pugnant, gladiis versus cuspidem intortis, ut nunc vero Turcæ utuntur; sed ipsi non intortis (ut ipse ait), sed extorsis pugnant. De

alà, cujus jam natura omnibus nota, cum Cæsare fabulatur, sed nec carta, nec tempus permittunt, ut longior et molestior ero ; vale igitur. Patavii 22 augusti 1599. »

Tuus E. Brutius.

J'avois annoncé une seconde lettre de Brutius sur la table de Peutinger ; elle est longue, écrite d'un style recherché et obscur. Ce qu'il y a d'intéressant peut être réduit à ceci.

Les auteurs qui ont prétendu que la table nommée Antonine ne date pas d'une époque plus reculée que les fils de Théodose; et ceux qui disent qu'elle a été faite sous les derniers Empereurs, ne pourront jamais prouver ce qu'ils avancent. Cette table paroît avoir servi originairement pour marquer les marches militaires et les divisions de provinces. Elle est écrite en lettres lombardes ; mais ce n'est probablement ici qu'une copie faite d'après un original plus ancien, où les mots étoient écrits en lettres romaines. Cet ouvrage est curieux et intéressant ; mais elle a été mal gravée, réduite à un volume trop petit. Les distances ne peuvent pas être mesurées avec exactitude, parce que toutes les parties de la table autographe ne sont pas rendues par la gravure dans la même proportion; de manière que la disposition des terres et des mers rendue dans l'original d'une façon assez bizarre, est tout-à-fait disproportionnée dans la gravure. Les Romains ne savoient point la géographie ; mais celui qui a composé cette table a voulu certaine-

ment donner des mesures exactes qui pussent marquer les distances et régler les marches. Cette exactitude disparoît dans l'estampe que Pinelli a envoyée à Brutius. Il seroit à désirer que l'on pût calquer la table elle-même, et donner au public une gravure d'après le calque. Brutius termine ses réflexions par une forte diatribe contre les graveurs, les imprimeurs et les libraires, qui ne cherchent qu'à épargner leur papier et leur peine.

Nota. Ce que désiroit Brutius a été exécuté à Vienne en 1753. Il a paru à cette époque une très-belle édition de la table dite de *Peutinger*, in-fol., avec des dissertations savantes.

LANGUES SEPTENTRIONALES.

Analyse de la nouvelle édition des Fragmens d'Ulfilas, publiée par M. Zahn, prédicateur à Delitz sur la Saale, près de Weissenfels en Saxe; imprimé à Weissenfels, 1805, grand in-4°.; *lue à la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut le* 21 *mars* 1806, Par M. *Koch, correspondant.*

Ulfilas, évêque des anciens Goths de la Dacie, de la Thrace et de la Mœsie, dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne (entre 360 et 380), est connu pour avoir traduit la Bible dans la langue de cette nation, que les savans appellent langue mœso-gothique.

De cette Bible il n'existe que des fragmens; ce sont les quatre évangiles et quelques passages des épîtres de Saint-Paul aux Romains.

Les quatre évangiles se trouvent dans le *Codex argenteus*, conservé à la bibliothéque de l'Université d'Upsal. Le nom de Codex argenteus lui vient des lettres onciales argentées, avec lesquelles il est écrit ou peint sur du parchemin couleur de pourpre.

Après avoir été long-temps caché dans la bibliothéque de l'abbaye bénédictine de Werden en Westphalie, ce manuscrit fut porté à Prague, d'où le général suédois, comte de Kœnigsmark,

lors de la prise de cette ville par les Suédois en 1648, l'envoya à la reine Christine, qui le fit déposer à la bibliothèque royale de Stockholm. Le savant Vossius, en quittant, en 1655, la Suede, l'emporta en Hollande, on ne sait pas trop à quel titre. Ce fut de lui que le comte Magnus-Gabriel de la Gardie l'acheta pour la somme de 400 écus, le fit relier en argent massif, et en fit donation à l'Université d'Upsal par acte rédigé en 1669.

Pendant que ce manuscrit se trouvoit chez Vossius en Hollande, l'oncle de ce savant, le célèbre Junius, très-versé dans les langues du Nord, entreprit d'en donner une édition, qu'il publia en 1665 à Dordrecht, avec un glossaire gothique, en 2 vol. in-4°.

Cette première édition fut suivie, en 1671, d'une seconde, que Stiernhielm publia à Stockholm avec des versions, sueo-gothique, islandaise et latine, aussi in-4°.

Junius et Stiernhielm n'ont pas donné leurs éditions sur l'original du Codex argenteus, mais sur une copie qu'un nommé Derrer en a faite, on ne sait pas trop en quel temps, et qui s'est trouvée avec l'original à l'abbaye de Werden. Il n'est donc pas étonnant que ces premières éditions soient incorrectes et qu'elles s'éloignent fort souvent de l'original.

C'est ce qui engagea un savant Suédois, Eric Benzelius, docteur en théologie, et ensuite archevêque d'Upsal, à préparer une nouvelle édition, calquée sur l'original même du Codex argenteus. Elle ne parut que long-temps après sa

mort, et fut soignée par Edouard Lye, savant antiquaire anglais, qui la publia en un petit in-fol. à Oxford, en 1750. Le texte présente de nombreuses corrections des éditions antérieures. La traduction latine et les remarques sont de M. Benzel.

Ce fut à peu près dans le même temps, et pendant que l'édition de l'archevêque Benzel tardoit à paroître, qu'un des plus habiles critiques de Suede, le chancelier Ihre d'Upsal, connu par de nombreux écrits sur les langues et les antiquités du Nord, donna de nouveau ses soins au Codex argenteus. Il en fit faire, sous ses yeux, une copie des plus exactes, et d'autant plus importante, que le Codex argenteus a beaucoup souffert par le laps de temps, et qu'il dépérit de plus en plus.

M. Ihre s'étoit proposé de donner une nouvelle édition critique des évangiles d'Ulfilas; mais celle de Lye ayant paru, il changea de propos; et sur ce qu'il apprit que le célèbre Busching avoit intention d'en donner une à la suite d'un recueil de dissertations et remarques critiques de M. Ihre, il envoya, en 1773, à ce savant, sa copie, avec la traduction latine de Benzel, revue et corrigée par lui. M. Busching n'exécuta point son projet, n'ayant pas trouvé un nombre suffisant de souscripteurs pour fournir aux frais de son édition.

Le manuscrit de M. Ihre passa, après la mort de M. Busching, entre les mains de M. Heynatz, professeur à Francfort sur l'Oder, qui le

communiqua à M. Zahn pour servir à l'édition qu'il vient de donner au public.

On ne doit pas passer sous silence que les quatre évangiles de la traduction d'Ulfilas ne sont pas complets dans le Codex argenteus, et qu'on y remarque plusieurs lacunes qui proviennent de la défectuosité de l'original et de sa haute antiquité. Ses restes n'en sont pas moins précieux, puisqu'ils nous présentent le plus ancien monument de la langue germanique, dont le gothique est un des principaux dialectes. Tout ce qui nous reste de la langue des anciens Allemani, des Francs, des Anglo-Saxons, des anciens Saxons, du bas Allemand et des langues du Nord, est de trois à cinq cents ans postérieur au siècle d'Ulfilas.

Quoique la traduction mœso-gothique de la Bible appartienne indubitablement à Ulfilas, il n'en est pas moins certain que le Codex argenteus, qui présente ses évangiles, n'est pas de son temps; et il est aisé de se convaincre, par la forme des caractères qui y sont employés et par la comparaison avec d'autres manuscrits, qu'il fut écrit en Italie vers le milieu du 6e. siècle, peu avant la destruction du puissant royaume des Ostrogoths par les Grecs.

Quant aux fragmens des épîtres de Saint-Paul aux Romains, de la traduction d'Ulfilas, c'est M. Knittel, conseiller du Consistoire de Wolfenbuttel, qui en a fait la découverte dans la bibliothèque ducale sur quelques feuilles de parchemin, dont on avoit effacé foiblement la traduction

tion gothique d'Ulfilas pour y substituer les origines d'Isidor de Séville. Les caractères primitifs se trouvant aujourd'hui plus lisibles que ceux qui leur ont été substitués, M. Knittel en tira les fragmens dont il s'agit, et en donna, en 1762, une édition magnifique, accompagnée d'amples commentaires, sous le titre :

Ulphilæ versionem gothicam nonnullorum capitum epistolæ Pauli ad Romanos, venerandum antiquitatis monumentum pro amisso omnino atque adeo deperdito, per multa secula, ad hunc usque diem habitum, e litura codicis cujusdam manuscripti, rescripti, qui in augusta apud Guelpherbytanos bibliotheca asservatur, una cum variis variæ litteraturæ monimentis, huc usque ineditis, eruit, commentatus est datque foras Franciscus Antonius KNITTEL.

M. Zahn, prédicateur à Delitz-sur-la-Saale, près de Weissenfels en Saxe, a sans doute bien mérité de l'ancienne littérature germanique, en publiant, à ses frais, une nouvelle édition des évangiles d'Ulfilas et des fragmens des épîtres de Saint-Paul, dans l'ouvrage qu'il vient d'adresser à la classe. Il y donne le texte d'Ulfilas sur le manuscrit du chancelier Ihre, et en profitant des travaux de tous ceux qui ont travaillé sur cette matière avant lui, il n'a rien négligé pour rendre son édition aussi parfaite que possible.

Le texte d'Ulfilas est accompagné d'une traduction latine interlinéaire qui est purement littérale, et dont l'unique but est de faire connoître la vraie signification de chaque terme mœso-go-

thique employé par Ulfilas. Elle est due à Charles-Frédéric Fulda, de son vivant pasteur dans le pays de Wurtemberg, et connu par plusieurs ouvrages sur l'antiquité et le génie de la langue germanique. M. Zahn a corrigé en différens endroits le travail de Fulda.

A côté du texte se trouve une autre traduction latine, faite par l'archevêque Benzel, et retouchée par le chancelier Ihre. Elle est aussi littérale, mais plus intelligible et plus conforme aux règles de la grammaire que celle de Fulda.

Au bas du texte sont placées des variantes et des notes tant critiques qu'explicatives que M. Zahn a puisées dans les ouvrages de Junius, de Stiernhielm, de Benzel, du chancelier Ihre et d'autres savans qui ont travaillé sur Ulfilas et sur la langue mœso-gothique.

Désirant aussi de rendre son ouvrage plus utile à ceux qui voudront faire une étude approfondie d'Ulfilas et de sa langue, M. Zahn y a ajouté une grammaire fort détaillée de cette langue que M. Fulda a rédigée avec soin. Elle a été revue par M. Zahn qui l'a enrichie de ses notes et suppléments.

A la suite de cette grammaire vient un glossaire de la même langue, de treize feuilles d'impression, rédigé aussi par M. Fulda et retouché par M. Reinwald, premier bibliothécaire de la bibliothéque ducale de Meinungen, très-versé en ce genre de littérature.

Toute l'édition est précédée d'une préface, dans laquelle M. Zahn présente une idée géné-

rale de l'ouvrage et des soins qu'il y a mis. Il donne ensuite une notice historique de la vie de M. Fulda, et une ample introduction qu'il divise en deux parties principales.

La première contient l'histoire des Goths et de leur langue, que M. Zahn a tirée d'un ouvrage du célèbre Adelung de Dresde, intitulé : *Histoire de la langue et littérature allemande*, en omettant cependant les citations et les notes dont M. Adelung avoit appuyé et enrichi son texte. On y remarque des recherches sur les restes de la nation des Goths, jadis si redoutable, que des modernes ont cru découvrir dans la Prusse, dans la Crimée et dans la Hongrie.

La seconde partie s'étend beaucoup sur la vie d'Ulfilas, sur sa traduction de la Bible et sur les ouvrages qui ont été publiés sur cette traduction, ainsi que sur la langue mœso-gothique. Elle est l'ouvrage de M. Zahn ; mais il avoue lui-même que la majeure partie des recherches intéressantes qui s'y trouvent, sont dues à M. Adelung, qui a bien voulu lui communiquer son travail manuscrit sur cette matière.

M. Zahn prouve, par des argumens sans réplique, que la traduction des fragmens d'Ulfilas s'est faite sur le texte grec du nouveau Testament, et que les caractères mœso-gothiques du Codex argenteus sont évidemment tirés des caractères grecs et romains ; mais qu'il n'est pas aussi certain que l'invention de ces caractères soit due à l'évêque Ulfilas, ainsi que plusieurs savans l'ont avancé.

Il examine ensuite les autres monumens de cette langue qui ont été trouvés en Italie ou ailleurs, de même que les traces qu'on en découvre dans les lois des Ostrogoths et des Visigoths, et dans les écrivains de ces nations. Il produit plusieurs signatures données, par des Goths nationaux, à des actes découverts à Naples et à Arezzo, dont il appert que la langue et l'écriture du Codex argenteus sont incontestablement les mêmes que celles des anciens Goths. C'est à ce sujet que M. Zahn réfute l'opinion de M. Mathurin Veyissiere de la Croze, qui, dans son *Thesaurus epistolicus*, publié en 1782, a prétendu que la langue dans laquelle Ulfilas avoit traduit la Bible, est celle des anciens Francs. Cette opinion a été adoptée par Mosheim, Wetstein et d'autres savans.

J'observe encore que M. Steenwinkel, à Harderwik, avoit projeté avant M. Zahn une édition complète et critique de tout ce qui nous reste d'Ulfilas, et que pour cette édition il a fait fondre des caractères, parfaitement conformes à ceux du Codex argenteus. M. Zahn s'est servi de ces caractères pour donner un échantillon de l'écriture mœso-gothique d'Ulfilas qu'il a tiré du chapitre 5 de l'évangile de Matthieu, et l'a placé, avec un alphabet de cette langue, à la tête de la Grammaire publiée par lui.

GRAMMAIRE.

A Dissertation on Language, etc.; ou *Dissertation sur le Langage en général et en particulier, sur l'origine, les progrès, les beautés et les défauts de la Langue anglaise; suivie d'une* Notice historique *des premiers Poëtes, des premiers Romanciers anglais, et de l'ancien Théâtre britannique, etc.* A Paris, chez *Parsons* et *Galignani*, éditeurs, rue Vivienne. In-12.

Second Extrait (1).

Cet écrit très-court, serré et plein de choses, offre plusieurs articles qui méritent qu'on y revienne. L'objet de la traduction, par les Anglais, tient un coin dans cette *Dissertation sur les langues.* On y insinue qu'elle a ses avantages et ses désavantages. Deux excellens critiques anglais, dont l'autorité est d'un grand poids dans le monde littéraire, se sont montrés d'un sentiment très-opposé sur l'utilité ou sur le danger des traductions dans leur langue. Johnson, dans la savante préface de son excellent Dictionnaire, déclame contre les traductions, qu'il appelle le

(1) Le premier Extrait se trouve, *Magasin Encyclop.*, Novembre 1805, tom. VI, p. 49.

fléau de la langue. Le poëte, et ingénieux historien des poëtes anglais, Warton, rappelle, et avec raison, combien les traductions des anciens classiques ont enrichi, dans le 16e. siècle, leur idiôme, très-pauvre alors.

Quoique en apparence d'un sentiment très-opposé, ces deux critiques ont tous deux raison, et voici peut-être ce qu'on peut dire à ce sujet de plus raisonnable : que dans toutes les langues, excepté l'anglaise, les imitations, les traductions faites par un excellent écrivain, enrichissent la littérature de son pays. Ainsi Virgile, Horace, Ovide, Cicéron, etc., ont transporté dans la leur, un nombre de tournures et de locutions heureuses de la langue d'Homère et de Démosthènes. Chez les modernes, et à leur exemple, Milton, Pope, Dryden, Addisson, etc., ont rendu le même service à la littérature britannique. Nous devons également à Racine, Boileau, La Fontaine, Delille, un nombre de locutions étrangères de ce genre... *et son temple est debout... et marchai son égal... beau d'orgueil et d'amour* (2), etc. etc.

(2) Il est à remarquer qu'Horace, dans un seul demi-vers, en quatre mots *(meo malo superbus, incedis)*, nous offre, dans notre langue, ces deux locutions étrangères, L. V, Ode 15, à Néera, où le poëte se plaint de son rival.

At tu, quicumque es felicior, atque meo nunc
Superbus incedis malo.

Et avant Racine, Clément Marot avoit dit :

Et ainsi est, qu'aucun logis *debout*
Soit demeuré. (Metam. d'Ovide, 15, L. 1 du Déluge.)

Quant aux traductions anglaises aujourd'hui, celles surtout des ouvrages modernes sont mortelles à la langue, et en voici je pense la raison. Si l'auteur original écrit supérieurement, s'il a de l'énergie, s'il a des expressions fortes, heureuses, frappantes, alors le traducteur anglais ne traduit point ces mots, mais les transporte tout simplement dans sa propre version. Aussi toutes les langues modernes pourroient-elles redemander à la langue anglaise une multitude de mots pris dans la leur; et la langue des anciens Romains, quelquefois jusqu'à l'usage du nombre singulier et pluriel des substantifs latins, comme *litteratus*, *illiteratus*; *litterati*, *illiterati*, *scaurus*, *scauri*, etc., etc. De là, il arrivera avec le tems, que la langue anglaise se trouvera étouffée par une surabondance de mots exotiques, et que le traducteur qui croit l'enrichir, l'écrase et la perd. L'anglais habitué à cette bigarrure depuis long-tems, et qui s'y plaît, ne s'aperçoit pas, comme les étrangers, que cette langue exaltée par eux, vantée pour exprimer les hautes conceptions de la poésie, les sujets graves et sublimes de la religion, de la morale et de la philosophie, ne sera bientôt revêtue que de lambeaux étrangers et disparates, que de morceaux d'étoffes pris chez toutes les nations; en un mot, affublée d'un véritable manteau d'arlequin (*), peu fait pour la gravité et la dignité d'une langue,

(*) On trouvera à la fin de cet article, pag. 81, une note un peu plus étendue que les autres, qui interrompoit trop le fil du discours.

qu'ils regardent comme la première du monde. Voilà sans doute pourquoi Johnson, et avec lui les meilleurs esprits, bannissent de la littérature britannique la traduction qu'ils appellent *the banc*, le fléau, le poison mortel de la langue anglaise.

L'auteur de la dissertation loue, avec une certaine complaisance, avec un sourire (que je crois perfide), le bonheur d'un orateur des communes, qui, tous les jours et à son gré, a le droit de frapper à son coin des mots nouveaux, qui, reçus d'abord par les mille et un journalistes de la Grande-Bretagne, et par cent auteurs érotiques, dramatiques, moraux, juristes, théologiens, etc., sont bientôt admis dans la circulation par toute la nation. Un écrivain original, académicien français, qui vient de nous enrichir de 2599 mots qui manquoient à la langue de Racine, de Boileau, de Voltaire, qui a montré lui seul plus d'invention que tous les orateurs britanniques, n'a pas eu le bonheur d'obtenir en France un semblable succès.

La SECONDE PARTIE *de la Dissertation*, dont on va s'occuper, offre une « Notice chronologique, » succincte et intéressante des premiers poëtes » et des premiers romanciers anglais, de l'ori- » gine et de l'historique du théâtre britannique. » Dans cette seconde partie, on indique les premières traductions en vers, d'Homère, de Virgile, d'Ovide, et de la plupart des autres anciens poëtes; des premiers poëmes en vers blancs, etc.

Tout cet article, rempli d'érudition et d'anecdotes piquantes, montre pour ainsi dire au doigt la marche et les progrès de la langue et de la poésie; en un mot, de l'esprit humain chez cette nation amie des lettres et des arts.

Voici comment l'auteur de la dissertation rapproche et apprécie le caractère, le génie des deux langues, française et anglaise, en poésie. « Le français, plus foible dans l'expression, est » moins harmonieux, moins agréable à l'oreille » que les langues anciennes. Privé de ces avan- » tages, le français est moins propre à imprimer » dans la mémoire les pensées fortes, profon- » des ou sublimes qui font le charme de la poé- » sie... La rime est la source nécessaire d'une » foiblesse et d'une redondance de mots super- » flus. Les traductions d'Homère et de Virgile » par Pope et Dryden sont la preuve frappante » de cette vérité. »

On apprécie les avantages et les désavantages de l'accent anglais, très-varié et même souvent indécis chez les meilleurs grammairiens. On donne de grands éloges à la prosodie anglaise, harmonieuse, musicale, qui n'ôte rien à l'énergie du vers blanc, très-supérieure à la prosodie française, et que les Anglais égalent, peu s'en faut, à la prosodie métrique des anciens poëtes classiques.

Il a été *démontré*, pourroit-on répliquer à l'auteur de la dissertation, que la rime chez La Fontaine a été souvent pour lui une source de beautés inattendues; qu'elle lui a fourni une heureuse

singularité d'idées ou de mots imprévus, bien que ce fabuliste soit presque toujours traducteur ou imitateur : et que c'est alors même qu'il embellit son modèle, et qu'il lui est infiniment supérieur (3). Est-il besoin d'ajouter que la rime chez Corneille, Racine, Boileau, amène avec elle une foule de beautés. Voyez surtout les passages qu'ils ont imités de Tite-Live, de Tacite, Horace, Juvénal, Sénèque, et dans lesquels leurs vers rimés ne sont point inférieurs à leurs excellens modèles.

Sous le règne de Henri III on remarque un poëte français, Henri d'Avranches, qu'on appeloit *maître Henri, le versificateur*, attaché à la Cour avec des honoraires de cent schellings. On rappelle ici ce qui avoit déjà été avancé par un de nos célèbres écrivains français : que les premiers romanciers, chanteurs et troubadours normands précédèrent d'un siècle les fameux troubadours de Provence, vantés pour avoir ouvert la route aux premiers poëtes de l'Italie et de l'Espagne. On assure que ce sont les Espagnols qui apportèrent des Arabes, la rime à Toulouse, à Marseille et aux Provençaux.

La première traduction d'Homère, publiée en 1581, par Hall, n'offroit que les dix premiers livres de l'Iliade, *d'après une traduction fran-*

(3) Voyez Dictionnaire Encyclopédique de Grammaire, etc. in-4°. Panckouke. 1789, tom. 1, article VERS BLANCS, par Marmontel. — L'ab. d'Olivet (*Lettre au P^t. Bouhier.* 175-, p. 158) et l'ab. Desfontaines (*Réflexions* sur cet objet, 1736) étaient bien de ce même sentiment.

çaise en vers métriques. Et tout le mérite de cette version, dit l'auteur de l'*histoire de la poésie anglaise*, fut d'avoir été de toutes, la première en vers anglais. Chapman, un siècle après, eut l'honneur de publier l'Iliade entière, en vers anglais, traduite sur le grec même. Cette seconde traduction est dédiée au prince Henri, avec un sonnet à la louange de *The sole Empress of Beauty, queen Anne.* Cette traduction entière de l'Iliade par Chapman, fut suivie en 1614 de la version, par le même poëte, de l'Odyssée et des autres poésies d'Homère.

Vers le milieu du 16e. siècle, Phaer (4) enrichit la littérature de son pays de la traduction en vers des neuf premiers livres de l'Enéide, et d'une partie du dixième. Il entreprit, disoit-il, ce travail pour l'honneur de son pays et de sa langue; parce qu'un nombre de détracteurs accusoient la poésie anglaise de ne pouvoir jamais rendre les beautés de Virgile avec fidélité et avec élégance. Cette première traduction de l'Enéide fut continuée et complétée par Twyne, qui lui est inférieur. « La mesure des vers de » cette traduction, offre des alexandrins de *qua-*

(4) Dans la notice anglaise, page 76, on lit deux fois *Phaier;* mettez *Phaer.* Il étoit docteur en chirurgie, du collége d'Oxford. Ce poëte esculape publia plusieurs traités de son art, des maladies et de leurs remèdes. Les biographes anglais remarquent que Phaer a porté l'attention, pour que la postérité n'en ignorât, jusqu'à noter à chacun des dix livres de l'Enéide dont on parle ici, la date où l'auteur l'a fini, et le temps qu'il a employé à le traduire. Mort en 1560.

» *torze* pieds. Quoique ce mètre puisse s'enor-
» gueillir d'avoir singulièrement de la dignité,
» il est cependant aujourd'hui absolument hors
» d'usage et ridicule. »

Après ces deux premiers traducteurs de l'Enéïde, un troisième, Stanyhurst, né à Dublin, ne douta point de s'acquérir beaucoup plus de gloire avec une version d'un nouveau genre, des quatre premiers chants de l'Enéïde, en hexamètres anglais, *version métrique*, qui eut encore moins de succès que les précédentes. L'ingénieux critique, Nash, surnommé de son tems l'*arbiter elegantiarum*, la trouvoit détestable. Pour en donner ici une simple idée, et qui ne fatigue pas long-tems le lecteur, il suffira de citer les quatre premiers vers du second livre de l'Enéïde:

Conticuère omnes, intentique ora tenebant, etc.
With tentive listning each wight was settled in harkning:
Then father Eneas cronicled from loftie bed hautie:
You bid me, o Princesse, to sacrifie a festered old sore,
How that the Trojans were prest by the Grecian armie.

La traduction en vers anglais des Métamorphoses d'Ovide par Golding, imprimée en 1575, conserva durant environ un demi-siècle une certaine faveur, jusquà-ce que parut, en 1632, une nouvelle traduction de ce poëme par Georges Sandys, très supérieure à la précédente, et qui ne doit pas être tout-à-fait oubliée aujourd'hui, malgré son ancienneté et malgré le mérite des autres traductions en vers beaucoup plus nouvelles (de Dryden, Addisson, Garth, Pope, Gay, Congreve et dix autres qui peuvent être

plus correctes et mieux écrites). Cet ancien poëte, à l'égard de ses successeurs, plus heureux que lui par rapport à la langue, peut être dans la poésie anglaise, ce que sont ici Malherbe et Racan auprès de Le Franc et de Ségrais. Je me suis plu à rapprocher cette version par Sandys des versions plus récentes, et à la comparer également avec un nombre de nos traductions françaises, et j'aime à rendre à ce sujet ce témoignage à M. de Saint-Ange, qu'il est assez constamment très-supérieur (5) à tous ses rivaux dans les deux langues, un seul traducteur français excepté, M. Issautier. Dans le trop petit nombre de Métamorphoses qui me sont parvenues de ce dernier traducteur (6), c'est une versification aisée, facile, coulante ; c'est *en général* la poésie naturelle, élégante et remplie de charmes de Racine et de La Fontaine.

Je ne parle point ici des traductions italiennes ; elles ont *toutes* le défaut d'être paraphrasées, délayées, et surtout d'être extrêmement prosaïques. Lorsque j'ai eu le bonheur de me procu-

(5) Je pourrois facilement prouver la supériorité de notre traducteur français sur Addisson, Dryden, Pope même, etc., par un nombre de passages que je suis en état de citer. Et quant à la comparaison des traductions, j'ai pu la faire d'autant plus aisément, que j'ai dans les mains *cinquante* de ces imitations en vers (je ne dis pas chacune complète) en différentes langues, des Métamorphoses d'Ovide ; traductions que j'ai beaucoup lues et rapprochées les unes des autres.

(6) Ceyx et Alcyone ; Cynire et Myrrha ; Atalante et Hippomène.

rer la version anglaise de Sandys, toute ancienne qu'elle fût, je pris plaisir à me livrer à sa lecture, d'autant plus que le volume est très-rare, même à Londres, et encore parce que sa traduction est accompagnée d'une multitude d'excellentes pensées, de citations de poëtes et de prosateurs grecs et latins, anciens et modernes, toutes assez bien rendues en vers anglais.

Il n'est pas inutile d'observer ici que les littérateurs anglais ont un usage immémorial qu'ils suivent constamment, et que nous devrions bien imiter. Ils ne citent pas un passage de poëtes grecs, latins, français, italiens, etc., que traduit en vers. Ils pensent que la prose, naturellement embarrassée et traînante, qui n'a point l'harmonie, le coloris et les grâces de la poésie, ne peut jamais en bien rendre les agrémens; que la poésie, au contraire, plus concise, plus rapide, plus vive et plus animée, offre plus de mouvement, plus d'images, plus d'éclat, appuyée de tours et de licences qui n'appartiennent qu'aux seuls poëtes et à leur divin langage.

Les littérateurs anglais ont un autre motif bien louable, de rendre par là un continuel hommage à la traduction en vers; à ce genre de travail difficile, ingrat, trop peu prisé, et qui mériteroit plus d'encouragemens. J'ai entre autres une traduction en vers d'Anacréon par Addisson, surchargée de passages de Théocrite, Bion, Tibulle, Properce, Ovide, etc. Tous ces passages s'y trouvent en vers anglais par les traducteurs

les plus célèbres, ou, à leur défaut, Addisson les traduit lui-même en vers.

Les titres des premiers romans et des premiers poëmes anglais, rappelés dans cette notice, sont la plupart singuliers et plaisans. Mais je m'aperçois que je m'étends beaucoup trop, et que je vais être obligé de renvoyer à un autre et dernier article la *Notice historique de l'origine et des progrès du théâtre britannique*. Avant de finir, qu'on me permette de me livrer aux réflexions suivantes.

Il est doux et agréable pour un homme qui s'honore du nom français et qui aime son pays, de remarquer dans cette notice que, dès le 13e. siècle, sous le règne de Henri III, le poëte de la Cour, et le plus célèbre en Angleterre, étoit un français; et depuis, qu'en 1581, le premier essai de traduction de l'Iliade en vers anglais fut composé d'après une traduction française en vers; en un mot, que ce furent les Français qui, les premiers, donnèrent le ton à la littérature britannique.

Roscomon, dans son *Art de traduire en vers*, justement estimé des Anglais, bien que l'éternel louangeur de sa nation, lui confirme cependant cette même vérité, que les Français, en poésie, furent leurs premiers maîtres, et se montrèrent dignes de leur servir de modèles.

When France had breath'd, after intestine broils,
And Peace and Conquest crown'd her foreign toils.

There (cultivated by a Royal hand)
Learning grew fast, and spread, and blest the land;
The Choicest books, that Rome or Greece have known,
Her excellent translators made her own:
And Europe still considerably gains,
Both by their good example, and their pains.
From hence our gen'rous emulation came,
We undertook, and we perform'd the same.

Il est glorieux pour notre nation que la première elle ait fait descendre du Ciel le feu sacré du génie, des sciences et des lettres, qui s'est ensuite communiqué et qui s'est allumé chez toutes les nations modernes. Personne n'ignore que de notre fameuse Université de Paris sont sortis une foule d'hommes célèbres qui ont illustré les Espagnes, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, etc. On sait que ce sont nos premiers romans, nos premiers poëmes, les romances et les chants de nos ingénieux troubadours, qui ont enfanté le Dante, Pétrarque, Bocace, etc. Et ce qui n'est pas moins honorable pour la France, que ce sont les hauts faits d'armes prodigieux et incroyables de nos fameux guerriers, Tancrède, Rolland, Renaud, Godefroi-de-Bouillon, qui ont excité, enflammé, exalté le génie et la verve de l'Arioste et du Tasse dans leurs poëmes immortels, comme autrefois la valeur et le courage des premiers héros de la Grèce furent pour les poëmes d'Homère, une source de gloire et de célébrité qui ne feront que s'accroître avec le temps. E. B.

(*) Note

(*) Note ayant rapport au renvoi de la page 71, et à ces mots, *un véritable manteau d'arlequin*, en parlant de la langue anglaise.

Dans une de mes dernières lectures des *Commentaires sur Horace par M. Hurd*, ce savant critique anglais, je remarquai, entre plusieurs autres, une seule ligne, à la fois *française*, *anglaise* et *latine; trilinguem*, nous n'avons pas dans notre langue de mot pour l'exprimer : The grimaces of those minute genii; et ailleurs, aréopagus, Gracchus, Gracchi, Phænomenon, Phænomena, etc.

Les Anglais parlant à un médecin, de son malade, sans insulter le docteur, l'appellent son *patient;* terme ingénieux, malin et expressif. Ce mot d'origine française se trouve chez Montaigne, c'est-à-dire qu'il se disoit il y a deux siècles : on le retrouve encore dans quelques autres livres beaucoup moins anciens; dans la traduction de Guzman d'Alfarache par Bremont, 1596. Aujourd'hui nous sommes plus polis envers la médecine. Voltaire cependant s'est servi plaisamment de ce terme dans son pamphlet : *Extrait des Nouvelles à la main, de la ville de Montauban*, etc. « Le *patient* cria d'abord devant les deux députés, *Jéhova*, *Jupiter*, *Ségneur*.

Les Anglais nous ont pris le mot *couplet*, excellent pour exprimer une idée renfermée en deux vers détachés, que l'on veut citer; mot employé par Voltaire, Marmontel, Bauzée et beaucoup d'autres écrivains célèbres; mot répété à toutes les pages de nos livres élémentaires, et qui *manque* cependant dans nos dictionnaires de la langue française, qui passent pour être les plus complets, qui sont les plus cités et les

plus usuels aujourd'hui (dans l'Encyclopédie in-folio, et dans son Abrégé grammatical et littéraire, 3 vol. in-4°; dans le Dictionnaire de Trévoux in-folio, et son Abrégé in-4°., 3 vol.; dans les Dictionnaires de l'Académie de tous les formats et à toutes les dates; dans ceux de Furetière, de Richelet, de Ferrand, de Roubaud, Gattel, et dans plusieurs autres auxquels les étrangers ont volontiers recours).

Au mot *couplet* on a maladroitement substitué le mot *distique*, mais ce n'est pas ici le mot propre.

Le mot *incise* nécessaire aux orateurs, aux poëtes, aux grammairiens, aux rhétoriciens, etc., et souvent employé par eux, manque aussi dans ces dictionnaires. *Allitération*, *Collaborateur*, y sont également omis. Il seroit facile de faire connoître une multitude de mots qui laisseront un vide dans les dictionnaires qu'on appellera à tort *complets*, tant que ces termes ne s'y trouveront pas définis à leur lettre.

BEAUX-ARTS.

La Galerie de Salzthalen, et de l'état des Beaux-Arts à Brunswick.

Pendant mon séjour à Brunswick, vers la fin du mois de juin 1804, je me suis occupé de l'état des arts de ce pays. Un de mes premiers soins fut de visiter la *Galerie de Tableaux* du Duc, qu'on voit au château de *Salzthalen*, situé à deux lieues environ de la ville.

Cette galerie, qui consiste aujourd'hui en 1600 tableaux, a été commencée il y a environ cent ans, sous le Duc Antoine Ulric. Cette collection seroit une des belles de l'Allemagne, si l'on en faisoit un choix convenable de 400 pièces. On ne perdroit pas alors inutilement son temps à regarder une si grande quantité de tableaux, dont beaucoup sont médiocres ; plusieurs même sont mauvais.

Il en existe un catalogue français et allemand fait par le feu directeur Eberlein, en 1776. Ce catalogue ne peut presque plus servir de guide ; car la collection a été augmentée, et des tableaux ont été déplacés. Le Duc a, dans les derniers temps, fait différens échanges qu'on prétend ne pas avoir toujours été très-avantageux pour la galerie.

Le vieux et respectable Weitsch, qui vient de mourir, connu pour un habile paysagiste, étoit depuis une longue série d'années inspecteur de

la galerie de Salzthalen. Son fils lui a succédé dans cet emploi.

Je passai très-agréablement plusieurs heures dans cette galerie. J'y distinguai une quarantaine de tableaux qui, j'espère, ne sont pas les plus mauvais, et dont je vais donner en passant une idée à mes lecteurs.

1. De Rembrandt, son *tableau de famille.* Sa femme est assise à gauche; elle tient entre ses genoux le cadet de ses enfans, qui est debout, un autre est derrière elle, et une de ses filles apporte une corbeille remplie de fleurs, dont le père en prend une, qu'il tient à sa main. Ce tableau est peint avec des couleurs épaisses : on pourroit plutôt dire qu'il a été torché à différens endroits avec les doigts; mais qu'importe la manière; qu'importent les moyens d'un grand maître? Rembrandt a réussi; il a produit un effet magique. Ce tableau, peint sur toile, a 5 pieds 10 pouces de large, sur 4 pieds 5 pouces de haut.

2. Thiers (*Ernest-André*); son *propre portrait.* Il s'est représenté en robe de chambre, la tête en arrière; il tient sa palette et ses pinceaux. Bien peint. Ce maître étoit natif de Brunswick, où il vivoit vers la fin du 16e. siècle.

3. Un *Saint-Jérôme* assis près d'une table, méditant ce qu'il va écrire dans un livre qu'il a devant lui. Demi-figure, peinte par *Philippe* Coning.

4. Un Berghem, composition historique, avec des figures en grandeur naturelle. Rare.

5. Un beau Corneille de Vos, représentant la *famille de Rubens.*

6. Une très-jolie *allégorie* de *Jacques* JORDAENS *sur les vices.* La volupté y est représentée sous la figure de Vénus, entourée des Amours. Elle cherche, par les agrémens de sa figure, à faire la conquête d'un jeune homme innocent, pendant qu'une vieille placée derrière elle veut le séduire par des présens. Le jeune homme, sur la tête duquel un Ange protecteur tient une guirlande de fleurs, est retenu par son génie, qui lui montre une tête de mort. La paresse, qui repose derrière la volupté, dort à côté de Bacchus et de Silène. Le guerrier est représenté sous la figure de Mars qui tient une épée, et l'arrogance sous celle de Junon ayant un paon sous son bras; elle est placée au milieu, vis-à-vis de l'envie, qui s'arrache les cheveux à l'entrée des enfers. Sur le devant, sont diverses espèces de fruits. Les figures sont de grandeur naturelle. Cette allégorie, bien composée, sur toile, a 17 pieds 8 p. de large, sur 12 pieds 10 p. de haut.

7. Le *Baptême de Jésus-Christ*, par *Paul* VÉRONÈSE. C'est dommage que ce tableau ait tant souffert, et précisément dans les têtes. Sur toile; 7 pieds de large sur 5 pieds de haut.

8. Un joli *Albane.* Les figures, en grandeur naturelle, représentent *Diane au bain avec ses Nymphes, et Actéon changé en Cerf.* Sur toile.

9. *Les Grâces qui se tiennent par la main;* d'une touche gracieuse; ouvrage de ROTTENHAMMET. Dans le catalogue on l'attribue faussement à Jean Van Aken. Sur bois; 9 pouces de large sur 1 pied 2 pouces de haut.

10. Les *soldats qui érigent le pilier auquel Jésus-Christ doit être lié.* Ce tableau est attribué, dans le catalogue, à *Louis* Carracci, tandis qu'il est hors de doute que son auteur est *Salvator* Rosa. Sur toile; 2 pieds 1 pouce de large, sur 2 pieds 7 pouces de haut.

11. Deux jolies petites têtes de Holbein.

12. Un Christ qu'on porte au tombeau. C'est le plus beau Rembrandt qu'on voye ici. 2 pieds 6 pouces de large, sur 3 pieds 5 pouces de haut.

13. Les portraits de *Hugo Grotius* et de sa femme, en buste; par Rembrandt.

14. Un *Gerhard* Lairesse comme on en voit peu. Ce n'est pas seulement le plus beau de plusieurs qui se trouvent ici du même maître; mais on peut même l'appeler un des meilleurs tableaux qui existent de lui. Il est plein d'harmonie, et la composition en est belle. On y voit *Achille reconnu par Ulysse à la Cour de Lycomède.* Achille, travesti en femme, s'approche d'une table placée au milieu de l'appartement, et couverte d'une corbeille pleine de pierres fines et d'armes qu'Ulysse y a fait apporter. La feinte fille prend un casque et le pose avec fierté sur sa tête, sans presque regarder les pierres précieuses, et tient une épée dans sa main gauche. Elle est ainsi reconnue par Ulysse et ses soldats, qui lui persuadent de les suivre. A gauche, les filles de Lycomède sont placées autour d'une table et font leur toilette; l'une d'elles se regarde avec contentement dans un miroir. Une dame d'honneur, qui paroît vouloir orner

la tête d'Achille, est derrière, et lui adresse la parole. Deux des plus jeunes princesses se querellent pour une poupée, ce qui fait aboyer un chien; cependant une jeune négresse s'attache un collier de perles autour du col. On voit dans le fond les autres dames d'honneur. Un bel appartement. A droite une arcade, au travers de laquelle on aperçoit dans le lointain un beau paysage et le vaisseau d'Ulysse. Sur toile; 3 pieds 7 pouces de large, sur 2 pieds 9 pouces de haut.

15. *Un notaire qui rédige un contrat de mariage*; joli tableau de *Jean* Steen, plein d'expression. 6 pieds de large sur 4 pieds 6 pouces de haut.

16. *Jésus-Christ qui monte au Ciel;* singulier sujet pour *Philippe* Wouwermans. Sur toile; 2 pieds 4 pouces de large, sur 2 pieds 3 pouces de haut.

17. Un joli petit *Annibal* Carracci. *Marie ayant sur ses genoux le corps mort de Jésus-Christ;* un ange lui baise les mains. Dans le fond, un paysage sombre.

18. Petit Van der Werff très-soigné, représentant *Adam et Eve.*

19. Trois petits *Gerhard* Douw, dont deux représentent des *Astronomes;* le troisième un *Saint-Pierre.*

20. Un petit Rubens. *Borée qui enlève Orythie.* Sur bois; 1 pied de large sur 1 pied 4 pouces de haut.

21. Plusieurs Denner, entre lesquels on distingue une vieille femme coiffée, et une tête de vieillard avec sa barbe; il regarde en l'air.

22. D'*Adrian* Van der Werff ; son propre portrait, en robe de chambre, bien drapé. Sur toile ; 1 pied 11 pouces de large, sur 2 pieds 3 pouces de haut.

23. *Marie avec l'enfant Jésus placé sur un oreiller.* Il lui tend les bras. Joseph est par derrière. 1 pied et 1 demi-pouce de large, sur 1 pied 4 pouces de haut. On dit cet ouvrage de Raphael. Les têtes en sont belles, et il me paroît bien de lui, sans que je puisse l'attribuer à son meilleur temps. L'enfant est roide.

24. Deux Van Huysum, qui peuvent bien être de lui, sans être de son bon temps.

25. Deux beaux Pater, Seghers, et un tableau de fleurs d'*Abraham* Mignon.

26. D'André, dont nous avons déjà parlé ; trois petits tableaux dans le plus noble goût italien ; l'un représente *Marie avec les trois Mages de l'Orient*, l'autre *Cléopâtre mourante*, et le troisième, *les Bergers qui adorent l'enfant Jésus.*

27. Un des plus beaux tableaux qu'on puisse voir de *Gerhardt* Eckhart, élève de Rembrandt ; *Salomon sacrifiant aux dieux étrangers.* Le roi est à genoux devant un autel, où un prêtre debout lit dans un livre, pendant que les autres font de la musique ; un nègre porte sa couronne sur un coussin de velours. Près d'eux est une chaise ; une payenne montre avec le doigt une idole qui est derrière l'autel. Sur le devant, une brebis tuée, des livres ouverts, et quelques vases d'offrande. Sur toile ; 4 pieds 7 pouces de large, sur 5 pieds 2 pouces de haut.

28. Une noble et belle tête de *Christ*, par RAPHAEL.

29. Quatre beaux *David* TENIERS, représentant les *quatre saisons.*

30. Un *Berger*, la tête couverte de feuilles, est assis près d'un arbre; vis-à-vis une bergère qui a les jambes nues croisées, et qui tient un bâton de sa main gauche. Dans le fond un paysage. Le catalogue attribue ce tableau au TITIEN; mais je ne doute pas qu'on ne doive plutôt l'appeler un très-beau GUERCHIN.

31. Un petit *Paul* VÉRONÈSE très-bien conservé. *Les Mages qui adorent l'enfant Jésus.*

32. Un paysage de RUISDAEL, qui le dispute en beauté à celui de Dresde. On voit dans le fond un bois, et derrière un champ de blé, une église et un village. Sur le devant, une vache qui se repose à l'ombre d'un arbre près d'un chemin qui conduit à une maison construite sur une hauteur. 4 pieds 9 pouces de large, sur 3 pieds 5 pouces de haut.

33. Deux études du même; dans toutes les deux des cascades. On jureroit que Ruisdael étoit présent quand Dieu créa l'eau.

34. Deux beaux et grands MOUCHERON.

35. Une grande masse de bois du vieux WEITSCH. Il avoit bien étudié la nature; il avoit bien vu Ruisdael.

36. Le portrait du vieux WEITSCH par son fils *Fritz* WEITSCH de Berlin, homme de talent.

37. Un très-beau EVERDINGEN.

38. Un *Jean* LIEVENS, beau tableau de ce

maître, et un des plus beaux de la galerie. Abraham a reçu l'ordre de sacrifier son fils Isaac, qui est à genoux à côté de lui; tous les deux regardent la préparation du sacrifice. On voit dans le fond des rochers, et sur le devant le bélier qu'Abraham doit immoler à la place de son fils, et le couteau dont il se servoit. Les figures sont de grandeur naturelle. Sur toile; 4 pieds 8 pouces de large, sur 6 pieds 4 pouces de haut.

39. La *Cananéenne aux pieds de Jésus-Christ.* Entre eux, un enfant qui tient un morceau de pain. Derrière le Sauveur, Saint-Pierre qui montre un chien. Les figures en genoux. Beau tableau, sur toile, de *Jakob* Backer, dont les productions sont très-rares.

40. *Judith levant les yeux au ciel;* elle tient d'une main un glaive, et de l'autre la tête d'Holopherne. Figure en grandeur naturelle. Superbe Guido-Reni de 5 pieds 2 pouces de large, sur 7 pieds 4 pouces de haut. Il est si bien placé, qu'il est éclairé du haut et de côté; emplacement seul en état de faire ressortir toutes les beautés d'un chef-d'œuvre, et qui ne peut malheureusement exister que dans le désir de l'artiste.

J'ai vu aussi à Salzthalen, chez l'inspecteur de la galerie, différens petits tableaux du vieux Weitsch. Ses enfans ont mis un prix fixe à chacun, pour que les amateurs puissent en faire l'acquisition pendant le laps de cinq ans, époque à laquelle on en fera la vente publique. J'en achetai un d'un pinceau digne de Jean Van der Velde.

Gustave III, qui manifesta partout, dans ses voyages, son goût pour les arts, fit remarquer au Duc, à Salzthalen, six tableaux dignes d'orner la plus belle galerie de l'Europe. Cette recommandation a suffi pour que le Duc les fit placer dans un de ses appartemens au château de Brunswick, où je les vis avec le plus grand plaisir.

1. *Adam et Eve* de Giorgione. Ce tableau précieux a été acheté par le Duc régnant, dans son voyage d'Italie. Adam tient une feuille de figuier entre les mains, et s'appuie contre un arbre. Eve, qui est devant lui, lui présente la pomme, dans laquelle elle a mordu. La figure d'Adam est celle qui me plait le mieux. Les figures sont de grandeur naturelle. 5 pieds 5 pouces de large, sur 6 pieds 10 pouces de haut.

2. De Guerchin; la *mort d'Abel.* Caïn tue son frère d'un coup qu'il lui porte à la tête, en lui mettant les genoux dans la poitrine et le tenant aux bras. Dans sa rage infernale, il a oublié tous les liens de la nature. Dans le fond est un autel. Sur toile; 5 pieds 3 pouces de large, sur 6 pieds 2 pouces de haut.

3 et 4. Deux superbes *portraits* de Van Dyck.

5. De *Moyse* Valentin. *Pierre qui renie Jésus-Christ.* Les soldats sont debout devant une table, et jouent aux dés. Une servante, qui est au fond à droite, désigne avec le doigt Pierre, qui est à côté d'elle. Figures en genoux. Sur toile; 8 pieds 2 pouces de large, sur 5 pieds 7 pouces de haut.

6. Un *Bernard* Strozzi. Jésus-Christ présenté

au temple à l'âge de douze ans. Les docteurs, assis, tenant des livres à la main, l'environnent et l'écoutent avec attention : figure de demi-grandeur naturelle; 8 pieds de large sur 5 pieds 6 pouces de haut.

A Brunswick, on voit un cabinet de raretés auquel on donne le nom de *Muséum*. Je ne parlerai que des objets qui ont rapport aux arts. Ce cabinet a été fondé en 1754, et transporté en 1764 dans le beau local où il se trouve aujourd'hui. Tout est bien rangé dans plusieurs salons contigus, et tenu proprement. Les trois quarts des objets qu'on y voit ont été donnés par son fondateur. Le conseiller *Haberlin*, qui en est le directeur, a, pour ainsi dire, arrangé le tout; il n'a qu'un adjoint, le régistrateur *Ahrens*. J'ai visité plusieurs fois cette belle collection, mais elle renferme tant d'objets dignes d'attirer la curiosité du voyageur, que je n'en pourrois donner à mes lecteurs qu'un simple aperçu.

Vingt volumes in-fol. sont remplis de dessins; ils en contiennent sûrement plus de deux mille, la plupart des écoles italiennes et de l'école flamande. J'en ai parcouru un ou deux qui m'ont paru contenir des belles choses.

J'y ai vu tout un livre plein d'études de fleurs sur parchemin, par mademoiselle *Dietscher* et madame *Merian*, qui, toutes les deux, cultivèrent avec succès ce genre, que nos dames paroissent négliger. La première avoit infiniment plus de talent que la seconde. Elles sont cependant bien loin toutes deux d'approcher de la na-

ture et de la vérité qui règnent dans les études de Redouté. Cet artiste, qui fait tant d'honneur à notre siècle, n'a plus besoin d'éloges; son ouvrage sur les liliacées parle assez pour lui.

On y voit plusieurs dessins au crayon rouge, du même André dont j'ai déjà parlé. Il mourut à Brunswick en 1720. On croit y reconnoître le beau style italien, quoique leur auteur n'ait jamais quitté sa patrie. Plusieurs dessins de Busch, qui étoit inspecteur de la galerie de Salzthalen, ne me plurent pas autant que ses tableaux, ou, pour mieux dire, ses esquisses, car il ne les finissoit jamais; ils sont dans le genre flamand. On avoit de lui douze à seize feuilles gravées à l'eau forte, pour la plus grande partie des têtes, dans la manière de Rembrandt; elles sont très-bien faites; sur l'un des côtés, est toujours gravé le nom de Rembrandt; et sur l'autre, celui de leur véritable auteur. Je tâchai vainement de m'en procurer des épreuves; les planches ont disparu; et c'est une perte de plus que les arts ont faite.

La collection des gravures est très-précieuse, tant en estampes anciennes qu'en modernes. Elle consiste en 1500 volumes, qui contiennent au moins 300,000 pièces. Celle des pierres gravées est composée de 13 à 1,400 pièces, dont le plus grand nombre sont antiques et plus ou moins belles. Le régistrateur Ahrens, homme très-instruit, en a dressé nouvellement un catalogue d'après la méthode de Lippert, qu'on regarde en allemagne comme la meilleure. J'y distinguai les pierres suivantes :

1. Une tête d'*Hercule* couronnée de *peupliers*.

2. *Vénus* couverte d'un voile; elle est debout sur un dauphin, en très-haut relief, dans une agathe à demi-transparente; le bras gauche a beaucoup souffert.

3. *Hercule* et *Dejanire*, gravé en creux, en cornaline.

4. Un Amour tenant par un ruban un lièvre qui court : belle allégorie de l'amant timide; gravé en creux dans une cornaline.

5. Le portrait de Cléopâtre avec le serpent, en relief, dans une onyx (1).

6. Une offrande à Bacchus, de cinq figures, en relief, dans une agathe à demi-transparente.

7. Une tête de Priam entourée d'un voile, et dessous le nom de l'artiste ΕΤΙΩΝΟC (2), gravé en creux dans une cornaline.

8. Une tête de Démetrius Soter, principalement remarquable par la belle sardonyx dans laquelle elle est taillée.

9. Une tête représentant Julia, la fille d'Auguste, en creux, dans une cornaline.

10. Enée, qui porte sur ses épaules son père Anchise, tient un vase d'une main, et conduit de l'autre son fils Ascanius. Derrière, on voit une étoile, symbole de Vénus, en creux, dans une onyx.

12. Une tête de Méduse, en creux, en cornaline.

(1) C'est plus probablement Hygiée. A. L. M.

(2) C'est une copie probablement moderne de la pierre qui porte le nom d'*Aetion*. A. L. M.

13. Une tête de Sapho, en creux, qui m'a paru un des plus beaux morceaux (3).

14. Hercule qui tue le lion de Némée, en creux, en jaspe.

15. Le buste de Christian VI, roi de Danemarck, taillé en cornaline. Le fameux graveur de cette pierre loue beaucoup l'amour de ce roi pour les arts, dans la préface de son ouvrage: *Traité de la méthode antique de graver en pierres fines, comparée avec la méthode moderne. Londres, in-fol.*, 1754.

Parmi les cent quatre pâtes antiques, une tête de Méduse me paroît la plus belle.

Le conseiller Haberlin a fait une collection d'empreintes, d'après les antiques de ce Muséum; c'est dommage qu'il n'en laisse pas mouler plusieurs, pour que les amateurs et les connoisseurs en puissent enrichir leurs cabinets (4).

Le vase de Mantoue est, sans contredit, un des morceaux les plus curieux qu'aucun cabinet en Europe possède. Il est remarquable par la beauté de l'onyx dont il est fait, mais encore par ses figures bien travaillées. Hamilton et Tischbein sont venus exprès pour le voir.

Ce vase a été décrit à différentes reprises; mais ces descriptions sont presque toutes défectueuses, n'ayant été faites que sur des dessins

(3) On ne connoît pas la tête de Sapho. A. L. M.

(4) C'est peut-être par crainte que plusieurs de ces pièces, étant reconnues modernes, ne perdent de leur réputation. A. L. M.

ou des gravures ; la plus grande partie par des personnes qui n'ont jamais été à portée d'admirer le bel original ; l'un n'a souvent fait que copier l'autre. La meilleure description est, sans contredit, celle composée d'une feuille in-4°., écrite en allemand. Je l'ai conférée sur l'original, sans y trouver presque rien à corriger. Elle a paru il y a quelques années, accompagnée de deux planches gravées par M. Tyroff; ces dessins ont été faits par P. G. OEding. Rien n'est plus difficile que de graver de tels chefs-d'œuvres à la satisfaction de l'amateur qui connoit l'original. Cette gravure en donne au moins une idée juste, et je crois que c'est tout ce qu'on doit exiger d'un pareil ouvrage.

Ce superbe vase a été décrit la première fois en latin, d'après l'ordre du duc Ferdinand Albrecht, par le secrétaire d'état Eggeling, en 1682; sa dissertation, ou comme il l'appelle, sa lettre, est longue et ennuyeuse ; elle est imprimée en entier dans la Chronique de Brunswich, dans le septième volume de Gronovius ; et on en a fait plusieurs extraits en allemand. Montfaucon et Mariette ont décrit ce vase. Le dernier en a hasardé une explication nouvelle, et qui me paroît assez raisonnable; on la trouve dans le premier volume, page 357, de son excellent ouvrage : *Traité de pierres gravées;* Paris, 1750, 2 vol. petit in-fol. (5).

(5) Voyez mon introduction à l'étude des pierres gravées. A. L. M.

Ce beau morceau est composé d'une seule Sardonyx des plus belles couleurs, convenables au sujet qu'on y vouloit tracer. On a voulu douter de la nature de la pierre : on l'a cru factice ; et dans la crainte qu'on ne se fiât pas à mon jugement, dans une question aussi importante, j'ai consulté là-dessus un savant digne de foi. Je demandai au vénérable médecin de la Cour, M. Bruckmann, connu par ses recherches sur les pierres précieuses, son avis à ce sujet; il m'assura qu'il n'avoit jamais douté que cette pierre ne fût naturelle. La pierre même, sans la bordure, a 6 pouces de hauteur et 2 pouces et demi de coupe. Si l'on y comprend le couvercle et le pied, on en augmente la hauteur de trois quarts de pouce. Ceux-ci, ainsi que l'anse et le tuyau courbé par où coule le liquide, et les deux bandes qui les ceignent, sont en or. Ces deux bandes, qui sont destinées à fixer sur le vase l'anse et le tuyau, le partagent naturellement en trois différentes parties.

Le tout est composé de douze figures humaines, gravées en relief. Chacune des trois parties peut être regardée comme une composition séparée. Dans la première, on voit un Priape placé sur un petit marche-pied devant une maison de campagne qui indique que c'est une fête agricole qu'on va célébrer. Près de lui est placé un enfant tenant une corbeille de fleurs, qui est suivi de deux femmes de la maison de campagne, pour célébrer en plein air la fête de Cérès et Bacchus. L'une, couverte d'un voile, tient deux flambeaux dans ses mains; l'autre,

qui est derrière elle, a la poitrine, les épaules et les pieds nus, et porte dans sa main gauche une tête de pavot. L'explication la plus vraisemblable de ces deux figures sera sans doute de les croire, avec Mariette, deux femmes destinées à assister à la fête.

Une treille sépare cette première composition de la seconde, où l'on voit quelque indice d'un monument qui pouvoit bien être le devant d'un temple, mais dont la plus grande partie est cachée par le char de Cérès et les figures qui l'entourent. Cérès est représentée sur son char, tenant un épi de blé dans sa main droite; elle est traînée par deux dragons. Triptolème, auquel elle donna des leçons d'agriculture, et qui inventa la charrue, est à côté d'elle, et tient les rênes. Au bas est représentée la terre, rendue fertile par la bienfaisance de Cérès; on y voit une femme à moitié nue, à moitié assise et à moitié couchée, reposant sa main gauche sur une corbeille de fruits d'où sort une grappe de raisin. Une figure volante, qu'on prétend être Zéphyr, devance les deux déesses; belle allégorie de l'influence que le ciel a sur la fertilité de la terre. Cette figure est vêtue d'une draperie dont elle tient une partie entre ses mains.

Au-dessus de la troisième partie est une espèce de tente sous laquelle on voit premièrement une prêtresse de Cérès, qui tient de sa main droite un porc par les jambes de derrière, et dans sa main gauche un pavot, symbole de la fertilité. Après elle vient une prêtresse de Bac-

chus, qui tient par les cornes, de sa main droite, un jeune bouc, et dans la gauche un plat de fruits. Derrière ces deux prêtresses, est assise une femme, ayant sur ses genoux une corbeille remplie de fruits, et dans sa main droite un épi de blé. A côté d'elle, est un homme qui porte sur sa tête une corbeille de fruits. On a raison de croire qu'on a voulu représenter Phytalus; car on voit un figuier derrière lui; Phytalus est le jeune grec que Cérès éleva, et à qui elle enseigna la culture de cet arbre.

Dans la partie inférieure de ce vase, qu'on peut, il me semble, sans oublier les autres monumens que nous ont laissés les Anciens, appeler unique (1), sont représentés différens instrumens employés aux fêtes de Cérès et Bacchus. On y voit premièrement plusieurs flûtes liées ensemble à l'usage des Bacchantes, et qu'Eggeling a cru être des Thyrses, mais qui ne me paroissent pas en avoir la forme. Après ceci viennent deux flambeaux croisés et des rubans; ensuite une autre corbeille, dont la partie supérieure est couverte de tuyaux d'or, destinés à remplir le vase. Au-dessous de cette corbeille est placé un petit vase d'offrande, et auprès, on voit un autre paquet de flûtes pareilles à celles dont nous venons de parler. Un peu plus loin est la Syrinx ou flûte

(1) Il y a cependant de grandes Sardonyx, telles que le beau camée du cabinet impérial de Paris, celui de Vienne, la grande coupe du cabinet de Paris, celle de Capo li Monte, qui peuvent être mises sur la même ligne.

A. L. M.

de Pan, composée de sept tuyaux réunis. Au-dessus de cette flûte est un masque que je crois plutôt celui de Bacchus que d'une Bacchante; et au-dessous un petit vase d'offrande. Vient ensuite un sac de fruits auprès duquel est une corbeille, d'où sort un serpent; ces corbeilles servoient aux fêtes consacrées à l'honneur de Cérès et de Bacchus, ainsi que le petit masque qu'on y voit encore auprès.

La partie supérieure de ce vase est ornée de fleurs, de fruits, d'épis de blé, de têtes de bœufs, etc.

D'après la description que je viens de donner de ce vase, en partie conforme aux opinions des plus célèbres auteurs, et d'après l'idée que je m'en suis faite en l'examinant plusieurs fois, il me paroît hors de doute que l'ensemble de cette composition doit représenter une fête en l'honneur de Cérès et Bacchus.

Ce vase paroît appartenir à la classe de ceux que les Anciens appelèrent Guttus.

Les anciens artistes grecs ont, selon leur usage, en exécutant cette composition, tiré le meilleur parti possible des différentes couleurs de la pierre. Le fond en est d'un brun foncé; les figures sont, pour la plus grande partie, blanches, et les draperies d'un brun jaunâtre.

Je ne crois pas qu'on puisse douter que ce beau vase ne sorte de la main des Grecs, qui nous ont laissé tant de chefs-d'œuvres inimitables. Il est plus difficile qu'on ne croit de déterminer l'époque où il peut avoir été fait. Il ne suffit pas

alors de hasarder son opinion, il faut encore avoir des monumens authentiques qui la prouvent; et où les trouver? Nous ne savons pas même le plus souvent ni le nom des graveurs ni celui des sculpteurs dont nous admirons les ouvrages. Les Anciens, ainsi que les Modernes, ont rarement signé leurs ouvrages; ils y plaçoient encore moins la date. Au reste, on attribue ce vase au temps de Mithridate, qui rassembloit beaucoup de vases précieux faits en honneur de Bacchus.

Des antiquaires et des bijoutiers ont voulu l'estimer. Sa parfaite conservation a fait quelquefois douter de son antiquité; mais je trouve que c'est perdre son temps. Comment pouvoir estimer une chose dont on trouvera difficilement la pareille, et que les artistes modernes ne pourroient avoir exécutée?

Ce vase ornoit autrefois le cabinet du Duc de Mantoue. La ville de Mantoue fut assiégée et pillée en 1630. Ce siége, fatal aux arts, nous a privés de différens morceaux précieux; mais consolons-nous, et voyons comment celui-ci nous a été conservé.

Un soldat le prit pour sa part, et son choix ne fut pas le plus mauvais. Il le céda pour cent ducats au Duc François Albrecht de Saxe-Lawembourg, qui commandait l'armée. Il a passé ensuite par testament en différentes mains, et enfin dans celles du Duc Ferdinand Albrecht de Bevern.

Il est singulier que Montfaucon n'ait pas mis assez d'importance à ce beau vase pour en indi-

quer la grandeur; il se contente de nous dire qu'on la trouve chez Eggeling dans une dissertation que le temps a presque fait disparoître; ce qui ne suffit pourtant pas pour nous en donner une idée juste, surtout n'ayant pas voulu le représenter en grandeur naturelle. Dans sa gravure, le vase entier est trop petit; mais les détails sont de grandeur naturelle, d'où suit une faute de proportion qu'on ne doit pas attribuer à l'artiste, mais à Montfaucon. Cette négligence de sa part pourroit diminuer la haute idée que les antiquaires étrangers doivent en avoir; car la grandeur véritable de l'onyx ne doit pas peu contribuer au tribut d'admiration qu'on doit à ce bel ouvrage.

On voit dans ce cabinet différens petits bronzes antiques, entre lesquels je distinguai un petit Antinoüs, un enlèvement des Sabines (2), un Phineüs qui exprime la douleur.

Une belle collection de 16 à 17000 anciennes monnoies en toutes sortes de métaux. Je ne pus qu'y jeter un coup-d'œil : plusieurs sont rares. Elles sont généralement bien conservées.

Mille pièces d'émail que Raphaël doit aussi avoir peintes. J'en ai déjà tant vu ailleurs. Derrière une se trouve le même vers que sous une estampe de Marc-Antoine. Sur un beau vase orné d'arabesques, on lit le nom Urbino. La coupe du plat le mieux peint est de dix-

(2) Il y a bien à douter que ces pièces soient antiques, si elles représentent les sujets indiqués. A. L. M.

sept pouces. On y voit représenté le triomphe de l'Empereur Aurélien. On lui amène la malheureuse Reine Zénobie avec ses enfans, et d'autres prisonniers. On lit au bas : *Zenobia con li figli vinta e fatta prigioniera da Aureliano Imperatore.* C'est dommage que la peinture ait tant souffert. Plusieurs autres pièces sont bien peintes en arabesque. Presque toutes ont été achetées à Rome par le Duc Antoine-Ulric.

On admire encore dans cette collection différens objets taillés et sculptés en ivoire. On y distingue un Christ crucifié qu'on assure être de Michel Ange ; un groupe représentant Mercure et Pandore ; un autre où l'on voit le temps qui prend la vérité sous sa protection ; un vase pour boire, de 8 pouces de haut, autour duquel est représentée une bataille, où l'on reconnoît facilement la main du maître. Au bas est gravée la marque H. On trouve la même sous les dessins et les gravures de Henrick Bohl.

En voyant tant de belles choses en ivoire, je devois naturellement me rappeler mon célèbre compatriote Magnus Berg. Ses plus beaux ouvrages sont conservés dans le cabinet de curiosités du Roi de Dannemarck.

Le voyageur n'a pas assez de temps pour pouvoir examiner en détail tous les objets qu'il rencontre, et surtout quand il est dans un cabinet aussi riche que celui du Duc de Brunswick. Rien n'est plus digne des recherches des amateurs des arts et des antiquaires ; et j'espère au moins avoir assez piqué la curiosité des voyageurs qui

passent par cette ville, pour qu'ils n'oublient pas à l'avenir, comme ils ont souvent fait, d'honorer le Muséum de Brunswick de leur présence. Je l'avoue franchement ; j'ai été agréablement surpris : car je ne m'attendois pas à ce que j'y ai trouvé ; et en le quittant je n'ai éprouvé qu'un regret, celui de ne pas pouvoir prolonger mon séjour pour m'instruire encore en le revoyant.

Le goût des arts règne généralement à Brunswick dans toutes les classes. C'est au vieux Weitsch qu'on en est redevable. Il n'étoit pas seulement excellent peintre de paysage ; il aimoit encore son art, et fut doué par la nature du rare talent de savoir les faire aimer aux autres. Il règne un ton trop monotone dans les masses de ses arbres ; il paroît qu'on doit même être compositeur pour faire ressortir toutes les variétés qui caractérisent les différentes beautés de la nature. Les chênes de Weitsch sont bien faits et dignes du pinceau de Ruisdael. Il ne réussissoit pas aussi bien à représenter l'eau ; ses animaux sont d'un bon style : mais c'est dommage qu'on ne puisse pas en dire autant de ses figures. J'ai vu de lui, chez son ami le négociant Krause, trois ou quatre grands tableaux qui peuvent passer pour des chefs-d'œuvres ; il y en avoit chez le même plusieurs petits, entre autres une neige qu'on prétend être la seule qu'il ait faite, et qui, en vérité, ne me plait pas beaucoup. Ce genre est plus difficile qu'on ne le croit ; mais personne n'en a jamais su mieux vaincre les difficultés que César Vanloo. On m'a dit

que feu le capitaine Dahl, Danois, qui aimoit les arts, avoit acheté un grand et beau paysage de Weitsch pour quatre-vingt louis. Je suis flatté que ma patrie le possède; mais je suis fâché de ne pas savoir où il est caché.

Hartman est presque le seul artiste distingué vivant à Brunswick. Il est élève de Weitsch. Pendant plusieurs années il n'a pas eu l'occasion de beaucoup peindre à l'huile. Il compose des couleurs; il a inventé une encre de la chine sur laquelle il est obligé, quoiqu'elle surpasse celle qu'on fait en Angleterre, de mettre une marque anglaise pour la faire bien vendre. Cet artiste a nouvellement peint un grand paysage pour le grand-veneur Von Siersdorf. La partie gauche offre de grandes beautés; on y voit des montagnes couvertes de bois dignes du pinceau de Both. La partie droite ne me plait pas autant; mais on prétend que ce n'est pas la faute de l'artiste s'il est inférieur: car celui qui avoit demandé ce tableau étoit derrière lui; il commandoit, et le génie de l'artiste ne veut et ne peut pas être asservi: il faut qu'un peintre sente lui-même ses défauts pour les bien corriger; on ne peut pas lui apprendre à les sentir.

Le valet-de-chambre de M. de Siersdorf partage le goût de son maître; il aime aussi les arts. Il possède quatre esquisses finies de Hartman; les deux en hauteur sont d'une belle composition, les lointains superbes, et j'ai rarement vu de ciels mieux faits: il paroît avoir vu le ciel avec les yeux de Claude le Lorrain. Il a hérité

du talent de son maître pour faire les arbres. Il est moins monotone que lui; mais ses figures ne sont ni touchées avec esprit, ni plus correctes que les siennes.

Schroder est peintre de portraits de la Cour; il est souvent en voyage; il a connu mon ami Clemens en Angleterre. Il peint au pastel, et fait le contour de la tête avec une espèce de Physionotrace : la ressemblance ne peut donc pas lui manquer. Ses draperies sont légères; ses bras de femmes sont trop forts et les mains sont trop grosses en proportion du reste du corps. Il me montra le portrait de Spalding, qu'il a fait il y a quelques années, ainsi que celui de sa mère; la tête est digne de Gerhard Douw. Le portrait de la reine de Prusse, qui est au château, est bien. Il a rapporté dernièrement de Berlin un très-beau portrait de Van Dyck à demi-corps. Les mains sont superbes.

La manufacture de Vernis de M. Sitonbwasser occupe plus de vingt-quatre peintres, entre lesquels il en faut toujours quelques-uns d'un rang distingué dont les autres puissent copier les ouvrages. On travaille quelquefois d'après d'anciens tableaux. Un islandais, Illuga Tonstein Hialkalin, est pour le moment le meilleur peintre de paysage qu'on ait dans cette manufacture; son portrait et sa vie se trouvent dans un journal allemand. Il est intéressant de voir un artiste de cette île d'où sortoient autrefois toutes les lumières du Nord. Duprez, que j'ai connu à Amsterdam, a travaillé à cette fabrique;

il faisoit parfaitement bien les dessins anatomiques ; j'en ai vu un chez mon ami le professeur Wiedeman.

Le duc a réellement attiré auprès de lui le conseiller de la chambre Krahe ; c'est un excellent architecte. Il a projeté, pour la ville de Brunswick, de grands embellissemens qu'on va exécuter : il dessine bien.

J'appris avec peine que M. de Siersdorf n'étoit pas pour le moment à Brunswick. Il a beaucoup voyagé, et possède une belle collection de tableaux ; on me procura l'occasion de les voir : j'en citerai quelques-uns. Deux tableaux de conversation de Le Ducq, de la première qualité de ce maître ; deux superbes paysages du Hackert flamand ; deux jolis Both ; un lièvre, que je crois de Snyders ; une esquisse de Van-Dyck ; un des plus beaux Gaspard Poussin qu'il y ait en Allemagne ; un charmant petit Berghem ; un grand François Franck, qui est une allégorie sur une personne de la famille du possesseur. Il avoit rendu quelque service à la ville d'Anvers, et elle l'a fait peindre pour lui en faire hommage. Cette allégorie est pleine d'idées agréables et de groupes dignes de Raphaël. Les enfans sont pleins de grâces, et je n'ai jamais rien vu d'aussi beau de ce maître.

T. C. Bruun Neergaard.

ROMANS.

Madame DE MAINTENON, *pour servir de suite à la duchesse de La Vallière; par madame* DE GENLIS. 1 vol. in-8°. ou 2 vol. in-12.

Nous sommes à une époque bien étonnante en littérature. Tout est devenu problématique. Ce qu'une feuille loue, une autre le déprime; ce qu'un journal approuve, un autre le condamne. On ne sait plus que penser, que croire et quelquefois que décider. Ce scepticisme, transmis aux lettres par la corruption de la morale, a quelque chose d'effrayant. Toutefois ne nous laissons pas intimider par cette fluctuation de principes, et disons toujours notre opinion avec franchise, soit sur le genre, soit sur les qualités ou les défauts des livres qu'on présente à notre critique.

Le *Roman historique* est-il d'une meilleure espèce que le *Poëme descriptif?* J'en doute. Il trompe à chaque page l'attente du lecteur instruit, et donne de fausses notions à celui qui ne l'est pas.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune;

disoit noblement le poëte de Piron. Je répète à peu près ces paroles pour ce *mélange* inévitable de vrai et de faux qui gâte l'histoire, sans être d'un grand avantage pour le roman.

Cependant n'ayons pas de système exclusif. Il est des faits historiques dont le romancier peut s'emparer sans qu'on ait le droit de le chicaner. Un M. de La Chapelle, qui n'est pas La Chapelle si connu par son joli *Voyage en Languedoc*, a fait sur Tibulle, sur Catulle des romans, auxquels il ne manque que le mérite de l'exécution. On pourroit en faire sur Sapho un beaucoup meilleur que celui qui existe ; sur plusieurs héroïnes des anciens Troubadours ; sur Eléonore d'Est, sœur d'Alphonse, duc de Ferrare, pour qui le Tasse soupira ; sur cette Éléonore de Comminge qui fut l'épouse d'un Gaston de Phœbus ou de Foix ; sur Éléonore de Guyenne, célèbre dans les jeux de la *gaie science ;* sur Clémence Isaure, fondatrice des *jeux floraux*, et même sur madame de La Vallière, qui a déjà fourni à la plume de madame de Genlis un excellent volume. Dans ces sortes de cas, l'écrivain est libre. Peut-être seroit-il mieux de respecter ces faits historiques ; mais comme répondit à sa mère certaine fille ingénue : *Faisons bien, fera mieux qui pourra.* Il aura du moins à peindre les agitations, les charmes, les orages et les regrets d'un amour vif et quelquefois trop passager. Madame de Maintenon n'offre ni les mêmes ressources, ni les mêmes agrémens. C'est une femme vertueuse, qui résiste aux séductions d'un grand roi, et qui, à force d'esprit, de sagesse et de *solidité*, pouvoit se placer sur le trône, si elle n'avoit pas eu la modestie de se contenter d'un bonheur *incognito.* Mais que fais-je ? je me laisse moi-même entraîner

au charme de cet ouvrage. Est-il vrai que madame de Maintenon ait conseillé un mariage secret? Elle y consentit, j'en conviens; mais le désiroit-elle?

Quoi qu'il en soit, revenons au genre de l'ouvrage. Peut-être madame de Genlis a été tentée par ce contraste d'une femme misérable, qui naît sous les verroux de l'infortune, qui devient la compagne du plus ridicule des poëtes, et qui finit par être l'épouse du plus grand roi de l'Europe. Cependant nous devons le dire, c'étoit précisément ce qui devoit empêcher la profanation de ce tableau moral. Qui oseroit changer l'histoire de cette fière Catherine, qui des bras d'un soldat passa dans ceux du Czar Pierre Ier. (1)? Pourroit-on s'accoutumer à la voir figurer dans un roman? Et c'est *Louis XIV* qui a mérité toutes les louanges, et madame de Maintenon, si digne d'être admirée, dont s'empare la muse des fictions, des erreurs et des mensonges? Encore un coup ce *mélange m'importune*.

Parlons à présent du fond de l'ouvrage. Dire qu'il est écrit avec beaucoup d'agrément et d'esprit, c'est répéter un éloge vulgaire, et auquel madame de Genlis doit être accoutumée. Quelques négligences lui sont échappées; mais on a eu soin de les relever dans d'autres journaux, même avec assez d'amertume, pour qu'il nous

(1) Madame de Genlis parle d'elle dans son ouvrage et dit : *Pierre Ier. plaça sur le trône une femme née dans le dernier rang de la Société.* Elle se trompe : Catherine Scavronski fut malheureuse, mais elle étoit fille d'un gentilhomme polonais.

soit permis de ne pas nous livrer à un travail inutile. Il paroît que madame de Genlis a été pressée de publier son roman. Auroit-elle craint la concurrence ? L'homme de lettres qui vient d'en offrir un pareil au public a été plus imprudent que louable ; et c'est par ce qu'il n'étoit pas permis à madame de Genlis de le redouter, qu'elle auroit dû ne point se hâter. Son ouvrage seroit meilleur. Tel qu'il est il fourmille de traits agréables qui lui appartiennent. Elle doit beaucoup aussi aux recherches de Labeaumelle. Mais elle ne le dissimule point. Il est nommé toutes les fois qu'elle lui emprunte quelque chose.

Nous terminerions fort mal cet article, si nous ne prenions pas le soin de l'enrichir de quelques citations. C'est un hommage que nous devons au talent de madame de Genlis, et un plaisir dont nous voulons que nos lecteurs nous soient redevables. Voici comme elle peint la fameuse Christine : « Elle descendit volontairement du trône, » et elle intrigua secrètement le reste de sa vie » pour y remonter ; elle fut galante, et elle af» fecta de mépriser l'amour ; elle afficha la gran» deur de l'étiquette, et elle prétendit à tous les » hommages. Elle se *para* d'idées philosophiques » sur l'égalité, et dans sa vie privée elle fut im» périeuse jusqu'au ridicule, et despote jusqu'à » la cruauté. Elle ne voulut être ni reine, ni » femme, et elle *regretta toujours la puissance* » *supréme ;* elle ne renonça qu'aux grâces du » sexe qu'elle abjura, et elle en eut toute la » légèreté, toutes les foiblesses. » Si je ne me

trompe, ce portrait finit par une répétition que j'ai soulignée, et par une tournure un peu alambiquée. Je propose à madame de Genlis la correction suivante. *Elle ne voulut être ni reine, ni femme; mais en renonçant aux grâces et aux vertus de son sexe elle en eut toute la légèreté et toutes les foiblesses.* De cette manière, le trait me paroît plus rapide et plus clair.

Madame de Maintenon écrivoit dans sa jeunesse sous la dictée de Scarron, les poésies burlesques, les turlupinades, les folies qui passoient par la tête du *malade de la Reine*, ou si l'on veut du *cul-de-jatte*, comme on l'appeloit à la Cour. Chargée de lui apprendre une nouvelle fâcheuse, pour lui en adoucir l'amertume, elle flatta son caractère enjoué. Scarron écoute, puis il lui dit de prendre son écritoire. Elle obéit. Ce fut une épître à Charleval qu'il composa. « J'en » trouvois les plaisanteries bien forcées; mais » de temps en temps je m'écriois : Que vous êtes » heureux!... Ces exclamations l'animèrent tel- » lement, qu'il finit par se livrer à une véritable » gaîté. Utile dissimulation qui donne presque » toujours le courage qu'on a feint d'avoir! Si » du moins, dans nos peines, nous retranchions » toujours les murmures et les plaintes, nous ne » serions jamais lâches et nous souffririons beau- » coup moins. La douleur, ainsi que l'amour, » s'irrite et s'augmente par les confidences. »

Madame de Maintenon n'étoit pas ambitieuse, cependant elle s'élevoit tous les jours. *Elle n'a besoin que de son esprit pour monter à tout*, disoit

soit madame de Sévigné. Petit-à-petit ses projets s'agrandirent. Elle étoit l'*amie* de son Roi. Ce titre ne lui suffisoit pas, mais elle ne vouloit point de celui de favorite. La Reine étoit morte ; elle aspiroit à la remplacer. « La grande difficulté étoit » de donner au Roi cette idée ; car il falloit qu'elle » vînt de lui, ou du moins qu'il pût le croire. Les » princes en général, et même les plus spirituels, » s'avisent rarement des choses extraordinaires ; » ils ont raison de respecter les vieux usages, » les anciennes coutumes et tous les préjugés qui » peuvent donner de l'éclat à la majesté royale. » Le génie fonde les trônes, la sagesse les affer- » mit ; l'esprit d'innovation les ébranle et finit » bientôt par les renverser. »

Je ne passerai pas sous silence une réflexion très-judicieuse de madame de Genlis. Elle nous rappelle que madame de Maintenon protégea les grands hommes du grand siècle. C'est dans son cabinet, nous dit-elle, que furent faites les premières lectures d'*Esther* et d'*Athalie*. « On sait, » ajoute-t-elle, qu'elle sentit *seule* alors (et Boileau ?...) « toute la beauté d'*Athalie*, et que » malgré la longue injustice du public à cet » égard, elle persista toujours à trouver cette » pièce sublime. C'est un titre de gloire litté- » raire qui vaut mieux que tous ceux que les » femmes auteurs ont pu acquérir avant et de- » puis elle. » On sent que c'est une manière adroite de repousser le reproche fait aux femmes en général. On a prétendu qu'elles n'avoient point un goût fixe et des principes sûrs en lit-

térature. Et pourquoi? Parce que madame de Sévigné n'a pas reconnu la perfection de Racine, et parce que madame Deshoulières a cabalé contre lui? Et qui d'entre nous ne se trompe jamais sur des auteurs contemporains? Les sujétions de l'amitié, les préventions, et que sais-je encore? D'autres sentimens plus condamnables ne nous font-ils pas errer dans nos jugemens? et ne sommes-nous pas quelquefois aussi légers, aussi injustes qu'on prétend que les femmes le sont?

Il est temps de finir. J'avois marqué je ne sais combien de passages brillans; il m'est impossible de les rapporter : mais le lecteur les retrouvera dans l'ouvrage dont nous parlons, et où ils seront mieux goûtés que si nous les placions ici hors de leur cadre. On y remarquera surtout un tableau de la Cour, qui est un morceau achevé. Il faut avoir connu ce séjour, pour le peindre avec autant de finesse et de vérité.

Le mariage secret de *Louis XIV* avec la veuve de Scarron, est le dernier événement de ce roman. Mais le lecteur n'eût pas été satisfait; et pour l'appaiser, on lui donne généreusement *un Précis historique de la vie de madame de Maintenon depuis son mariage jusqu'à sa mort.* Ici je me suis demandé : Un roman est-il sujet aux lois rigoureuses de la comédie? Doit-il toujours finir par un mariage? Pourquoi ne pas continuer sur le même ton? Il me semble, en y réfléchissant, qu'il y auroit un moyen de l'entendre. Tout n'est pas historique dans les histoires. Ces grandes et belles harangues qu'on trouve dans

les Anciens ont-elles été toujours débitées ? On invente donc, même en écrivant l'histoire. Les *Vies des hommes illustres* de Plutarque sont pleines de sublimes inventions ; mais inventions naturelles et qui font partie des faits véritables. Cela a été dit ou a dû être dit. Pourquoi donc, lorsqu'on a un pareil exemple à suivre, veut-on écrire des romans ? Dans *madame de Maintenon*, changez le titre ; supprimez quelques phrases, consacrez quelque loisir à en corriger plusieurs autres, et nous aurons une histoire de plus de cette femme qui, suivant Boileau, fut

Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune.

et qui prouva la justesse de ces paroles qu'on lit dans sa correspondance : *Rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable.*

Aug. DE L.

VOYAGE.

Copie d'une Lettre écrite d'Athènes le 20 frimaire an XIV, par M. Fauvel, sous-commissaire des relations commerciales de France dans cette ville, et correspondant de l'Institut; adressée à M. Barbié du Bocage, géographe du ministère des relations extérieures à Paris.

Je ne vous ai point encore répondu directement, mon cher ami. Le désir de satisfaire à quelques-unes de vos demandes, m'a toujours retenu. Je voulois revoir *Thèbes*, *Platées*, *Salamine*, *Égine*, *Eleusis* et ses environs. Je joins ici un petit plan de *Thèbes*, qui, quoique sans mesures, ne manque pas d'une certaine exactitude. Les collines qui entourent *la Cadmée* sont telles que je les indique; j'ai même assez observé leur forme. La fontaine qui est au sud-est me paroît celle de *Mars*; c'est la plus considérable. Celle qui est au couchant est moins abondante, et celle qui est au sud n'est presque rien. La tour qui est au nord de *la Cadmée* est ronde et peut avoir trente pas de diamètre. C'est un ouvrage cyclopique. Je pense qu'il y avoit une porte. C'est le chemin qui mène au village appelé Ουρη. Auprès de cette tour en est une autre quarrée, et

d'un travail moins antique. Du côté de l'est on voit encore quelques foibles restes de murs antiques. On entre dans *la Cadmée* par deux ponts sur un ravin. A l'orient de la ville est une colline sur laquelle il y a trois églises presque détruites ; dans l'une est un tombeau en marbre, dit de saint Luc, avec une inscription qui ne dit rien de ce saint ; mais le marbre du sarcophage, pris en poudre, guérit les croyans de la fièvre etc.

Je me suis trouvé à *Thèbes* avec un Anglais fort estimable, M. Gell, géographe, ami de notre ami Le Chevalier. Je devois parcourir avec lui les environs de *Platées ;* nous nous y étions donné rendez-vous, mais une attaque de goutte l'empêcha de s'y rendre. Un extrait fort court de ce voyage vous sera peut-être utile.

Demi-heure d'*Athènes*, près le *Céphisse*, sur la voie sacrée ; église sur des ruines ; puits ; débris ; architrave enterrée ; dorique, avec inscription ; sarcophage, deux noms. Un quart d'heure plus loin, statue mutilée ; église ; inscription ; puits antiques ; fragmens ioniques. La première église doit être sur *le Cyamite ;* deux *tumuli* à droite ; le chemin semé de restes de tombeaux. Demi-heure de là, à gauche, puits ; sarcophage ; ruines d'un village ; le chemin monte. A droite, emplacement d'un temple ; après, à gauche, tour antique. A droite, montagne isolée ; une petite église au sommet ; aucun reste antique. Un quart d'heure plus loin, dans la gorge, le monastère *Daphni*, où étoient encore en place trois belles colonnes ioniques, que l'ambassadeur d'Angle-

terre a enlevées. C'étoit des restes du temple d'Apollon, et non de Vénus qui est plus bas, où l'on voit un rocher percé de quantité de niches pour des ex-voto. On y lit des inscriptions à Vénus. J'y ai mesuré les restes d'un très-petit temple dorique, au milieu d'une enceinte d'un gros mur, ouvrage cyclopique dont parle Pausanias sous le nom de λιθος αργος, et que son interprète rend mal, par les mots de *pierre blanche;* trois citernes. C'étoit un reposoir pour les processions d'*Eleusis.* Le chemin sacré se voit encore entre la roche et l'enceinte. On le suit au bord de la mer; il tourne autour des lacs salés, séparés par une colline de roches où est une caverne qui sert quelquefois de corps-de-garde. C'est peut-être là qu'étoit le palais de *Craucon.*

La plaine d'*Eleusis* a environ deux heures en tous sens. A son extrémité nord-ouest, après avoir traversé l'aquéduc d'Eleusis, on trouve deux églises avec fragmens antiques. On suit un très-grand ravin, lit du *Céphisse.* Après six heures de marche depuis Athènes, on voit un puits antique et une église auprès du puits. Une statue creusée sert à abreuver les chèvres. Le défilé se nomme *Saranda potamo*, σαραντα ποταμοι. Sortis de ce chemin difficile, on entre dans une plaine de deux heures de longueur jusqu'au *Citheron*, et à l'entrée de cette montagne on trouve une belle source et la forteresse encore assez considérable d'*Eleuthères.* Les murs en sont presque entiers; les escaliers des tours, les parapets. Au milieu est une grosse tour en polygones irrégu-

liers. Immédiatement après, un chemin conduit à *Platées*, à travers les montagnes en deux heures.

A une demi-heure, ou même moins de *Platées*, ruines de monumens avant de passer un petit ruisseau; plus près de *Platées*, à gauche sur une hauteur, autres restes. Au bas du premier ruisseau, dans la plaine, est un village où vous placez *Hysies;* après c'est *Platées*. Ses murs se remarquent de loin. La partie ouest, où est une belle source au bas, est escarpée et paroît avoir servi de citadelle. Elle est environnée de tours qui regardent le sud et l'intérieur. De ce côté sont des tombeaux en place. Il y a quelques églises, des inscriptions illisibles par la mousse qui les couvre et obstrue les lettres. J'ai levé le plan de *Platées*. A environ un quart-d'heure est une caverne qui se voit de la ville; est-ce celle des Nymphes? J'ai cherché la roche d'Actéon, qui doit être près ou en vue de la fontaine : l'eau de cette fontaine coule à l'ouest. L'*Asope* paroît venir de plus au nord, de la partie de *Leuctres*. De *Platées* à *Thèbes*, deux heures; à moitié chemin on passe l'*Asope*, après avoir traversé plusieurs petits fossés sans eau et sans indication d'aucune pente. Celui que je prends pour l'*Asope* a un pont, de l'eau seulement dessous et stagnante. Je n'ai rien vu du camp de Mardonius. S'il avoit été comme ceux des Romains, le temps ne l'auroit pas détruit. Une grosse tour, devant *Platées*, sur la hauteur à demi-heure, pourroit bien être *Scolos;* il y a des débris.

Je me suis trop étendu, mon ami, mais j'ai

voulu vous faire voir le pays pas à pas. Sautons à *Egine*. Près du port, vers le nord, sur une pointe basse, plusieurs *Tumuli*, le tombeau de Phocus.

Je reviens au chemin de *Thèbes* à *Athènes* par le *Parnès*. A deux heures de distance, on passe l'*Asope* sur un pont de trois arches; l'eau y étoit stagnante; il avoit cependant plu depuis peu. De là le chemin monte pendant environ trois heures, puis on trouve une plaine de deux heures en tous sens, au milieu de laquelle se forme un lac l'hiver; des villages sont à l'entour. Ensuite on entre dans le *Parnès*, et après cinq heures de marche, c'est-à-dire huit depuis l'*Asope*, on descend près d'une forteresse antique nommée *Vigla-Castro;* belle source, chemin resserré, ouvrage antique, chemin taillé; *Cacha*, village; gorge qui mène à *Eleusis;* plus bas, séparation du *Mont Icare* et du *Mont Parnès*.

Voyons *Salamine;* j'en ai terminé la carte, non pas peint, mais l'essentiel. J'ai fait de grandes corrections du côté du sud. Le cap *Scyradion* s'avance beaucoup plus; il est terminé par une pointe de roches basses et nues que la mer, qui est fort grosse, lave continuellement. J'ai cru y reconnoître des débris d'architecture, sans vouloir l'assurer. Vers l'ouest vient un gros cap très-escarpé, puis un autre moins élevé, où est une tour ronde antique qui a conservé sa porte. Au bas est une plage au fond de laquelle, sur de petites hauteurs, est un beau mur antique avec des citernes. C'est là que vous avez placé l'*an-*

cienne Salamine. Le fleuve *Bocarus*, que vous faites couler auprès, a disparu; mais cependant au revers de la colline, au nord-ouest de la tour, il y a une autre plage où se jette un torrent, qui vient d'assez loin, dans une jolie vallée. Ce sera là, sans doute, le *Bocarus* ou tout ce que vous voudrez; mais où est le beau mur, il n'y a point de fleuve ni d'abri pour des bateaux par vent de sud. En remontant le ravin dont j'ai parlé, on arrive à un monastère où est une source. Ce monastère est au fond d'une gorge, d'où on aperçoit la mer près de deux petits écueils. Du cap *Scyradion* vers l'est, on trouve une plage couverte par trois petits îlots. Au cap est une église et quelques légers restes; torrent, puis après un autre cap, grande plage couverte par un îlot assez grand pour produire un peu d'abri. Aux environs sont des églises et quelques ruines; puis ensuite allant vers le grand port, au fond d'une baie, sur des hauteurs, entre les deux mers, on trouve trois églises et des ruines antiques. J'espère qu'en voilà assez pour cette fois; vous voyez que je connois cette côte, et que je me rends lorsque vous avez placé près de ma tour *une ville;* il y a eu peut-être, sur ce grand mur, un temple.

Quand on vous écrit, on ne peut s'empêcher de parler géographie. J'ai retrouvé, par le moyen de Strabon, les ruines d'*Helice*, près des carrières de l'Hymette, et auprès une belle source. Là sont encore les ruines de colonnes ioniques em-

ployées à un monastère. Il y avait là, je pense, un temple de Vénus.

Adieu ; remercimens pour l'in-folio Pausanias ; mes complimens à nos amis Foucherot, Le Grand, Le Chevalier, Felix Beaujour, Petit-Radel, etc.

Signé Fauvel, *sous-Commissaire des relations commerciales à Athènes.*

P. S. Inscriptions que j'ai trouvées sur la tour moderne à *Thèbes.*

ΚΑΔΜΑΙΑ	ΕΠΙ ΕΛΠΙΔΕ
ΕΙΡΙΑ	ΗΡΩΙ

Je m'occupe à ramasser tout ce qui peut servir à faire connoître la grandeur de beaucoup de temples. J'ai trouvé des colonnes doriques de sept pieds jusqu'à trente-six pieds de hauteur, et c'est le *temple d'Eleusis* qui est le plus grand de tous ceux dont j'ai retrouvé des portions. Ce recueil donnera une idée juste de ce que nous devons croire des Grecs. On verra qu'il y avoit une quantité de petits temples. C'est bien faire renaître des cendres ; car, selon les proportions que je connais, un triglyphe suffit pour avoir, à très-peu de chose près, la hauteur d'un temple. J'en ai retrouvé beaucoup de cette manière.

BIOGRAPHIE.

Notice sur la Vie et les Ouvrages, tant imprimés que manuscrits, du P. Houbigant, de l'Oratoire.

Le savant Colomiés a fait connoître, dans son ouvrage intitulé *Gallia Orientalis*, les Français qui se sont distingués jusqu'en 1665 dans l'étude de l'hébreu et des autres langues orientales. Nous avons achevé un semblable travail sur les Hébraïsans du 18e. siècle, et la notice suivante fait partie de cette espèce de suite à l'ouvrage de ce protestant, aussi estimable par sa modération que par les services qu'il a rendus à la république des lettres.

Charles-François Houbigant, né à Paris en 1686, étoit fils de Guillaume Houbigant et de Geneviève Colman. Après avoir fini ses humanités au collége de Louis-le-Grand, il alla à Juilly faire sa philosophie sous les PP. de l'Oratoire. De retour à Paris, il entra dans cette congrégation le 31 octobre 1704, à l'âge de 18 ans. On l'envoya professer dans différens colléges, entre autres à Juilly et à Marseille. Il enseigna les humanités d'une manière très-distinguée; il s'occupoit sérieusement de ses emplois, et il consacroit tout son temps à l'étude des grands modèles de l'antiquité. Homère, Virgile, Horace, Démosthènes et Cicéron, voilà les auteurs qu'il

lisoit avec le plus d'attention. Il les savoit presque par cœur ; et à l'âge de plus de 90 ans, il aimoit à en réciter les plus beaux endroits.

Le temps qu'il passa dans les colléges ne fut pas donné tout entier à la littérature ; il lisoit tous les jours les livres saints ; il en recommandoit la lecture à ses disciples, surtout celle du Nouveau Testament.

Le P. d'Arerez de la Tour étoit alors général de l'Oratoire. Tout le monde sait que c'étoit un homme du premier mérite ; et comme il excelloit surtout à bien employer les talens de ses confrères, aussitôt qu'il eût reconnu ceux du P. Houbigant, il le fit venir à Paris et lui donna l'emploi de conférencier de Saint-Magloire, qui, jusqu'alors, n'avoit été occupé que par des hommes du mérite le plus rare.

Le P. Houbigant, pour se préparer à bien remplir cette place, se retira pendant quelque temps à N. D. des Vertus ou Aubervilliers, qui étoit alors un séminaire et une maison d'étude où les jeunes oratoriens se disposoient, ou à la prédication, ou à l'enseignement. L'excès du travail lui causa une maladie dangereuse, dont la suite fut une surdité complète. Cette incommodité, qui a duré jusqu'à sa mort, l'obligea de renoncer à l'emploi qu'on lui avoit destiné à Saint-Magloire. Il n'abandonna point ses études, mais elles ne firent que changer d'objet ; et comme il se proposoit toujours d'être utile à l'église et à sa congrégation, il se consacra tout entier à l'étude de l'Écriture sainte.

Il n'est pas nécessaire de prouver qu'on n'en sentira jamais les beautés, à moins qu'on ne la lise dans la langue originale ; et que, s'il est vrai que ceux qui ne veulent que s'édifier et s'instruire des principales vérités de la religion peuvent se contenter des versions, il n'en est pas moins certain que, si on veut approfondir le sens et répondre solidement aux difficultés des Juifs et des Incrédules, ces mêmes versions sont insuffisantes, et il faut nécessairement recourir au texte.

Le P. Houbigant commença donc par étudier l'hébreu. On a répondu à toutes les objections qui ont été faites contre la méthode qu'il suivit, et on a prouvé, dans plusieurs ouvrages, qu'elle est aussi sûre que facile. Je veux parler de la méthode de Masclef, qui vivoit encore, qui cultiva son amitié, et qui se trouva fort honoré d'avoir un disciple d'un mérite aussi supérieur. La mémoire la plus fidèle, jointe au jugement le plus solide, le mirent bientôt en état de donner des preuves des progrès rapides qu'il fit dans l'intelligence de l'hébreu.

Dès 1732, il fit imprimer ses *Racines hébraïques*. Cet ouvrage est accompagné d'une savante préface dans laquelle il prouve, contre les deux Buxtorfs et leurs partisans, la nouveauté et l'inutilité des *points-voyelles*. L'ouvrage en lui-même est un excellent dictionnaire ; et quoique ces racines ne forment qu'un assez petit volume, on y trouve néanmoins plus de critique et plus de lumières que dans plusieurs vocabulaires d'un

très-grand format et en plusieurs volumes.

En 1747, le P. Houbigant publia ses *Prolégomènes sur l'Ecriture.* De cet ouvrage qui est en latin, et qui est aussi solide que bien écrit, il résulte que pour bien entendre l'Ecriture, il ne suffit pas de lire l'hébreu tel qu'il est imprimé, parce que ce texte est altéré et corrompu dans plusieurs endroits. Le savant Louis Cappell, dans sa *Critica sacra*, en avoit déjà fait la remarque, et le P. Houbigant a grand soin d'observer qu'aucune de ces variantes n'intéresse la pureté du dogme et de la morale. C'est donc injustement que dans un ouvrage périodique, on a accusé le P. Houbigant de n'avoir dit rien ou presque rien sur un objet si important. Pour toute réponse, on peut renvoyer aux Prolégomènes in-4°., pag. 265, ou à la Bible in-fol., pag. 132 du premier volume. Le père Houbigant démontre qu'avec les précautions infinies que prenoient les Juifs pour conserver les livres saints, il est impossible qu'ils aient été corrompus par des hommes de mauvaise foi, dans des articles importans. Mais ils ont pu l'être par la négligence des copistes ; et ces fautes, quelques légères qu'elles soient, défigurent néanmoins les livres sacrés, en changent le sens, en affoiblissent l'énergie, et y produisent des obscurités qui font le désespoir des interprètes. Le P. Houbigant en donne plusieurs exemples incontestables. Mais comment corriger ces fautes ? de deux manières. La première en suivant quelques règles de critique que le P. Houbigant établit, et qui

sont si judicieuses et si sages, que ses adversaires, forcés d'en faire l'éloge, se sont trouvé réduits à dire qu'il n'avoit pas toujours suivi ces excellentes règles, quoiqu'ils n'aient jamais prouvé ce qu'ils avançoient là-dessus. La seconde manière est de consulter les manuscrits les plus anciens, et de les comparer entre eux, comme aussi de faire un semblable travail sur les anciennes versions qui indiquent souvent ce qu'on doit lire dans le texte hébreu, et qui peuvent même, à l'égard de certains mots, nous apprendre quelque signification qu'on ne trouve dans aucun dictionnaire. Le Pentateuque Samaritain est la première de toutes ces sources, ou plutôt c'est le véritable texte original, écrit avec les véritables caractères hébreux, ceux que nous regardons comme tels, n'étant que les caractères chaldaïques.

Tous les savans firent le plus grand éloge des Prolégomènes du P. Houbigant, et les journalistes de Trévoux, qu'on ne soupçonnera certainement point de partialité pour un P. de l'Oratoire, ne se distinguèrent alors des autres journalistes que par des éloges plus grands et plus motivés :

« Rien, disent-ils, n'est plus délicat ni plus difficile que la critique sacrée. Il faut, pour l'exercer, autant de sagacité que d'érudition, et plus encore de sagesse que d'assiduité au travail. Le P. Houbigant est entré dans cette carrière avec des qualités du premier ordre. On sent à la lecture de son ouvrage, un homme de beaucoup

d'esprit, un critique capable de saisir le vrai et de le dire ; un écrivain qui n'a point sacrifié les agrémens du style à la multitude des connoissances ; un savant qui embrasse et développe en maître toutes les parties de son sujet. Ceux qui donneront à ses Prolégomènes toute l'attention qu'ils méritent, y trouveront une finesse exquise, un art presque sans exemple. Tantôt l'érudition y est répandue à pleine mains, et tantôt l'esprit y étincelle à chaque ligne. Ici les principes sont établis avec toute la gravité qu'exige l'importance de la matière ; là, les objections sont résolues avec tout le feu qui naît de la plus grande controverse. Quelquefois l'auteur s'appuie d'exemples ; il fait parler en sa faveur, la fiction, l'apologue. Il emploie les tours oratoires, les mouvemens de l'éloquence. En d'autres endroits, il paroît se borner à la dissertation, et il n'en raisonne pas moins vivement ; il ne réfute que plus puissamment ses adversaires. » Voyez Mémoires de Trévoux, avril, 1er. vol. de 1755. Il est difficile de louer davantage, et d'une manière plus vraie. Les mêmes journalistes rendirent compte, à plusieurs reprises, de la grande Bible du P. Houbigant. Leurs éloges se soutinrent, et ils n'y mirent qu'un petit nombre de restrictions, surtout dans les derniers articles, qui peuvent ne pas être de la même main. Le Journal des Savans fit aussi un grand éloge des Prolégomènes. Voyez le mois de septembre 1747.

Les mêmes principes que le P. Houbigant avoit établis en latin dans ses Prolégomènes, il les présenta

senta en français dans ses *Conférences de Metz.* Il les y mit dans un nouveau jour, et toujours avec la même force, le même art et la même dialectique. Ces conférences sont en forme de dialogue et de conversations entre un juif, un protestant et deux docteurs de Sorbonne. Nous ne donnerons point ici l'analyse de ces conférences, qui sont au nombre de six. Elles renferment comme la quintessence du premier volume des Prolégomènes. Elles achevèrent de convaincre les personnes qui n'étoient pas trop entêtées du système des Massorètes, c'est-à-dire un grand nombre d'Anglais et de Français. Les savans d'Allemagne se refusèrent encore à la lumière qu'on leur présentoit. Les vieux professeurs de leurs universités déclamèrent contre le P. Houbigant, et firent soutenir à leurs élèves des thèses contre une méthode qui renversoit leurs préjugés.

Il restoit au P. Houbigant un ouvrage encore plus difficile à faire. C'étoit d'indiquer dans le texte actuel, et les fautes qu'il y trouvoit, et les corrections qu'il croyoit nécessaires; en un mot, de donner une Bible plus correcte que toutes celles qui avoient été données jusqu'alors. Cette Bible parut en 1753, en 4 vol. in-fol. L'exécution typographique la rend un chef-d'œuvre en ce genre. Les caractères ont été frappés exprès par Fournier le jeune, d'après les plus beaux manuscrits de l'Oratoire et de la Bibliothéque du roi. Le papier est très-beau et le format commode, quoique certains amateurs, mais de ces

gens qui achètent des livres pour ne les pas lire, se soient plaint de ce qu'on n'avoit tiré aucun exemplaire *en grand papier*. Au reste, tout ce mérite typographique n'est, pour ainsi dire, que les dehors de l'ouvrage. Il est imprimé à deux colonnes. L'hébreu est conforme à la belle édition d'Athias, revue en 1705, par Van der Hooght, à moins que dans celle-ci il n'y ait une faute évidente d'impression. Dans des notes placées au bas de chaque chapitre, le P. Houbigant propose ses corrections, et ceux même qui lui ont reproché d'avoir supposé un trop grand nombre de fautes, ont admis la plus grande partie des corrections qu'il propose en donnant les preuves qu'elles sont nécessaires. La seconde colonne offre une traduction latine faite, non sur le texte d'Athias, mais d'après les notes et les corrections proposées. Cette traduction est d'une latinité très-pure, et quoique simple, elle a de la noblesse. Aucune traduction connue, la vulgate elle-même qu'il eut préférée à toute autre, n'auroit point convenu à son plan, et n'auroit pas fait connoître comme au simple coup-d'œil, les corrections qu'il jugeoit nécessaires.

Outre les Prolégomènes, le P. Houbigant a mis des préfaces à la tête de plusieurs livres de l'Ecriture. Tantôt il y a applanit les difficultés de la chronologie ; tantôt il fait sentir l'esprit du livre qui suit la préface ; tantôt il répond aux objections qui ont été faites contre l'authenticité de certains livres.

Dans le Pentateuque on trouve en marge les

variantes du Samaritain. La version est imprimée en caractères italiques pour les livres dont le texte est en hébreu ; et elle est en caractères romains pour les livres dont il ne nous reste plus que le grec, ou qui n'ont été écrits que dans cette langue.

Mais, dira-t-on, cette Bible a trouvé des contradicteurs. Oui sans doute, et c'est le sort de tous les ouvrages, même des plus parfaits. Plusieurs savans d'Allemagne qui partagent avec les Juifs le respect aveugle que ceux-ci auront toujours pour les points-voyelles, qu'ils regardent pour ainsi dire comme une partie intégrante du texte, ne pouvoient pas admettre des corrections fondées souvent sur ce que ces points-voyelles présentoient un sens que la raison et la saine critique rejetoient. Mais les auteurs de la Massore eux-mêmes ont indiqué plusieurs corrections qui leur paroissoient nécessaires. De plus, la raison nous persuade que la langue hébraïque doit avoir des règles comme toute autre langue, et qu'il ne suffit pas pour justifier une infinité de fautes absurdes, de dire que ce sont des *énallages* et d'autres figures semblables. Enfin plusieurs savans d'Allemagne n'ont point partagé les opinions de leurs compatriotes sur la Bible du P. Houbigant. M. Bahrda, professeur de Léipsick, a fait imprimer en 2 vol. in-4°. les notes du P. Houbigant, comme un des meilleurs ouvrages qu'on puisse lire pour entendre les livres saints. Plusieurs hébraïsans français ont été et sont encore aujourd'hui défenseurs zélés de cette

même Bible. L'Angleterre surtout a compté un grand nombre d'admirateurs du P. Houbigant. Kennikott et plusieurs autres étoient en commerce de lettres avec lui, et le savant Lowth, évêque d'Oxford, dans son excellent ouvrage *de poesi sacrâ Hebræorum*, ne parle jamais du P. Houbigant qu'avec la plus grande estime. Parmi les Français, on peut citer MM. Hooke et Guesnée, le P. Berthier, jésuite, et l'abbé Ladvocat. Celui-ci regardoit le P. Houbigant comme son maître, il le consultoit souvent, et il en parle toujours avec estime et avec respect. M. Daguesseau avoit prié le P. Houbigant de lui faire passer les feuilles de son ouvrage à mesure qu'elles paroîtroient; et cet illustre chancelier, qui savoit l'hébreu, témoigna à l'auteur combien il étoit satisfait de son travail. J'en ai la preuve dans une lettre fort longue de M. Daguesseau, et dont je possède l'original.

Le pape Benoît XIV, qui connoissoit tout le mérite du P. Houbigant, lui envoya un bref avec deux médailles d'or du plus grand module. Le clergé de France lui fit une pension de 1200 l., sans qu'il eût fait la moindre démarche pour l'obtenir. Je suis obligé d'avouer qu'elle venoit un peu tard. *Le clergé de France*, dit l'abbé du Contant de la Molette, *pour témoigner le vif intérêt qu'il prend à la littérature sacrée, l'avoit mis dans ses états de pension.* Assurément ce n'est pas prouver qu'on prend un *intérêt* bien *vif* à la littérature sacrée que de donner une pension très-modique au P. Houbigant, lorsqu'il avoit

96 ans, et que depuis près de 40 ans, il étoit regardé comme le premier hébraïsant de l'Europe. Cet abbé auroit pu choisir un autre exemple ; il eût pu se citer lui-même, et la pension considérable que lui faisoit le clergé depuis longtems, auroit prouvé un peu mieux ce qu'il avançoit. J'observerai ici qu'on est très-étonné que cet abbé, dans ses volumineux ouvrages, tantôt donne les plus grands éloges au P. Houbigant, tantôt en parle d'une manière très-dure, mais toujours en profitant, sans mot dire, des corrections de ce savant oratorien. C'est dans les ouvrages qu'il a composés depuis la mort de celui-ci, qu'il en parle le plus mal, ce qui ne l'empêche pas, dans quelques autres endroits de ces mêmes ouvrages, d'en parler avec éloge. Il ne se contredit pas moins, lorsqu'après avoir regardé autrefois les points-voyelles comme fort inutiles, il critiqua depuis la méthode de Masclef ; lorsqu'après avoir attaqué vivement le système et les principes des PP. capucins, de l'abbé de Villefroy et du P. Fabricy, il chanta depuis la palinodie ; et lorsqu'après avoir, à l'exemple du P. Houbigant, reconnu un très-grand nombre de fautes dans le texte actuel, il censure ensuite très-durement *la trop grande hardiesse* du P. Houbigant, qu'il parle de ses *fautes*, etc. ; j'en conclus, que lorsqu'il attaque le P. Houbigant, il ne le fait pas en son propre et privé nom, mais qu'il adopte par foiblesse l'opinion, ou de son censeur ou de quelques amis. Je ne vois que ce moyen pour expliquer tant de contradictions.

Outre les grands ouvrages dont nous venons de parler, nous avons encore deux opuscules du P. Houbigant sur l'Ecriture. Le premier est une *critique du Psautier des PP. capucins.* Dans cette critique, le système de ces Pères y est présenté comme fort arbitraire, dangereux et diamétralement opposé au génie de toutes les langues, et en particulier de la langue hébraïque. Ces Pères y répondirent sous le masque d'un ancien mousquetaire, qui usa en effet de tous ses droits, et se servit d'expressions qui approchent un peu de celles que Gresset prête à Ververt. On crut sans doute devoir imiter le ton militaire, mais je doute fort que tous les militaires approuvent le ton qu'on a pris, et qui conviendroit à peine dans certains corps-de-garde. Aussi le P. Houbigant ne fit-il aucune réplique.

Le second ouvrage est une dissertation, sous le nom d'*Introduction*, pour prouver la préexistence de l'âme de J. C.; c'étoit le système d'Origènes et de quelques anciens Pères de l'Eglise; et il faut avouer que par là, on explique plus aisément plusieurs passages de l'Ecriture, et qu'on justifie avec plus de facilité la doctrine de quelques Pères qui ont vécu avant le concile de Nicée. Le P. Petau les avoit accusés de n'avoir pas été exacts sur la divinité du Verbe, ce qui scandalisa très fort et les catholiques et les protestans; et le P. Petau fut obligé de se rétracter. Bullus, savant théologien anglais, attaqua le P. Petau, mais il se trouva fort embarrassé pour

expliquer ce que disent quelques Pères, que le fils de Dieu *s'est montré fréquemment aux patriarches avec une nature inférieure à la nature divine.* Bullus répond que ces auteurs ont bien pensé, mais qu'ils ont mal parlé. Cette réponse, quoique donnée dans quelques théologies, est peu satisfaisante, et n'est qu'une pure défaite. Supposant au contraire la préexistence de l'âme de J. C., il n'y aura plus d'inexactitude dans le langage de ces Pères, qui pouvoient croire que l'âme de J. C. avoit été créée dès le commencement du monde, mais que lorsque le Verbe a voulu paroître sous une forme sensible, et naître au milieu de nous pour être notre *Emmanuel*, il n'avoit plus qu'à se revêtir de notre corps : *Et Verbum caro factum est.* Il faut avouer que cet ouvrage du P. Houbigant parut sans approbation, et ce n'est pas ici le lieu de donner toutes les raisons pour et contre ce système qui, comme on le voit, n'a pas été inventé par le P. Houbigant, mais qu'il a cherché à appuyer par de nouvelles preuves.

Le P. Houbigant avoit aussi une autre opinion qui pourra aussi trouver des contradicteurs ; cette opinion obligea de faire un très-long carton à la fin des Prolégomènes in-fol. Le P. Houbigant étoit persuadé qu'on ne pouvoit expliquer plusieurs passages de l'Ecriture, et surtout des prophètes, sans admettre un état florissant et un règne temporel des Juifs qui auroit lieu après leur conversion et avant la fin du monde. Ce sentiment ne lui étoit point particulier, et on sait que M. Bossuet lui-même, après une longue

conversation avec M. Duguet, en fut si bien persuadé, que dans la seconde édition de son discours sur l'histoire universelle, 1682, p. 330, et dans la 3e. de 1700, après avoir parlé de l'état où seroient les Juifs après leur conversion, ajouta : « *Jusques à la fin du monde, et autant de tems qu'il plaira à Dieu le faire durer après ce merveilleux événement.* » Ce passage a été supprimé depuis, soit que l'illustre auteur n'ait pas jugé à propos d'insister sur une opinion qui ne lui paroissoit pas démontrée, soit qu'il eût reconnu que sans avoir recours à ce règne temporel, on pouvoit très-bien expliquer tous ces passages, en ne regardant toutes ces expressions figurées et assez ordinaires dans le style oriental, que comme autant d'allégories et d'emblèmes qui ne représentoient que les plaisirs purs et spirituels, et le royaume de la Jérusalem céleste.

La correspondance que le P. Houbigant avoit avec plusieurs Anglais, l'obligea d'apprendre leur langue dans un âge assez avancé. Il a traduit de l'anglais 1°. un volume de Sermons de M. Sherlock, évêque de Londres. Le traducteur a fait disparoître quelques répétitions, des longueurs et d'autres défauts qui se trouvoient dans ces sermons.

2°. Méthode courte et facile contre les Déistes et les Juifs, par M. Lesley.

3°. Pensées de M. Forbes sur la religion naturelle et revélée. Le P. Houbigant a ajouté à ces deux derniers ouvrages des notes qui en augmentent beaucoup le prix.

Outre ces ouvrages que le P. Houbigant a fait imprimer, il en a encore laissé plusieurs qui ne sont que manuscrits.

1°. *Un Traité des Études.* Il l'avoit composé pour guider un jeune professeur dans son cours d'humanités. Les conseils qu'il lui donne annoncent un homme qui a professé lui-même avec la plus grande distinction, qui a beaucoup de goût et un tact sûr, qui a une grande expérience, et qui a médité long-temps la matière qu'il traite. Cet ouvrage, composé vers 1720, fut retouché en 1736. On en fit plusieurs copies qui se répandirent dans plusieurs Colléges de l'Oratoire, et qui contribuèrent beaucoup à former d'excellens maîtres. Il est beaucoup plus étendu que le *Ratio discendi* du P. Jouvency. Les jugemens sur les auteurs grecs et latins sont plus approfondis, et l'oratorien y fait connoître en même temps nos meilleurs auteurs, ce qui n'entroit point dans le plan du Jésuite, qui se borne à l'étude du grec et du latin. Cet ouvrage seroit encore fort utile aujourd'hui, et il mériteroit d'être imprimé; mais il faudroit y faire quelques changemens, surtout à l'article des traductions françaises, et en général sur ce qui regarde nos meilleurs auteurs, dont plusieurs n'ont paru que depuis 1720. Le P. Houbigant n'a fait que la *Manière d'étudier.* Il se proposoit d'y ajouter la *Manière d'enseigner;* mais les grandes occupations que lui donnoit l'étude de l'hébreu, l'empêchèrent de s'occuper de cette seconde partie.

2°. Une traduction de l'ouvrage d'Origènes

contre Celse. Le P. Houbigant en avoit fait remettre le manuscrit à l'abbé Chevreuil, chanoine et grand-vicaire de Paris, qui avoit été nommé censeur de l'ouvrage, et qui demeuroit alors en Sorbonne. Une année s'étant écoulée sans qu'on en entendît parler, l'auteur le fit redemander par un de ses amis. Le censeur prétendit qu'il l'avoit rendu, et cet ami a dit lui-même qu'il étoit bien sûr du contraire. Le manuscrit s'est donc trouvé égaré par la négligence de l'abbé Chevreuil (mort vers 1792), ou par quelque autre motif qu'il est difficile de deviner. C'est une perte d'autant plus considérable, que nous n'avons qu'une traduction très-médiocre et fort inexacte par Bruhereau, ministre protestant, de cet ouvrage d'Origènes, qui est une excellente apologie en faveur de la religion chrétienne, et une réfutation complète de tout ce qu'on a opposé et de tout ce qu'on opposera jamais au christianisme. Le même ami du P. Houbigant assure que sa traduction étoit non-seulement fidèle et bien écrite, mais enrichie de notes qui en augmentoient beaucoup la valeur.

3°. Une Vie du cardinal de Berulle, fondateur de l'Oratoire. Nous en avions déjà plusieurs tant en latin qu'en français, mais aucune ne faisoit connoître suffisamment cet homme, aussi célèbre par son éminente piété et par son zèle pour le rétablissement des sciences (ce fut lui qui encouragea Descartes à composer ses ouvrages, le Jay à donner sa Polyglotte, etc.), que par les négociations importantes dont il fut chargé et par les

difficultés qu'il eut avec le cardinal de Richelieu, auquel il résista plus d'une fois avec la plus grande force, ce qui hâta même sa mort, si on s'en rapporte aux mémoires du temps et à la déclaration de Gaston, frère de Louis XIII. Le P. Houbigant avoit composé cette vie d'après des pièces authentiques tirées du donjon du Louvre et d'autres archives. Comme il vouloit écrire avec la plus grande vérité, il n'avoit pu se dispenser de parler des soupçons que nous avons insinués plus haut. Un homme qui étoit une de ces âmes basses qui ne cherchent qu'à flatter les grands et écarter de leurs yeux toutes les vérités qui peuvent les offusquer, alla trouver le maréchal de Richelieu, et lui dit que dans la vie du cardinal de Berulle qui alloit paroître, le P. Houbigant rapportoit qu'on avoit prétendu (il se donna bien de garde d'ajouter qu'il donnoit aussi les raisons qui pouvoient détruire ces bruits publics) que le cardinal de Richelieu l'avoit fait empoisonner. Pour toute réponse, le vieux maréchal dit au flatteur : *Il en étoit bien capable.* Ce n'est donc pas, comme on l'a cru, par la faute du maréchal que cette vie n'a point paru; mais le P. Houbigant y parloit fort au long de tous les désagrémens et de tous les obstacles que la congrégation naissante de l'Oratoire avoit éprouvés de la part d'une société célèbre. Le censeur exigeoit plusieurs retranchemens, plusieurs corrections et adoucissemens qui eussent blessé la vérité. Le P. de la Valette, général de l'Oratoire, qui craignoit ce qu'on appeloit alors les *Revenans*, n'eut pas

le courage de parler aux ministres avec la force que lui eussent donné sa place et son mérite personnel. Le P. Houbigant tint ferme, refusa de porter aucune atteinte à la vérité, et il reprit son manuscrit, en disant : *J'attendrai un temps plus favorable.*

Il ne faut point confondre cette vie du cardinal de Berulle avec une autre vie que l'abbé Goujet composa à la sollicitation du P. de la Valette, et qui est aussi demeurée manuscrite pour des raisons à peu près semblables.

Le P. Houbigant termina sa carrière le 31 octobre 1783, à l'âge de plus de 97 ans. Il n'eut jamais d'autre maladie que celle qu'il essuya étant encore jeune, et dont nous avons parlé plus haut. Il étoit si mécontent de la manière dont les médecins l'avoient traité, qu'il forma dès lors la résolution de ne plus leur donner sa confiance. Il étoit persuadé que sa grande surdité venoit de leur maladresse ; et, pour s'en venger, il se permettoit quelquefois de plaisanter sur leur compte, en répétant ce mot de Pline le naturaliste : *Discunt periculis nostris, et experimenta per mortes agunt*, liv. 29, ch. 1. Lorsqu'il éprouvoit quelque malaise, quelque indisposition, la cessation du travail, le repos, quelques promenades, la diète la plus exacte, voilà les seuls moyens qu'il employoit pour rétablir ses forces et sa santé. Quoiqu'il fût entièrement sourd, il n'étoit point triste ni soupçonneux, comme le sont ordinairement ceux qui ont cette infirmité. Ce qu'on lit dans le nouveau Diction-

naire historique, d'après le *Journal de Paris*, est très-vrai : *Une chute ayant affoibli, dans ses dernières années, les organes de son cerveau, on calmoit ses inquiétudes passagères en lui présentant un livre ; la seule vue de ces fidèles consolateurs de sa surdité et de sa vieillesse lui rendoit la paix et presque la raison.* Il aimoit la société et la conversation. Ses confrères se faisoient entendre de lui par des signes de convention. Les étrangers trouvoient sur sa table une grande ardoise sur laquelle ils écrivoient avec du blanc d'Espagne. Si l'on trouvoit quelquefois de l'embarras dans cette manière de converser avec lui, on en étoit bien dédommagé par l'agrément de son esprit et par la multitude de ses connoissances. Il se plaisoit à communiquer ses lumières, et il étoit accessible à tous les instans. Un grand nombre de savans, Français, Anglais et Allemands, étoient en correspondance de lettres avec lui. Le plus grand de ses plaisirs étoit d'obliger. Il étoit charitable et bienfaisant, quoiqu'il n'eût qu'une fortune médiocre, dont il détacha même, 12 ans avant sa mort, 100 livres de rente pour fonder une école dans le petit village d'Avilly, où il avoit une maison de campagne, dans le voisinage de Chantilly. Il y avoit une presse domestique avec laquelle il s'est amusé à imprimer quelques-uns de ses ouvrages. Le portrait du P. Houbigant a été gravé par Elluin, d'après son portrait par Valade. Il est très-ressemblant. On lit au bas : *Carolus Franciscus Houbigant presbyter congregationis oratorii D. N. J. C. Parisinus ge-*

nere.... vir eloquens.... potens in scripturis. Act. c. 18, *v.* 24. Le format est in-fol.

Cette notice est tirée en partie d'un mémoire manuscrit composé par le P. la Lande, qui avoit connu particulièrement le P. Houbigant. Nous y avons fait néanmoins plusieurs changemens, plusieurs additions, et surtout un grand nombre de retranchemens. Son Analyse raisonnée des principaux ouvrages du P. Houbigant eut trop allongé cet article.

Ouvrages imprimés.

1°. *Racines hébraïques sans points-voyelles*, ou *Dictionnaire hébraïque par racines, où sont expliqués, suivant les anciens et les nouveaux interprètes, tous les mots hébreux et caldaïques du texte original des livres saints.* A Paris, chez Claude *Simon* et Barth. *Alix.* 1732. In-8°. de 368 pages, sans la préface qui en a 85.

2°. *Prolegomena in scripturam sacram; auctore* Car. Fr. *Houbigant*, *O. D. J. S. Pars prima, etc.* Parisiis, *Briasson* et *Durand.* 1753. In-4°. de 384 p. chiffrées. — *Pars secunda continens Præfationes in varios sacræ scripturæ libros, etc.* In-4°. de 432 p.

3°. *Biblia hebraïca cum notis criticis et versione latinâ ad notas criticas factâ. Accedunt libri græci, qui deutero-canonici vocantur, in tres classes distributi.* Lutetiæ Parisiorum, *Briasson* et *Durand.* 4 vol. in fol. Chaque volume a un faux-titre; le premier comprend le Pentateuque; le second, ce qu'on appelle *Prophetæ priores, sive historici libri.* On y a

réuni les livres historiques qui sont en grec. Le troisième renferme les livres appelés *Hagiographi*, comme les Psaumes, etc. : on y a joint les Hagiographes qui sont en grec. Le quatrième volume contient ce qu'on appelle *Prophetæ posteriores*, c'est-à-dire, les Prophètes grands et petits : on y a joint les livres prophétiques qui sont en grec. A la fin de l'ouvrage, on lit : *Typis Claudii-Francisci* Simon, etc. 1753. On ne tira que 500 exemplaires de cette bible, qui coûta à l'Oratoire 40,000 francs, qu'on avoit à peine retirés en 1790. M. Barbou a acquis le peu qui en reste.

4°. *Veteris Testamenti versio nova, etc.; auctore* C. F. *Houbigant, etc.* Parisiis, *Briasson* et *Durand.* 1753. In-8°. en cinq tomes; mais comme ils seroient d'une grosseur trop inégale, on peut, par le moyen de faux-titres imprimés exprès, les diviser en huit volumes. C'est la traduction latine qui se trouve déjà dans la grande Bible, et avec les mêmes caractères.

5°. *Psalmorum versio vulgata et versio nova ad hebraïcam veritatem facta.* Parisiis, *Lemercier, Desaint* et *Saillant.* 1746. In-24 de 426 pag. Ce psautier est joliment imprimé, mais il avoit un défaut qu'on a corrigé dans l'édition suivante. Ce défaut consiste en ce que les chiffres des psaumes ne se trouvent pas indiqués au haut des pages; de manière que l'on a peine à trouver le psaume que l'on cherche. Dans l'avertissement, on parle de la grande Bible comme ayant déjà été imprimée : elle l'étoit, mais elle ne parut qu'en 1753.

6°. *Psalmorum et Canticorum versio vulgata et versio nova, etc. Editio altera, ibid.* Petit in-12 de 391 pag.

7°. *Traduction des Psaumes de David, selon la nouvelle version latine du texte hébreu, imprimée en 1753.* Lyon, *Duplan.* 1767. In-12 de 576 pages. Ce psautier est à trois colonnes, et renferme la traduction française, placée entre la vulgate et la version latine du P. Houbigant. La traduction française n'est pas de lui, mais il l'a revue et approuvée.

8°. תהלים, *sive Psalmi hebraïci mendis quàm plurimis expurgati.* Lugd. Bat. 1748. In-18 de 209 p. Ce psautier hébreu, qui est très-rare, est comme un échantillon des corrections que le P. Houbigant propose de faire dans le texte. Il l'imprima lui-même à Avilly. Les leçons ordinaires sont à part et occupent 24 pages, chiffres romains.

9°. *Proverbia, Ecclesiastes, Job.* 1763. Petit in-12 de 301 pages. Après la traduction latine de ces trois livres, on trouve le texte dont il n'y a eu que 28 pag. d'imprimées, c'est-à-dire, les dix premiers chapitres des proverbes et quatre lignes du chapitre 11°. Voilà du moins tout ce que j'en ai vu et que j'ai. Cet ouvrage fut aussi imprimé à Avilly.

10°. *Introduction.* In-8°. de 103 pages, de la même petite imprimerie. Cette introduction devoit servir de préface à un ouvrage intitulé : *Esprit de l'Ancien Testament*, qui n'a point paru, et qu'on n'a pas même retrouvé dans les papiers du P. Houbigant.

11°. *Examen du Psautier français des RR. PP. Capucins, où l'on prouve, 1°. qu'ils ne doivent point prendre, pour sujet ordinaire des psaumes, les Juifs captifs et maltraités par les Chaldéens; 2°. qu'ils donnent une fausse idée de la langue sainte, et qu'ils en violent*

violent souvent les règles. A la Haye, et se trouve à Paris chez P. Fr. *Didot* le jeune. 1764. In-8°. de 154 pages.

12°. *Conférences de Metz entre un Juif, un Protestant et deux Docteurs de Sorbonne.* In-8°. de 359 pag. chiffrées.

13°. *Ouvrages de M. Lesley, contre les Déistes et les Juifs, avec les défenses, et un traité du jugement particulier et de l'autorité en matière de foi, traduits de l'anglais sur la septième édition, par le R. P. Houbigant, etc.* Paris, *Lottin* l'aîné. In-8°. de 272 pages chiffrées.

14°. *Ouvrages de feu M. Forbes, lord-président des Assises d'Edimbourg, contenant des pensées sur la Religion naturelle et révélée, une lettre à un Evêque, et des réflexions sur l'Incrédulité, traduits de l'anglais, avec des notes par le R. P. Houbigant, etc.* Lyon, *Berthoud.* 1769. In-8°. de 461 pag. chiffrées. Le censeur Mercier, docteur de Sorbonne, dit : « *Il m'a paru que c'étoit une main habile qui avoit entrepris cette traduction. Les notes savantes et judicieuses dont elle est enrichie, en augmentent le mérite et l'utilité.* »

15°. *Sermons de M. Sherlock, évêque de Londres, traduits de l'anglais par le R. P. Houbigant, etc.* Lyon, *Duplain.* 1768. In-12 de 449 pages chiffrées.

16°. *Réglemens de l'Ecole des Filles d'Avilly, composés et imprimés par le fondateur lui-même.* In-8°. de 9 pages.

Ouvrages manuscrits.

1°. *Manière d'étudier et d'enseigner les humanités.* 184 pag. in-fol., sans l'avertissement.

2°. *Abrégé des Règles de la Formation des temps grecs.* 15 pag. in-fol. « *J'ai fait*, dit le P. Houbigant, *l'essai de ces règles sur bien des personnes à qui j'ai appris le grec, et qui n'ont point eu besoin d'autres secours.* »

3°. *Réglement pour l'école d'Avilly.* 4 pag. in-fol. Voyez les ouvrages imprimés.

4°. *Traduction d'Origènes contre Celse.* Voyez ce que nous en avons dit plus haut.

5°. *Vie du cardinal de Berulle.* On trouve à la fin les objections du censeur et les réponses très-fermes du P. Houbigant.

6°. *Traduction française de l'Ancien Testament sur le texte hébreu*, corrigé par le P. Houbigant. On y a joint une traduction du Nouveau Testament.

7°. *Notes critiques sur les livres de l'Ancien Testament.* 8 vol. in-4°. — Le P. Houbigant se proposoit de retoucher la traduction et les notes. L'abbé Riballier avoit été nommé censeur ; mais M. de Beaumont, archevêque de Paris, l'empêcha de donner son approbation. Sa seule raison étoit qu'il y avoit déjà assez de traductions françaises de l'Ecriture, et qu'*il n'en vouloit pas* de nouvelles. Dans le premier volume du Lévitique expliqué, l'abbé Contant de la Molette dit dans une note pag. 178 : « *Le P. Houbigant m'a montré, dans son porte-feuille, la Traduction française de tout son ouvrage. Elle est faite de*

main de maître ; le style en est coulant, les termes propres et énergiques, ainsi que ceux de la version latine. Si elle n'a pas vu le jour, c'est pour des raisons particulières qu'il nous a expliquées lui-même, et qu'il n'entre pas dans notre plan d'exposer aux yeux du public. » Ces raisons, on vient de les voir. Elles sont en effet très-*particulières*.

8°. *Traité de l'Esprit de l'Ancien Testament.* Petit in-fol. 13 cahiers. L'introduction seule fut imprimée, et l'ouvrage s'est trouvé égaré.

9°. *Traité de la Venue d'Elie.* Il le composa pour prouver qu'elle n'est pas aussi prochaine que quelques Modernes se le sont imaginé.

10°. *Traduction francaise des Prolégomènes de la Bible.* Elle n'est pas complète.

11°. *Remarques sur le livre* (de M. Astruc) *intitulé :* Conjectures sur la Genèse.

12°. *Traité de Dieu et de ses attributs.* 4 cahiers.

13°. *Abrégé d'Eusèbe et de Socrate*, composé en 1716. 5 cahiers.

14°. *Abrégé des Conciles des quatre premiers siècles.* 17 cahiers.

15°. *Traduction de l'Examen des Miracles, d'Edouard Stillingfleet, évêque de Worchester.* 8 cahiers dans un porte-feuille.

16°. *Traduction des Lettres pastorales de Gibson, évêque de Londres.* Dans un porte-feuille.

17°. *Traduction du Gardien*, ou Curateur (Guardian), ouvrage périodique et de morale par Steele et Addisson, dans le genre du Spectateur. 35 cahiers. M. Godescard l'avoit aussi traduit.

18°. *Réfutation du premier Avertissement de M. de Soissons* (Languet, depuis arch. de Sens).

19°. *Deux Sermons*, l'un sur les souffrances, l'autre à des religieuses.

20°. *Une Harangue latine.*

21°. *L'Electre de Sophocle* en vers iambes. « *J'ai composé*, dit le P. Houbigant, *cette tragédie latine en 1714, lorsque je faisois la rhétorique à Juilly, et je l'ai fait encore représenter à Marseille en 1715. J'ai été obligé de changer les personnages d'Electre et de Chrysothémis sa sœur, en ceux d'Elector et de Chrysothème.* » Cette pièce fut accompagnée d'intermèdes français dont le sujet est la paix qui venoit d'être donnée à l'Europe. Ils sont en vers libres, et occupent 80 pages in-4°. Le P. Houbigant a écrit à la fin: « *Cette pièce a servi d'entr'actes à ma tragédie latine que j'ai donnée à Marseille. Elle pourroit devenir meilleure, en rendant quelques allégories un peu plus suivies, et en serrant quelques endroits qui sont trop lâches. Le personnage de Jupiter est le meilleur de tous, surtout dans la dernière scène. La poésie est aisée dans toute la pièce. Le fond des personnages badins est de M. Thevenard. Je n'ai fait que les serrer et les retoucher. Le personnage de l'Hiver est de M. Capponi. Tous les deux régentoient à Juilly en même temps que moi.* »

Le P. Houbigant avoit du goût et du talent pour la poésie, soit latine, soit française, et s'amusoit quelquefois à écrire en vers français à quelques-uns de ses amis, et il a imprimé lui-même sur une feuille volante une pièce en vers iambes d'environ trente

vers, qui est satirique et de la plus grande force. C'est un ouvrage de sa jeunesse, et je n'en ai vu qu'un exemplaire. Le modeste traducteur de Salluste et de Tacite, après avoir dit que plusieurs de ses confrères l'ont aidé de leurs remarques, ajoute: « Je pourrois nommer entr'autres, le P. Houbigant, dont le mérite ne se borne pas à une profonde intelligence de l'hébreu, il a bien voulu me donner par écrit ses notes sur la *Conjuration de Catilina*. »

Tous les manuscrits du P. Houbigant étoient dans la bibliothèque des Pères de l'Oratoire de la rue St.-Honoré, qui étoit une des plus riches de Paris. Ils ont été transportés, ainsi que tous les autres manuscrits et les livres imprimés de cette bibliothèque, dans la maison des Jésuites de la rue St.-Antoine. J'ignore ce qu'ils sont devenus dans leur totalité. Je sais seulement que M^r^. V. P. a veillé à ce que les principaux manuscrits et les imprimés qui étoient enrichis de notes manuscrites, fussent transportés dans la bibliothèque confiée à ses soins, et qu'il n'a pas peu contribué à rendre la première de toutes les bibliothèques.

J. F. A—Y.

POÉSIE.

N. B. Une dame reprochoit à La Dixmerie d'avoir maltraité dans ses Contes les femmes de 40 ans ; l'auteur d'*Alzire* et de *Mérope* fit sous son nom la réponse qu'on va lire, et qui n'a pas été imprimée.

Aug. DE L.

Lorsqu'à vingt ans on eut tous les attraits,
Quelques lustres de plus ne sont point une affaire.
A quarante ans on peut nous plaire,
On le peut même encore après.
Vénus fut la mère des Grâces,
Et les Grâces, dit-on, n'étoient plus des enfans.
Toutefois en suivant ses traces
Les vit-on balancer ses charmes triomphans?
Mais citons pour exemple une simple mortelle.
Ninon, cette aimable infidelle,
Ninon qui tour à tour prit, quitta mille amans,
Presque dans l'âge de Cybèle,
Sut asservir un Atis de vingt ans.
Ah! ne prenez pas pour outrage
Un trait par le hasard dicté!
Je n'ai point médit de votre âge;
Il n'en est point pour la beauté.

VOLTAIRE.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCES LITTERAIRES.

NOUVELLES ETRANGÈRES.

Angleterre.

Le major *Ouseley*, frère du célèbre orientaliste de ce nom, et adjudant du Nabab d'Audh dont il est commandant de la garde, avoit formé dans l'Inde une collection précieuse de manuscrits orientaux et d'ouvrages de l'art, qui vient d'être apportée en Angleterre depuis peu de temps. Outre les manuscrits arabes, persans et sanscrits, dont le nombre monte à 1500, cette collection renferme de vieux tableaux mythologiques magnifiquement enluminés, qu'il a recueillis à grands frais dans l'Indostan, le Thibet, la Tartarie, la Chine, Ceylan, Ava, etc., des idoles de pierre, de métal, de bois, etc., des étoffes, des médailles et monnoies rares, parmi lesquelles il y a une suite complète de celles frappées par les princes mohamédans depuis Timur; des pierres gravées, des armes, des harnois, des instrumens de musique. Le propriétaire de cette collection a noté la musique de quelques chansons de la Perse, du Cachemire et de l'Inde. Le Gouvernement a affranchi cette collection de tous les droits.

Le jeune Roscius a fait sa rentrée au théâtre de Drury-Lane, le 16 décembre, dans le rôle de Douglass. Ses ennemis, qui formoient un parti redoutable, eurent le dessus pendant les deux premiers actes, et le sifflèrent avec acharnement. Mais lorsqu'il reparut au quatrième acte, ses partisans, qui composoient la majorité de l'assemblée, l'encouragèrent par des applaudissemens, de manière que ce jeune acteur, remis de son émotion, finit par remporter tous les suffrages. On peut assurer que de tous les acteurs pygmées qui infestent les théâtres anglais depuis un an, il sera le seul qui s'y maintiendra avec avantage, et qui remplira, dans la jeunesse et dans l'âge mûr, les espérances qu'on a conçues de sa première adolescence.

D'après l'usage établi dans l'Ecole de St.-Pierre à Westminster, les élèves jouent chaque année une comédie de Térence. Ils ont représenté il y a peu de temps le *Phormion* de ce poëte.

Mistriss *Elisabeth* Carter vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Son instruction, les agrémens de son esprit, ses ouvrages lui assurent une place distinguée parmi nos femmes célèbres. Elle eut beaucoup de goût et de talent pour la poésie, et n'en fit jamais usage que pour rendre la vertu plus aimable. Sa première production fut une *Ode à la Sagesse*, qui orne une des meilleures éditions de *Clarisse*. Elle laisse un livre de poésies diverses, et une *Traduction d'Epictète*, enrichie de notes; ouvrage qu'on a placé parmi nos livres classiques.

L'Angleterre vient de perdre une femme qui, par sa naissance, son esprit et sa beauté, mérite d'être citée parmi les femmes les plus distinguées de son

pays et même de l'Europe, madame la duchesse DE DEVONSHIRE, morte à Londres le 30 mars dernier, dans la quarante-neuvième année de son âge. Les liaisons qu'elle entretint avec les hommes célèbres de tous les pays, la noblesse et l'élévation de son caractère, le souvenir de sa rare beauté, le goût qu'elle eut pour les arts, la protection éclairée qu'elle accorda constamment aux artistes, sont autant de motifs de déplorer sa fin prématurée. La duchesse avoit composé, sur le *Passage du Mont-St.-Gothard*, un *poëme* que M. J. DELISLE a traduit en français, langue que madame de Devonshire parloit avec autant de grâce que de pureté.

HOLLANDE.

Le 13 et le 14 août 1805, la *Société batave*, désignée par la devise : *Tot Nut van't Algemeen*, à AMSTERDAM, a tenu sa séance générale. Elle n'a décerné qu'un seul prix. Sur plusieurs questions elle n'avoit reçu aucun mémoire, et sur quelques autres les mémoires ne lui ont point paru satisfaisans. Le mémoire couronné avoit pour objet *les avantages des distributions de prix;* l'auteur est M. VISSER, ministre du S. Evangile à Warns.

Le respectable fondateur de cette même Société, *Jean* NIEUWENHUYZEN, depuis plusieurs années pasteur anabaptiste à Monnickendam, dans la Nord-Hollande, est mort dans cette ville le 25 février dernier, à l'âge de 81 ans.

Les troubles civils de la République batave en avoient fait émigrer un des hommes de lettres et des poëtes hollandais les plus distingués, M. *Guillaume* BILDERDYK, dernièrement retiré à Brunsvic.

La division Amsterdamoise de la Société batave de littérature et de poésie a délibéré, le 5 décembre dernier, d'inviter M. Bilderdyk à revenir dans sa patrie, en lui proposant une chaire lectorale de langue, d'éloquence et de poésie hollandaise auprès de cette division. Il a été ouvert sur le champ, et signé par tous les membres présens, une liste de souscription à cet effet : la moindre somme à souscrire est de 15 florins (31 fr.), et pour trois années consécutives.

La section théologique de la *Société Teylérienne*, séante à Harlem, a arrêté, à la fin du mois de novembre dernier, de proposer la question suivante pour sujet du prix à adjuger le 8 avril 1807 :

« En quoi diffèrent la religion naturelle, telle » que la simple raison nous apprend à la connoî- » tre, et la religion chrétienne, telle qu'elle est » contenue dans les livres sacrés du Nouveau Tes- » tament ?

» Depuis quelques années ne paroît-il pas, de » temps en temps, des écrits qui tendent manifes- » tement à obscurcir cette différence, et à faire mé- » connoître les avantages de la religion chrétienne » sur la religion naturelle ?

» A mesure que ces écrits se répandent, que cette » différence est perdue de vue, et que l'on assimile » en tout point ces deux religions, n'est-il pas à » craindre qu'il n'en résulte de funestes effets pour » le christianisme et pour le règne de la vertu et du » bonheur parmi les hommes ? »

La médaille est en or, de la valeur intrinsèque de 400 florins (environ 35 louis d'or). Les mémoires lisiblement écrits en hollandais, en latin, en français ou en anglais, doivent être adressés, non signés,

mais portant une devise, et avec un billet cacheté, portant en dehors cette même devise, et, sous le cachet, le nom de l'auteur, avant le 1er. décembre 1806, *à la Fondation de feu M. Pierre Teyler van der Hulst, à Harlem.*

La *Société nationale d'Economie des Pays-Bas*, séante à HARLEM, avoit proposé en 1797, d'après l'invitation de l'Assemblée nationale de la République batave, la question suivante : « Quels sont les moyens de » convertir l'eau gâtée, pourrie et d'une odeur infecte, » en une boisson salubre et agréable? » Trente-huit mémoires avoient été envoyés à ce concours. Dans la séance générale qui eut lieu au mois de juin 1805, le prix fut adjugé à l'un de ces mémoires. Ce jugement ayant été confirmé par l'Assemblée des directeurs, dans la séance du 5 septembre, on ouvrit le billet cacheté joint au mémoire, et on apprit que l'auteur étoit le D^r^. *A van* STIPRIAAN LUISCIUS, lecteur de médecine et de chymie à Delft. Le prix étoit fixé à 6000 florins; après avoir constaté préalablement l'exactitude des résultats indiqués par M. Luiscius, la Société lui a assigné 2000 florins; les deux autres tiers du prix lui seront comptés, lorsqu'on aura fait les expériences nécessaires dans différens climats, afin d'être absolument certain que les procédés de l'auteur sont applicables à tous les pays et à tous les temps.

La *Société batave de langue et de poésie hollandaise*, à ROTTERDAM, a décerné une médaille d'or à M. *J.* DE VRIES, d'Amsterdam, pour son mémoire sur les *progrès et la décadence de la poésie hollandaise dans le* 18e. *siècle.*

Frédéric-Guillaume PESTEL (et non *Restel*, comme

il a été fautivement imprimé dans le *Magasin Enc.* du mois dernier (avril), pag. 427, lig. 21, où il faut également changer le nom de *Van der Keersel* en *Van der Keessel*) est mort à Leide dans les premiers jours du mois d'octobre dernier. Il y avoit été appelé en 1763, de l'Université de Rintlen en Westphalie, pour professer le droit public et privé, et il honora sa chaire par son enseignement libéral et lumineux, depuis cette époque jusqu'en 1795, quand, à la suite des troubles civils, messieurs les curateurs académiques de l'Université jugèrent à propos de le destituer de ses fonctions. Le respectable vieillard y avoit été rappelé, et il s'y étoit rendu il y a trois ans, mais il n'étoit plus qu'une ombre de lui-même; et cette ombre encore vient de disparoître! Ses principaux ouvrages sont ses *Fundamenta Jurisprudentiæ naturalis*, qui ont eu plusieurs éditions, et qui ont été traduits en français par *Kerroux*, et son traité *de Republicâ batavâ*. Il a prononcé des discours académiques *de damnis, ex neglectu juris publici in civitates redundantibus*, en 1763; *de communi bono, lege civitatum primâ*, en 1765; *de differentiis præcipuis veteris et recentioris gentium Europæarum politiæ*, en 1777; *de fructibus qui ex jurisprudentiâ perfectiori ad populos Europæos sæculo XVIII pervenerunt*, en 1788. Le respect et la reconnoissance ont dicté cette commémoration funèbre à un de ses disciples les plus attachés. P. H. M.

Le savant orientaliste *Jean-Henri* Van Der Palm, qui, nommé en 1796 professeur de langues orientales et d'antiquités hébraïques à l'Université de Leide, avoit, en 1799, laissé sa chaire, pour prendre d'autres fonctions politiques dans le Gouvernement ba-

tave, vient d'être nouvellement rendu à l'enseignement académique, et professera désormais la *poésie et l'éloquence sacrée*, tandis que son collègue, M. Sébald-Fulco *Rau*, aura pour son attribution *les langues et les antiquités orientales.*

M. *Pierre* Van Damme, qui possédoit un des beaux cabinets de monnoies et de médailles qu'on ait jamais vu en Hollande, et dont la bibliothéque, très-curieuse à plusieurs égards, étoit surtout fort riche dans cette même partie, est mort depuis peu à Amsterdam, et a légué la presque totalité de sa succession à la Société batave du bien public (*Tot nut van't Algemeen*). La bibliothéque et le cabinet de M. Van Damme doivent être vendus à l'enchère à La Haye.

La *Société de littérature hollandaise*, séante à Leide, y a tenu, le 7 février dernier, une séance publique. Elle fut ouverte par une lecture de M. le professeur *Tydeman*, sur la première origine du langage et sur le Cratyle de Platon. M. Onder-de-Wyngaart-Canzius, de Delft, y lut un mémoire tendant à établir que l'étude de la langue hollandaise, dans toute l'étendue de ses rapports, est, non moins que celle de la langue latine, une abondante source d'érudition.

M. *Jacques* Scheltema ayant publié depuis peu le premier volume de son *Tableau politique des Pays-Bas* (Staatkundig Nederland), accompagné d'une carte biographique, et l'ayant dédié à son excellence M. le Grand-Pensionnaire, pour être suivi de pareils *tableaux* et cartes *militaire* et *littéraire*, à dater de l'an 1400, le Gouvernement batave a bien voulu témoigner à l'auteur sa satisfaction particulière de

cette entreprise, et concourir par un assez grand nombre de souscriptions à l'usage des principaux établissemens publics, ainsi que par une recommandation officielle, au plus prompt débit de l'ouvrage.

M. *Jean-Melchior* Kemper, professeur de jurisprudence à l'Académie de Harderwyck, vient d'être appelé au même enseignement à l'Athénée illustre d'Amsterdam. M. Kemper, qui deux fois depuis peu avoit refusé de se rendre au vœu de l'Académie de Franeker, empressée de se l'attacher, est non moins bon poëte hollandais que jurisconsulte : il a publié dans cette langue quelques odes très-remarquables.

La connoissance de l'hydraulique et de toutes les constructions qui y ont trait, n'est nulle part plus importante qu'en Hollande. M. *Christian* Brunings, directeur-général des travaux de rivière et de mer de la République batave, mort depuis peu à Harlem, a rendu dans ce genre, pendant une longue suite d'années, d'inappréciables services à sa patrie. Le Gouvernement batave a voulu honorer sa mémoire, 1°. en ordonnant qu'il lui seroit élevé, aux frais de l'État, dans la principale église de Harlem, un monument sépulcral simple, mais décent, consistant dans son buste en marbre blanc, posé sur un socle de même matière, sur lequel on lira, en lettres d'or, le nom du défunt, le lieu et l'époque de sa naissance, ainsi que ceux de son décès; 2°. en promettant une médaille d'or, attachée à une chaîne de même métal, ensemble de la valeur de 200 ducats (de 11 à 1200 fr.), ou bien le montant de cette somme, à l'auteur du meilleur mémoire ou éloge nécrologique de cet excellent citoyen. Une commission de cinq juges compétens a été nommée

pour prononcer sur les mémoires qui seront envoyés au concours. Elle est composée de MM. *Twent Van Raaphorst*, H. *Van Royen*, J. *Meerman*, J. H. *Van Der-Palm* et J. *Lublink* le jeune. Les mémoires devront être remis avant le 16 février 1807, au premier de ces commissaires. Le prix sera adjugé le 16 mai.

Allemagne.

L'Allemagne vient de perdre M. *Fr.* de Sonnenberg, jeune poëte, dont les premiers essais avoient fait espérer de voir renaître en lui le génie de Klopstock. Il n'avoit encore publié que quelques morceaux de poésie lyrique, pleins d'élévation, d'images heureuses et hardies, et d'un essor sublime.

Le 22 du mois de mars est mort, à Manheim, M. *Côme* Colini, né à Florence en 1727. A vingt ans il mérita l'attention et gagna l'amitié de Voltaire. En 1760, il entra au service de l'électeur Charles Théodore, en qualité de secrétaire intime. Quelques années après, il fut nommé membre de l'Académie des sciences, historiographe et directeur du cabinet d'histoire naturelle de cette ville.

Saxe.

La Société de Goerlitz a proposé et mis au concours les deux questions suivantes:

1°. Par un temps nébuleux, il ne gèle guère que lorsque le thermomètre de Réaumur est descendu au point de zéro, ou du moins très-peu au-dessus: Pourquoi, lorsque le ciel est serein, gèle-t-il déjà quand le même thermomètre est à trois ou quatre degrés au-dessus de zéro?

2°. Rassembler dans les ouvrages de Plaute tout ce qui a rapport à la connoissance des hommes et des choses de son temps, et mettre ces matériaux en ordre, de manière à pouvoir se procurer un tableau de la civilisation et des mœurs à cette époque.

Un prix de trente écus est attaché à la solution de chacune de ces deux questions.

On agite depuis long-temps la question sur la température absolue ou relative de l'intérieur de la terre. M. de Trebra, capitaine des mines à Freyberg, et M. le professeur Lampadius ont imaginé de la résoudre. Ils ont fait placer deux thermomètres de Réaumur dans les mines à différentes profondeurs, et les ont comparés deux fois par jour avec un autre exposé au grand air. Quelle qu'ait été la variété de température de celui-ci, les deux thermomètres de l'intérieur ont marqué constamment l'un 12°, et l'autre 9 et demi. M. de Trébra, qui paroît être dans l'intention de répéter et de varier ces expériences, se propose aussi d'en faire d'autres, relatives à la théorie du docteur Benzenberg, sur la chute des corps.

Bavière.

M. le professeur Ritter a fait connoître à l'Académie royale des sciences de Munich, dans une de ses dernières séances de l'année passée, une suite d'expériences qui se rapportent directement à la nature du magnétisme. Dans les années 1776 et 1777, l'Académie avoit déjà proposé des questions sur ce sujet, et on s'étoit alors occupé des rapports qui existent entre l'électricité et le magnétisme.

Voici

Voici les résultats des expériences de M. Ritter:

1°. Chaque aimant est un équivalent d'une paire de métaux hétérogènes unis ensemble; ses différens pôles représentent pour ainsi dire les différens métaux.

2°. Il donne, comme ceux-ci, de l'électricité; savoir, l'un des deux pôles, de l'électricité *positive*, et l'autre de l'électricité *négative*.

3°. En suivant le même procédé, un certain nombre d'aimans, ainsi qu'un certain nombre de paires de métaux, a donné de l'électricité; et c'est ainsi qu'on est parvenu à représenter sur l'électromètre les électricités fournies par les pôles des différens aimans.

4°. Au moyen de ces électricités, une de ces batteries d'aimans, selon qu'elle est plus ou moins forte, produit sur les corps morts et vivans tous les phénomènes qui sont produits par une pile de Volta de l'espèce ordinaire et de la même force.

5°. Les expériences qui prouvent cela font voir que, dans le fer aimanté, le *pôle du sud* donne l'électricité *positive*, et le *pôle du nord*, l'électricité *négative;* que dans l'acier aimanté, au contraire, le *pôle du nord* donne l'électricité *positive*, et le *pôle du sud*, l'électricité *négative*.

6°. La même distribution inverse s'observe aussi par rapport aux oxydabilités polaires du corps aimanté, dont le changement est produit par la magnétisation; tandis que dans le fer aimanté le pôle du sud est plus oxydable, et que le pôle du nord l'est moins: on observe que dans l'acier aimanté le pôle du nord est plus oxydable, et que celui du sud l'est moins.

M. Ritter pense qu'en considérant la terre comme un immense aimant, ces résultats pourroient servir à expliquer plusieurs phénomènes de la nature, telles que la différence physique entre les deux hémisphères, l'aurore boréale et l'aurore australe. En effet, d'après ce qui a été dit plus haut, la terre, considérée comme aimant, peut être prise comme l'équivalent d'une immense pile de Volta, dont les pôles sont, d'un côté, suffisamment fermés par les eaux de l'Océan, ce qui doit produire et avoir produit les plus grands changemens chymiques des matières de la terre, changemens qui doivent avoir différé suivant les pôles, et dont les pôles d'un autre côté ont encore toujours trop d'abondance en électricité, pour qu'une portion considérable ne cherche la voie des rayons de sa splendeur dans les vastes espaces des cieux.

Hongrie.

La duchesse *Julienne* Giovane, membre honoraire de plusieurs Académies, morte à Bude au mois d'août dernier, étoit née à Wurtzbourg, et fille d'un baron de Mudersbach. La plupart de ses écrits se trouvent indiqués dans *l'Allemagne littéraire* de Meusel.

Prusse.

Dans le numéro précédent, nous avons parlé d'une médaille frappée par ordre du Gouvernement prussien, à l'effet d'encourager l'inoculation de la vaccine. Voici la description de cette médaille, qui est du prix de 50 ducats en or et du poids de 4 onces en argent. Elle offre, d'un côté, le buste du Roi, avec cette légende : FRIDERICUS WILHELMUS, REX, PATER PATRIÆ; au revers on voit une vache qui tra-

verse la mer, montée par la Déesse de la santé, et qui est au moment d'aborder le rivage. La légende est : IN TE SUPREMA SALUS ; on lit dans l'exergue : VACCINATIONIS PRÆMIUM.

Frédéric-Auguste duc de BRUNSVIC-ŒLS, général d'infanterie de l'armée prussienne, chevalier du grand ordre de l'Aigle noire et de l'Aigle rouge, membre honoraire de l'Académie royale des sciences de Berlin, étoit du petit nombre des princes qui réunissent les talens du général à ceux de l'écrivain, les lauriers du héros à la gloire due au protecteur des lettres et des arts ; c'est sous ce rapport que ce journal doit en donner quelques détails biographiques (1).

Il naquit à Brunsvic le 29 octobre 1740 ; il fut le second fils de Charles, duc régnant de Brunsvic, et de la duchesse-Philippine-Charlotte, fille de Frédéric Guillaume I, roi de Prusse, et sœur de Frédéric-le-Grand. Son éducation fut confiée aux soins de M. *de* WALMODEN, conseiller d'état intime, et de M. KIRCHMANN, et l'instruction religieuse lui fut donnée par le respectable JÉRUSALEM, auteur des *Considérations sur la Religion.* Il entra dans la carrière militaire au mois de mai 1761, comme colonel et chef d'un régiment d'infanterie de son père, dans l'armée des alliés, sous le commandement en chef de son oncle le duc Ferdinand, dont il sut dès lors acquérir l'estime par la prudence et la sagesse de sa conduite. Dans cette année et en 1762, il se distingua dans différentes actions. En 1763, il entra au service de

(1) Cet article est extrait du *Journal général de Littérature*, publié à Halle ; 1806, janvier, feuille d'annonces, p. 1 et suiv. ; pour la rédaction de ce dernier on s'étoit servi d'une biographie écrite par le duc lui-même, et insérée dans les *feuilles provinciales de la Silésie ;* 1805, n°. XI.

Frédéric II, roi de Prusse, auprès duquel il a passé la plupart de son temps à Potsdam jusqu'en 1768, époque à laquelle il se maria avec la fille unique du duc régnant de Wûrtemberg-Oels; alors il se fixa entièrement à Berlin, et s'occupa avec plus d'assiduité qu'auparavant d'objets de service et de littérature. Comme fruit de ses réflexions sur le service et les objets militaires, on peut regarder l'invention de la baguette cylindrique faite par lui en 1773, et que Frédéric II introduisit bientôt dans son armée. Nous ne nous arrêterons pas à la part qu'il prit à plusieurs expéditions militaires postérieurement à cette époque; notre but est de parler plutôt du littérateur que du général.

Son beau-père étant mort vers la fin de 1792, il lui succéda dans la principauté d'Œls, où il se rendit au mois de juin 1793. L'année suivante, il se démit de toutes ses dignités militaires pour donner tout son temps au gouvernement du pays qui venoit de lui échoir; il embellit la ville d'Œls, sa résidence, surtout le château; il fit des changemens considérables dans ses deux châteaux de plaisance, *Sibyllenort* et *Wilhelminenort* (lieu de Sibylle et lieu de Wilhelmine); il forma dans chacun d'eux un petite bibliothéque choisie, et il augmenta considérablement la grande bibliothéque d'Œls. Pendant les dernières années de sa vie, il passa les hivers ordinairement à Berlin, où il logeoit dans une maison qu'il avoit su distribuer d'une manière très-commode, et embellir avec beaucoup de goût. L'automne dernier, il s'étoit rendu de cette capitale à Weimar, où il tomba malade, et mourut le neuvième jour, 8 octobre 1805.

Nous avons déjà dit qu'il se distingua, non-seulement comme homme d'état et comme militaire,

mais qu'il se montra aussi toujours l'ami et le protecteur des savans et des artistes. Le professeur KÆSTNER, à Gœttingue, étoit un de ses amis, et, après sa mort, le duc lui fit ériger un monument.

La littérature et les sciences lui sont redevables de plusieurs ouvrages utiles, dont plusieurs ont été composés par lui, et dont les autres ont été publiés à ses frais.

Voici la liste exacte de ses écrits, qui, en général, sont peu connus, parce qu'il les fit imprimer à ses frais, et qu'il les distribua seulement à ses amis et à des personnes qui avoient des liaisons avec lui.

Considerazioni sopra le cose della grandezza dei Romani, trad. del Montesquieu; Berlin, 1764, in-8°. — *Reflessioni critiche sopra il carattere e le gesta d'Alessandro Magno;* Milan, 1764, in-8°. M. *J. P. Erman* en publia une traduction française, *ibid.*, 1764, in-8°., et en 1767 il en parut une traduction anglaise à Londres, in-8°. L'original eut une nouvelle édition à Berlin, 1803, in-8°., et la traduction française en 1802. — Une traduction allemande d'*Heureusement*, comédie de *Rochon de Chabannes;* Brunsvic, 1764, in-8°. — Une traduction allemande de *Regulus*, tragédie, Potsdam, 1767, in-8°. — Discours sur les grands hommes; Berlin, 1768, in-8°.; nouvelle édition, Berlin, 1803. — Une traduction française d'*Ariane à Naxos*, par BRANDES. — *Pensées d'un Cosmopolite sur les Ballons aérostatiques* (en allemand); Hambourg, 1784, in-8°., avec grav. — *Discours prononcé lors de la prestation de serment, le 2 octobre 1786* (en allemand); Berlin, 1786, in-8°. — *Instruction pour mon régiment, afin de pouvoir mieux suivre les ordonnances du règlement prussien* (en allemand); Berlin, 1791, in-8°., avec fig. — *Histoire militaire du prince Frédéric-Auguste de*

Brunsvic-Lunebourg, etc. (en allemand); Oels, 1797, in-4°., avec 20 plans et cartes, et avec son portrait. — *Journal plaisant, historique, politique et littéraire, à Œls depuis le mois de juillet 1793 jusqu'au mois de 1795.*

Parmi les ouvrages d'autres auteurs, qu'il a fait imprimer, nous citerons : *Guise-le-Balafré*, tragédie, par le général DE RHETZ, auteur d'une tragédie française, *Vitellie*, publiée en 1793; Breslau, 1796, in-8°., avec grav. — *Essai sur un précis des principes d'une théorie-pratique des mines*, par le baron D'ARLETAN; Berlin, 1804, in-8°.

Il a aussi laissé plusieurs ouvrages en manuscrit, tels que : *Campagne supposée du duc et de son frère Albert Henri*, écrite dans les années 1760 et 1761. — *Pensées sur la fortification, l'attaque et la défense des places* (rédigées en 1765). — *Instruction générale sur la tactique* (composée en 1769). — *Dispositions pour différentes attaques contre un ennemi supposé*; avec des plans (composé en 1773). — *Projet de plan d'une expédition dans le Holstein et en Danemarck, en 1788, et d'une irruption dans la Bohême, en 1789 ou 1790.*

Dans la séance du 9 octobre 1805 de l'*Académie des sciences utiles* à ERFORT, M. le Prof. TROMMSDORF a fait lecture d'une lettre de M. *Alexandre* DE HUMBOLDT, adressée à M. le président de DACHRODEN, sur les *poissons électriques*. Elle sera imprimée dans le prochain volume des Mémoires de cette Académie, qui ne tardera pas à être imprimé.

Dans la séance du 2 décembre, M. le professeur BERNHARDI a lu un mémoire *sur quelques espèces de prix d'honneur de l'Allemagne méridionale qui sont peu connus.*

On y a lu encore un mémoire envoyé de Weimar par M. le docteur Haberle, dans lequel il développe de nouvelles vues sur l'Histoire naturelle des Champignons, et qu'il a appuyées de nombreuses observations.

M. Büchner, conseiller de justice, a lu des *Observations sur l'inoculation de la petite vérole naturelle, et sur les résultats des premiers essais de l'inoculation de la Vaccine à Bergen et dans la Norwège.* L'auteur, qui a vécu dans ces contrées pendant 45 ans, a réuni dans ce mémoire ses observations très-variées et multipliées.

M. Wendelstadt à Wetzlar, a adressé à l'Académie un mémoire imprimé sur le *Ridicule de la titulature allemande, usitée dans le commerce épistolaire;* et M. *E. F. A.* Conta, secrétaire de la Cour de Weimar, et bibliothécaire du duc, *des Elémens d'architecture civile, d'après l'ouvrage français de* M. Durand.

Il existe depuis onze ans, à Berlin, une Société d'*Amis de l'Humanité;* cette Société, dans sa séance du 11 janvier, a mis au concours la question suivante, avec un prix de 30 ducats :

« Comment et par quels moyens la langue et la » littérature allemande se sont-elles élevées, dans » la dernière moitié du dix-huitième siècle, à une » hauteur qui met les Allemands de pair avec les » peuples les plus éclairés, anciens et modernes? »

On a donné, le 24 mars, sur le théâtre royal de Berlin, la première représentation de la *Phèdre* de Racine, traduite en allemand par le célèbre Schiller. Voici le compte qu'en a rendu la Gazette de la Cour.

« Ce nouvel essai est une heureuse tentative pour

» rapprocher la tragédie française de la nôtre. Le *Cid* » et *Tancrède* ont échoué sur la scène allemande; » mais *Mérope* et *Phèdre* frayent le chemin à d'au- » tres ouvrages du théâtre de Paris. Il est impossible » que dans la suite des temps la tragédie anglaise » conserve son *monopole* en Allemagne. Ce que l'on » nomme en France *bonne tragédie*, doit aussi ob- » tenir, un jour, ce nom parmi nous, à côté des » pièces anglaises et des nôtres. Si la tragédie fran- » çaise étoit réellement une *dégénérescence* de l'art, » si elle étoit absolument de mauvais *aloi*, elle ne » se seroit pas soutenue aussi long-temps et avec » autant d'éclat. Ce qui jouit d'une si grande es- » time en France, *où le bon goût n'est pas entiè-* » *rement étranger*, ne peut pas être si méprisable » en soi.

» Au reste, l'extrême différence du débit de l'ac- » teur français et de l'acteur allemand, sera toujours » une des plus grandes difficultés à surmonter : le » premier *déclame* les vers, le second les *dit*. Nous » sommes donc d'avis que nos acteurs doivent *dé-* » *clamer* aussi la tragédie française, quoique traduite » en leur langue. »

Autriche.

Le célèbre Cherubini, membre du conservatoire de France, vient d'ajouter à sa gloire par la composition d'un opéra, sur paroles allemandes, intitulé : *Faniska*. Le public s'y porte en foule, et, dans un pays où la musique est portée au plus haut degré, tous les connoisseurs conviennent que l'auteur de *Lodoïska* s'est surpassé lui-même dans ce nouveau chef-d'œuvre. L'administration du théâtre de Vienne a fait hommage de la recette de la troisième représentation à M. Cherubini.

Russie.

Le cabinet de minéraux du docteur *Kreylon* a été acheté par l'empereur Alexandre, qui en a fait présent à la Commission d'instruction publique.

Un squelette complet d'éléphant a été trouvé à la terre de Struchow, gouvernement de Casan.

L'usage établi par l'*Académie des sciences* de Pétersbourg, de faire voyager quelques-uns de ses membres ou de ses associés dans les provinces les moins connues de la Russie, ne peut qu'être très-utile pour l'histoire naturelle et physique de ce vaste empire. Ainsi, MM. Sewergin et Rodoph, l'un comme géologue et minéralogiste, l'autre comme botaniste et zoologiste, furent choisis, en 1804, pour parcourir la Finlande. Le premier a déjà publié ses observations.

On assure que la province d'Orel recèle une plante connue sous le nom de *Matrunka*, qui est un spécifique infaillible contre la morsure des chiens enragés. L'Académie de Pétersbourg a chargé M. Smjelowski, académicien extraordinaire, de vérifier le fait sur les lieux; le résultat de ses expériences a été très-satisfaisant.

M. *Benjamin* Bergmann, après avoir voyagé dans le pays des Calmoucks, voulut aussi visiter le Thibet et le Dalaï-Lama. Il obtint pour cela de l'empereur Alexandre tous les secours nécessaires; mais ayant demandé en outre une nombreuse escorte, le prince n'a pas jugé à propos de consentir à une aussi grande dépense.

M. Reimann, médecin de S. A. S. monseigneur

le prince de Furstemberg, vient de recevoir une lettre de son fils, médecin à la suite de l'ambassade de Russie en Chine. Cette lettre est datée de Kiachta, frontière de la Chine, 14 octobre 1805. M. Rehmann fils mande qu'il a vacciné un grand nombre d'enfans des Mongols, peuple aujourd'hui soumis à la Russie, et le même qui autrefois, sous la conduite de Tsingischan, que nous appelons Gengis-Khan, ébranla l'Asie et une partie de l'Europe. « Ils ont, dit M. Rehmann, conservé les mœurs et les manières simples de leurs ancêtres. Ils vivent sous des tentes, se servent encore de l'arc, et tirent avec tant d'habileté et de justesse, qu'en chassant avec les Russes de la suite de l'ambassadeur, ils tuoient six fois plus de gibier qu'eux, quoique ceux-ci fussent armés d'excellens fusils de chasse, et de fort bonnes arquebuses. » M. Rehmann mande aussi avoir fait dans ce pays la découverte d'une petite pharmacie portative du Thibet, dont la médecine peut tirer un parti utile. Elle consiste en soixante pièces très-élégamment enveloppées dans du papier. On y trouve quelques remèdes qui sont en usage en Europe, mais un beaucoup plus grand nombre dont les botanistes à la suite de l'ambassade n'avoient point de connoissance. Ces derniers consistent en petits fruits, des nois et quelques préparations chymiques. M. Rehmann en a fait traduire la liste, laquelle étoit écrite en langue Tangut. Il se propose de rapporter quelques-unes de ces petites pharmacies, qui sont très-répandues parmi les Buchares. Il assure que, d'après les mesures qu'il a prises, la vaccine se trouve propagée depuis Jekutzk jusqu'à Jakutsk et Ochotzk, et par conséquent transportée aujourd'hui, depuis l'Angleterre jusqu'à l'autre bout de la partie septentrionale du globe. Il espère rapporter quelques bons ouvrages chinois pour

la bibliothèque de S. A. monseigneur le prince de Furstemberg.

Dans le cahier du mois d'avril du *Journal pour servir à la connoissance de l'état actuel des sciences naturelles* (Magazin für den neuesten Zustand der Naturkunde), rédigé par M. Voigt, on trouve deux lettres de M. le docteur Langsdorff, un des savans qui ont accompagné le capitaine Krusenstern dans son voyage au Japon, et dont il a été parlé dans le Magasin Encyclopédique (1). Nous croyons que nos lecteurs verront avec plaisir la traduction de ces lettres.

I.

Extrait d'une lettre de M. Langsdorff à M. le docteur Nœhden (2), *datée du port de Saint-Pierre et Saint-Paul en Kamtschatka, le 6 juin 1805.*

« Nous avons quitté le Kamtschatka au mois de septembre 1804, et nous nous sommes mis en route pour le Japon, pays qui, sous le rapport des sciences, n'a guère encore été visité que par *Kœmpfer* et *Thunberg*. Ceux qui ont été eux-mêmes dans le pays, trouveront que le premier a fait, pour l'histoire et la con-

(1) Ann. 1805, tom. I, p. 172 et 387; t. IV, p. 401. Ann. 1806, t. I, p. 164.

(2) Ce jeune médecin et naturaliste dont les talens avoient fait concevoir les plus grandes espérances, fut enlevé aux sciences le 13 novembre 1804, à l'âge de 30 ans. Il avoit publié plusieurs écrits estimés, entre autres un *Specimen de augmentis contra* Hedwigii *theoriam de generatione muscorum*; Gœtting. 1798, in-4°. Il a encore publié plusieurs mémoires estimés dans le *Journal de Botanique* du professeur Schrader, et dans le *Medical Journal* publié à Londres, dont il étoit, depuis 1799, un des collaborateurs les plus actifs; son savoir l'avoit fait estimer en Angleterre.

noissance détaillée du pays, plus qu'il ne paroît en effet possible de faire, et ce dernier en a publié une *flore* qu'aucun autre voyageur ne pourroit plus donner avec autant de succès.

» En allant au Japon, nous avions formé de beaux projets et conçu les plus brillantes espérances; mais en nous traitant à *Nangasacki* de la façon la plus honorable, on nous a renfermé dans les logemens qu'on nous avait assignés; on nous y a gardé de la manière la plus sévère, en nous ôtant tous les moyens de communiquer avec les habitans, à l'exception de quelques interprètes hollandais; enfin, lorsque la réponse de l'Empereur fut arrivée de Yedo, on nous renvoya poliment, en nous comblant de présens.

» Il n'étoit donc guères possible de songer à des excursions d'histoire naturelle; et du reste, nous n'avons passé au Japon que les mois d'hiver depuis le mois d'octobre 1804, jusqu'au mois d'avril 1805. — On nous fournissoit gratis les vivres et tout ce qu'il nous falloit pour notre entretien et pour satisfaire à nos besoins; mais on ne nous permettoit point d'acheter la moindre bagatelle. — Heureusement l'Ichthyologie, une de mes parties favorites de l'histoire naturelle, n'est pas étrangère à l'empire de la cuisine. J'eus donc soin de recommander à l'homme qui apportoit tous les jours les provisions dans notre prison d'état, de m'apporter autant de poissons de différentes espèces que la saison et le marché pouvoient lui en fournir. Par ce moyen, j'ai réussi à me procurer, dans les trois derniers mois, environ 400 des plus rares poissons des Indes, parmi lesquels il y a environ 150 espèces différentes. J'envoie en attendant à M. Blumenbach une petite notice de celles qui sont déjà connues; j'espère pouvoir lui donner, dans un autre moment, celle des espèces nouvelles.

» Notre retour du Japon au Kamtschatka a été sans doute un des voyages les plus intéressans qu'on puisse aujourd'hui faire par mer. Nous avons longé et examiné la côte nord-ouest du Japon, qui, jusqu'à présent, étoit encore inconnue. Nous avons déterminé avec précision la position du détroit de *Sangoar*. Nous avons reconnu toute la côte occidentale de *Matzumai*. La partie septentrionale de cette île, quoique sous la domination des Japonais, n'est pas cependant habitée par eux, mais par une autre peuplade que nous connoissons en Europe sous le nom des *Curibes chevelus* (3), et qui se donnent eux-mêmes le nom d'*Ainos*. La partie de *Matzumai* qui est habitée par eux, porte le nom de *Yeso*, et de là vient qu'on confond souvent les îles de *Yeso* et de *Matzumai*. — Le *Pic de Lamanon* de La Peyrouse ne tient pas au continent comme il le croyoit, mais il forme une île à part.

» Nous traversâmes le détroit de La Peyrouse; nous fîmes voile vers le nord, et nous entrâmes dans la baie profonde de Sagalin (*golfe Aniwa*), formée par les deux promontoires Crillon et Aniwa; elle n'a pas été visitée par La Peyrouse; mais nous savons actuellement que les établissemens des Japonais s'étendent jusque là, car nous y avons trouvé une factorerie japonaise très-régulière. — Ce pays est habité par les Aïnos dont il vient d'être question. Les figures des habitans de Sagalin dans la baie de Langle, publiées par La Peyrouse (4), sont très-caractéristiques, et peuvent aussi donner une idée des habitans de Ma-

(3) Voyez l'ouvrage de M. BLUMENBACH, *de generis humani varietate nativa*, pag. 29 de la 3e. édition.

(4) Voyez la planche 55 de l'Atlas du Voyage de La Peyrouse.

tzumai, à cela près qu'ils ne rasent pas absolument les cheveux du sommet de la tête, mais qu'ils les coupent seulement plus courts que ceux des côtés et de l'occiput. Du reste, ces Aïnos ne sont pas plus chevelus que beaucoup d'Européens, si l'on fait abstraction de leur longue barbe.

» Nous avions l'intention d'examiner toute la côte orientale de Sagalin (appelé aussi *Séghalien* ou *Tchoka*); mais lorsque vers la fin du mois de mai nous vinmes dans les environs de la baie de Patience, nous trouvâmes la mer encore couverte d'une quantité immense de glaçons, au point qu'il nous fut impossible de continuer notre route, et qu'il nous falloit entrer dans le port de Saint-Pierre et Saint-Paul, afin d'y attendre une saison plus favorable pour examiner ces côtes. Nous y voilà donc pour la seconde fois depuis hier, et je m'empresse de vous écrire dès aujourd'hui.

» Depuis long-temps nous étions impatiens de recevoir des lettres d'Europe. Celle que vous m'y avez adressée m'a fait infiniment de plaisir; mais je regrette de n'avoir pas reçu celle que vous m'avez envoyée à *Rio-Janeiro*, ce qui vient de ce que nous n'avons pas mouillé dans ce port, mais dans celui de Sainte-Catherine. Cela m'a privé de la satisfaction de profiter des bons conseils que vous et M. Blumenbach m'aviez communiqués alors. Cependant je puis dire que quant aux végétaux, et surtout aux bruyères, aux asplenies, etc., ainsi qu'aux plantes marines, je me suis occupé pendant tout mon voyage, avec beaucoup de zèle et de soin, à en recueillir et à les placer dans mon herbier. — Ma collection d'insectes est aussi fort considérable; mais je n'ai presque rien pu faire pour la minéralogie, parce que nous n'avons mouillé que sur des côtes stériles pour cette science,

et que nous n'avons pas pu pénétrer dans l'intérieur des terres.

» M. le conseiller aulique Tilésius, qui est un excellent dessinateur, a copié, avec la plus grande perfection, un grand nombre d'objets d'histoire naturelle.

» Après vous avoir parlé du passé, il faut que je vous fasse aussi part de mes projets pour l'avenir.

» Enrichi de tant de trésors, le parti le plus naturel seroit sans doute de me retirer dans quelque endroit tranquille pour vaquer à la digestion de cette abondante nourriture intellectuelle. — Mais auparavant je me suis laissé engager à une nouvelle expédition par des promesses qui, si on me les tient, devront nous fournir des résultats intéressans pour la connoissance d'une partie de la terre très-peu connue jusqu'à présent sous le rapport de l'histoire naturelle. En un mot, je quitterai ici l'expédition du capitaine Krusenstern, homme excellent, que tous les savans qui l'ont accompagné aiment et estiment; je quitterai mes amis Horner et Tilésius, ainsi que les officiers dont le souvenir me sera toujours cher, pour aller visiter la côte occidentale de l'Amérique septentrionale, notamment la grande île de *Cadiac*, située devant la rivière de Coock. Le chef de cette expédition sera M. le chambellan de Resanoff, le même qui vient d'être envoyé en ambassade au Japon. Il aura la mission spéciale de visiter les établissemens russes en Amérique. — Sous peu de jours je me mettrai en route pour les îles *Aleutes*, et dans six semaines j'espère aborder à *Cadiac*, où je passerai probablement l'hiver. L'été suivant (c'est-à-dire celui de l'année 1806), j'irai à *Ochotsk*, d'où je me mettrai en route par terre pour Pétersbourg dans l'hiver de l'année 1807. La bonne santé dont j'ai joui jusqu'à présent me fait espérer que je supporterai de même

toutes les fatigues auxquelles je vais m'exposer de nouveau. »

II.

Nouveaux détails sur le voyage de M. le docteur LANGSDORFF, *extraits d'une lettre adressée par lui à M. le professeur* BLUMENBACH *à Gœttingue, sous la date de Port de Saint-Paul et Saint-Pierre, le 7 juin 1805.*

» Je m'empresse de vous répondre à un des objets dont vous m'avez parlé dans votre dernière lettre. Je puis vous assurer que l'étonnement qu'on a quelquefois témoigné de ce que je prenois note, sous un ciel étranger, des productions de la nature qui sont généralement connues et mêmes communes dans notre patrie, ne m'a jamais paru un motif suffisant pour ne plus suivre cette méthode. J'ai donc lu avec d'autant plus de plaisir ce que vous m'avez écrit sur le grand intérêt qui en résulte pour l'étude philosophique de l'histoire naturelle, lorsqu'on sait quelles sont les productions naturelles semblables ou pareilles qui se trouvent dans les différentes contrées de la terre, quelqu'éloignées qu'elles soient les unes des autres, depuis le Portugal jusqu'à l'extrémité nord-est de l'Asie, etc. C'est ainsi que j'ai trouvé l'année dernière au Kamtschatka un grand nombre de papillons communs en Europe; tels que Bom. *plantaginis*, B. *caja*, Pap. *machaon*, P. *napi*, P. *daplidice*, P. *urticæ*, P. *maturna*, P. *Euphrosyne*, P. *Apollo*. Je vous envoie une figure exacte de ce dernier pour que vous puissiez vous faire une idée de la différence climatique qui existe entre celui-ci et celui de nos contrées, avec lequel on le confondroit au premier aspect. — J'ai de même recueilli dans le

Kamtschatka

Kamtschatka un grand nombre d'autres insectes d'Europe. — Quant aux coquillages de terre, de rivière et de mer, et aux vers en général, j'ai abandonné cette partie entièrement à M. Tilésius.

» J'ai appris que la vache marine de Steller (*Trichechus manatus L.*) dont vous me parlez, s'est depuis long-temps retirée tout-à-fait vers le nord, presque jusqu'au détroit de Bering, de sorte que j'ai peu d'espoir de la rencontrer dans nos courses. On m'a assuré que dans l'île de Bering elle a disparu comme dans toutes les autres îles Aleutes.

» Pendant le dernier séjour que j'ai fait ici, j'ai déjà préparé le crâne d'une brebis sauvage de ce pays (*Argali, Capra Ammon*) que j'ai destiné pour votre collection. Cette fois M. Tilésius a réussi de s'en procurer un dont il vous fera passer un beau dessin. Comme il retournera probablement avant moi en Europe, il vous fera passer de ma part le crâne que j'ai préparé.

» Dans ma lettre du 23 août de l'année dernière, je vous ai parlé du beau tatouage des habitans des îles Marquises, et depuis je me suis plusieurs fois reproché de ne pas vous en avoir envoyé un dessin exact pour vous en donner une idée précise. Je répare cet oubli, et je vous envoie le dessin de la main tatouée de *Katanuœh*, reine de Nukahiwa, la plus grande des nouvelles îles Marquises. Je l'ai exécuté d'après nature et avec le plus grand soin. J'ai dessiné de la même manière deux figures entières d'homme, l'une de face, l'autre du côté du dos. Je vous les aurois également envoyées si je ne craignois les nombreux accidens auxquels une lettre est exposée dans son long trajet depuis le Kamtschatka jusqu'à Goettingue.

» Vous verrez par la lettre que j'écris à M. le doc-

teur Nœhden que je ne reviendrai pas de sitôt en Europe; j'ai donc prié M. le docteur *Horner* de vous offrir en attendant de ma part, pour votre collection, le plus beau crâne que je possède d'un habitant des îles Marquises ; j'espère que d'ici à mon retour je trouverai bien encore quelque autre chose assez remarquable pour être digne de vous être offerte.

» Je vous dirai encore quelques mots sur notre voyage au Japon.

» Le 7 septembre 1804, nous quittâmes ici le port, et au lieu de passer par la mer de Corée, nous dirigeâmes notre course vers le Sud pour faire le tour du Japon du côté de l'est. Dans cette intention, nous traversâmes les mers peu connues du Japon, où jusqu'à présent peu de vaisseaux européens ont navigué, et qui pour cette raison ont toujours été redoutées. Il est vrai que nous n'avons pas eu le plaisir de découvrir de nouvelles contrées et de nouvelles îles; mais nous avons du moins réussi à mieux reconnoître plusieurs groupes d'îles qui, sur les cartes, sont placées près de la côte sud-ouest du Japon; nous avons trouvé que la plupart de ces îles ou n'existent point du tout, ou du moins n'existent pas à l'endroit qu'on leur assigne sur la carte. C'est ainsi que nous avons vainement cherché les îles Volcano depuis le 30°. jusqu'au 34°. degré de latitude, et depuis le 213°. jusqu'au 216°. degré de longitude.

» Le 1er. octobre, nous avons eu un ouragan terrible, sur lequel je vous communiquerai quelques détails extraits de mon journal. Selon tous les calculs, nous devions alors être très-près de la terre, et, d'après les cartes, nous devions avoir déjà passé les petites îles *Liquæo*, appelées par La Peyrouse *petite Lekeyo.*

» Ce jour de terreur, nous fumes sous le 226° de

longitude; depuis plusieurs jours et le matin même de cette journée le temps fut couvert, pluvieux, et il fit beaucoup de vent; vers midi le temps s'éclaircit, et l'on pouvoit faire des observations; nous étions alors à 31° 7′ de latitude, et le baromètre étoit à 29″, 40 de graduation anglaise.—Mais bientôt après, vers une heure, le temps se couvrit de nouveau, le vent devint violent, les vagues s'élevèrent à une hauteur considérable, le baromètre baissa de plus en plus, et le vent augmenta dans la même proportion. Vers quatre heures et demie le ciel se couvrit tellement, que le brouillard, la pluie, et les vagues qui venoient se précipiter sur notre vaisseau, nous couvrirent d'une épaisse nuit qui nous permettoit à peine de distinguer la proue et les mâts. Les vagues s'amonceloient de plus en plus d'une manière effrayante, et vers cinq heures et demie, le baromètre avoit descendu jusqu'à 28″3. Le vent augmenta de plus en plus, et brisa enfin une grande partie des cordages de la voilure, de sorte que les voiles flottoient comme des mouchoirs qu'on ne tient qu'à un bout et qu'on expose au vent, et faisoient un bruit effroyable. — Nous fumes obligés d'attacher le gouvernail, et de nous abandonner sans voile à la violence de l'ouragan le plus terrible et des vagues qui nous poursuivoient coup sur coup. Une nuit obscure nous couvroit, le baromètre continuoit à baisser, et le vent prit une force jusqu'alors peut-être inouie. A chaque instant les mâts menaçoient d'être renversés, et les haches étoient déjà préparées pour les abattre. La bouche des canons de la redoute (ou de la partie la plus élevée de la poupe du vaisseau) étoit de niveau avec la mer. Une vague après l'autre venoit inonder le vaisseau, et les pompes étoient dans une activité perpétuelle. Vers huit heures du soir, le

mercure ayant toujours baissé, on ne pouvoit plus le voir, parce que l'échelle du baromètre, graduée à la manière anglaise, ne commence qu'à quelques lignes au-dessous de 28″. On ne pouvoit l'apercevoir que dans les plus fortes secousses du vaisseau. L'équipage étoit dans la plus grande activité, pour prévenir autant que possible les dégâts que l'ouragan pouvoit causer, et pour être prêt à remédier à ceux qu'il ne cessoit de causer. L'orage continuoit. Les porte-voix ne pouvoient plus se faire entendre, et la nature paroissoit avoir conspiré notre perte. Vers dix heures on ne distinguoit plus le mercure même dans les plus fortes secousses du vaisseau. Vers onze heures j'espérois, avec le docteur *Horner*, que bientôt le mercure du baromètre redeviendroit visible, lorsqu'une autre vague vint frapper contre le vaisseau, enfoncer une cloison double de la chambre du capitaine, dans laquelle nous nous trouvions, et l'inonder complétement. Nous fumes dispersés dans les coins de la chambre, et nous pensâmes être sur le point de nous séparer pour toujours. Cependant les officiers ne cessèrent d'encourager les matelots, et on réussit à boucher l'ouverture du vaisseau. Vers une heure on vit reparoître le mercure dans les plus fortes secousses. Mais on peut penser que, lorsque le baromètre n'est qu'à 27″ 60, l'orage et le vent encore doivent être d'une violence effroyable. Nous attendions le retour du mercure avec la même impatience qu'on attend celui d'un ancien ami; mais au moment où ce plaisir alloit nous être accordé, et que le mercure commençoit à reparoître, le vaisseau eut encore une secousse extrêmement forte, et le baromètre fut brisé.

» Le vent et la mer paroissoient cependant se calmer, et vers quatre heures du matin, nous pûmes

nous croire délivrés du danger le plus imminent.

» Lorsque le soleil se leva le temps s'étoit assez remis, et je crois que jamais les rayons bienfaisans du soleil n'ont inspiré plus de reconnoissance que ce 2 octobre. — Mais dans quel état vîmes-nous tout au tour de nous dans le vaisseau! C'étoit un véritable chaos; l'image frappante de la destruction. Les caisses, les tonneaux, les voiles, les cables, les cordages, tout étoit dispersé et pêle-mêle; les chambres étoient tellement inondées, que les habits, les livres, les papiers étoient percés d'eau, et qu'il falloit les porter sur le pont pour les sécher au soleil.

» D'après l'estimation la plus modérée, le baromètre doit avoir été jusqu'à 27″ 30, et la grandeur du danger dans lequel nous avions été, fut prouvée par la proximité de la terre, que nous aperçûmes au sud.

» Le 8, nous jetâmes l'ancre à *Nangasaki*.

» Je ne pourrai pas vous donner beaucoup de détails sur le Japon, où nous avons passé l'hiver. Je vous dirai seulement que j'y ai recueilli une grande quantité de poissons rares et remarquables, ce qui ne contribuera pas peu à étendre nos connoissances ichthyologiques. M. *Tilésius* a fait d'excellens dessins de plusieurs poissons, dont j'apporterai les originaux. Nous avons tous les deux beaucoup travaillé; et j'espère que vous trouverez que, malgré le séquestre sous lequel on nous tenoit, malgré les entraves qu'on mettoit à toute espèce de liaisons que nous aurions pu former avec les habitans, notre récolte dans cette partie a encore été assez bonne. Je vous communique cette fois un catalogue des poissons que j'ai recueillis; mais je n'ai pu le faire qu'à la hâte, et il est bien loin d'être complet. J'ai pris le parti de placer encore, parmi les genres douteux, ceux

de *Sciæna*, *Bodianus*, *Perca*, *Labrus*, *Sparus*, *Holocentrus*, etc., et je n'en ai pas déterminé les espèces. Par la suite j'examinerai tout à loisir. Lorsque je cite Linnée, je veux indiquer l'édition de Gmelin. J'ai passé sous silence beaucoup de poissons dont je n'ai pu savoir le nom japonnais.

» Je suis bien loin de dessiner aussi bien que M. *Tilésius;* cependant j'ai fait ce que j'ai pu, et plusieurs dessins que j'ai exécutés sont destinés à entrer dans votre précieuse collection. Je vous envoie cette fois quelques silhouettes caractéristiques et parfaitement ressemblantes de Japonnais, et pour vous donner une idée de leur manière singulière de nouer leurs cheveux, j'y joins une figure coloriée de notre portier.

» Maintenant je vais emballer tous ces objets d'histoire naturelle, et envoyer ces caisses en Europe, avec le vaisseau sur lequel je suis resté jusqu'à présent. Quant à moi, je m'embarquerai incessamment pour la côte nord-ouest de l'Amérique, où j'espère faire encore une récolte intéressante. »

Catalogue de quelques poissons du Japon.

Hammo. / *Fammo.* } Muræna conger.
Matsukasa iwo. Gasterosteus japonicus *Linn.*
Kotschi. { Platycephalus *Bloch.* / Callionymus indicus *Linn.*
Irasakotschi. Trigla minuta *Linn.*
Sebi iwo. Triglæ volitantis var. s. potius nova species.
Mischimaschoroschi. Uranoscopus scaber *Linn.* var. corpore nigricante albo maculato.
Kittaco. Gymnothorax catenatus *Bloch.*
Sajori. Esox brasiliensis *Linn.*
Kimmebaru?

Kannagaschira. Trigla cuculus *Linn.*

Susi buku.
Saba buku.
Susume buku.
Mma buku.
Mmo buku.
Komom buku.
} Tetrodontis species.

Ogan. an Scarus?

Fuka.
Same.
} Squali species.

Umikinkio. an Percæ nova species?

Konoschiro. Clupea trissa.

Anaki. Blennius murænoides *Linn.*

Jazume anaki. Petromyzon fluviatilis.

Fiefki.
Dazu.
} Fistularia tabacaria.

Mma iwo. Syngnathi species.

Sima iwo. Chætodon.

Komuki. Chætodontis species nova.

Anko. Lophius piscatorius.

Waschi. Zeus faber.

Ginno waschi. Zeus argenteus, mihi, nova species.

Okose. Scorpæna volitans.

Ogosse. Scorpæna didactyla *Linn.*

Uschinosta karei. Pleuronectes bilineatus.

Horranda mebaru. an Holocentrus perca.

Kussuna. Coryphæna japonica.

Sakkino iwo. Cepolæ nova species.

Arakabu. Scorpæna.

Zuschibo. Ostracion, an nova species?

Jamome kamome. Ostracion, an nova species?

Koosu. Mærouri nova species.

Nokon nooso. Squali nova species, pristi affinis, sed rostro cirrhato.

Bensatsch. Mullus.

Aka anko. Lophius Faujas (4) *Lacep.*
Same. Raja rhinobatos *Linn.*
Takka karei. } Pleuronectes.
Koochanda karei. }
Doschoo. Cobitis fossilis.
Onaki. Muræna anguilla.
Itoi jori, an Perca lineata *Linn* ?
Makutsch. Mugil.
Jaino iwo. Chætodon guttatus *Bloch.*
Nobusu. } Coryphænæ nova species.
Nabekusara kaschi. }
Sima iwo. Chætodon vespertilio *Bloch.*
Dscha iwo. } Squalus ophiocephalus, nova species.
Wanibuka. }
Osche. Squalus.
Simano iwo. } Chætodon ocellatus *Bloch.*
Kembata iwo. }
Jë. Raja rubus.
Raja aquila.
Rajæ species nova. Cauda apice pinnata, aculeo longo ferrato armata, corpore lævi glabro.
Kamass. Esox sphyræna.
Taï. Sparus dentex.
Okikotschi. Callionymus japonicus.
Karei. Pleuronectes zebra labio super. cirrhato.
Firaasi, Scomber.
Jeso, Salmo, an Lavaretus ?

(4) D'après cela, nous savons maintenant dans quels parages se trouve ce poisson singulier, qui est si rare en Europe, que jusqu'à présent on n'en a connu que deux exemplaires, l'un à Paris dans le Musée d'Histoire naturelle où il a été apporté du cabinet du Stadhouder, et l'autre, dans la précieuse collection de M. Blumenbach à Gœttingue.

FRANCE.

M. Devosge, fils du directeur du Musée de Dijon, et doué de talens distingués, a exposé dans cette ville un tableau qu'il a exécuté à Rome, dont il est de retour depuis peu de temps. Il destine cet ouvrage au prochain salon du Louvre. Le sujet de cette composition est le dévouement de Cimon, fils de Miltiade, qui, pour procurer les honneurs du bûcher à son père mort insolvable en prison, vient reprendre ses fers. L'artiste a saisi le moment où le geolier attache les fers aux bras du jeune homme. Sur un des côtés, on voit le général mort, que deux hommes vont enlever; sur l'autre, au travers d'une fenêtre ouverte, on voit en perspective le bûcher. Ce tableau est composé de sept personnages plus grands que nature; il se fait remarquer par la correction du dessin, la beauté du coloris et de la composition générale, mais surtout par le saillant extraordinaire des figures, nouveau genre de peinture né dans l'école de David.

Paris.

La Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'*Institut national*, a tenu sa séance publique le vendredi 11 avril 1806; elle a été présidée par M. Pastoret.

Voici quel a été l'ordre des lectures.

L'annonce des prix.

Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. *d'Ansse de Villoison*, par M. Dacier, secrétaire perpétuel.

Réflexions sur le caractère de Charlemagne, par S. A. S. Charles baron de Dalberg, électeur-archichancelier de l'empire germanique, associé étranger.

Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. *Garnier*, par M. Dacier, secrétaire perpétuel.

Remarques sur le tombeau de Mausole, par M. de Sainte-Croix.

La Classe avoit proposé pour sujet du prix qu'elle devoit adjuger dans sa séance publique de cette année la question suivante :

« Examiner quelle fut l'administration de l'Égypte » depuis la conquête de ce pays par Auguste jusqu'à » la prise d'Alexandrie par les Arabes; rendre compte » des changemens qu'éprouva, pendant cet intervalle » de temps, la condition des Égyptiens; faire voir » quelle fut celle des étrangers domiciliés en Égypte, » et particulièrement celle des Juifs. »

Plusieurs mémoires ont été envoyés au concours, et quelques-uns ont paru dignes d'être distingués; mais aucun ne réunit les qualités nécessaires pour mériter le prix. Tantôt les auteurs négligent des écrivains contemporains dont le témoignage pourroit répandre de la lumière sur le sujet qu'ils traitent; tantôt, au lieu de remonter aux sources, ils se bornent à consulter des écrivains modernes qui souvent les égarent; tantôt ils se livrent à des déclamations oiseuses, ou se jettent dans des discussions étrangères à leur sujet, qui embarrassent leur marche et les détournent du but auquel ils doivent tendre. Cependant la Classe, persuadée qu'une partie des défauts qu'elle a remarqués dans ces mémoires peut être attribuée au court espace de temps qui a été donné aux auteurs pour les composer, et qu'un nouveau travail peut les faire disparoître; et espérant d'ailleurs que de nouveaux concurrens pourront encore entrer dans la lice, a jugé à propos de proroger jusqu'à l'année prochaine le premier délai accordé pour le concours, et de n'adjuger le prix que

dans sa séance publique du mois de juillet 1807.

Les mémoires précédemment remis au secrétariat seront rendus aux auteurs, sur la représentation du récépissé qui a dû leur être donné par le chef du bureau.

Le prix sera une médaille d'or de 1500 francs.

Les ouvrages envoyés au concours devront être écrits en français ou en latin, et ne seront reçus que jusqu'au premier avril 1807. Ce terme est de rigueur.

La Classe propose pour sujet d'un autre prix qu'elle adjugera dans la séance publique du premier vendredi de juillet 1808, « d'examiner quelle a été l'in-» fluence des croisades sur la liberté civile des peu-» ples de l'Europe, sur leur civilisation et sur les » progrès des lumières, du commerce et de l'in-» dustrie. »

Le prix sera une médaille d'or de 1500 francs.

Les ouvrages envoyés au concours devront être écrits en français ou en latin, et ne seront reçus que jusqu'au premier avril 1808. Ce terme est de rigueur.

Programmes des Prix proposés par la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale, dans sa séance générale du 29 janvier 1806.

PRIX PROPOSÉS POUR L'ANNÉE 1807.

1°. *Pour le collage du Papier.* — Dans la fabrication du papier, le *collage* est une des opérations les plus importantes. Les papiers de quelques fabriques hollandaises ont à cet égard une supériorité marquée, qui, pour plusieurs usages, leur fait donner la préférence.

Dans l'espoir de diriger l'émulation de nos fabricans vers ce point de perfection, la Société d'Encouragement propose un prix de 3,000 francs, qu'elle

décernera à celui qui, pour le collage du papier, indiquera un procédé peu dispendieux et plus parfait que celui employé dans nos manufactures.

La supériorité de ce procédé devra être constatée par des expériences en grand, qui seront répétées sous les yeux des commissaires choisis parmi les membres de la Société, en présence des concurrens, ou des personnes qu'ils nommeront pour les représenter.

Pour que rien ne manque aux expériences tendantes à vérifier ces procédés, les concurrens auront l'attention de les décrire avec la plus grande précision ; ainsi leurs mémoires devront contenir tous les renseignemens nécessaires sur le choix des substances propres à donner la meilleure colle, et sur les précautions à prendre dans sa préparation, telles que le degré de cuisson qu'il faut saisir, la manière d'éclaircir et de conserver cette colle, etc.

A ce sujet ils sont invités à déterminer les différences qui existent entre la colle des mégissiers-chamoiseurs (appelée *colle de brochette*), et celle des tanneurs ; à rechercher si cette dernière ne pourroit pas être blanchie à peu de frais ; si dans quelques endroits voisins de la mer on ne pourroit pas employer les parties gélatineuses de certains poissons qu'on obtiendroit à vil prix, et quels seroient les moyens de préparer cette colle pour la conserver ?

Ils exposeront également quelles sont les qualités nécessaires à l'eau employée à la dissolution de la gélatine, et comment on peut donner aux eaux la qualité convenable lorsqu'elles ne l'ont pas.

En traitant de l'emploi de la colle, on devra déterminer quelles sont les conditions nécessaires au papier en page pour recevoir un bon encollage ; à

quel degré de force, à quelle température doit être la colle; dans quelles proportions il faut la combiner avec l'alun, et quels autres sels on pourroit unir ou substituer à ce mordant; enfin, quelle différence on doit observer dans le collage du papier, eu égard à sa destination, le lavis, le dessin, l'écriture et l'impression.

Dans la dessiccation du papier collé, la durée de l'opération, l'intensité de la lumière, la situation de l'air atmosphérique relativement à sa température et à son agitation, à son humidité ou à sa sécheresse, sont autant de circonstances qui peuvent avoir de l'influence. Il est donc important que celles qui concourent ou qui nuisent au succès de l'opération soient notées avec précision.

Enfin les concurrens s'expliqueront sur la forme des étendoirs, leur construction et leur exposition.

Ce prix de 3,000 francs sera décerné dans la séance de juillet 1807. Les mémoires devront être envoyés avant le 15 avril de la même année, afin qu'on ait le temps nécessaire pour essayer les divers procédés que les concurrens auront fait parvenir à la Société.

2°. *Pour la fabrication du Cinabre.* — Le cinabre est une des plus brillantes couleurs employées dans la peinture, et dont il se fait une grande consommation. Depuis très-long-temps la chymie a découvert que le mercure et le soufre, mis par la nature ou par l'art dans un certain état de combinaison, produisoient cette couleur; on a aussi quelques idées générales sur les procédés de la fabrication. Cependant personne, en France, n'est encore parvenu à fabriquer en grand du cinabre aussi beau que celui de l'étranger.

D'après ces considérations, la Société d'Encouragement propose un prix pour celui qui fabriquera

en grand du cinabre égal en beauté à celui connu dans le commerce sous le nom de *vermillon de la Chine*, ou qui donnera un procédé économique susceptible d'être appliqué en grand à la préparation de cette couleur.

Le procédé devra être répété en présence de commissaires nommés par la Société, et assez en grand pour qu'on puisse, par l'estimation des frais de fabrication, juger si l'on peut soutenir la concurrence avec les manufactures étrangères.

Le prix, consistant en une somme de 1,200 francs, sera distribué dans la séance de janvier 1807. Les mémoires ainsi que les échantillons devront être envoyés avant le premier novembre 1806; ils ne seront admis au concours qu'autant que des certificats authentiques attesteront qu'ils sont un produit ordinaire de la manufacture qui les envoie.

3°. *Pour l'encouragement de la gravure en relief.* — Si, sous certains rapports, la gravure en cuivre peut prétendre à la supériorité sur la gravure en bois, celle-ci présente, à d'autres égards, des avantages dont la gravure en cuivre sera toujours privée. On tire d'une planche en bois quatre cent mille épreuves sans aucune détérioration sensible, tandis qu'une planche de cuivre ne donne que deux à trois mille bonnes épreuves; on imprime les gravures en bois ensemble avec le texte d'un livre, par une seule opération, tandis que l'impression d'une planche de cuivre demande beaucoup de soins, de temps et de travail; on peut donner à un prix modique les ouvrages avec des gravures en bois, tandis que les planches en cuivre dont les ouvrages sont ornés, font monter les livres à un prix auquel souvent peu de personnes peuvent atteindre.

La Société d'Encouragement, convaincue de l'uti-

lité qui peut résulter du perfectionnement de la gravure en bois pour la décoration des livres, les progrès des sciences, l'instruction des enfans et le perfectionnement de plusieurs arts et métiers, ayant sous les yeux des gravures en bois d'une rare beauté, exécutées depuis peu d'années dans les pays étrangers (1), désire que cette gravure soit encouragée en France, où, par les progrès que les arts du dessin ont faits depuis quelques années et le génie de la nation, on pourra non-seulement égaler, mais surpasser de beaucoup ce que l'on a tenté dans d'autres pays. Dans cette persuasion elle propose un prix de 2,000 francs à celui qui aura trouvé des moyens mécaniques ou chymiques de faciliter ou d'abréger les procédés de cette gravure, sans perdre de vue la perfection dans l'exécution, et en portant surtout l'attention de l'artiste vers les objets les plus utiles, tels que les dessins de machines et appareils de tout genre, d'architecture et d'histoire naturelle dans ses diverses branches, d'ornemens de livres tels que vignettes, culs-de-lampes, fleurons, etc.

Les gravures qui seront présentées à la Société, devront être au moins au nombre de six, exécutées en bois ou en matière de caractères d'imprimerie, ou en toute autre matière métallique, pourvu que la gravure soit faite sur ces matières à la manière de la gravure en bois, c'est-à-dire en relief. Les planches doivent être envoyées à la Société en même temps que les épreuves, avant le mois de novembre 1806. Les procédés employés seront développés dans un court mémoire, qui accompagnera l'envoi des pièces, et auquel sera ajouté un billet qui contiendra le nom de l'auteur.

(1) On peut voir de ces gravures à la Bibliothéque impériale.

Ce prix, que la Société décernera dans sa séance publique du mois de janvier 1807, sera accordé à mérite égal à celui qui aura commencé à faire un emploi utile de son procédé.

On rendra, après le jugement, les planches à leurs auteurs.

PRIX PROPOSÉS POUR L'ANNÉE 1808.

1°. *Pour la meilleure construction des fours à chaux, à tuile et à brique.* — Si des connoissances pyrotechniques sagement appliquées aux fourneaux à évaporation, à distillation et à teinture, ont procuré la diminution des deux tiers au moins du combustible qu'on y employoit il y a trois ou quatre ans, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'on a fait un très-grand pas vers l'économie publique et particulière.

Cette économie, qu'a fait naître ou encouragé la Société d'Encouragement, est pour elle d'un heureux augure, et lui permet d'espérer que cet avantage sera bientôt étendu à tous les arts qui font un emploi plus ou moins considérable de combustible. Il seroit à désirer qu'ils pussent en jouir tous à la fois; mais les hommes, quoique naturellement attachés à leurs intérêts, ne réfléchissent pas toujours aux moyens qui peuvent les y conduire plus promptement. Il est donc des circonstances où il faut éveiller leur attention et stimuler leur zèle. Les tuiliers et les chauffourniers nous en offrent une preuve bien convaincante, car il est peu d'arts dans lesquels on consomme en pure perte une aussi grande quantité de combustible.

On doit sans doute en attribuer la cause à la mauvaise construction des fours, et à l'état du combustible lorsqu'on l'emploie. C'est donc dans le dessein d'opérer des réformes avantageuses dans ces arts, réformes

réformes qui doivent tourner au profit de tous, que la Société d'Encouragement offre un prix de 2,400 fr. à celui qui aura établi et mis en activité un four à chaux, à tuile ou à brique, dans lequel on confectionnera, avec le moins de combustible, une plus grande quantité de chaux, de tuiles ou de briques.

Elle accordera aussi deux accessit, l'un de 500 francs, l'autre de 300 francs, aux deux auteurs qui auront approché de plus près le but du programme.

Les concurrens feront parvenir à la Société un mémoire explicatif accompagné d'un plan ou modèle de leur four. Ils y joindront un échantillon de la pierre qu'ils auront employée, et un de la chaux obtenue.

Si c'est une tuilerie ou une briqueterie, ils enverront un échantillon de la terre et un de la brique ou tuile fabriquée.

On devra désigner l'espèce de combustible dont on aura fait usage.

Sont exceptés du concours les fours chauffés avec la houille, parce qu'il en existe actuellement un certain nombre dans l'Empire français, qui ont presqu'atteint le perfectionnement qu'on désireroit voir dans ceux chauffés avec le bois.

La Société exigera des auteurs que tous les faits consignés dans leurs mémoires soient constatés par les autorités locales. Elle fixe au premier décembre 1807, l'époque où les mémoires devront lui être adressés. Le prix et les accessit seront décernés dans la séance publique de janvier 1808.

2°. *Pour la culture en grand de la fève.* — La fève (*faba equina, vicia faba*) est d'une si grande ressource dans plusieurs départemens de la France et dans les Etats du nord de l'Europe, pour la nour-

riture des bestiaux, que la Société a senti qu'il seroit avantageux d'en introduire la culture en grand pour le même objet dans les pays où on ne la connoît pas. Cette plante est une de celles qui peuvent servir pour entrer dans un cours de culture pour les terres fraîches et ayant du fond, et pour détruire ou diminuer les jachères, trop observées dans beaucoup de pays. Déterminée par ces deux motifs, la Société d'Encouragement propose un prix de 600 francs qu'elle accordera à celui qui auroit pratiqué la culture en grand de la fève, dans un pays où elle n'est point en usage, sur la plus grande étendue de terre, qui ne peut être moindre de deux hectares.

Ce prix sera distribué dans la séance publique de la Société du mois de janvier 1808. Les mémoires devront être envoyés deux mois à l'avance. Les concurrens sont invités à entrer dans tous les détails de leur culture et de l'emploi de leurs récoltes.

76e. séance publique de l'Athénée des Arts du 9 mars 1806.

Les différentes pièces qui ont été lues dans cette séance viennent d'être imprimées, et se vendent chez *Debray*, libraire, rue Saint-Honoré, à la Barrière des Sergens. Prix, 75 centimes.

Le président, M. Boissy d'Anglas, dans le discours qu'il a prononcé à l'ouverture de la séance, a rappelé les services que cette Société a rendus aux sciences, en offrant un asyle aux différens professeurs qui venoient d'être privés de leurs chaires.

Le compte rendu de l'Athénée par M. Duchesne fils, secrétaire, montre combien sont variées et intéressantes les séances particulières, toutes les pièces

qui ont été jugées dignes d'être présentées au public n'ayant pu être placées sur le programme.

On y trouve deux rapports scientifiques, l'un par M. Vane, sur une machine à fendre et arrondir les roues d'horlogerie, qui a mérité la médaille à l'inventeur, M. *Abraham* Dodé; l'autre, par M. Delunel, sur la nouvelle charbonnerie de M. *J. B.* Mollerat.

L'Athénée, considérant que M. Mollerat a su retirer, lors de la carbonisation du bois, l'acide pyroligneux et le goudron qui y sont contenus, et qui se trouvoient perdus par la méthode ordinaire; considérant que par ce moyen il a obtenu une plus grande quantité de charbon, et évité l'infection de l'air dans les endroits où il établit ses charbonneries, lui a décerné la médaille et la couronne.

Deux rapports littéraires ont été faits par M. Léger; l'un, sur les inscriptions de M. Duba aîné, l'autre, sur huit questions, dont la solution seroit très-importante, et que nous allons faire connoître.

On remarque avec plaisir deux fables par M. Simon, et trois par M. Dutremblay. On seroit tenté de croire que cet auteur les a trouvées dans les papiers du bon La Fontaine son parent. Deux autres pièces de vers, l'une par M. Perrier, l'autre par M. Caille, célèbrent les conquêtes de l'armée française en 1805.

M. Ponce et M. Taillasson, tous deux de la Classe des beaux-arts, ont fait entendre, le premier, un fragment sur l'art de la déclamation chez les Grecs; l'autre, un article très-agréable sur Ruisdaël, où se trouve bien exprimé le caractère distinctif de cet excellent peintre de paysage.

Dans cette même séance l'Athénée des Arts a proposé les huit questions littéraires suivantes.

Ire. question. La multiplicité et la diversité des

grammaires sont-elles nuisibles ou profitables à l'enseignement public?

IIe. Les principes de la langue française sont-ils aujourd'hui déterminés avec une exactitude telle qu'on puisse les présenter et les développer dans un ouvrage élémentaire destiné à l'enseignement de la jeunesse, et quelle seroit la meilleure méthode à suivre dans l'exposition de ces principes?

IIIe. Quelles sont les améliorations qu'a éprouvé le système grammatical de notre langue, depuis Regnier-Desmaretz jusqu'à nos jours?

IVe. Quelles sont les modifications que la langue française a reçues depuis le règne de Louis XIV? A-t-elle acquis, sous le rapport de l'élocution, plus de régularité, plus de clarté, plus de précision?

V^e^. Quelles sont les modifications que l'usage tend à introduire dans la langue vivante?

VIe. Lorsque dans un état de civilisation très-avancée le génie d'une langue paroît être fixé par de grands écrivains, quels seroient les moyens d'en prévenir l'altération? . . . . . .

VIIe. Pourquoi les progrès de la langue chez les poëtes, ont-ils généralement précédé les progrès de la langue chez les auteurs en prose?

VIIIe. Quel seroit le meilleur plan d'un dictionnaire de la langue française? quels sont les défauts des principaux ouvrages de ce genre que nous possédons? en existe-t-il qui puissent servir de modèle? . . . . . .

Arrêté pris par l'Athénée des Arts en comité général, le 4 frimaire an 14.

Art. Ier. Les huit questions présentées par la Classe des Belles-Lettres, et le présent arrêté, seront

imprimés pour être distribués dans la prochaine séance prochaine.

II. Les membres de l'Athénée sont invités à communiquer à la Classe des Belles-Lettres, les travaux dont ils se seront occupés sur une ou plusieurs des questions proposées.

III. Les littérateurs étrangers sont priés d'adresser leurs mémoires, francs de port, à M. le président de l'Athénée des Arts, séant à l'Oratoire, à Paris.

IV. Le but de l'Athénée n'étant point d'établir un concours, ni de prononcer sur le mérite d'un ouvrage à l'exclusion de tout autre, l'époque où les mémoires devront être envoyés n'est pas limitée. A mesure qu'ils parviendront à la Société, la Classe des Belles-Lettres nommera une commission de trois membres pour en faire l'examen. Après le rapport des commissaires, et la lecture dans deux séances successives, la Classe prononcera au scrutin si elle croit le mémoire digne d'obtenir un des degrés de récompense que l'Athénée est dans l'usage d'accorder. Le vœu que la Classe aura émis sera communiqué à l'assemblée générale pour être sanctionné dans la forme établie par les statuts.

V. L'auteur qui dans un seul mémoire auroit résolu d'une manière satisfaisante la totalité des questions proposées, recevra, avec la couronne, une médaille d'or de la même dimension que la médaille d'argent ordinairement décernée par l'Athénée.

VI. Tous les mémoires adressés à l'Athénée, même ceux dont on aura voté l'impression, resteront en manuscrit original déposés aux archives. A la fin de chaque année, la Classe des Belles-Lettres fera un rapport général sur les différens mémoires qui, en présentant des vues utiles, n'auroient pas entiè-

rement rempli les conditions exigées pour avoir droit à l'un des degrés de récompense.

Nota. Les différens degrés d'encouragement fixés par les statuts de l'Athénée, sont : 1°. Un compte favorable en séance générale; 2°. La mention honorable en séance publique; 3°. La médaille; 4°. La médaille et la couronne, la lecture en séance publique et l'impression dans les mémoires de la Société.

Le rapport de M. Léger sur les questions faisant partie de la 76e. séance publique, sera imprimé avec cette séance.

Un anonyme écrit à M. de Lalande, qu'un Allemand très-renommé dans plusieurs branches des sciences, mais trop modeste pour publier les fruits de ses travaux, s'étoit voué à l'étude de l'astronomie et de la géographie mathématique. Il fit, il y a 50 ans, un calcul pour déterminer les courses des planètes autour du soleil, qu'il regarda comme la solution exacte du grand problème de l'année cyclique ou platonique, sur laquelle on peut consulter l'astronomie de M. de Lalande, 3e. édition, art. 1574.

Comme je suppose, ajoute l'anonyme, que les idées de ce savant ne sont pas connues, je prends la liberté de vous communiquer tout ce que je fus en état d'en saisir, et je ne doute pas que vous ne puissiez juger, et des observations sur lesquelles se fondent son calcul, et des conclusions qui en résultent; en cas que vous trouviez ces dernières dignes de votre attention, j'ose vous prier de vouloir bien publier vos remarques sur ce sujet, par le moyen du *Magasin Encyclopédique* de M. Millin.

L'auteur de notre hypothèse a supposé que les six

planètes, alors connues, finissent leur course autour du soleil,

	jours			
Mercure...en.....87	23h	14'	1''.
Vénus.....—.....224	17	1	24.
La Terre...—.....365	5	49	12.
Mars.....—.....686	22	10	50.
Jupiter....—.....4330	10	47	33.
Saturne....—....10746	22	36	28.

Cela supposé, il fit des calculs pour trouver dans combien de nos années solaires toutes les planètes de notre système auront fini le grand cycle solaire, de sorte qu'alors elles seront parvenues toutes à la fois aux points du commencement de leurs courses respectives.

Je ne sais rendre compte des motifs qui lui firent adopter le cycle de 280000 de nos années solaires pour base de ses calculs.

Cependant, adoptant ce cycle, soit par hasard, ou soit plutôt déterminé par les calculs précédens, qui sans doute sont perdus pour jamais, il trouve que pendant cette période de 280000 années, les planètes de notre système se roulent autour du soleil,

Mercure.....	1, 162577 fois.
Vénus.....	455122.
La Terre.....	280000.
Mars.....	148878.
Jupiter.....	23616.
Saturne.....	9516.

M. de Lalande a répondu que les révolutions transcrites ci-dessus sont exactes. Il avoit beaucoup de peine à croire qu'elles recommencent toutes au bout de 280 mille ans; mais il s'est assuré que l'auteur avoit raison, du moins les différences sont très-pe-

tites, et il seroit charmé de savoir le nom de cet habile calculateur.

La médaille que l'Institut décerne chaque année pour l'équinoxe, au meilleur ouvrage d'astronomie, d'après la fondation de M. de Lalande, a été adjugée à M. Svanberg, astronome suédois, qui vient de publier la mesure du degré de la terre en Laponie, pour laquelle on a reconnu l'erreur de 200 toises qu'il y avoit dans la mesure faite en 1736, et dont les causes sont indiquées dans l'Histoire de l'Astronomie pour 1805, publiée dans ce journal.

THEATRES.

Théatre de l'Opéra.

Nephtali, ou *les Ammonites.*

Le succès qu'ont obtenu les Oratorio en action, surtout celui de Saül, ont engagé les administrateurs de l'Opéra à en faire jouer un tous les ans à l'époque de la semaine sainte. Nephtali n'a pas trompé leur attente. C'est un poëme régulier assez intéressant.

Hareb, roi des Ammonites, fait enlever le jour même de leur mariage, *Nephtali*, fils du grand prêtre des Juifs, et *Rachel* son épouse. Ils sont entraînés et condamnés à périr ou à sacrifier au dieu *Moloch*. Ces courageux Israëlites préfèrent la mort à l'apostasie : leur supplice se prépare. Mais *Eliezer*, frère de Nephtali, s'est introduit déguisé auprès d'Hareb ; le roi donne dans le piége d'Eliezer, qui le livre à ses lévites, et arrache à la mort son frère et

son épouse : les autels de Chamos et de Moloch sont renversés.

L'auteur de cet ouvrage a gardé l'anonyme ; celui de la musique est M. Blangini. Sa composition est douce et gracieuse ; mais on peut lui reprocher de manquer de force. Il a mieux réussi dans le sentiment et l'harmonie que dans les chœurs et les grands morceaux.

Les décorations et les ballets sont très-agréables.

Théâtre de l'Impératrice.

Le Père rival, ou *l'Amant par vanité*, *comédie en trois actes et en vers par M.* Dupaty.

Il est assez invraisemblable qu'un père se montre par vanité le rival de son fils, et qu'après avoir voulu lui enlever sa maîtresse, il retourne à une autre parce que son fils a fait semblant de l'aimer. Tel est pourtant le fond de l'Amant par Vanité ; fond très-léger sans doute, mais que de jolis détails ont su rendre agréable. On y a trouvé trop de fleurs ; encore si elles étoient variées ! mais ce sont toujours des roses ; et un parterre qui n'offre que des roses a beau être joli, sa monotonie fatigue bientôt. Si l'on est sévère pour M. Dupaty, c'est qu'on sait qu'il peut mieux faire. On ne demande qu'aux riches, et M. Dupaty qui l'est beaucoup, en fait d'esprit, pourroit en faire meilleur usage. Il ne suffit pas de faire une grande dépense, il faut encore dépenser à propos. L'Amant par vanité offre quelques scènes d'un comique agréable ; celle de la fin, où le fils marie son père, est une nouveauté piquante. Quoiqu'en général la pièce soit trop du même ton, elle n'en est pas moins très-agréablement versifiée.

La Comédie aux Champs-Élysées, en un acte et en vers.

C'est un hommage à Colin d'Harleville, dont la perte récente vient d'affliger les Muses et l'amitié. Le motif étoit louable, l'exécution est un peu foible. La pièce est composée de quatre scènes, dans lesquelles Aristophane, Ménandre, Piron et Goldoni tiennent conseil sur la manière dont ils célébreront l'anniversaire de l'arrivée de Molière aux Champs-Elysées. Laforêt, servante de Molière, vient mêler son babil à celui des quatre poëtes; elle est suivie de La Fontaine, qui propose de jouer devant Molière une comédie de Colin : on n'est plus embarrassé que du choix, lorsque Thalie, couverte d'un crêpe funèbre, vient d'un air affligé apprendre sa mort à nos poëtes. Comme on se réjouit là-bas de ce qui nous afflige ici, ces messieurs vont gaîment au-devant du nouveau venu, et improvisent les couplets qu'ils doivent chanter devant lui. Je crois que si La Fontaine et Piron les eussent faits de leur vivant, ils eussent été meilleurs; mais il faut pardonner à des morts de radoter un peu, et de n'avoir plus des idées neuves et fraîches. L'ouvrage, au fait, a été applaudi, peut-être en faveur de l'intention; mais les auteurs ont été demandés, ce sont MM. Rougemont et Pilon.

Théatre du Vaudeville.

Rubens dans sa jeunesse.

Certes, Rubens ne vieillira pas au théâtre. Ce n'est qu'un avorton conçu sans règles et sans goût. Pour ne point parler au figuré, on a vu que cette pièce étoit l'ouvrage d'un homme qui n'avoit nulle connoissance

de la scène. Elle s'est traînée froidement jusqu'à la fin, et on est venu annoncer que c'étoit le premier ouvrage de son auteur. S'il étoit jeune, on pourroit concevoir de son essai quelques espérances; mais c'est, dit-on, un homme de 40 ans. Il a attendu un peu tard pour débuter par un vaudeville.

La belle Hôtesse.

Quelques éclairs d'esprit et des couplets à la mode n'ont pu procurer à la Belle Hôtesse un grand succès. Un amant infidèle, ramené à son premier amour par une femme qui ne l'aime pas, n'a rien offert de neuf. On a trouvé assez singulier que la Belle Hôtesse fût assez bien avec le ministre pour disposer d'une pension et d'une lieutenance. Voilà tout ce qu'il y a de remarquable dans ce petit ouvrage, dont le premier mérite étoit d'offrir madame Belmont dans le rôle de la Belle Hôtesse.

Les auteurs sont MM. Chazet et Vallée.

Agnès Sorel, comédie-vaudeville en trois actes, par MM. Bouilly *et* Dupaty.

Les rois jusqu'à présent furent du domaine de la tragédie. Il étoit rare que même dans une comédie noble, on osât en introduire. Comment croire que le petit vaudeville eût formé le projet d'en mettre un sur la scène où Piron, Dancourt et Santeuil nous ont fait rire avec leurs couplets grivois. Il est vrai que les auteurs ont choisi un pauvre sire. Ce Charles VII qui perdoit son royaume si gaîment, qui pensoit à des bals et à des fêtes pendant que les Anglais ravageoient son royaume, et que l'on surnomma le Roi de Bourges. Son indolence et sa foiblesse sont deve-

nues d'autant plus célèbres, que son règne fut fertile en grands guerriers. La France doit se faire honneur des Richemont, des Lahire, des Dunois et de la fameuse Jeanne d'Arc, sur la mémoire de laquelle un grand poëte sera toujours blâmé d'avoir jeté du ridicule. La fin malheureuse de Jeanne, aussi déshonorante pour les Anglais qui l'assassinèrent, que pour le roi qui souffrit sa mort et ne la vengea point, auroit dû lui sauver l'affront des vers de Voltaire.

Revenons à Agnès. Elle est encore aussi vertueuse que belle, lorsque la pièce commence. Charles VII est déguisé en simple chevalier, et file auprès d'elle le parfait amour; une blessure légère qu'il s'est faite au genou en tombant de cheval à la chasse, lui sert de motif pour rester au château habité par Agnès; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que personne ne sait où il est; ses généraux même ignorent sa cachette. Il est plaisant de voir un roi de France perdu; aussi Dunois le cherche-t-il partout. Il arrive, par hasard, au château de la Meignelaie, et reconnoît le roi: mais il ne le nomme pas, le roi lui a fait signe d'être discret. Cependant il est le rival de Charles; ici s'élève une lutte singulière entre le sujet et son prince, ils se défient; mais tout le monde sait qu'Agnès aime le roi, qu'il n'a qu'à se nommer pour faire tout finir. Charles, pour se défaire de Dunois, le nomme généralissime de ses armées, et lui donne l'ordre de partir sur-le-champ. Dunois, comme généralissime, ordonne à tous les officiers de rejoindre leurs drapeaux, et Charles, qui n'est au château qu'un simple officier, se voit forcé de partir ou de se nommer. C'est en ce moment que l'on vient annoncer que les Anglais sont maîtres de Paris, et que le royaume est perdu si Charles ne se montre pas. Il hésite encore! Agnès l'a reconnu, et lui fait un beau

sermon pour l'engager à la quitter. Le roi commence à entendre raison, il se décide, et Dunois s'écrie : la France est sauvée! Voilà toute la pièce. Les épisodes ne sont pas heureux. Le petit page ne fait qu'aller et venir sans sujet. L'oncle d'Agnès, qui se méfie de Dunois, et l'envoie promener dans un labyrinthe pour laisser Agnès seule avec Charles, fait un très-sot rôle. Il y a encore une petite cousine fort amoureuse du page, et un sire de la Rapinière, gentillâtre sot et poltron, dont les propos n'ont point fait rire. Il parle à tout moment de son grade dans l'arrière ban, et de ses odes, quoique alors les gentilshommes fissent *fort peu d'odes*. Le style de la pièce nous a paru négligé ; il s'y trouve des phrases hasardées, des expressions triviales. C'est en vain que madame Belmont s'est montrée dans la belle des belles, elle n'a pu désarmer la critique; il y a eu presque autant de marques d'improbation que d'applaudissemens. On dit que les auteurs ont fait beaucoup de coupures; la pièce péchera toujours par le fond; elle manque d'intérêt et de gaîté : l'un ou l'autre doit cependant être la base de tout ouvrage dramatique.

LIVRES DIVERS (1).

Botanique.

Double Flore parisienne, ou *Description des plantes qui croissent naturellement aux environs de Paris, distribuées suivant la méthode naturelle d'une part, et suivant le système de Linnée de l'autre, avec l'indication de leur emploi dans la médecine, les arts, l'économie domestique, etc.*; par J. D. D.... Un vol. in-18. Se vend à Paris, chez *Treuttel* et *Würtz*, libraires, rue de Lille, n°. 17; chez *Gabon*, libraire, place de l'École de Médecine; et chez *Latour*, libraire, grande cour du Tribunat, près les galeries de bois.

On pourroit croire, d'après le titre de cet ouvrage, qu'il a uniquement pour objet de faire connoître les plantes qui croissent aux environs de Paris, et qu'ainsi son utilité est circonscrite dans les limites d'une localité particulière. Il présente cependant un intérêt dont l'importance est beaucoup plus générale, qui est relatif à la science considérée en elle-même, et indépendant de toute circonstance de lieu. On voit que l'auteur a eu principalement pour but de faciliter, aux personnes qui commencent l'étude de la botanique, la connoissance et l'application de la méthode naturelle; et, sous ce rapport, son ouvrage est un véritable livre élémentaire destiné à propager l'usage de cette méthode, dans la-

(1) Les articles marqués d'une * sont ceux dont on donnera un extrait.

quelle seule consiste la science réelle, à moins qu'on ne veuille la réduire à ne se composer que d'une nomenclature stérile et de classifications arbitraires. Un ouvrage de cette nature n'étant point susceptible d'analyse, nous nous bornerons à donner un aperçu du plan que l'auteur a suivi.

L'ouvrage est composé de deux parties distinctes, mais qui sont cependant en rapport l'une avec l'autre, et se prêtent un appui mutuel. La première, consacrée à la méthode naturelle, commence par une exposition développée de cette méthode et des principes qui lui servent de base. Cette exposition est suivie de la description détaillée de tous les genres de plantes dont on trouve des espèces aux environs de Paris, distribués en familles et en classes naturelles, d'après les ouvrages de Jussieu, Ventenat et Gærtner. Chaque classe est accompagnée d'un tableau analytique des ordres qu'elle renferme, qui conduit immédiatement à chacun de ces ordres par le moyen d'une dichotomie successive de caractères exclusifs mis en opposition. Ces tableaux, qui ont dû coûter beaucoup de travail à l'auteur, sont destinés à épargner des tâtonnemens incertains aux personnes qui ne sont pas encore familiarisées avec la méthode naturelle pour distinguer les diverses familles des plantes à leur physionomie, et qui, sans ce secours, seroient souvent obligées de consulter tous les ordres d'une classe avant de parvenir à celui qui seroit l'objet de leur recherche.

A cette première partie en succède une seconde, dans laquelle les espèces qui composent la Flore parisienne sont décrites et rangées suivant le système de Linnée. Chaque plante y est désignée par son nom latin et français, et par la phrase spécifique qui la caractérise ; son habitation, sa durée, la couleur de

ses fleurs, son emploi dans la médecine, les arts, l'économie domestique, etc., y sont indiqués d'une manière abrégée. Cette seconde partie n'offre par elle-même qu'un intérêt local; mais elle se trouve liée à la première au moyen des genres qui se correspondent de l'une à l'autre par des numéros de renvoi. De cette manière, les deux méthodes peuvent s'entr'aider et se servir mutuellement d'épreuve.

Tel est le plan de cet ouvrage, qui nous a paru exécuté avec soin. Nous ne doutons pas qu'il ne soit accueilli avec intérêt par les amateurs de la Botanique. F. H.

D. Caroli Ludovici WILLDENOW, *Bot. et Hist. nat. prof., etc., Hortus Berolinensis, etc.*; c'est-à-dire, *Jardin de Berlin*, ou *Figures et Descriptions des plantes rares et peu connues qui se cultivent dans le jardin royal de botanique de Berlin.* Quatrième fascicule. A Berlin, chez F. *Schuppel.* 1805. In-folio.

Dans cette livraison, M. Willdenow offre quarante-huit plantes rares qui ne le cèdent en rien aux précédentes, ni par la netteté et la précision des descriptions, ni par la beauté naturelle des figures.

Géranium pinceau, PELARGONUM *penicillorum*; *Nénuphar étranger*, NYMPHÆA *advena*; *Nenuphar odorant*, NYMPHÆA *odorata*; *Hemionite blanchâtre*, HEMIONITIS *dealbata*; *Acrostiche à poussière blanche*, ACROSTICHUM *calomelanos*; CENTAURÉE *pubescente*, CENTAUREA *pubescens*; SAXIFRAGE *printannière*, SAXIFRAGA *vernalis*; ANEMONE *pigamon*, ANEMONE *thalictroides*; SIGNET *pubescent*, CONVALLARIA *pubescens*; PARCELLE *hispide*, HYPOCHAERIS *hispida*; LIONDENT *ovale*, LEONTODON

Leontodon obovatum ; Bourbone ailée, Borbonia alata.

Cette charmante collection peut servir et plaire aux botanistes et aux amateurs, surtout aux directeurs et aux cultivateurs de jardins botaniques, parce que l'on y indique le sol et les lieux propres à conserver chaque plante (1). Willemet.

Anatomie.

Sectiones Cadaverum Pathologicæ, quas pro gradu doctoratus summisque in medicinâ honoribus ac privilegiis, in Academiâ Lugduno-Batavâ, rite consequendis, eruditorum examini submittit Corn. Joann. Kneppelhout. A Leide, chez *Haak* et compagnie. 1805. In-4°. de 67 pag., accompagnées de deux planches.

Disciple distingué du savant professeur G. Sandifort, M. Kneppelhout rend compte, dans cette dissertation inaugurale, de cinq observations qui concernent spécialement des maladies de l'œsophage et de l'estomac. Les deux planches qui sont à la suite de sa dissertation, lui ont été fournies de la collection de dessins pathologiques recueillis par M. Sandifort, et qui sont l'ouvrage de la propre main de ce célèbre anatomiste. P. H. M.

Médecine.

Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc.; par MM. Corvisart, premier médecin de l'Em-

(1) Le quatrième volume du *Species Plantarum* de Willdenow, vient de paroître à Berlin. Il renferme la Gynandrie et la Monoécie. L'on y trouve presque toutes les plantes découvertes depuis Linnéus.

pereur; Le Roux, médecin ordinaire de S. A. I. le prince Louis; et Boyer, premier chirurgien de l'Empereur, tous trois professeurs à l'Ecole de médecine de Paris. A Paris, chez *Migneret*, imprimeur, rue du Sépulcre, n°. 20, et *Méquignon*, l'aîné, rue de l'Ecole de Médecine, n°s. 8 et 9. *Mars* 1806.

Ce cahier faisant partie du XIe volume, contient: *Suite du mémoire sur la Phrénésie;* par M. *Frédéric* Chardel, médecin. — *Observation sur le Tétanos;* par M. Pinaire, médecin à Etampes. — *Observation sur la conformation vicieuse, dans laquelle la vessie ne présentoit que sa paroi postérieure, etc.;* par M. *Edouard* Petit, médecin. — *Histoire raisonnée des maladies observées à Naples pendant le cours entier de 1764*, traduite de l'italien de *Michel* Sarcone; par *F. Ph.* Bellay. — *Mémoires de la Société médicale d'Emulation de Paris, pour l'an X.* — *Mémoire pour servir à l'Histoire naturelle des Sangsues*, par *P.* Thomas, médecin.

Finances.

Sur la Banque de France, les causes de la crise qu'elle a éprouvée, et les moyens d'en prévenir le retour; avec une théorie des Banques. Paris, chez *Delance*, imprimeur-libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny. 1806. In-8°. de 70 pag.

Le point discuté dans cet ouvrage a été l'objet d'un rapport fait à la Chambre de Commerce de Paris par une Commission spéciale. L'auteur y expose avec beaucoup de précision et de clarté comment les Banques se sont formées et ont dû se former; donne l'histoire succincte des quatre premières crises éprouvées à Paris par les Banques d'escompte; parle de l'utilité des

Banques pour les Gouvernemens ; détaille les causes de la dernière crise qu'a éprouvée la Banque de France, et les funestes effets de cette crise ; enfin il propose les moyens de prévenir tout événement capable de suspendre ses opérations et de porter atteinte à son crédit. Cet opuscule, solidement écrit, est de M. Dupont (de Nemours), membre et secrétaire de la Chambre et de la Commission de Commerce de Paris.

Des différentes Banques de l'Europe. A Paris, chez *Lamy*, quai des Augustins, n°. 21 ; et *Garnery*, rue de Seine, hôtel Mirabeau. 1806. In-12 de 72 pages.

L'auteur de cet opuscule, après avoir défini le mot *Banque*, et en avoir donné une idée générale, jette un coup-d'œil rapide sur toutes les Banques existantes en Europe. Il en décrit les constitutions diverses, et développe les opérations de chacune d'elles. Ce n'est au reste qu'un *Extrait du tome XI du nouveau* Denisart, in-4°. continué par M. Calenge. Il a été jugé d'une telle importance, qu'on a cru devoir l'imprimer et le publier à part.

Mythologie.

Les Monumens antiques expliqués par la mythologie, en forme de dictionnaire ; ouvrage élémentaire, orné de gravures, dans lequel on comprendra les costumes des anciens et des peuples modernes ; publié, dessiné et gravé par Laurent Guyot ; *rédigé par* Alexandre Lenoir, *administrateur du Musée des Monumens français.* Tome Ier. In-8°. A Paris, chez *Levrault* et *Schoell*, rue de Seine-St.-Germain. 1806.

Il est assez naturel de chercher à connoître la

cause avant l'effet. Or, l'histoire mythologique et fabuleuse ayant dû précéder toute représentation qui y est analogue, et ayant fourni un nombre infini de sujets aux anciens artistes, c'est nécessairement par elle et avec son secours que les monumens doivent être éclaircis. Il étoit donc plus exact, ce semble, d'intituler cet ouvrage *la Mythologie expliquée par les monumens*, etc.

Tous les sujets qui composent ce recueil sont gravés au trait, et d'après les meilleures productions de l'antiquité; c'est du moins ce qu'on assure dans un avertissement. Le texte en donne l'explication ou plutôt l'histoire; mais nous sommes étonnés que l'auteur ait omis d'indiquer les modèles d'après lesquels on a opéré, et le lieu et les ouvrages où ils se trouvent. Cela devenoit essentiel et pour donner plus de prix aux monumens représentés, et pour inspirer plus de confiance. Cette omission n'empêchera point que ce portefeuille ne soit de quelque utilité aux peintres, aux statuaires, aux calcographes, qui, comme nous, rendront justice au talent de M. Guyot et au zèle de M. Lenoir pour le progrès des beaux-arts.

Le volume que nous annonçons est le premier de l'ouvrage, et orné de 50 gravures; il en paroîtra au moins deux par année.

Chaque volume coutera 12 francs aux souscripteurs, et 15 fr. pour ceux qui n'auront pas souscrit au premier mai, époque à laquelle paroîtra le second volume.

MM. les souscripteurs qui souscriroient pour l'année, recevroient les deux vol. francs de port dans toute la république.

Le prix du papier vélin, tiré à très-petit nombre, sera de 48 fr. pour deux vol. par année, et le port

en sus pour ceux qui n'auront pas souscrit. Les épreuves seront délivrées selon le rang d'inscriptions à MM. les souscripteurs.

On souscrit à Paris, chez L. *Guyot*, graveur et éditeur du Musée des Monumens français (1), rue des Mathurins-Saint-Jacques, n°. 12; M. *Lenoir*, au Musée des petits-Augustins; *Landon*, peintre, quai Bonaparte, n°. 23, au coin de la rue du Bacq; *Levrault* et *Schoell*, rue de Seine-Saint-Germain.

Chronologie.

Concordance de l'ère des Français, décrétée le 5 octobre 1793, avec les années du Calendrier grégorien, depuis le 1er. vendémiaire an II jusqu'au 1er. pluviose an XXVI inclusivement; ouvrage utile aux jurisconsultes, négocians, gens d'affaires, etc; par L. M***. A Paris, chez *Égasse* et *Poupart*, rue Saint-Jacques, n°. 12. 1806. Prix, 40 cent.

Voici quelle est la disposition de cet ouvrage. On a placé au haut de chaque page le nom du mois du Calendrier républicain, et au-dessous de ce mois se trouvent les ans, mois et jours du Calendrier grégorien, correspondant au Calendrier républicain. Les jours du mois de ce dernier Calendrier sont placés dans la première colonne à gauche, et ceux du Calendrier grégorien qui leur correspondent, sont dans les colonnes au-dessous des années correspondantes. On voit que l'an II correspond à l'an 1793; que l'an III correspond à 1794; que l'an V correspond à 1796; et ainsi de suite.

(1) Le sixième et dernier volume de cette collection, et la Table historique et analytique de tout l'ouvrage, sont sous presse.

Les éditeurs préviennent que quoique l'usage du Calendrier républicain ait été suspendu depuis le 10 nivose an XIV (1^cr^. janvier 1806), ils ont cru nécessaire de continuer cette concordance jusqu'à l'an XXVI, afin de donner la date de l'échéance des obligations et des baux dont l'époque est rapportée au Calendrier républicain; mais on s'est contenté, pour les années postérieures à l'an XIV, d'indiquer au bas de chaque page le premier jour du mois relaté au haut de cette page; par ce moyen, on pourra toujours faire rapporter les jours de ces mois à ceux qui sont déjà indiqués.

MORALE.

ÉLÉMENS de Morale à l'usage des maisons d'éducation; par M. l'abbé CASSEGRAIN. Seconde édition, augmentée de plusieurs chapitres, de sentences tirées des meilleurs poëtes Français, placées à la fin de chaque leçon, et d'une gravure. 1 vol. in-18. Prix, 1 fr. 50 cent. Paris, *Demoraine*, imprimeur-libraire, rue du Petit-Pont, n°. 18.

MORALE RELIGIEUSE.

BEOEFFENINGSLEER, etc. C'est-à-dire, *Ascétique*, ou la *Connoissance des moyens de vivre dans le bonheur et la sainteté, comme un véritable disciple de Jésus-Christ; ouvrage où l'on expose les maladies de l'esprit et du cœur contraires à la saine pratique du christianisme, ainsi que leurs causes et leurs moyens curatifs; par* Ewald KIST, *pasteur à Dordrecht.* Tome I, Ire. et IIe. partie, ensemble de 904 pag. A Dordrecht, chez *A. Blussé* et fils. 1804 et 1805. In-8°.

Dans l'introduction de la Ire. partie, l'auteur expose

les motifs qui lui ont fait entreprendre cet ouvrage. Après avoir défini l'ascétique, il déduit la différence de ce qu'il s'est proposé de faire et de ce que d'autres ont fait avant lui. Dans la préface de la IIe. partie, il justifie l'exécution de son plan contre les observations de quelques journalistes hollandais, observations dont nous avouons que quelques-unes s'étoient aussi présentées à notre esprit, et il met dans cette apologie un ton de mesure et de sagesse, dont heureusement il n'avoit pas eu à reprocher l'absence à ses critiques.

M. Kist a partagé son ouvrage en deux sections principales.

La Ire. traite des moyens de parvenir à la véritable pratique du christianisme;

La IIe. des moyens de s'y maintenir et de s'y avancer.

On ne peut nier que l'auteur ne montre, dans cette *Ascétique*, une grande connoissance du cœur humain, jointe à beaucoup de méthode et de clarté. On lui doit déjà quatre volumes de *Sermons* très-estimables et quelques autres productions, toutes marquées au même cachet. L'église de Dordrecht lui a prouvé combien elle sait apprécier son ministère, lorsqu'il y a quelque temps elle s'est vue menacée de le perdre par la vocation que lui avoit adressée celle d'Amsterdam, et qu'il a refusée. — Parmi les écrivains ascétiques mentionnés par M. Kist, nous regrettons de ne trouver ni son compatriote *Thomas à Kempis*, ni *Nicolle*, ni *La Placette*, ni *Roques*, qui, assurément, en valent bien d'autres qu'il cite. — L'auteur annonce qu'il aime mieux soigner davantage la seconde partie de son ouvrage, que de trop se presser de la publier. *Sat cito, si sat bene.*

P. H. M.

Herméneutique sacrée.

Verklaring van Paulus brief aan de Romeinen. C'est-à-dire, *Commentaire de l'Épître de Saint-Paul aux Romains ; par* Paul Bosveld, *pasteur-émérite à Dordrecht.* A Dordrecht, chez Pierre *Van Braam.* 1805. In-8°. de 438 pag.

Ceux qui savent apprécier le mérite animé de la généreuse émulation de se rendre utile, ne peuvent que gémir de la triste infirmité qui, depuis plusieurs années, a tout-à-coup arrêté M. Bosveld dans une carrière où il pouvoit faire encore un bien infini, et privé de son ministère un troupeau qui lui étoit justement attaché. Que de matériaux il avoit amassés pour épurer l'enseignement du christianisme et pour donner en Hollande une meilleure direction à l'herméneutique sacrée ! Grâces soient donc rendues à l'éditeur qui publie du moins une partie de ces estimables travaux ! Les Épitres de Saint-Paul avoient particulièrement occupé M. Bosveld. Son Commentaire sur celle aux Galates, sur celle aux Thessaloniciens, sur le commencement de la 2°. aux Corinthiens, ont déjà vu le jour. Le volume que nous annonçons a pour objet les huit premiers chapitres de celle aux Romains. L'introduction de M. Bosveld est un chef-d'œuvre de discussion et de méthode. Il y traite du temps auquel l'Épître aux Romains a été écrite, et il le fixe aux premiers mois de l'an 54 de l'ère chrétienne; des personnes à qui elle fut adressée, (ce qui lui fournit l'occasion de rechercher savamment la naissance du christianisme à Rome); et enfin de l'occasion et du sujet qui y donnèrent lieu. L'Épitre aux Romains offre non-seulement l'ensemble du système évangélique ou de la doctrine chré-

tienne, tel que Saint-Paul a cru devoir le présenter à ces néophytes, mais encore un assez grand nombre de digressions sur des questions incidentes, spécialement relatives au temps et au lieu où l'apôtre écrivoit. Le commentateur distingue essentiellement ces deux choses, et il les envisage séparément pour y répandre le jour dont elles peuvent avoir respectivement besoin. Le 2°. volume de cet ouvrage est consacré à la seconde partie de sa tâche ainsi déterminée. P. H. M.

Jesaias vertaald en opgehelderd, c'est-à-dire, *Isaïe traduit et expliqué par J. H.* Van der Palm, tom. I. A Amsterdam, chez Jean *Allart*, 1805, in-8°. de 469 pag.

Il y a quelques années que M. *Ancillon* fils, de Berlin, fut couronné à Rouen comme auteur d'un excellent mémoire, où il déduisoit les raisons pour lesquelles, abstraction faite de l'idée de l'inspiration divine, le recueil des livres sacrés mérite encore d'être considéré comme un des monumens éminemment remarquables de l'antiquité. C'est dans le sens de cette abstraction que nous croyons qu'il convient de parler dans ce journal de la nouvelle production littéraire de M. Van der Palm, production qui fait également honneur à son érudition, à sa sagacité et à son goût.

M. V. D. P. est connu comme un orientaliste distingué. Au regret de tous ceux qui cultivent cette branche de littérature, des occupations d'un autre genre l'ont détourné pendant trop long-tems d'une carrière où il s'étoit annoncé avec honneur. L'université de Leide vient de le rappeler à ses anciennes fonctions, et nous en félicitons également et cette

célèbre pépinière de science et le savant professeur. M. V. D. P. n'a pas attendu ce rétablissement pour publier l'ouvrage que nous annonçons, ouvrage fait depuis douze ans; mais nous aimons à croire que ce rétablissement peut avoir été en partie décidé par cet honorable motif. Quoi qu'il en soit, mettons nos lecteurs à portée de connoître et d'apprécier cette publication.

Dans un *avis préliminaire*, l'auteur expose les motifs qui ont de préférence porté ses travaux sur Isaïe; ses principes en fait de traduction, laquelle, surtout pour ce qui concerne la poésie orientale, doit éviter les deux écueils, d'être ou trop libre, ou trop servile; les règles qu'il s'est prescrites pour ses annotations ou son commentaire; il s'est appliqué à y réunir la simplicité, la clarté et la brièveté; il a profité avec sagesse des recherches de ceux qui l'ont précédé dans l'interprétation d'Isaïe, et spécialement de *Vitringa*, *Michaëlis*, *Lowth*, *Koppe*, *Doederlein* et *Hensler*.

Cet avis préliminaire est suivi d'une *introduction* où l'auteur traite succinctement, en autant de paragraphes séparés, des prophètes en général, — des écrits prophétiques, — de la personne d'*Isaïe*, — de l'état du peuple Juif à l'époque où il vivoit, — du contenu, du caractère et de la division de son livre.

Isaïe exerçoit son ministère sous les règnes successifs d'Osias, de Joathan, d'Achaz et d'Ezéchias, rois de Juda, et M. V. D. P. distingue ses prophéties, dans l'ordre non-chronologique où elles se trouvent rangées, en cinq parties capitales.

La première, qui s'étend du premier au douzième chapitre, renferme des prédictions sur Juda et sur Jérusalem; la seconde, du treizième au vingt-troisième chapitre, des charges ou prédictions concer-

nant diverses nations voisines, dont les destinées avoient plus ou moins de connexion avec celles du peuple hébreux ; la troisième, du chapitre vingt-quatre au trente-cinquième, de nouvelles prédictions sur Juda et sur Israël ; la quatrième est historique, et rend principalement compte de la guerre d'Assyrie, sous le règne d'Ezéchias, chap. 36-39; enfin la cinquième et la principale partie annonce la délivrance des Juifs de la captivité de Babylone ; leur sort à venir jusques à la naissance du Messie et au-delà ; la chute de l'idolâtrie, le triomphe de la vérité salutaire, l'affranchissement intellectuel et moral des nations par le fils ou le plus illustre des descendans de David, dans une suite de tableaux remarquables par la chaleur et la force.

Le premier volume, que nous avons sous les yeux, contient les vingt premiers chapitres, c'est-à-dire la première et une partie de la deuxième division indiquée par M. V. D. P., et il offre successivement le texte traduit en langue hollandaise, et l'explication de chaque morceau. La traduction a une espèce de cadence et de coupe poétique, assez souvent dans le genre du dithyrambe, dont la langue hollandaise nous paroît infiniment plus susceptible que la langue française, et que nous désespérerions de rendre dans celle-ci. C'est donc un mérite de l'ouvrage qu'il nous est impossible de faire sentir à nos lecteurs.

M. V. D. P. propose sur le premier chapitre une conjecture ingénieuse, dont nous aimons à faire mention. Il rapporte cette prophétie au tems le plus déplorable de corruption et de calamité du règne d'Achaz. Ce monarque impie fait piller le temple, détruire les vases sacrés, fermer les portes de la maison de Dieu, et suspendre ainsi toute célébration du culte lévitique ; ce qui dura jusqu'à la fin de sa domi-

nation sacrilége. (Voyez le deuxième livre des chroniques, chap. 28, v. 22-25). On s'attend peut-être à voir le prophète réclamer auprès d'Achaz, au nom du Très-Haut, et le sommer de rouvrir le temple, de rétablir le service divin. Mais non ! c'est tout le contraire. Jéhovah approuve la conduite d'Achaz. En vain on le croiroit offensé de cette suppression d'hommages devenus indignes de lui. Les oblations, les sacrifices, les prières de ce peuple lui étoient en abomination ; il ne le regardoit plus comme son peuple. Mais le chemin de la régénération nationale n'étoit point fermé pour cela : des mœurs à défaut de cérémonies ; des vertus en place d'holocaustes ; telle étoit la céleste préférence du Très-Haut. C'est dans ce sublime sens que doivent être entendus les versets 10-18. Du reste, ce chapitre est composé d'interlocutions alternatives de Jéhovah et de son prophète, ce qui lui donne un ton dramatique, et l'anime, pour ainsi dire, de la vivacité de l'action. Jéhovah débute, v. 2 : *Cieux, soyez étonnés*, etc. Le prophète prend la parole au verset 3. Jéhovah reprend au v. 10-18. Le prophète, v. 19-23. Jéhovah, v. 24-26. Le prophète, v. 27-31.

La prophétie des chapitres XIII et XIV, telle que M. V. D. P. se la représente et l'explique, est un chef-d'œuvre de la poésie la plus élevée. Elle a trait à la ruine de Babylone et à la délivrance du peuple de Dieu qui en est la suite. Chap. XIII, Jéhovah est d'abord représenté comme un guerrier qui commande lui-même une armée formidable (v. 2 et 3). L'imagination du poëte lui retrace les scènes de dévastation et de carnage prêtes à s'ouvrir (v. 4-12). Enfin il peint le sort de Babylone, tombée au pouvoir du vainqueur (v. 19-22). Le Chap. XIV est le tableau du peuple d'Israël reconquis par son Dieu ; et au quatrième

verset commence un magnifique chant de triomphe que le prophète met dans la bouche de ce peuple ravi d'admiration et de reconnoissance. On ne nous saura pas mauvais gré d'en placer ici du moins le début :

« Le tyran a-t-il disparu? l'insatiable n'est-il plus? » — Jéhovah a donc brisé la verge des impies, le » sceptre des oppresseurs?..... Que maintenant la » terre est calme et tranquille! elle éclate en cris » d'allégresse. Les sapins élevés et les cèdres du Li- » ban se réjouissent; depuis que tu es abattu, per- » sonne ne vient plus nous troubler. — L'empire » souterrain des morts s'agite à ton aspect, il réveille » les ombres des anciens tyrans; les rois des nations » se lèvent pour aller à ta rencontre. — Tour à tour » ils t'apostrophent et disent : Et toi aussi devenu » comme nous! ta magnificence a été précipitée aux » enfers!.... Des vers sont ta couche et ta couver- » ture. Astre du matin, fils de l'Aurore, comment » es-tu tombé du ciel!.... Ne disois-tu pas dans ton » cœur : Je veux envahir le ciel; je veux asseoir » mon trône au-dessus du firmament?... Tous ceux » qui te contemplent s'arrêtent stupéfaits; est-ce là » celui qui bouleversoit la terre, qui faisoit trembler » les princes?.... Les rois des nations sont là, couchés » avec honneur, chacun dans le monument paternel; » mais toi, comme un objet d'exécration, tu es rejeté » loin de ta tombe..... privé de sépulture, ton ca- » davre, foulé aux pieds, est roulé dans une caverne, » parce que tu as ravagé ton pays, égorgé tes sujets.... » La race des impies est proscrite à perpétuité. »

Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce livre qui, sous tous les rapports, ne peut que faire honneur à M. V. D. P. Deux autres volumes compléteront sa tâche. Le dernier sera terminé par quelques remarques de critique et de philologie qu'il n'a point voulu

mettre dans le corps d'un ouvrage essentiellement entrepris pour les amateurs non-érudits des saintes lettres, classe plus nombreuse peut-être dans la république batave que partout ailleurs. P. H. M.

Beaux-Arts.

Vies et Œuvres des peintres les plus célèbres de toutes les écoles ; recueil classique contenant l'œuvre complète des peintres du premier rang et leurs portraits ; les principales productions des artistes de deuxième et troisième classe ; un abrégé de la vie des peintres grecs, et un choix des plus belles peintures antiques, réduit et gravé au trait d'après les estampes de la Bibliothéque impériale et des plus riches collections particulières ; publié par C. P. Landon, *peintre.* A Paris, chez l'Auteur, quai Bonaparte, n°. 1. 1806. In-4°.

Nous avons déjà fait connoître la première partie de l'œuvre de Raphaël. Le cahier que nous annonçons en est la suite, et contient 63 planches qui représentent l'*Histoire de Psyché*, les *Dieux principaux de la Fable*, plusieurs *Signes du Zodiaque*, la *Sainte-Famille*, les *Vertus théologales*, et divers autres sujets tant sacrés que profanes. On ne peut que répéter ici les éloges que mérite une collection exécutée avec autant d'exactitude que d'esprit.

Athenæum, ou *Galerie française des productions de tous les arts ; journal entrepris par une société d'Hommes de lettres et d'Artistes, et publié par M.* Baltard, *architecte-graveur.* N°. 3. *Mars* 1806. A Paris, chez *Baltard*; architecte-graveur, rue du Bacq, n°. 100.

Ce cahier contient quatre planches.

I. *La salle des séances du Sénat.* C'est un hémicycle entouré de colonnes; le trône de l'Empereur est dans une partie circulaire formée au milieu même du diamètre de l'hémicycle; les statues des grands-hommes dont elle est ornée, portent les noms des sculpteurs qui les ont exécutées.

II. *Monumens antiques des Départemens méridionaux.* Cette planche, gravée d'après le tableau de M. *Robert*, réunit dans un seul site des monumens qui existent en divers lieux de la Provence et du Languedoc : 1°. L'arc triomphal d'Orange; 2°. la maison carrée de Nîmes; 3°. l'amphithéâtre de la même ville; 4°. le pont du Gard; 5° le temple de Diane, près les bains de Nîmes; 6°. le tombeau d'un Romain, à Saint-Remi.

III. *Principes constitutifs de la Beauté.* Cette troisième planche offre l'analyse de la Beauté par *Hogarth*, dans plusieurs figures propres à établir les Principes constitutifs de la Beauté, d'après le système de ce graveur anglais.

IV. *Nouvelle Harpe.* La gravure représente une harpe, perfectionnée par MM. *Cousineau*, père et fils, et qui par sa forme élégante diffère totalement des harpes communes. A. L. M.

Histoire.

Monumens français inédits, pour servir à l'histoire des Arts, et où sont représentés les Costumes civils et militaires, les Instrumens de musique, les Meubles de toutes espèces et les Décorations intérieures des maisons; dessiné, colorié, gravé et rédigé par N. X. Willemin.

En entreprenant cet ouvrage, l'auteur a pour but

spécial d'inspirer aux artistes le désir de traiter l'Histoire de leur patrie; de faire connoître les divers genres de beautés des monumens de la France; d'appeler l'attention des gens de goût, des amis des arts et de leur pays, sur l'indifférence où l'on est pour la conservation de nos anciens monumens, dont le torrent dévastateur de la révolution nous a privé et nous prive journellement (par suite) de ces objets précieux perdus pour l'histoire et les arts.

Tous les monumens sont inédits et dessinés sur les originaux; ceux faits d'après les peintures sont coloriés, pour éviter toute description inutile.

L'ordre chronologique recommencera à chaque volume, et comprendra depuis les plus anciens monumens de la monarchie, jusques et compris le règne de Louis XIII.

Cet ouvrage, en deux volumes petit in-folio, sera précédé d'un discours sur les arts du dessin en France : les planches, accompagnées d'une notice historique, ne seront point numérotées, afin de pouvoir les placer chronologiquement à la fin de chaque volume, ce qui se fera facilement reconnoître par le titre gravé des planches auxquelles les notices correspondront (1).

La première livraison qui vient de paroître, est composée de cinq planches, qui représentent des *Sergens d'armes ; Louis IX* et les mêmes Sergens en habits civils ; des *Sculptures de marbre incrus-*

(1) Il paroit toutes les six semaines une livraison composée de six planches, imprimées sur bon papier, ainsi que le texte, caractère cicéro.

Chaque livraison sera du prix de 12 francs.

Il y aura quinze exemplaires sur vélin, dont le prix sera de 72 francs par livraison.

Nota. On ne recevra le texte qu'à la fin de chaque volume.

tées,

tées, composées par *Jean* BULLANT, et exécutées par *Barthélemy* PRIEUR; une *Bordure d'un des vitraux que Suger fit exécuter dans l'église de l'abbaye de Saint-Denis;* et des instrumens de musique du 12e. siècle. A. L. M.

DESCRIPTION de Paris et de ses Monumens, avec un précis historique et des observations sur le caractère de leur architecture, et sur les principaux objets d'art et de curiosité qu'ils renferment; par *J. G.* LEGRAND, architecte des monumens publics, inspecteur des bâtimens en construction dans la commune de Paris, membre et secrétaire du Conseil des travaux publics du département de la Seine, de plusieurs Sociétés savantes et littéraires; et par *C. P.* LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, membre de plusieurs Sociétés littéraires, auteur des Annales du Musée, etc. etc. Ouvrage enrichi de plus de cent planches, gravées en taille-douce et ombrées légèrement au lavis, avec un plan exact de Paris et de ses embellissemens.

Paris, cette ville célèbre, la patrie des sciences, des arts et du goût, le point de réunion des étrangers, l'objet de leur curiosité et de leur admiration, est à peine connu et apprécié par un petit nombre de ses habitans : son immensité, la multitude de ses monumens publics, souvent masqués par les édifices particuliers, nuisent à la connoissance qu'il seroit intéressant d'obtenir sans s'épuiser en recherches, souvent infructueuses, dans une foule d'ouvrages tant anciens que modernes : les uns sont trop étendus, les autres incomplets, et plusieurs d'un for-

mat qui ne permet pas d'en faire usage en visitant les divers monumens.

Ces considérations et les demandes renouvelées sans cesse par les étrangers, d'une *Description de Paris et de ses monumens*, par un homme de l'art, dans les jugemens duquel on pût avoir confiance, nous ont déterminé à publier cette nouvelle description, faite avec un soin égal, et pour le texte et pour les planches, dans un format commode, et divisée, pour la rendre plus portative, en quatre parties, formant ensemble deux forts volumes in-8°.

La première partie contiendra *les Eglises;* la seconde, *les Palais;* la troisième, *les Théâtres et autres monumens de luxe ou d'utilité publique;* la quatrième, *les Edifices particuliers les plus remarquables par leur importance ou par l'élégance de leur décoration.* Chacun de ces monumens sera présenté en plan et en élévation géométriques, suffisamment détaillés pour en donner une idée exacte à ceux qui ne les ont pas vus, et pour en rappeler le souvenir à ceux qui les auront visités avec quelque attention.

La première partie paroîtra dans le courant du mois de mai 1806; les trois autres se suivront de trois mois en trois mois.

Un plan de Paris, avec les embellissemens qui s'opèrent en ce moment, ou qui sont ordonnés par Sa Majesté, doit être joint à cette collection, et fera connoître la position respective de tous les monumens dont la réunion forme aujourd'hui la capitale de l'univers.

Le temps nécessaire pour graver ce plan avec précision, et l'immensité de ses détails, dont quelques-uns ne sont pas terminés ni même définitivement arrêtés, ne permettent pas de l'insérer dans la pre-

mière partie; mais il paroîtra dans la seconde, s'il est possible.

On se bornera à une simple description historique très-abrégée, pour les édifices qui, offrant peu d'intérêt, n'entreront pas dans la composition des planches, toutes exécutées par un très-habile artiste en ce genre.

Prix: 36 francs les deux volumes, ou 9 francs chaque partie, pour laquelle on ajoutera 1 franc pour les frais de port par la poste.

Les personnes qui feront passer le prix de l'ouvrage entier avant le 20 mai 1806, recevront leur exemplaire sur papier vélin, ou avec les planches sur papier d'Hollande, à leur choix; le tout épreuves avant la lettre. Cette époque est de rigueur pour ne pas retarder le tirage des planches. Après le 20 mai, les exemplaires sur papier vélin seront d'un prix double, selon l'usage. Les exemplaires coloriés sont du prix de 120 francs.

On souscrit à Paris chez C. P. *Landon*, peintre, éditeur propriétaire, quai Bonaparte, n°. 1; et chez les directeurs des postes et les principaux libraires et marchands d'estampes.

Les lettres et l'argent doivent être affranchis.

Bibliographie.

Cours élémentaire de Bibliographie; par M. Achard, *bibliothécaire de Marseille.* Ouvrage qui sera distribué par cahiers de mois en mois, à compter du mois de juillet 1806.

Cet ouvrage manquoit à la littérature française; nous croyons inutile d'en faire sentir l'utilité. Les longues études que l'auteur a faites sur les différentes éditions, sur l'art de la typographie, sur tout

ce qui concerne la bibliognosie, doivent faire espérer que son cours sera très-intéressant. Les manuscrits de l'abbé Rive sont, depuis sa mort, entre les mains du bibliothécaire de Marseille; il les a certainement consultés.

L'abonnement n'est que de 9 francs par an. Il sera distribué chaque mois un cahier de 48 pages au moins, format in-8°., franc de port, dans tout l'Empire.

Antiquités.

Galerie antique, ou *Collection des Chefs-d'œuvres d'Architecture, de Sculpture et de Peinture antiques.* Première division. *Monumens de la Grèce.* 1re. livraison. A Paris, chez *Treuttel* et *Würtz*, libraires, rue de Lille, n°. 17; et à Strasbourg, même maison de commerce, rue des Serruriers, n°. 3.

Ce premier cahier commence par une *Introduction* dans laquelle les éditeurs donnent quelque développement au Prospectus de cet ouvrage, que nous avons publié dans l'un des numéros précédens. On trouve ensuite l'*Abrégé de l'Histoire d'Athènes*, depuis son origine jusqu'à nos jours, suivi d'une *Table chronologique des principales époques de l'Histoire d'Athènes.* Ce texte est accompagné de huit planches, dont les deux premières, A, B, offrent le *Buste antique de Périclès*, des *Médailles d'Athènes* (1), et des *Inscriptions* et *Fragmens* trouvés dans

(1) Il seroit à désirer que ces médailles eussent été gravées de la grandeur de l'original. Elles sont d'une dimension quadruple, ce qui en donne une idée fausse. On peut aussi leur reprocher d'avoir toutes le même caractère; elles ne

cette ville. Les six autres planches représentent le *Plan du Parthénon*, la *Façade principale*, avec deux coupes et les détails de différentes parties de ce fameux temple de Minerve. Tous ces objets gravés au trait, ne peuvent que donner une idée avantageuse du talent de MM. Delettre et Boutrois.

J. L. G.

Antiquités d'Herculanum, gravées par Th. Piroli, *avec une explication par* S. Ph. Chaudé, *et publiées par* F. *et* P. Piranesi *frères.* XXIIe. livraison. — A Paris, chez *Piranesi* frères, place du Tribunat, n°. 1354.

Ce cahier contient la statue d'une *femme en prière.* — Celles érigées à un certain *Marcus Calatorius* et à *Lucius Mammius.* — Un *Saltimbanque africain.* — Trois *statues équestres.* — Celle de *Vulcain* ou d'un *Cabire.* Ces objets forment la fin du cinquième vol. et des bronzes.

Le surplus de cette XXIIe. livraison commence le tome VI, qui doit comprendre les représentations des lampes et des candelabres.

Les monumens antiques du Musée Napoléon, gravés par Thomas Piroli, *avec une explication par* M. Louis Petit-Radel, *publiés par* F. *et* P. Piranesi *frères.* XXIIIe. livraison. A Paris, rue de Grenelle-Saint-Germain, n°. 7.

On trouve dans ce cahier les bustes de *Commode*, de *Septime Sévère*, de *Claudius Albinus*, de *Caracalla*, de *Plautilla*, de *Macrin*, d'*Élagabale*; une *tête de Crispine* une *statue de Septime Sévère.*

ressemblent en rien aux originaux. Il n'en est pas de même des autres monumens, qui sont très-passablement copiés d'après les estampes de M. Stuart. A. L. M.

POÉSIE LATINE.

Delicle poeticæ, edente Theodoro VAN KOOTEN ; *fasciculus VIII*, à Amsterdam, chez Guillaume *Holtrop*, 1805, pag. 207—269.

Laurent VAN-SANTEN avoit donné un recueil sous le même titre, où les amateurs des Muses trouvent réunies un grand nombre de pièces, soit inédites, ou isolément éparses et rares. Il comprend huit *fascicles*, dont les six premiers renferment 144 pages; le septième, *qui pleraque continet carmina Jani Grotii* (ce Janus *Grotius* ou *de Groot*, digne de porter un nom aussi illustre, est mort, en 1784, jurisconsulte à La Haye), n'a point de pagination, mais il est de 94 pages; et le huitième, reprenant la pagination, va de la page 145 jusqu'à 584. Au recueil est joint un *index* complet des pièces qui y sont contenues. M. VAN KOOTEN a commencé son recueil absolument dans le même genre, à Dunkerque, en 1792, *apud Petrum Van Schelle et socios*. Le refuge des patriotes bataves, en 1787, avoit conduit M. Van Kooten, ainsi que son libraire Van Schelle, lui-même joignant à la qualité de savant médecin celle de poëte hollandais très-distingué, dans ce port tutélaire, et Van Schelle y est mort dans son honorable exil. Les quatre premiers *fascicles* sortirent de ses presses. Les trois suivans ont été imprimés à Amsterdam, d'abord chez la veuve Doll, et ensuite chez Holtrop. Le huitième, que nous annonçons, et qui porte la collection, dans son état actuel, à 269 pages, offre la même variété d'auteurs et de sujets que les précédens, et les pièces de M. Van Kooten lui-même n'en sont pas le moindre ornement. Celles-ci sont au nombre de quatre; la première à M. Jé-

rôme de Bosch, prêt à faire imprimer le recueil complet de ses poésies latines. (Ce recueil a paru à Utrecht, en 1 vol. in-4°. de 366 pages, chez Wild et Altheer, 1803). La seconde, qui est la plus étendue, roule sur l'inconstance des choses humaines; la troisième est adressée à M. Publicola Chaussard; et la quatrième célèbre le quarante-cinquième anniversaire de M. Jean Valckenaer, fils unique de l'immortel Louis Gaspard.

Nous aimons à transcrire pour échantillon à nos lecteurs quelques vers de la seconde pièce. L'auteur, après avoir peint le néant de la puissance et de la gloire, ajoute:

At qui sufficit ipse sibi, parvoque beatus,
Arbitrio instabilis denegat ire Deæ,
Et procul a strepitu vulgique a sorde remotus,
Secretò vitam sub lare tutus agit;
Atque animo humanis pariter vitiisque locisque
Altior, ætherias tendit adire plagas,
Regibus hic major, etc.

.....

Una rogi domitrix, virtus æterna triumphat:
Cætera mors stygio condit avara lacu.

P. H. M.

Poésie française.

Le Nouveau Parnasse Chrétien, ou *Choix des meilleures poésies chrétiennes*. A Paris, chez Charles *Villet*, libraire, rue Hautefeuille, n°. 1.

La première pensée que fait naître un ouvrage intitulé *Parnasse Chrétien*, est qu'on va lire une réunion des meilleurs morceaux que la harpe du roi prophète semble avoir inspiré à nos poëtes célèbres.

On s'attend à rencontrer ces hymnes simples et sublimes que l'auteur d'Esther et d'Athalie *traduisit du bréviaire romain.* On compte retrouver le fameux sonnet de Desbarreaux et celui de Regnier dont il est une imitation. On espère admirer quelques-uns de ses cantiques que nous devons à Fléchier, à Massillon, au Père de Latour. On se réjouit d'avoir à relire quelques chants de La Fontaine, de La Harpe, de M. de Fontanes. Cependant aucun de ces morceaux, qui devroient faire la partie essentielle d'un pareil livre, n'ont pas été accueillis par l'éditeur. Mais il faut être juste; malgré ces graves oublis, le *Parnasse Chrétien* n'est pas tout-à-fait indigne de son titre. Les J. B. Rousseau, L. Racine, Le Franc de Pompignan, Léonard, Malfilatre, P. Corneille, Malherbe, Piron, Gilbert, Moncrif, Rolan, Duché, Pelisson, etc., ornent ce recueil, qui fut entrepris, il y a à peu près 60 ans, par le Père Chabaud; et le Père Chabaud ne manqua pas de le grossir de ses odes et de celles de tous ses amis. Le nouvel éditeur n'a pas cru devoir conserver toutes les pièces que la complaisance ou les sujétions de l'amitié avoient fait recevoir. Il en a remplacé plusieurs par de très-beaux morceaux modernes qui sont de M. H. Gaston, Chamfort, Feutry, Noël et Baour Lormian, qui a prouvé, dans son poëme sur le *rétablissement du culte*, l'heureux parti que les Muses peuvent tirer d'un sujet religieux.

Une grande partie du volume que nous annonçons est empruntée à cette institution célèbre, dont Toulouse s'honora pendant tant de siècles, aux yeux de l'Europe savante. L'académie des *jeux floraux* a fourni des poëmes, des idylles et des odes, jadis couronnés par elle, et qui, par cette raison, ne devroient pas être anonymes. Ces pièces sont en si grand nombre,

que nous n'offrirons pas la nomenclature des noms oubliés ; mais que nous ferons particulièrement connoître à l'éditeur, s'il le désire, un homme qui fut doué d'un grand talent et d'un esprit presque universel; un homme qui voulut aux préceptes de l'Evangile substituer ceux de la raison, et la foiblesse de l'homme à la sagesse du Dieu. Voltaire enfin, puisqu'il faut le nommer, a fourni une ode intitulée le *Vrai Dieu ;* ode qu'il a formellement désavouée dans une des notes qui enrichissoient les satires dont le malin solitaire égayoit sa vieillesse. On lui a pris encore son épître *sur la liberté.* Mais, n'en déplaise à l'éditeur, ce n'étoit pas là sa place ; il auroit mieux valu chercher et trouver une ode sur le *repentir*, qui est véritablement de lui, et que Beaumarchais auroit pu placer à la dernière page de la collection de ses œuvres, si Beaumarchais avoit pu connoître et se procurer tout ce que Voltaire a écrit. *Aug.* DE L.

Œuvres complètes de Gilbert, nouvelle édition, 2 vol. in-18.

Il est deux genres de satires : la satire morale et la satire littéraire. La première attaque les vices ; elle les effraye et les combat par l'horreur des peintures qu'elle en trace. Tous les écrivains ont approuvé les flétrissures, tous ont loué la noble et énergique indignation de Juvénal. Mais ils se sont récriés contre celle qui nomme les mauvais auteurs, et défend le goût outragé dans leurs ouvrages. Horace et Despréaux ont paru inexcusables, sous ce rapport, à des juges qui ne les condamnoient pas sans intérêt. Voici comment Gilbert repousse les mêmes reproches :

Vous nommez les auteurs, et c'est là votre crime.

— Ah ! si d'un doux encens je les eusse fêtés,
Vous me pardonneriez de les avoir cités.
Quoi donc ! un écrivain veut que son nom partage
Le tribut de louange offert à son ouvrage,
Et m'impute à forfait, s'il blesse la raison,
De la venger d'un vers égayé de son nom ?
Comptable de l'ennui dont sa muse m'assomme,
Pourquoi s'est-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme ?

La loi du talion est juste. Cependant il est bon de distinguer ce que la muse doit se permettre et ce qu'elle doit se défendre. Sans doute elle n'ira point prostituer ses recherches dans ces *palais* (1) du scandale, ou dans les boudoirs d'une impudique Vénus : elle se contentera de peindre leur honte en disant comme Gilbert :

Ce tableau si fidèle,
L'ai-je déshonoré du nom de mon modèle ?

Je ne prétends pas conclure de ce qui précède, qu'il ne faut nommer que les auteurs médiocres. Si l'on ne doit que désigner ces sangsues publiques, qui ont dévoré, dans l'espace de quelques mois, les ressources d'une année entière pour une armée formidable ; on peut, sans figure, sans épithète caractéristique, nommer un Robespierre, un Vadier, un Verrès, un Néron ; quelle périphrase pourroit être aussi injurieuse que leur propre nom ? A la vérité, les contemporains trouvent rarement des crimes aussi prouvés. L'opinion publique est quelquefois injuste : elle accuse par prévention, et alors le poëte doit s'abstenir de juger. Dans ce cas il imite Gilbert :

(1) Les jardins du palais du Tribunat.

Que dirai-je d'Arcas? quand sa tête blanchie,
En tremblant, *sur son sein se* penche appesan*tie;*
Quand son corps, vainement de parfums inondé,
Trahit les maux secrets dont il est obsédé;
Scandalisant Paris de ses vieilles tendresses,
Arcas, sultan goûteux, veut avoir vingt maîtresses;
Mais en fripon titré, pour avoir leurs appas,
Arcas vend au Public le crédit qu'il n'a pas.

Ce n'est pas sa faute si, dans la corruption générale, une foule de noms viennent s'offrir à la mémoire du lecteur. Il continue : on croit reconnoître MM. de Richelieu et de Fronsac.

Digne fils d'un tel père, Alfort chargé de dettes
Met ses jeunes amours aux gages des coquettes :
Plus philosophe encor, Dorimon ruiné,
Epouse un riche opprobre en épousant Phriné.

Ce dernier vers étoit ainsi dans la première édition de cette satire :

Epouse un équipage en épousant Phriné.

Epouser un équipage étoit une expression hardie ; mais la correction est heureuse.

De pareils tableaux annonçoient un poëte qui devoit être illustre. S'il fut trop sévère pour quelques hommes de lettres, il n'en fit que mieux briller son courage. Il se mesura avec une secte puissante, qui distribuoit la gloire, les places, les pensions et les calomnies. Il osa braver le ridicule de paroître aussi religieux que Racine, Pascal, Bossuet et Fénélon.

Gilbert s'est exercé dans plusieurs genres. Son éloge en prose de Léopold renferme de beaux mou-

vemens d'éloquence ; et ses odes ne sont pas sans mérite. Il mourut jeune, des suites d'une chute de cheval, qui lui ôtoit par intervalle la raison. Quelle perte pour la littérature ! Il étoit dans la misère, lorsqu'il arriva à Paris plein d'illusions poétiques ; mais elles furent bientôt pétrifiées par l'accueil qu'il reçut de l'indifférence et de l'égoïsme. Flétri par ses malheurs, l'infortuné Gilbert accuse ses parens de l'avoir trop fait instruire, et de lui avoir fait abandonner un état utile, où il eût pu devenir heureux et rester ignoré : il eut raison. Il n'est permis de se livrer entièrement à la culture des lettres que dans l'*indépendance ;* et quel est l'homme qui n'a pas des devoirs à remplir ? quel est celui qui ne peut offrir à sa patrie qu'un futile arrangement d'idées, qu'une agréable combinaison de mots ? Gilbert implore dans ses vers la pitié des riches du siècle ; le besoin lui arracha ce cri de la nature : *j'ai faim.* On prétendit lui faire un crime d'en parler souvent. Ces prétendus apôtres-jurés de la bienfaisance, philosophoient comme Sénèque au sein d'une extrême abondance, et ils étoient importunés des prières de celui qui gémissoit d'avoir *faim.* Y auroit-il un certain avilissement, un déshonneur à avouer qu'on est obligé de manger pour vivre?... Sans doute c'étoit un opprobre d'oser vous en avertir, à vous qui ne sembliez vivre que pour manger !... Cependant, dans vos orgies chez les princes, chez les prélats, chez les commis qui vous admettoient à leur table, n'y étiez-vous pas conduits par la bonne chère ? Vos écrits même ne respirent-ils pas cette *faim* qui vous paroissoit si ignoble ? Diogènes modernes, vous cherchiez *un homme*, et vous ne le trouviez que dans le laboureur. L'agriculture étoit pour vous le premier des arts. *Rien de plus noble*, disiez-vous : toutefois si

un bon paysan réclamoit la protection de l'un d'entre vous, votre langage changeoit, et à peine jetiez-vous un regard de commisération sur ce *serf*, sur ce *vilain*... qui n'alloit pas en carosse. — Ce que j'avance ici n'est pas une calomnie; tous le savent, et beaucoup l'ont vu; et Gilbert fut la malheureuse victime de ces âmes de glace. On pourroit presque répéter de lui ce qu'il disoit d'un autre:

La faim mit au tombeau Malfilatre ignoré:
S'il n'eût été qu'un sot il auroit prospéré.

Aug. DE L.

POÉSIE HOLLANDAISE.

HORATIUS LIERZANGEN, etc., c'est-à-dire, *les Odes d'Horace, imitées en vers hollandais, par* Pierre VAN WINTER, fils de Nicolas-Simon. Amsterdam, chez Pierre-Jean *Uylenbroek*, 1804; in-4°. de XVI, 286 et 68 pag. préface, texte et notes.

VONDEL, l'immortel honneur du Parnasse batave, n'avoit laissé qu'une traduction en prose des œuvres d'Horace: il manquoit à la littérature hollandaise une traduction complète en vers de ses odes. M. *Pierre* VAN WINTER a honorablement rempli ce vide, et ce qu'il vient de finir pour cette partie d'Horace, il l'a entrepris depuis pour l'*Enéïde* de Virgile, dont il a déjà publié le Ier. et le IIe. livre. Une connoissance parfaite de l'original latin, jointe à celle de sa propre langue, et un talent éprouvé pour la poésie, rendoient le traducteur d'Horace éminemment apte à la tâche qu'il a entreprise, et lui ont aussi valu un plein succès. Il n'a laissé de côté que l'ode 25 du premier livre, la 10e. du livre 3; les

5e., 8e., 12e. et 17e. du livre 5. Il a admis quelques changemens dans la quatrième ode du livre 1, la vingtième du livre 3, la première et la dixième du livre 4, et la onzième du livre 5. Il professe d'avoir adopté pour son travail le même principe qui a guidé M. Noel dans sa traduction de Catulle. Il dit d'après lui : « J'ai cherché à tenir un juste milieu entre la fidé- » lité servile, qui est une véritable infidélité, et la pa- » raphrase, qui éteint le génie de l'original. » Pour des détails sur la vie et le caractère d'Horace, il renvoie à deux discours hollandais, prononcés il y a quelques années, à Amsterdam, par feu M. Richée Van Ommeren, et qui ont été réunis dans un opuscule très-intéressant sous le titre de *Horace considéré comme homme et comme citoyen.* (Voyez notre notice nécrologique sur Richée Van Ommeren, dans le Magasin Encyclopédique); et à ce que le célèbre Wieland a écrit en allemand sur le même sujet. Ne pouvant offrir à nos lecteurs quelques passages de la traduction que nous annonçons, pour les mettre à portée de l'apprécier, nous aimons mieux leur faire connoître les autres titres littéraires de M. Van Winter, ainsi que ceux de son père Nicolas-Simon Van Winter, qui avoit épousé en second mariage Lucrèce-Guillelmine Van Merke. M. Pierre Van Winter est auteur d'une excellente traduction en vers hollandais de l'*Essai sur l'homme*, de Pope. Il est amateur éclairé des arts, et possesseur d'un des plus riches cabinets de tableaux qu'il y ait actuellement à Amsterdam. Il mérite ainsi d'être inscrit au nombre des cultivateurs distingués d'*Hermathène*, dont a abondé, en tout temps, cette métropole du commerce batave. M. Van Winter père, a publié un poëme en six chants, intitulé le *Fleuve l'Amstel*, 1755, in-4°.; *les Saisons*, en quatre chants, 1769, in-4°. Le théâtre de M. et de madame

Van Winter, née Van Merken, offre, du premier les tragédies de *Monzongo*, en cinq actes (c'est son chef-d'œuvre), et de *Menzikoff*, en 5 actes; de madame Van Winter, les tragédies intitulées *le Siége de Leyde; — Jacques de Ryk; — les Camisards; — Artémines; — Louise d'Arlac; — Sibylle d'Anjou* et *Gélonide*, toutes en cinq actes. Elle avoit de plus publié, avant son mariage un poëme, moral sur le salutaire usage de l'adversité, suivi de poésies diverses (1762, in-4°., réimprimé en 1768); — un poëme héroïque en douze chants, intitulé *David*, 1767, in-4°., réimprimé en 1768; et depuis son mariage, *Germanicus*, poëme épique en seize chants, 1779, in-4°. Il a paru de ce dernier ouvrage une traduction française en prose, à Amsterdam, chez P. J. Uylenbroek, 1787, in-12. Toutes ces productions poétiques de défunts M. et madame Van Winter, sont comptées par les hollandais au nombre des plus beaux ornemens de leur littérature.

P. H. M.

Romans.

Traité sur la physionomie par le sophiste Adamantius, ou extrait des philosophes anciens et des physionomistes modernes; suivi d'un éloge de Lavater, comparé avec Diderot; par M. Meister. Paris, chez *Cussac*, imprimeur-libraire, rue Croix-des-Petits-Champs, n°. 23, in-12 de 62 pages.

Ce petit traité infiniment curieux indique les signes d'après lesquels on reconnoît sur les traits les différentes affections de l'âme. Il est divisé en quatre paragraphes, dont le premier contient des *observations générales;* le second traite du pronostic *des yeux;* le troisième offre des *observations tirées des*

autres organes et parties du corps ; et le quatrième, des *observations tirées du geste et du maintien.*

Quant à l'éloge de Lavater, qui termine cet opuscule, ce n'est autre chose qu'un parallèle très-bien fait et très-juste entre ce théologien et le philosophe Diderot, qui tous deux eurent des rapports de caractère bien remarquables.

Mélanges.

Parsons and Galignani's british library in verse and prose, etc. C'est-à-dire : *Bibliothéque Britannique de Parsons et Galignani, en vers et en prose*, ou *Collection des meilleurs Auteurs anglais*, la plus étendue qui ait paru jusqu'ici, même en Angleterre. N°s. 35 et 37. In-12. Paris, chez *Parsons, Galignani* et Ce., rue Vivienne.

Nous avons eu plus d'une fois occasion de dire, et nous répétons ici volontiers que cette *Bibliothéque Britannique* sera une des meilleures collections littéraires. Le choix des pièces est généralement fait avec goût. Le cahier que nous annonçons contient : 1°. *The Shipwreck*, ou le Naufrage, par Falconer. Ce poëme dont le sujet est triste, se distingue par de grandes beautés, et passe même pour un chef-d'œuvre dans son genre. L'auteur a malheureusement subi le sort de ceux qu'il a chantés. 2°. *The Art of dancing*, ou l'Art de danser, par Jennius. Ce petit poëme est rempli de détails très-gais et très-amusans, qui ne peuvent manquer de plaire aux Français. 3°. *The Progress of Love*, les Progrès de l'Amour, en quatre éclogues, par lord Lyttelton ; dont le portrait orne le frontispice de ce cahier.

Demande faite par le conseil-général du département de la Haute-Loire pour le rétablissement de l'ancien mausolée élevé au mânes de Bertrand du Guesclin. 438

Question proposée par l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Lyon. *Ibid.*

Séance publique tenue le 24 du mois d'août par l'Académie de Marseille. 439

Souscription publique pour le monument à élever à Duplessis-Mornay dans le département des Deux-Sèvres. 440

PARIS.

Discours prononcé n Hulthem, en reme Ferdinand-Marie *Del* d prix de peinture qui i jugé par l'Académie de Ga 445

Notice sur Jean-Pierre *Moët.* 464

Mort de M. *Després.* *Ibid.*

Notice sur Christian *Kalkbrenner.* *Ib.*

Mort de M. *Target.* 466

Notice sur M. *Anquetil.* 467

THÉATRES.

Omasis, *ou* Joseph en Egypte, tragédie en cinq actes; par M. *Baour Lormian.* 468

La Manie de briller, comédie en trois actes et en prose; par M. *Picard.* 471

Le Manteau, arlequinade. 472

Racine, *ou* la Chute de Phèdre, en deux actes et en vers. *Ibid.*

LIVRES DIVERS.

Arithmétique.

Saggio del nuovo sistema metrico col rapporto delle nuove mesure alle antiche mesure Parnesi ed a quelle del Piemonte, di A. *Vassalli-Eandi.* 475

Physique.

Journal de Physique, de Chymie et d'Histoire naturelle; par J. C. *de Lamétherie.* Août 1806. *Ibid.*

Traité élémentaire de Physique; par M. l'abbé Haüy. 474

Technologie.

Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale. Juillet 1806. *Ibid.*

Histoire naturelle.

Annales du Muséum d'Histoire naturelle. Six cahiers. 475

Botanique.

Novæ Hollandiæ plantarum specimen; auctore Jacobo-Juliano *Labillardière.* Fasciculi 17, 18, 19, 20, 21 et 22. 477

Le Jardin de Berlin, *ou* Descriptions et figures des plantes rares ou peu connues qui se cultivent dans le jardin royal botanique de Berlin; par M. Charles-Louis *Willdenow.* VIe. fascicule. 478

Biographie.

Sixième livraison du Cornélius Népos français; par A. D. *Châteauneuf.* 480

Descemettes, Desault, Desfontaines, Dumeril, Fontanes, Fourcroy, Geoffroy, Hallé, Haüy, Hermann, Labouisse, Lacépède, Lagrange, Lalande, Lamarck, Langlès, Lebrun, l'Heritier, Léveillé, Marron, Mentelle, Morellet, Noel, Oberlin, Sainte-Croix, Schweighæuser, Sicard, Silvestre de Sacy, Suard, Traullé, Van-Mons, Ventenat, Visconti, Villoison, Usteri, Willemet, Winckler, et d'autres Savans ou Littérateurs estimables.

On y insère les Mémoires les plus importans sur toutes les parties des Arts et des Sciences; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie également les Découvertes ingénieuses, les Inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des Expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les Séances des Sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'Arts et de Sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des Notices sur la Vie et les Ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin les Nouvelles littéraires de toute espèce.

La correspondance que le Rédacteur entretient avec plusieurs Savans étrangers, et principalement en Allemagne, lui procure beaucoup de Notices qu'on ne trouve point ailleurs.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, chez Delance, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Henget. chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Bosse, *Gerard Street*.
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

(Juin 1806.)

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque Impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de l'Académie de Goettingue, etc. etc.

Prix de ce Journal, tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port:

pour trois mois,..... 9 francs.
pour six mois,..... 18 francs.
pour un an,..... 36 francs.

Les hommes les plus célèbres dans chaque partie des Sciences et de la Littérature, se sont plû à coopérer à cette entreprise utile, et la collection des neuf années du *Magasin Encyclopédique* est devenue précieuse, en ce qu'elle présente une réunion de Mémoires intéressans, qui ne se trouvent point ailleurs, et dont les Auteurs jouissent d'une grande réputation. On y trouve, en effet, des Dissertations, des Mémoires, ou des Opuscules de MM. Alibert, Barbier, Barbié du Boccage, Barthelemy, Bast, Bichat, Caillard, Cavanilles, Chardon la Rochette, Cuvier, Daubenton, Delille,

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Notice sur les Poëtes Alsaciens; par M. *Arnold.* 245

HISTOIRE.

Histoire de la chute de la Dynastie des Ommiades, et de l'avènement des Abbassides au Khalifat. 282

MUSIQUE.

Idées sur la Musique, et particulièrement sur le Mode hellénique, adressées à M. *de Klein* par M. *Fabre-d'Olivet.* 297

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Recherches asiatiques, *ou* Mémoires de la Société établie au Bengale, etc.; traduits de l'anglais par A. *Labaume*, etc. 303

VOYAGE.

Voyage en Italie et en Sicile, fait en 1801 et 1802, par M. *Creuzé de Lesser.* 318

POÉSIE.

Le Voyage du Poëte, poëme par J. B. *de Saint-Victor.* 325

Traduction de la 11e. Elégie de Tibulle; par M. *Kérivalant.* 367

PEINTURE.

Corrections et additions pour un ouvrage de M. Fiorillo, sur l'histoire de la peinture en France; par M. *Nesrgaard.* 332

GRAVURE.

Extrait d'une notice sur la vie et les ouvrages de Joseph Fratrel; par M. *de Klein.* 360

ART VÉTÉRINAIRE.

Observations sur un Mémoire relatif à l'Art vétérinaire. 364

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

Nouvelles des États prussiens. 370

— de Saxe. 401

— d'Angleterre. *Ibid.*

— de Hollande. 403

Nouvelles de Suède. 4

— de Dannemarck. *Ib*

— de Russie. 4

— de la Suisse. 4

— de Rome. 4

— d'Afrique. 4

— d'Amérique. 4

— de France. *Ib*

— de Paris. 4

THÉATRES.

Un Jeu de Fortune, *ou* les Mari nettes. 4

Uthal, opéra imité des Poésies d'C sian. 4

Brutal, parodie d'Uthal. 4

Noir et Blanc. *Ib*

Voltaire chez Ninon. *Ib.*

LIVRES DIVERS.

Sciences et Arts.

Journal de Physique, de Chymi d'Histoire naturelle et des Ar par J. C. *de Lamétherie.* Mar Avril et Mai 1806. 4

Physique.

Nouveau Dictionnaire de Physiqu etc.; par A. *Libes.* 4

Minéralogie.

Journal des Mines, *ou* Recueil Mémoires sur l'exploitation d mines, et sur les sciences et l arts qui s'y rapportent; par M *Coquebert-Montbret*, *Haüy*, *Va quelin*, *Baillet*, *Brochant*, *Fr mery* et *Collet-Descotils.* Janvie Février, Mars et Avril. 4

Géologie.

Propositions géologiques pour serv d'introduction à un ouvrage sur l élémens de la Chorographie, etc par Henri-Gottfried *Obeslin.* 4

Botanique.

Novæ Hollandiæ plantarum spec men; auctore Jacobo-Juliano *L billardière.* Tom. II. 4

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Notice sur les Poëtes Alsaciens (1).

Si les beautés naturelles d'un pays, son importance politique, les événemens dont il a été le théâtre, et le grand nombre d'hommes distingués qu'il a produits, sont capables de réveiller notre attention et de nous inspirer de l'intérêt, l'Alsace, qui mérite d'être citée sous tous ces rapports, peut être regardée comme une des plus intéressantes contrées de l'Europe. Sa position sur les bords d'un fleuve qui, après dix siècles de guerres et de divisions, est redevenu le gardien tutélaire de la frontière des Francs, sa population nombreuse, la richesse de ses productions, l'énergie, l'activité et le courage de ses

(1) Cette notice a été composée par mon ami, M. Arnold, de Strasbourg, docteur et professeur en droit, qui joint une grande littérature à une connoissance très-approfondie de la jurisprudence. Elle est destinée à faire partie de l'*Aperçu de l'Histoire littéraire de l'Alsace* qui doit servir d'introduction à une *Description générale de ce pays;* elle a encore pour but de réfuter l'assertion suivante qui se trouve dans l'*Annuaire statistique du Bas-Rhin de l'an XIII*, par M. Fargès-Méricourt : « Erato et Calliope sont » les muses que l'on cultive avec le moins de succès dans » ce pays, et l'Alsace, qui présente tant d'hommes célèbres » dans les sciences, ne sauroit citer un poëte parmi les » écrivains qu'elle a produits. » A. L. M.

habitans, en font une des provinces les plus importantes de l'Empire français. Enclavée entre le Rhin et les Vôges, elle forme, avec la rive opposée qui se termine aux pieds des montagnes noires, la plus belle vallée qui soit en Europe.

Un grand événement, l'expédition de Jules-César contre les Germains, ouvre l'histoire de l'Alsace, alors habitée par les Rauraques, peuplade celtique de la confédération des Séquaniens, et par plusieurs Tribus germaniques qui s'y étoient fixés lors de l'invasion d'Arioviste. Protégé par ses nouveaux maîtres, ce pays, devenu florissant sous eux, jouit d'un long repos qui fut enfin interrompu par les incursions des Allemands. Ces peuples, que Spartien mentionne le premier, après avoir été, pendant deux siècles, le fléau de la rive gauche du Rhin, malgré les efforts d'Alexandre Sévère et les victoires d'Aurélien, de Postume, de Julien, de Gratien, cédèrent, au commencement du 5e. siècle, leur place à des ennemis plus terribles encore, aux Vandales, qui saccagent Argentorat (Strasbourg), et aux Huns, qui, du fond des déserts de la Haute Asie, viennent fondre sur la Gaule, dans laquelle ils entrent par l'Alsace. Conquise depuis par Clovis, cette province fut réunie à la monarchie des Francs. Le partage de Verdun la joignit au royaume de Lorraine, avec lequel elle passa, un siècle après, sous la domination de l'Empire germanique, et ce n'est qu'après de longues luttes que les traités de Munster et de Rysswik la firent rentrer sous celle de la France.

Les sciences, les lettres et les arts ont été de tout temps cultivés avec succès en Alsace. Un grand nombre de villes, beaucoup de monastères richement dotés et plusieurs écoles savantes, offroient, dès le 9e. siècle, une sûre retraite aux Muses. Les priviléges accordés par les Empereurs d'Allemagne aux plus considérables de ces villes, contribuèrent beaucoup à rendre le pays florissant, et mirent ces petites républiques en état de former les établissemens les plus favorables à la propagation des lumières. L'académie de Strasbourg, créée en 1566, fut, dès son origine, regardée comme une des plus célèbres, et sa réputation ne s'est pas démentie depuis, car c'est à elle que le monde savant doit une foule d'hommes qui se sont illustrés dans tous les genres d'érudition. Les arts ne furent pas non plus négligés en Alsace; et dans le temps que l'étude de la littérature classique commença à fleurir dans les Académies de Sélestad, Strasbourg et Wissembourg, l'on vit à Colmar le pinceau de Martin Schœn embellir les édifices sacrés et les palais des rois. La notice suivante prouvera que l'Alsace, si fertile en grands savans, a de même produit des poëtes dont les noms ne sont pas perdus pour la postérité. En les renfermant dans ce cadre, nous ne ferons que les rappeler aux littérateurs instruits; car qui d'entr'eux ne connoîtroit pas les noms les plus distingués d'un pays dont l'histoire est illustrée par les travaux des Obrecht, des Schilter, des Schoepflin, des Grandidier, des Scherz, des Koch, des Oberlin,

et qui a de tout temps figuré si avantageusement dans le monde littéraire ?

L'ordre chronologique assigne les premières places, dans la série des poëtes alsaciens, à St.-Paulin et Ermoldus. Le premier, un des prélats les plus distingués du siècle de Charlemagne, patriarche d'Aquilée, est l'auteur d'hymnes latines composées à la louange de Dieu. Il étoit, selon quelques historiens, originaire de l'Alsace (2).

Ermoldus Nigellus, appelé aussi Ermenaldus et Helmoldus, moine bénédictin du 9e. siècle, peut être compté parmi les poëtes alsaciens, à cause du long séjour qu'il fit en Alsace (3). Relégué, par ordre de Louis-le-Débonnaire, dont il avoit encouru la disgrâce, dans la ville de Strasbourg, il y composa, pour rentrer en faveur, un poëme latin en vers élégiaques, intitulé : *De rebus gestis Ludovici pii.* L'auteur s'adresse à Louis-le-Débonnaire, qu'il qualifie d'Empereur très-chrétien, et entreprend de se justifier, de manière pourtant qu'on ne sauroit démêler les vrais motifs de sa disgrâce. Peut-être les

(2) V. Grandidier, *Histoire de l'Eglise de Strasbourg*, tom. 2, p. 189. — *Monum. eccles. Aquilcensis*, p. 395.

(3) Selon Muratori qui, dans la préface de son édition du *Poëme d'*Ermoldus, réfute l'opinion de Mabillon, ce poëte est le même qu'*Ermoldus*, abbé d'Agnane en Languedoc, dont il est question dans la biographie de Louis-le-Débonnaire par l'*Astronome*, dans le recueil de Duchesne tom. 2, p. 312, et dans celui de Dom Bouquet, tom. 6, p. 117.

trouvera-t-on dans le caractère de ce prince, qui, faible, crédule et défiant, n'étoit pas toujours en garde contre les surprises de la calomnie.

Les guerres et les autres événemens remarquables arrivés sous Louis-le-Débonnaire depuis 781 jusqu'en 826, forment le sujet principal de ce poëme, qui, quoiqu'il se ressente du mauvais goût et de la rudesse du siècle, contient néanmoins des descriptions qui ne sont pas sans mérite poétique. On rencontre, dans le 1er. livre, des passages intéressans concernant Charlemagne (4). Le poëme est rempli en outre des détails les plus curieux sur les mœurs et les usages de ces temps. On y trouve une description de la cathédrale de Strasbourg; et ce que l'auteur ajoute touchant l'invocation des saints et les cérémonies de ces temps mérite d'être remarqué. Ermoldus parle aussi quelquefois de sa personne et des princi-

(4) Ermoldus, en relatant l'acte solennel par lequel cet empereur nomma son fils Louis successeur, le fait parler de la manière suivante :

» Cæsareum primus Francorum nomen adeptus
» Francis Romuleum nomen habere dedi, »
Hæc ait; et capiti gemmis auroque coronam
Imposuit pignus imperii sobolis.
» Accipe nate meam, Christo tribuente coronam
Imperiique decus suscipe nate simul; »
Tum pater et filius præstandi munere læti
Prandia magna colunt cum pietate Dei.
O festiva dies multos memoranda per annos
Augustos geminos Francia terra tenes!
Francia plaude libens; plaudat simul aurea Roma
Imperium spectant cetera regna tuum!

pales circonstances de sa vie, et fait à cette occasion des aveux très-naïfs (5). Ce poëme valut à son auteur une amnistie complète de la part de Louis-le-Débonnaire, auprès duquel il rentra tellement en faveur, que ce prince le chargea d'une mission importante auprès de son fils Pépin, roi d'Aquitaine.

Le savant Lambecius ayant pour ainsi dire déterré le manuscrit de cet ouvrage dans la bibliothèque de Vienne, en donna pour essai, au public, la préface avec quelques extraits (6). Muratori l'a fait paroître depuis en entier à la tête de la partie II du vol. II des Script. rer. Ital., et c'est sur cette édition que le poëme d'Ermoldus fut imprimé dans la collection de Bouquet et dans le recueil des historiens d'Allemagne de Menkenius.

Un poëte qui brille encore plus parmi les littérateurs du neuvième siècle, et que l'Alsace nommera toujours avec un juste orgueil, c'est Ottfrid de Wissembourg, auteur de la traduction paraphrasée de l'Evangile en vers rimés, regardée avec raison comme un des monumens

(5) Selon l'usage du temps, il fut obligé, en sa qualité d'abbé, de prendre les armes, et de faire partie d'une expédition contre les Bretons révoltés. Mais il ne paroît pas avoir fait dans cette guerre des prodiges de valeur; car il dit lui-même :

Huc egomet scutum humeris ensemque revinctum
Gessi, sed nemo me feriente dolet.

(6) V. *Commentar. de Biblioth. Vindobon.* tom. 2, lib. 2, pag. 359.

les plus anciens et les plus intéressans de la langue théotisque ou tudesque. Retiré dans sa jeunesse à l'abbaye de Wissembourg, fondée par le roi Dagobert II, Ottfrid y avoit embrassé la vie monastique. De là il étoit passé à Fulde pour se former à l'étude des sciences, sous la discipline du savant Raban Maur, directeur de l'école de cette abbaye, et depuis archevêque de Mayence. De retour à Wissembourg, Ottfrid, promu au sacerdoce, fut chargé des écoles de l'abbaye, qui étoient alors très-florissantes. Cet emploi lui laissa encore le temps de composer plusieurs ouvrages qui ont fait passer son nom à la postérité. Il s'acquit bientôt la réputation d'un des plus savans hommes du siècle, avec les titres de philosophe, de rhéteur, de poëte et de théologien. Selon Trithemius (7), Ottfrid commença à se faire connoître dès l'an 843, et par le tems où vivoient les personnes auxquelles il dédia sa traduction métrique de l'Evangile (8), on peut s'assurer qu'il florissoit encore en 868, année dans laquelle il mit la dernière main à cet ouvrage.

Un des principaux objets de l'étude d'Ottfrid, fut de perfectionner et d'enrichir la langue de son pays. Quelques auteurs prétendent même

(7) *Chronicon Hirsaugiense*, tom. I, pag. 19, 28, 29, et *Catalog. illustr. German.* pag. 76.

(8) Ces personnes sont : le roi Louis-le-Germanique, mort en 873, et plusieurs évêques et abbés dont on connoit au juste l'époque de la mort. V. la note de l'abbé Grandidier, *Histoire de l'Eglise de Strasbourg*, tom. II, p. 211.

qu'il acheva la Grammaire commencée par Charlemagne, et qu'il tira beaucoup de secours du travail imparfait de ce monarque (9). Ce qui est certain, c'est qu'Ottfrid est le premier écrivain connu qui se soit exercé à faire des vers rimés dans la langue des anciens Germains. Cet idiôme, peu cultivé jusqu'alors, lui présenta des difficultés presque insurmontables ; et quoiqu'il y régnât déjà ce rhythme fortement marqué, qui est le principal ornement de la langue allemande d'aujourd'hui ; il étoit si rebelle aux lois grammaticales, et offroit si peu de rimes et de sons harmonieux, que l'on a peine à concevoir comment ce moine studieux a pu composer un si grand nombre de vers doux et agréables (10).

L'ouvrage le plus considérable comme le plus connu et le plus estimé d'Ottfrid, est sa traduction métrique de l'Evangile. Ce poëme, pouvoit être chanté en morceaux détachés. Répandu dans le public, il devoit contribuer à faire tomber les chansons profanes et obscènes dont les auteurs ecclésiastiques de ces siècles grossiers se plaignent

(9) V. *Thesaurus linguar. veter. septentrional.* part. 2, pag. 5.

(10) Dans une lettre à Liutbert, archevêque de Mayence, Ottfrid s'exprime sur sa langue dans ces termes : « Hujus enim linguæ barbaries, ut est inculta et indisciplinabilis, atque insueta capi regulari freno grammaticæ artis, sic etiam in multis dictis scriptu est propter litterarum aut congeriem aut incognitam sonoritatem difficilis. » V. Schilterus *Thesaurus antiquit. teuton.* tom. I, pag. xj.

tant (11). On y admire surtout une diction simple et naïve des préceptes de morale exprimés d'une manière touchante, et une clarté dans les idées qui n'est pas le moindre mérite d'un ouvrage destiné à instruire et à éclairer le peuple. Les allusions locales dont il est rempli en faisoient d'ailleurs un vrai poëme national. Dans le livre premier, l'auteur fait l'éloge des habitans de la France orientale, et cet éloge s'applique particulièrement aux Alsaciens, dont il dépeint le caractère avec tant de justesse et de vérité que nous ne pouvons nous empêcher de l'insérer ici. « Ces peuples, dit Ottfrid, sont aussi courageux » que les Romains, et on ne peut nier qu'ils sur- » passent les Grecs en valeur; l'art de la guerre » leur est très-familier, et leur bravoure ne » s'est jamais démentie, soit dans les plaines, » soit dans les forêts. Les richesses ne leur man- » quent pas; prompts à la guerre, ils naissent » tous soldats. Ils habitent dans une terre bonne » et heureuse; leurs demeures sont agréables, » et ils ne cherchent jamais à quitter leur patrie. » Le sol est riche et fertile; leur pays produit » de l'airain, du cuivre, et surtout du fer. » On y trouve encore de l'argent, et l'or même » y est caché sous le sable (12). Leur naturel « les porte au bien, et ils ont du génie pour

(11) V. les *Lettres Dédicatoires d'*Ottfrid.

(12) Le Rhin charie dans son lit des paillettes d'or en assez grande quantité.

» inventer les arts utiles (13). Habiles à se dé-
» fendre contre leurs ennemis, ils sont vain-
» queurs lorsqu'à peine on les a attaqués. Aussi
» ces peuples sont-ils hautement estimés; leurs
» grands et les seigneurs sont de même braves et
» vertueux. Ils sont très-pieux, et ils entendent
» volontiers prêcher la parole de Dieu. Enfin,
» pour tout dire en un mot, ils sont grands guer-
» riers, sages citoyens, et chrétiens religieux. »

Les autres ouvrages en prose et en vers d'Ottfrid, dont parlent Trithemius et Lambecius, ne sont plus parvenus jusqu'à nos tems. Une foule de savans se sont occupés à épurer le texte de ceux qui se sont conservés. Depuis Mathias Flavius Illyricus, à qui nous devons la première édition des paraphrases de l'Evangile, publiée à Bâle, en 1521, nous voyons surtout Lambecius, Freherus, Eccardus, Schilter et Scherz, travailler sur cet auteur intéressant, sur lequel on trouve dans la savante dissertation de M. Frantz, intitulée : *Alsatia litterata sub Celtis, Romanis, Francis*, une notice très-curieuse.

La mort d'Ottfrid n'interrompit point en Al-

(13) Ottfrid prévoyoit-il que l'Alsace produiroit, le mécanicien *Habrecht* qui construisit cette fameuse horloge, long-temps la merveille du moyen âge; l'architecte *Erwin*, auteur du plan de la magnifique basilique qui depuis cinq siècles est le principal ornement de Strasbourg; l'ingénieur *Speckle* qui accompagna Charles-Quint dans ses expéditions d'Afrique, et dont les écrits sur le génie militaire sont encore estimés aujourd'hui; que l'art d'enduire de vernis la poterie de terre, et le plus intéressant de tous, l'imprimerie, seroient un jour inventés en Alsace? etc.

sace le culte des Muses. Nous y voyons dans la seconde moitié du neuvième siècle deux évêques toucher la lyre avec succès, et une impératrice infortunée (14) appeler la poésie à son secours, pour adoucir de cruels souvenirs, et pour charmer les loisirs de sa solitude.

D'après le témoignage de plusieurs historiens (15), AMALRIC, évêque de Spire, issu d'une famille noble de l'Alsace, se distingua autant par sa vaste érudition que par son talent poétique. Ses ouvrages qui existoient encore dans le seizième siècle, dans les bibliothèques des monastères de Spire et de Wissembourg, paroissent s'être perdus depuis. On peut citer avec plus de certitude BALDRAM, évêque de Strasbourg, prélat d'une naissance illustre, qui joignoit à la réputation d'homme de génie celle encore plus grande que donnent les plus rares vertus. Un penchant invincible l'entraînoit à cultiver les Muses. Ami intime de Salomon, évêque de Constance, qui fut un des hommes les plus distingués de son siècle, il lui adressa plusieurs élégies de sa composition, qui sont parvenues jusqu'à nous, et qui ont été publiées par Henr. Canisius (16). Ces élégies, que Baldram composa pour consoler l'évêque Salomon de la

(14) Sainte Richarde, épouse de Charles-le-Gros, arrière petit-fils de Charlemagne.

(15) V. *Anonymi series abbat. monas. Weissemb.* dans SCHANNAT *Vindemiæ litterariæ* P. I, p. 7; et GUALTERI *Chronic. Ecclesiast.* p. 862.

(16) *Antiquæ Lectiones*, tom. II, p. 248.

mort d'un frère qu'il avoit tendrement chéri, respirent le feu de la plus vive amitié. La force du sentiment qu'on y remarque fait oublier ce qui leur manque peut-être de correction et d'élégance. Nous apprenons, par un de ces poëmes, que l'auteur s'étoit exercé autrefois dans un genre différent de l'élégie (17); mais ces poésies se sont perdues, et nous devons regretter beaucoup qu'elles ne se soient point conservées.

Les poésies de Ste.-Richarde ont éprouvé le même sort. Cette princesse infortunée étoit fille du comte Erchangier (18), un des seigneurs les plus considérés de l'Alsace. Charles-le-Gros l'épousa en 862, du vivant de son père Louis le Germanique, et son amitié pour elle ne se démentit que sur la fin de ses jours. Assiégé par d'injustes soupçons, il la répudia peu de tems après avoir chassé avec ignominie, de sa cour, son chancelier Liutward, évêque de Verceil, aux sages conseils duquel il devoit son affermissement sur le trône de Charlemagne, et ses succès dans ses guerres contre les peuples barbares.

Après s'être soumise, selon les chroniques du

(17) Dans sa première élégie il dit:

« Carmina qui quondam studio florente peregi
» Flebilis heu mœstos cogor inire modos. »

(18) L'opinion des auteurs qui font naître S^e. Richarde en Ecosse, est suffisamment réfutée par le témoignage des auteurs contemporains, et par plusieurs diplomes publiés par Schœpflin dans son *Alsatia diplomatica*, et cités par Grandidier, Op. cit. p. 125.

tems, à l'épreuve du feu pour prouver son innocence, cette princesse se retira dans une vallée solitaire des Vôges, où elle fonda l'abbaye d'Andlau, qui fut élevée depuis au rang d'abbaye princière. C'est dans cette retraite solitaire que Richarde vouoit à la lecture et à la poésie le tems que lui laissoient la prière et le soin des malheureux. Les statuts qu'elle donna à cette abbaye, et qu'elle adressa au pape Jean VIII, lui valurent l'éloge le plus flatteur de la part de ce pontife. Elle fut canonisée près de deux siècles après sa mort, arrivée en 893, par le pape Léon IX, qui, de retour du concile de Mayence, étoit venu visiter l'abbaye d'Andlau. Il ne s'est presque rien conservé de ses poésies (19); mais une foule de traditions précieuses rappellent encore aujourd'hui aux habitans de ces cantons, que leurs vallées étoient jadis le séjour d'une princesse qui, après avoir été malheureuse dans la condition la plus brillante, sut trouver le bonheur dans la pratique de la bienfaisance et dans les exercices de la piété.

Dans le dixième siècle, l'Alsace vit fleurir deux poëtes dans les personnes d'Erchambaud,

(19) Jean de Ruyr, dans son livre des *Sainctes Antiquités de la Vosge*, en cite quelques-unes qui donnent une idée très-favorable du talent de Richarde; tels que les distiques suivans :

Inveni portum, mundi perpessa procellas,
Et requiem votis mente capesso meis.

Despectis mundi regnis, cœlestia curans,
Perveni ad tutum divite mente scopum.

évêque de Strasbourg, et de Hédéric, professeur à l'école de Wissembourg. Le premier accompagna l'empereur Othon-le-Grand dans l'expédition qu'il entreprit, en 981, contre les Sarazins, qui infestoient la Pouille et la Calabre (20). C'est par lui que nous sommes instruits de la victoire que ce prince remporta sur les infidèles l'année suivante, et dont aucun historien de ce tems ne fait mention ; victoire brillante à la vérité, mais qui fut malheureusement suivie d'une défaite si terrible, qu'Othon, trahi par les Calabrois, n'échappa qu'avec peine au fer de l'ennemi. Erchambaud qui avoit de bonne heure exercé son talent poétique, avoit, dans un âge plus mûr, pris tellement l'habitude de faire des vers, qu'il en remplissoit les interlignes des livres de sa bibliothéque. Nous avons de lui un éloge des évêques de Strasbourg, en vers léonins, qui a été mis au jour par Obrecht et Schilterus (21). Quant à Héderic, nous savons par Trithemius (22) que ce moine, qui florissoit dans le milieu du 10e. siècle, a composé un élégant commentaire en vers du Cantique des cantiques, et des homélies très-estimées. Mais ses ouvrages n'ont pas échappé aux ravages du tems.

Les cantiques en l'honneur des Saints, composés par Brunon, évêque de Toul, élevé au trône pontifical, dans le milieu du 11e. siècle,

(20) V. Wimpheling. *de Episcop. Argent.* p. 36.

(21) V. *Prodromus rer. alsaticar.* p. 178. — *Annotationes ad Chronic. Konigshov.* p. 490.

(22) *Chronicon Hirsaugiense*, tom. I, p. 110.

sous le nom de Léon IX (23), valent à leur auteur, qui étoit fils de Hugues comte de Dâbo et d'Egisheim, une place parmi les poëtes alsaciens, au nombre desquels on peut aussi ranger Humbert (24), évêque et cardinal, qui florissoit dans le même siècle, et qui se rendit célèbre par ses écrits polémiques, dirigés contre l'église grecque, et par plusieurs compositions poétiques.

Dans le siècle suivant nous voyons une maison religieuse, l'abbaye de Hohenbourg, devenir le siège des lettres, et les vierges qui l'habitent composer des hymnes à la louange de la divinité à laquelle elles ont consacré leur existence. En faisant mention de ce monastère, un des plus anciens et autrefois des plus intéressans de l'Alsace, il convient de parler de sa fondatrice Ste. Odile, fille d'Adalric ou Ethicon, duc d'Alsace dans le 7e. siècle. Ce prince ayant cédé à sa fille, dont il respectoit le penchant pour la solitude, un château fort, nommé par les Romains Altitona, et situé sur une pointe de rochers d'une des montagnes les plus élevées des Vôges, Ste. Odile y réunit une société de vierges qui, comme elle, se vouèrent entièrement à la pratique des vertus chrétiennes. Elle eut bientôt la consolation de voir cette maison autant floris-

(23) V. *Lud.* Jacob. *Bibl. Pontific.* p. 150, et Fabricii *Bibl. lat. med. et infim. ætat.* lib. XI.

(24) Trithemius *de Scriptor. ecclesiast.* — Conring *de Script. sæculi XI*, cap. I, p. 112.

sante par la régularité de celles qui l'habitoient, que par leur naissance et leur nombre, que l'historien de sa vie, mise au jour par Mabillon, fait monter à plus de cent trente. Par de sages réglemens, dont son testament nous offre des preuves, sainte Odile sut maintenir parmi ses compagnes, des mœurs austères. Elle leur inspira même le goût de l'étude, et introduisit parmi elles une émulation littéraire qui ne s'est pas éteinte avec sa mort dans l'abbaye de Hohenbourg.

Mais c'est surtout dans le 12e. siècle que les lettres et la poésie fleurissent dans cette maison solitaire, qui, élevée dans une région où règne un air toujours pur, environnée du silence de la nature, étoit l'asyle de la vertu et de la paix dans des temps où la patrie des Francs gémissoit sous le joug de la barbarie et de la discorde. Trois abbesses cultivèrent successivement la poésie et les lettres; et si l'Alsace savante joint leurs noms à tant d'autres également illustres, elle les compte encore au nombre de ses poëtes (25). L'abbesse Relinde, réformatrice de sa maison, y réintroduisit, en 1141, le goût des lettres en même temps qu'elle lui rendoit son ancien lustre. Il nous reste de Relinde plusieurs vers latins. Herrade de *Landsberg*, qui lui succéda, s'acquit encore plus de célébrité. Cette savante abbesse sut embellir son existence par la peinture,

(25) V. *Antiquités de la Vosge*, part. II, liv. 4, chap. 12. et Grandidier, tom. I, p. 357.

la

la musique et la poésie. Nous avons d'elle, sous le nom de *Jardin des Délices* (Hortus Deliciarum), un recueil de poésies latines qu'elle dédia, en 1180, à ses chanoinesses, dont le nombre montoit alors à quarante-sept. Le style de Herrade a un caractère de douceur et d'urbanité qui fait placer son livre bien au-dessus d'une grande partie des ouvrages de la latinité du moyen âge. C'est, au rapport de Jean Busée, un chef-d'œuvre d'onction, de précison et d'élégance. EDELINDE, sœur de Herrade, lui succéda en 1200. Elle étoit digne de cette distinction; car elle égaloit sa sœur en piété et en savoir. Nous apprenons qu'elle s'est de même exercée à faire des vers, et qu'elle y a très-bien réussi.

Si nous en croyons plusieurs savans auteurs (26), GUNTHERUS, auteur du fameux poëme intitulé *Ligurinus*, ou *de Rebus gestis Friderici I. Romanor. Imperat.*, qui florissoit vers la fin du 12e. siècle, étoit Alsacien; car ils prouvent qu'il étoit abbé de Pairis *(abbas Parisiensis)*, près Colmar, ressortant de l'évêché de Bâle. Ce poëme historique et épique à la fois fait beaucoup d'honneur à son auteur. Une foule de savans du premier rang en font un éloge d'autant moins suspect, qu'ils le jugent sous des points de vue différens. Les jurisconsultes *Hotoman*, *Cujas*, *Pithou*, les judicieux critiques *Melanchthon*, *Juste-*

(26) PUTTMANN. *in Observat. Jur. feudal.* p. 31. et SAXIUS *in Onomast. litterar.* tom. II, p. 272.

Lipse, *Conring* et beaucoup d'autres, en parlent dans les termes les plus flatteurs.

Si la réputation de la plupart des poëtes cités jusqu'à présent n'a pas une très-grande étendue, ce n'est point à la foiblesse de leur talent, mais à l'esprit du temps où ils vivoient et à la langue dans laquelle ils versifioient qu'il faut l'attribuer. Le talent le plus distingué n'eût point pu se faire jour à travers les épaisses ténèbres de ces siècles d'ignorance, et toutes les productions de l'esprit devoient alors porter l'empreinte du mauvais goût qui semble être le partage exclusif du moyen âge. Circonscrite dans des bornes étroites, posées par une théologie subtile et transcendante, et par l'ignorance des règles de la langue dont elle étoit forcée de se servir, la poésie se sentoit arrêtée dans tous ses élans. Les sombres cellules des cloîtres ne prêtoient d'ailleurs point à la vraie inspiration poétique, et ni l'histoire ni les rapports sociaux de ces temps ne pouvoient lui fournir des sujets. Aussi nous ne voyons pas fleurir un seul grand poëte dans l'Occident depuis le commencement du 5e. siècle jusqu'à la fin du 11e. Les Muses, bannies d'Europe, s'étoient réfugiées sur les rives de l'Euphrate et dans les plaines de la Perse et de l'Arabie.

Ce n'est que dans le 12e. siècle que commence à briller une aurore nouvelle. La poésie érotique renaît chez les peuples de l'Occident, l'amour et la gloire ont retrouvé des chantres, et des nations si long-temps barbares se civilisent enfin. Ce phénomène, si intéressant dans l'histoire, l'est

surtout par rapport à l'esprit de cette poésie naissante, toute différente de celle des Anciens. Née dans le même temps que la chevalerie, elle respire l'esprit romanesque qui caractérise cette institution. L'amour et l'héroïsme sont les sujets des chants des Troubadours ; mais telles qu'ils nous les dépeignent, ce sont des passions nouvelles qu'on n'avoit connues jadis ni dans Athènes, ni dans Rome. C'est trop peu, selon eux, d'aimer avec tendresse, de ne s'occuper que de son amante, de lui garder une fidélité à toute épreuve, il faut l'adorer religieusement, se soumettre entièrement à sa volonté, défendre jusqu'à la réputation de sa beauté. Avec la passion du chevalier se confondent les principes de l'honneur et les sentimens de la dévotion religieuse la plus exaltée, et remplissent son cœur d'un enthousiasme continuel. Aussi voyons-nous ces guerriers galans jurer d'un même serment la défense de Dieu et de leurs dames, et rendre avec un chaste respect et une résignation héroïque, hommage à leur beauté et à leurs vertus. Ils veulent, pour ainsi dire, tenir d'elles en fief tout le bonheur de la vie ; ce sont à leurs yeux des anges descendus du ciel pour être les objets d'un culte religieux. Exécuter scrupuleusement le moindre de leurs ordres, braver tous les dangers, s'exposer à mille morts, pour obéir quelquefois à un caprice, sont pour les chevaliers des devoirs qu'ils remplissent avec le dernier empressement et sur le plus léger signe que daigne leur faire la dame de leur cœur.

Pour expliquer l'origine de cet amour, mélange singulier d'extravagance et de réserve, plusieurs auteurs le dérivent des Orientaux et nommément des Arabes qui, par l'intermédiaire des Espagnols, l'auroient communiqué aux Français et aux autres nations de l'Europe occidentale. Mais ce système nous paroît dénué de fondement. La condition des femmes, chez les Orientaux, a de tout temps été celle d'esclaves, et même avant la loi de Mahomet ces peuples dédaignoient le sexe et lui refusoient l'exercice des premiers droits de la société. Et certes l'idée de concéder aux femmes le rang sur les hommes, de se soumettre à leurs caprices, de les révérer non-seulement, mais de les servir et d'en faire des arbitres de notre bonheur et de nos destinées, n'a jamais entré dans la tête d'un homme du désert.

C'est dans les froides forêts des Celtes et des Germains, et non dans les sables de l'Arabie, où l'excessive chaleur du climat fait de chaque souhait un violent désir, que nous devons chercher l'origine de cet amour romanesque. Long-temps avant la propagation du christianisme les peuples germaniques respectoient et révéroient les femmes; et tandis que les autres nations barbares les prenoient pour une espèce d'êtres inférieure à celle des hommes, les Germains leur attribuoient des qualités surnaturelles, et les traitoient avec des égards qui souvent tenoient de la superstition. Tacite, et d'autres historiens citent plusieurs exemples qui démontrent jusqu'à quel point alloit leur haute estime pour les femmes. Conquérans des

provinces de l'Empire romain d'Occident, ces peuples restèrent fidèles à leurs habitudes et conservèrent des opinions consacrées par l'antiquité. La religion chrétienne, en adoucissant leur caractère trop porté aux guerres et aux migrations, les fortifia encore dans cette estime pour les femmes, et le culte d'une vierge, mère de Dieu, et médiatrice des humains, devoit irrévocablement les attacher à la nouvelle doctrine. Les changemens que leur établissement dans des pays cultivés et au milieu de nations plus policées apportèrent successivement dans leurs usages et leurs idées, durent donner des formes plus agréables à leurs rapports avec le sexe; mais c'est depuis que l'amour du merveilleux, la soif des aventures et le fanatisme religieux eurent été portés à leur comble dans la période des Croisades, que nous voyons se déployer cet amour exalté, que nous voyons sous ses auspices naître la chevalerie, les Muses reconquises sur les Sarrasins revenir en Europe et inspirer d'une flamme nouvelle ces poëtes qui dorénavant sont les délices des peuples, l'ornement des cours, les conseillers et les amis des rois.

Ce n'est donc proprement que dans le 12e. siècle que l'Occident commença à hériter de la civilisation des Orientaux, et que le goût des lettres, cultivées avec tant de succès chez les Perses et les Arabes, se fit sentir pour la première fois chez des peuples qui jusqu'alors ne s'étoient plu qu'aux jeux féroces de la guerre. Mais la poésie érotique et héroïque dont nous parlons n'appar-

tient pas aux Orientaux. C'est dans la Provence qu'elle prit naissance, et cette origine prouve assez que la galanterie chevaleresque ne nous est point venue de l'étranger. Elle prit à la vérité un essor plus hardi et une touche plus originale chez les Espagnols qui, par leurs rapports et leurs longues luttes avec les Arabes, avoient contracté le goût du fabuleux et des plus bizarres extravagances de l'imagination. De la Provence, cette poésie se répandit dans le reste de la France, en Italie, en Allemagne; et l'impulsion qu'elle donna aux cœurs et aux esprits se fit sentir en Angleterre et jusque dans les pays du nord les plus reculés.

Les Cours des Empereurs de la Maison de Souabe étoient le rendez-vous des Troubadours allemands qui, sous le doux nom de chantres d'amour *(Minne-Singer)*, célébroient les beautés et les vertus des dames dans un langage dont on admire encore aujourd'hui la douceur et la naïveté. Plusieurs de ces Empereurs et beaucoup de Princes de ce pays ne dédaignèrent point de porter ce titre : on les vit souvent quitter le sceptre et la pourpre pour prendre la lyre et l'habit des Troubadours, et chanter sous le plus beau déguisement le bonheur d'être aimé (27).

Dans cette grande confrairie de Troubadours et de Ministres dont les chants retentirent de-

(27) De ce nombre sont l'empereur HENRI VI; WENCESLAS, roi de Bohême; CONRAD le jeune; HENRI, duc de Silésie; le margrave OTTON de Brandebourg; HENRI, margrave de Misnie; JEAN, duc de Brabant, etc.

puis les bords fleuris de l'Ebre jusque dans les âpres vallées de l'Ecosse et de la Norvège, les poëtes alsaciens occupent une place très-distinguée. Leur patrie, si souvent habitée par les Rois des Francs, le fut aussi par les Empereurs d'Allemagne, qui y avoient fait construire plusieurs palais et châteaux de plaisance, et qui, entourés d'une cour où se réunissoient les premiers poëtes du temps, contribuèrent par leur séjour à y rendre plus forte l'impulsion que la naissance d'une poésie nouvelle avoit donnée aux beaux esprits du 12e. siècle. Le grand nombre et la beauté des romances, élégies et chansons érotiques, composées par les Troubadours alsaciens et parvenues jusqu'à nous, attestent et l'enthousiasme qui a donné l'éveil à leur talent poétique et le talent avec lequel ils ont su exprimer cet enthousiasme.

La conservation de ces monumens intéressans est due en grande partie à un chevalier de Zuric, nommé *Roger Maness*, qui dès le commencement du 14e. siècle s'occupa à faire un recueil de toutes les poésies de Troubadours allemands qu'il put rassembler des diverses parties de l'Allemagne, et principalement des pays qui avoient formé l'ancien duché de Souabe. Ce recueil, qui est conservé à la Bibliothéque impériale de Paris, est le même sur lequel on trouve dans l'Histoire de l'Académie des Inscriptions une savante dissertation du *Baron de Zurlauben*, associé correspondant (28). C'est un des manuscrits les plus

(28) Tom. XL, p. 154. — La plus grande partie des poé-

curieux du depôt. Un autre recueil, qui paroît avoir été fait plus tard, et dont rien n'a encore été publié, existe à la Bibliothéque de la ville de Strasbourg.

Les Troubadours alsaciens, dont on trouve des poésies dans le premier de ces recueils, sont les suivans (29):

Le comte Frédéric de Linange, auteur d'une romance-élégie adressée à sa maîtresse lors de son départ pour la Pouille, où il devoit faire partie d'une expédition militaire. Ce morceau, plein de grâce et d'une naïve tendresse, se distingue encore par sa versification mélodieuse; c'est un des plus beaux de la collection. Ce comte Frédéric paroît être le même qui fut cousin-germain de l'Empereur Rodolphe de Habsbourg, et qui vécut vers la fin du 13e. siècle. Il ne nous est rien connu de l'histoire de sa vie, si ce n'est un combat singulier dont parle la Chronique d'Albertus Argentinensis (p. 103), et auquel, selon quelques-uns, se rapporte la peinture qui se trouve à la tête de cette romance dans le manuscrit.

Le sire de Gliers, dont nous avons un poëme en sept strophes sur la beauté et les vertus de sa dame, rempli de comparaisons délicates et piquantes, mais inférieur en beautés à l'élégie du

sies de ce recueil a été successivement publiée à Zuric par MM. Bodmer et Breitinger, depuis 1748-1759, en 1 vol. in-8°. et 2 vol. in-4°.; et par M. Myller, à Berlin en 1784 et 85, en 2 vol. in-4°. dédiés à Frédéric-le-Grand.

(29) Prox, *Dissertatio de poëtis Alsatiæ eroticis medii ævi.* Argentor. 1786, in-4°.

chevalier Frédéric de Husen, en 53 strophes, composée lors de son départ pour la terre sainte, et pleine des sentimens les plus exaltés d'amour et de religion. Dans la romance du chevalier Goeseli de Enheim qui, ainsi que les morceaux précédens, fait partie du code de Maness, on trouve une charmante description des plaisirs du printemps.

Le plus célèbre d'entre ces Troubadours, est Godefroy de Strasbourg, auteur de trois poëmes, dont deux lyriques, et le troisième du genre des romans héroïques. Ce dernier, intitulé *Tristan*, contient l'histoire du vaillant fils de Méliade, d'après le livre d'un ancien auteur provençal, Thomas de Britanie, et diffère beaucoup du fameux roman français. Il a été publié par l'éditeur de la collection de Berlin, sur le manuscrit qui existe dans la bibliothéque de Florence. L'un des deux autres morceaux de ce poëte qui se trouve dans le recueil de Maness, est un éloge des dames. L'autre est un conte allégorique sur les extravagances de la passion de l'amour, et fait partie du recueil de Strasbourg. Le troubadour Godefroi paroît avoir vécu sous le règne des empereurs Henri VI et Philippe de Souabe.

Outre une foule de poésies très-intéressantes qui font partie de ce même recueil, et dont les auteurs anonymes sont pour la plupart alsaciens, il convient de nommer encore celles de Cunon de Rosenheim, de Gauthier de Brisac, et de Godefroy de Haguenau, également parvenues

jusqu'à nous. Le dernier de ces Troubadours s'est encore fait connoître par un poëme latin sur les fêtes de la Sainte-Vierge, en vers léonins, conservé à la bibliothèque de Strasbourg (50).

Quoique le langage de ces poëtes, qui diffère beaucoup de la langue allemande d'aujourd'hui, offre quelques difficultés, le lecteur en est bien dédommagé par les nombreuses beautés qu'il rencontre dans ces poésies naïves et harmonieuses, dictées par l'amour le plus tendre et le plus religieux. Le mécanisme des vers est assez conforme à celui qui se fait remarquer dans les chansons des Troubadours de Provence; ils sont très-riches en rimes, qui souvent y sont prodiguées avec profusion. Les contractions, les élisions, les abréviations y sont fréquentes et recherchées pour la cadence. L'orthographe y marque, beaucoup mieux qu'aujourd'hui, les inflexions de la voix; elle est aussi différente de celle qui est suivie dans l'allemand moderne que l'orthographe des Troubadours de France diffère de celle qui est en usage aujourd'hui. Beaucoup de ballades et de chansons composées par les poëtes de ces temps, se sont conservés par tradition dans divers cantons de l'Alsace, où ils sont chantés encore aujourd'hui par le peuple de la campagne. Il est bon de remarquer à ce sujet que l'idiôme vulgaire en usage aujourd'hui en Alsace et en Souabe ne diffère point, à peu de chose près, de la langue des Troubadours du

(50) V. Oberlin, *Miscella litteraria Argentoratensia*: p. 35—54; (Argentor. 1770, in-4°.

13e. siècle. Plus harmonieux, plus doux et plus simple dans ses constructions que le dialecte saxon, qui, depuis le 15e. siècle, est devenu dominant en Allemagne, il eût été, s'il fût resté la langue des poëtes et des auteurs, bien plus propre à devenir la langue générale des Germains, à laquelle on reproche aujourd'hui, avec raison, des défauts dont le dialecte souabe a toujours été exempt (31).

Le nombre des poëtes en Alsace s'accroît dès le commencement du 15e. siècle. La plus grande partie des savans s'exerça à faire des vers grecs

(31) De trois dialectes, entre lesquels l'Allemagne étoit partagée avant le 15e. siècle, c'est le moins beau qui l'a emporté et qui a fait tomber en désuétude les deux autres qui sont, le plat allemand, beaucoup plus doux et plus souple que le saxon, et le dialecte de Souabe. Cette assertion est prouvée par les poésies en plat allemand du célèbre traducteur d'Homère, M. Voss, et par celles publiées récemment dans l'idiôme actuel de Souabe par M. Hebel, professeur à Carlsruhe, sous le titre de *Poésies allémaniques*. Ces dernières peuvent être regardées comme une des plus intéressantes productions du Parnasse germanique, et égalent les poésies écossaises de Burns, reçues avec enthousiasme par les compatriotes de l'auteur. La haute Allemagne, où se parle le dialecte de Souabe, et dont la Suisse fait partie, a produit les poëtes dont la nation s'honore le plus, tels que *Haller, Gessner, Bodmer, Wieland, Gœthe, Schiller*, etc. Le caractère et les mœurs des habitans de la haute Allemagne portent encore aujourd'hui l'empreinte de cette loyauté et de cette franchise dont parlent les auteurs anciens, et dont les habitans de la basse Allemagne, qui descendent en grande partie des peuplades esclavonnes qui s'y sont fixées depuis le 9e. siècle, se sont bien plus éloignés.

et latins. Quelques-uns se servirent aussi de la langue allemande qui commença alors à éprouver les changemens et innovations qui devoient la laisser si long-temps dans un état d'incertitude, et l'empêcher, malgré son ancienneté, de se fixer plutôt ou en même temps que les langues des nations voisines. En alléguant ici tous les littérateurs dont les productions donnent à leurs auteurs des droits au titre de poëte, nous ne prétendons point assigner à tous un rang éminent sur le parnasse germanique; nous n'avons pour but que de compléter la présente notice destinée à faire partie de l'histoire littéraire de l'Alsace, et de réfuter, d'une manière irréfragable, une assertion erronée.

A la tête des poëtes alsaciens, du 15e. siècle, il faut placer Sebastien Brandt, célèbre jurisconsulte et chancelier de la ville de Strasbourg. Un poëme satyrique intitulé : *Le navire des fous* (Narrenschiff) qui offre un tableau piquant des extravagances humaines, fait placer le nom de l'auteur à côté de ceux de Rabelais et de Swift. Ce poëme, dont les premières éditions, devenues très-rares, sont des curiosités typographiques, a été traduit en latin et dans plusieurs langues vivantes. Les autres poëmes de cet auteur sont moins connus. — Après lui viennent :

Pierre Schottus, jurisconsulte de Strasbourg qui se forma à l'université de Paris, auteur de la vie écrite en vers élégiaques latins de plusieurs saints et de l'éloge de Jean Gerson.

Sebastien Murrho, de Colmar, jurisconsulte,

historien et poëte, auteur d'un éloge des Germains.

Jacques Wimpheling, de Selestad, théologien et historien, fondateur d'une société littéraire, à laquelle Erasme de Rotterdam, donne de grands éloges, mérite aussi le titre de poëte par ses épigrammes, son poëme sur la Sainte-Vierge, et plusieurs poëmes héroïques.

Thomas Murner, moine franciscain, de Strasbourg, antagoniste de Luther, auteur de plusieurs morceaux en vers allemands.

Mathias Ringmann, disciple de Wimpheling, auteur d'épigrammes latines qu'il a publiées sous le nom de Philesius Vosigena.

Léonard Pellicanus, de Rufac, jeune poëte qui donnoit les plus grandes espérances, mais que la mort a enlevé trop tôt aux lettres, auteur d'un poëme latin sur la résurrection des morts, de plusieurs chants funèbres et d'épigrammes estimées.

Jodocus Gallus, de Rufac, savant docteur en théologie, auteur fécond, et Jacques Locher, de Strasbourg, se sont fait connoître par plusieurs morceaux poétiques. On a de ce dernier une tragédie latine, *de Thracis et Sultano, Carmen de nocte, vino et muliere,* etc. Il est aussi connu sous le nom de Philomusus.

Nous devons encore ranger au nombre des littérateurs et poëtes de ce siècle, Crato Hoffmann ab Uttenheim, Jean Vogetinus, Jacques Scheid, Jean Gallinarius et Theodore Forschid, connus la plupart par des poésies latines. La première

place, parmi ceux du 16e. siècle, est occupée par Jacques Mycillus (Molzer), né à Strasbourg, en 1503, sur lequel Bayle, dans son *Dictionnaire*, porte le jugement suivant : « Mycillus tient un rang bien distingué parmi les savans de son siècle. Il a été un des meilleurs » poëtes grecs qui fussent de son temps en Allemagne. » Le même qualifie de chef-d'œuvre son ouvrage *de Re metrica*, que Melanchthon appelle « *eruditissimos et consumatissimos libros* ». Scaliger et Lotichius comparent ses élégies latines à celles d'Ovide et de Properce. Ses épigrammes grecques, son Traité sur la tragédie, et surtout ses notes savantes sur Homère, l'ont fait connoître aux savans de tous les pays (32). Non moins célèbres sont les auteurs suivans :

Jean Sapidus (Witz) de Selestad, ami d'Erasme, connu par ses épigrammes latines et une pièce dramatique, intitulée : *Anabion* ou *Lazarus redivivus*.

Ottomar Luscinius (Nachtigall), né à Strasbourg, vers 1480, excellent poëte grec et latin, un des auteurs les plus féconds de son siècle. Parmi ses nombreux ouvrages, dont Lizelius et Baillet (33) nous donnent un aperçu, nous citerons ici sa traduction en vers latins de deux cents épigrammes grecques, et l'éloge funèbre

(32) V. Crassi *Istoria de'i Poeti Greci*, p. 254, et surtout Lizelius *Histor. Poetar. Græcor. Germaniæ*. Lipsiæ, 1730.

(33) V. *Historia Poetar. Græcor. Germaniæ.—Jugemens des Savans*, tom. II, p. 387.

en vers grecs du célèbre orateur alsacien Geyler, de Kaisersberg.

Gaspard Stiblinus, né à Selestad, en 1530, qui débuta par une traduction latine des tragédies d'Euripide dédiée à l'empereur Ferdinand Ier., figure avec *Elie* Kolbe, pasteur à Strasbourg, comme lui auteur d'épigrammes grecques et latines, dans les savans catalogues de Lizelius et de Crassi.

Nous remarquerons encore dans ce siècle :

Jacques Spiegel, de Selestad, jurisconsulte, conseiller des empereurs Charles V et Ferdinand Ier., auteur d'un excellent Lexique du droit civil, qui a cultivé la poésie avec succès, et s'est illustré par des commentaires sur l'Austriade de Bartholinus et le poëme de Guntherus, dont nous avons parlé plus haut.

Jean Adelphus, auteur de deux hymnes latines sur le temps et les saints.

Henry Fabricius, né à Bergzabern, en 1547, orateur des états des Pays-Bas à la Diète de Spire, et couronné poëte par l'empereur d'Allemagne.

Jean Fabricius, né à Bergheim, auteur d'un poëme héroïque latin sur Guillaume Tell.

Jean Fischart, jurisconsulte de Strasbourg, traducteur et imitateur de Rabelais.

Jean Paul Crusius, de Strasbourg, auteur des comédies héroïques latines, *Croesus* et *Heliodorus*, et de plusieurs épigrammes, et

Jacques Strasbourg, à qui l'on doit le *Carmen de beata migratione ex hac vita in Cœlum.*

Les auteurs suivans, Jodocus Harchius, Didymus Aucuparius, Jacques Barel, Michel Hospein, Jean Spiegel, Beatus Arnoldi, Jean Link, Michel Benther et Michel Toxites qui ont de même cultivé la poésie dans le 16e. siècle, méritent, quoique moins connus que les précédens, d'être nommés dans la présente notice.

Dans le 17e. siècle se sont distingués comme poëtes:

Jacques Balde, jésuite, né à Ensisheim, en 1603, prédicateur de l'électeur de Bavière, auteur d'un grand nombre de belles poésies latines qui l'ont fait appeler l'Horace des allemands, et dont l'une intitulée, *Urania Victrix*, lui valut une médaille d'or de la part d'Alexandre VII, témoignage flatteur d'un pape qui, poëte et littérateur lui-même, fut un des plus zélés protecteurs des lettres et des beaux-arts. Herder, auteur et poëte allemand très-distingué, donne les plus grands éloges aux talens de Balde. Ses poésies, selon lui, sont pleines de pensées sublimes, de sentimens élevés et délicats, et se distinguent encore par la pureté du style. Les désastres de la guerre de trente ans, dont Balde fut spectateur, contribuèrent beaucoup à donner à ses pinceaux cette énergie que l'aspect des grands événemens imprime toujours aux âmes fortes. Estimé des littérateurs contemporains, ce poëte jouit de l'amitié particulière du comte d'Avaux, l'un des négociateurs de la paix de Westphalie, et le Mécène de Grotius. Les poésies allemandes de Balde sont très-inférieures

heures à celles qu'il a composées en latin, et qui ont été publiées à Cologne en 1660. Bayle rapporte qu'à sa mort, arrivée à Nuremberg en 1668, les sénateurs de cette ville tirèrent au sort pour sa plume, dont tous se disputoient la possession.

Gaspard Brulov, professeur de poésie et d'histoire à Strasbourg, connu par un poëme héroïque latin sur Martin Luther, et par plusieurs drames écrits dans la même langue.

Michel Moscherosch, secrétaire fiscal de la ville de Strasbourg, et conseiller de plusieurs princes, auteur de six cents épigrammes latines et de plusieurs poésies satyriques allemandes, pleines de sel, qu'il a publiées sous le nom de *Philandre de Sittenwald.*

Il convient encore de nommer, comme poëtes appartenans à ce siècle, Mathieu Sneuber, recteur du Gymnase de Strasbourg, Michel Kleinlawel, Guillaume Scher, Daniel Rauch, connus par des poésies latines et allemandes.

C'est dans ce siècle que l'Alsace, après avoir été pendant si long-temps le théâtre de la guerre, fut réunie à la France. Les traités de Munster et de Rysswik, chartes de cette réunion, devinrent pour cette province les garans de la paix et du bonheur. L'Alsace, arène ensanglantée dans des luttes les plus longues et les plus obstinées entre deux monarchies puissantes, redevint sous l'égide tutélaire de la France ce qu'elle avoit été sous les successeurs d'Auguste, une des parties

les plus florissantes de l'Europe. Mais ayant, en vertu de ces traités, gardé ses formes germaniques, et continué à être administrée, sous la suzeraineté française, par des princes de la confédération germanique, elle dut conserver, avec l'ancienne langue des Francs, les mœurs et les usages qui lui avoient été propres jusqu'alors. Placée à l'extrémité de l'empire, et chargée de nouveau de la défense d'une frontière importante, la nation alsacienne trop peu en rapport avec la capitale, vit depuis sortir de son sein une foule de guerriers et de savans illustres, mais peu d'artistes et de poëtes; le goût des armes et des sciences devoit naturellement l'emporter sur celui des lettres et des arts dans un pays qui venoit d'éprouver de si grands changemens, et entre lequel et l'ancienne France on avoit laissé subsister plus d'une barrière qui s'opposoit au mélange total de l'esprit des deux nations. On ne s'étonnera donc pas de ce que les poëtes alsaciens du siècle passé n'appartiennent pas au Parnasse français. Mais aujourd'hui que ces barrières n'existent plus, que les droits des Alsaciens, quelles que soient leurs opinions religieuses, sont égaux (34), et qu'un lien aussi fort que sagement tissu, unit toutes les parties de l'état à un centre commun, l'on verra disparoî-

(34) Avant la révolution, les Protestans d'Alsace, qui forment presque la moitié de la population du pays, étoient exclus des emplois publics, dans tous les lieux soumis à la jurisdiction royale.

tre en Alsace jusqu'aux moindres différences, et les nouvelles générations se montrer, sous le rapport des lettres encore, dignes du nom français.

La société poétique qui s'est formée à Strasbourg vers la fin du 17e. siècle, sous le nom de *Trifolium*, a beaucoup contribué à entretenir dans cette ville le goût des lettres et de la poésie. Elle exerça une influence marquée sur l'esprit des professeurs et des élèves de l'université; et dans la liste de ses membres, on remarque les noms de plusieurs savans d'un grand mérite.

La révolution qui s'opéra vers la moitié du siècle passé dans le goût et la littérature des allemands, trouva de zélés propagateurs dans deux poëtes alsaciens Pfeffel et Nicolaï. L'essor que prit alors la langue allemande devoit bientôt assigner à sa belle littérature un rang presque égal à celui de la littérature des autres nations. C'est en imitant les Anglais, les Français, les Italiens que *Hagedorn*, *Klopstock* et *Wieland*, essayèrent et réussirent d'introduire dans la langue de leur pays des genres inconnus jusqu'alors. Mais ce n'est pas seulement comme imitateurs que les poëtes allemands devoient se distinguer, ils surent aussi se frayer des routes nouvelles, et donner à leurs productions ce caractère d'originalité qui est le premier mérite de tout ouvrage de l'art. Un homme surtout auquel la nature départit avec une imagination brillante les talens de toute espèce, honore à jamais sa patrie, et la venge du reproche qui a été fait si long-temps à

ses poëtes de n'avoir rien produit de véritablement classique, rien qui approche de près les modèles inimitables de la littérature grecque. Cet homme qui n'est connu en France que par une production de sa première jeunesse, et qui mériteroit bien plus de l'être par ses poésies pleines de grâce et parfaites dans leur genre, c'est M. Goethe. Un goût pur, une noble simplicité, et cette facilité gracieuse qui est le caractère distinctif du génie, règnent dans toutes ses productions, et ce goût est le fruit d'une connoissance profonde des Anciens et d'une étude particulière des beaux-arts. Sa prose est aussi accomplie que ses vers, et l'on peut dire que c'est lui qui a fixé enfin la langue de son pays.

Le genre dans lequel les Allemands se sont peut-être distingués le plus, c'est l'ode et la poésie qu'on pourroit appeler *sentimentale*. L'une et l'autre portent l'empreinte du caractère sérieux et pensif de la nation. L'exaltation des idées et des sentimens, la hardiesse des images et la touche mélancolique que l'on y remarque, sont les signes d'une imagination inquiète dont tous les élans tendent vers l'immensité. Les plus inexplicables problèmes de la vie, ses contrastes les plus douloureux, les souffrances du cœur humain, tels sont souvent les sujets de cette poésie sentimentale, qui lyrique et didactique à la fois est peut-être une des fleurs les plus précieuses du Parnasse moderne. Sa tendance vers le beau moral, fait qu'elle sait non-seulement nous

charmer et nous consoler, mais encore nous rendre meilleurs. La religion et la philosophie lui prêtent leurs vérités éternelles, pour qu'elle les mette en rapport avec tous nos sentimens, et c'est de la nature, dont l'aspect porte dans notre âme de si grandes et de si délectables émotions, qu'elle emprunte ses ressorts les plus puissans, ses images les plus belles et ses rapprochemens les plus heureux. Cette résignation stoïque, qui pourtant n'exclut pas des espérances consolantes, est quelquefois son ouvrage; et si le néant des choses humaines, le vide qui règne dans notre existence, et la marche incompréhensible de nos destins, prêtent trop souvent à des tableaux mélancoliques, elle sait aussi nous faire chérir la vie en réunissant dans un vaste cadre les plus fortes et les moindres de ses jouissances, en nous montrant partout les traces d'une sagesse divine et en dirigeant nos regards vers les régions de l'immortalité. Les Allemands qui, dans ce genre de poésie, rivalisent avec les Anglais, peuvent opposer aux noms de *Dryden*, *Young*, *Gray*, *Goldsmith*, ceux de *Klopstock*, *Uz*, *Herder*, *Schiller;* et parmi les poëtes vivans qui s'y sont illustrés, ils peuvent encore nommer *Voss*, *Mathisson*, *Salis* et *Pfeffel.*

Ce dernier, vieillard vénérable, qui, depuis un demi-siècle, charme l'Alsace par ses chants, et qui, privé de la vue comme *Ossian* et *Milton*, est comme eux le favori des muses, est né à Colmar en 1736. Ses poésies, dont il publia

un premier recueil en 1761, et ses contes moraux, lui assignent un rang distingué sur le Parnasse germanique. L'enthousiasme du beau moral, une profonde sensibilité, la noblesse des pensées, caractérisent, autant qu'un coloris frais, que l'abondance d'images heureuses et qu'une versification élégante, ses odes, ses épîtres sentimentales et ses romances. Dans ses fables, pleines d'esprit et de sel, règne la plus grande variété de fictions. L'heureux choix des sujets, des tournures souvent épigrammatiques, des expressions neuves, piquantes, des allusions fines, des saillies vives et spirituelles leur font donner, par beaucoup de lecteurs, la préférence sur celles de *Gellert*, regardé ordinairement comme le premier fabuliste des Allemands. Les *Contes moraux* de M. Pfeffel se distinguent par des intentions pures, des tableaux touchans, des situations naturelles, une narration simple et aisée; ils portent, comme ses poésies, l'empreinte d'une imagination vive et féconde et d'une étonnante facilité.

Toutes ces productions d'un vieillard qui, quoique privé de la vue depuis l'âge de vingt ans, a néanmoins su se créer une sphère active et payer à la société une dette qu'elle étoit bien loin d'exiger de lui, paroîtront encore plus intéressantes à ceux qui connoissent l'histoire de sa vie. M. Pfeffel a présidé, pendant plus de trente ans, à la direction d'une école militaire fondée par lui dans sa ville natale, et destinée princi pale-

ment aux jeunes-gens de famille des pays protestans. Cet intéressant établissement a eu, jusqu'au commencement de la révolution, tout le succès qu'on devoit attendre des talens du directeur, du choix de ses collaborateurs, et d'un plan aussi sagement conçu qu'habilement exécuté. Il en est sorti un grand nombre d'élèves qui honorent encore aujourd'hui leur patrie et la carrière à laquelle ils se sont voués. La plus grande partie des ouvrages poétiques de cet auteur sont le fruit des momens de loisir que lui laissoit le soin de cette école. Et aujourd'hui encore, riche des souvenirs d'une vie longue et laborieuse, il compose, au sein de sa famille, des poésies qui prouvent que son imagination, toujours jeune et pleine de vigueur, a su tromper la marche des années (35).

Les Alsaciens revendiquent encore au nombre de leurs poëtes, M. Nicolaï, ex-président de l'Académie de Saint-Pétersbourg, et conseiller d'état de l'Empereur de Russie, né à Strasbourg en 1737. Quelques poëmes héroï-comiques dans le goût de l'Arioste, des fables, des contes allégoriques, des épîtres, formant ensemble un recueil de 9 vol. in-8°., sont ses productions poétiques. On y remarque une profonde connoissance du cœur humain, de la variété dans

(35) Voyez ce qui a été dit encore sur M. Pfeffel dans le *Magasin Encycl.* année 1806, tom. II, p. 458 et suiv.

A. L. M.

les tableaux, souvent de la grâce, quelquefois de l'énergie, et toujours une grande abondance de pensées et une aimable facilité.

Il nous est impossible de finir cette notice sans parler de la perte que l'Alsace a éprouvée il y a peu d'années par la mort d'Élie Goll, littérateur Strasbourgeois rempli de talens pour la poésie, et enlevé aux lettres à la fleur de l'âge. Imitateur de Théocrite et de Gessner, ce jeune poëte approcha ses modèles de près ; s'il eut vécu, il les eût sûrement égalés. Dans ses idylles, dont très-peu ont encore été publiées, règne une simplicité touchante. Elles sont riches en belles descriptions de la nature, en pensées naïves, en réflexions heureuses ; ses bergers sont des êtres doux et sensibles comme lui. La vie pastorale, telle qu'il l'a dépeinte, nous enchante jusques dans ses plus petits détails. Les couleurs, quoique vives, sont tempérées par un ton de mélancolie qui laisse deviner de quelle nature étoient les nuages qui planoient quelquefois sur l'âme de l'auteur. C'est qu'il étoit agité par ce désir vague et passionné de bonheur et de perfection que rien ne peut appaiser, et dont les mouvemens se perdent dans cet avenir immense qui est à la fois l'objet de nos inquiétudes les plus secrètes et de nos espérances les plus légitimes. Mais son apprentissage sur cette terre ne devoit pas être de longue durée, et la mort l'a conduit au-devant de cet avenir, lorsqu'à peine l'aurore de la vie avoit commencé à briller pour lui. Sa mémoire, chère à tous ceux

qui l'ont connu, l'est surtout à ses amis. En les quittant, il leur a laissé autant de regrets que de souvenirs; heureux pourtant que, pour conserver ces derniers, ils puissent, en relisant en commun ses charmantes idylles, se retracer les momens agréables qu'ils ont passés avec lui, et que, pour calmer les premiers, ils trouvent quelquefois l'occasion de jeter des fleurs sur sa tombe, que la main du temps ne couvrira que trop tôt de mousse et d'oubli.

HISTOIRE.

Histoire de la chute de la Dynastie des Ommiades, et de l'avènement des Abbassides au Khalifat.

Personne n'ignore que l'empire fondé par les Arabes, sous la conduite de Mahomet et de ses premiers successeurs, fut en proie dès son origine aux dissentions intestines causées par l'ambition, et soutenues de toutes les forces du fanatisme religieux. Ali, que sa qualité de cousin et de gendre du prophète sembloit appeler à lui succéder, ne put voir d'un œil indifférent Abou-Becr, Omar et Othman occuper successivement le rang auquel il se croyoit appelé; et, soit qu'il eut en sa faveur une déclaration précise de Mahomet, comme le prétendent plusieurs docteurs musulmans, soit que ce titre si important lui manquât, il eut un grand nombre de partisans qui, sans doute, ne contribuèrent pas peu à la fin tragique d'Othman. S'il parvint enfin à la souveraineté, ce ne fut, pour ainsi dire, que pour servir de jouet à la fortune, et pour sceller de son sang et de celui de ses enfans des droits qui devoient être une source intarissable de divisions et de guerres civiles dans le sein de l'Islamisme. Montés sur le trône en la personne de Moawia fils d'Abou-Sofyan, les Ommiades, c'est-à-dire les descendans d'Om-

mia, ou plutôt d'*Ommayya*, s'y soutinrent pendant un siècle, malgré les révoltes que les partisans de l'infortunée maison d'Ali suscitèrent à diverses reprises. Sous les princes de cette dynastie, le khalifat qui, jusqu'à Moawia, avoit plutôt été une suprématie religieuse qu'une souveraineté ordinaire, prit un autre caractère; et à la pompe du trône réunie à l'autorité du pontificat, se joignirent bientôt tous les vices et toute la corruption qui n'accompagnent que trop souvent le pouvoir absolu. Le mépris des lois religieuses les plus rigoureusement recommandées par l'Alcoran, ne contribua pas peu à indisposer les musulmans contre les descendans de Moawia, et chacun de leurs crimes devint une arme nouvelle entre les mains de leurs ennemis. Affoiblis par les persécutions et les proscriptions, les descendans d'Ali étoient moins redoutables pour la dynastie régnante, que ceux d'Abbas oncle de Mahomet, qui jouissoient d'une grande considération, et qui, vers le commencement du 2e. siècle de l'hégire, manifestèrent ouvertement leurs prétentions au khalifat. Ce fut un arrière petit-fils d'Abbas, nommé *Mohammed*, qui, le premier, entreprit de faire valoir ces droits; le parti de cette maison devint plus puissant sous Ibrahim fils de Mohammed; et déjà le sceptre chanceloit dans la main du khalife Merwan surnommé *Himar*. Ce prince crut arrêter les progrès de la rébellion en s'emparant de la personne d'Ibrahim, et le faisant ensuite mettre à mort; mais ces mesures violentes ne

firent qu'accélérer la révolution, en obligeant les partisans de la famille proscrite à recourir aux armes pour sauver le sang du prophète. Le succès couronna leurs efforts, et bientôt Merwan, précipité du trône, laissa l'empire à Abd-allah plus connu sous le nom d'*Aboul'labbas* et sous le surnom de *Saffah*, qui fut le premier khalife de la dynastie des Abbassides si féconde en grands hommes. Le morceau que l'on va lire, et qui contient l'histoire de cette révolution avec plus de détails que l'on n'en trouve dans les historiens publiés jusqu'à présent, m'a été adressé de Constantinople, par un amateur de la littérature orientale aussi instruit que laborieux, et le même à qui l'on doit la notice sur les Wahhabites que j'ai insérée dans ce journal (1). Il a tiré ce récit d'un Roman ou recueil d'aventures héroïques intitulé *Dhou'lhimma*, ouvrage très-volumineux, et dans lequel on trouve plusieurs morceaux historiques d'un grand intérêt. En insérant celui-ci dans ce journal, j'ai cru répondre aux intentions de mon savant ami, et faire plaisir aux lecteurs instruits, et surtout aux personnes qui cultivent la littérature de l'Orient.

SILVESTRE DE SACY.

Merwan surnommé *Himar*, c'est-à-dire l'Ane, qui monta sur le trône après Soleïman fils d'Abd-almélic, fut lui-même la cause de la

(1) Voy. *Magasin Encyclop.* année 1805, tom. IV, p. 55 et suiv.

ruine de la famille des Ommiades par la haine acharnée avec laquelle il persécutoit celle des Abbassides. Il fit prendre les membres de cette famille partout où l'on les rencontra, et les fit jeter dans les prisons, et il effaroucha les peuples par ses persécutions tyranniques.

Un des hommes les plus éclairés et les plus vertueux de la famille persécutée, étoit l'Imam Ibrahim. Merwan l'ayant fait arrêter, les femmes de sa parenté vinrent à Damas, se présentèrent au khalife lorsqu'il se rendoit à la Mosquée, se prosternèrent devant lui, et lui demandèrent la liberté d'Ibrahim. Au lieu de les écouter, Merwan les fit repousser par sa garde; et désespérant alors de fléchir le khalife par des prières, elles le quittèrent en faisant des imprécations contre lui et contre toute sa famille. Cependant un des sectateurs les plus zélés de l'Imam Ibrahim, nommé *Ahmed fils de Saleh*, parcouroit l'empire en recueillant des voix pour l'Imam, et grossissoit son parti, faisant prêter un hommage secret de fidélité et de soumission à l'Imam Ibrahim et à sa famille comme au khalife légitime. Ahmed fils de Saleh, continua ses efforts infatigables jusqu'à sa mort, après laquelle il fut remplacé par Abou-Moslem, dont la mission eut de si grands succès dans le Khorassan, que les habitans de cette province secouèrent les premiers le joug des Ommiades, et reconnurent publiquement la famille des Abbassides comme la seule qui eut des droits légitimes au trône des khalifes.

Ce fut donc un vendredi, le 10 de la lune de djoumadi premier, l'année 108 (ou plutôt 128) qu'Abou-Moslem, et cent vingt personnes des siens, s'assemblèrent dans la ville de Mérou, ceints de leurs épées, et habillés de noir, pour annoncer le deuil qu'ils portoient pour la religion et pour le prophète.

Ils forcèrent les portes de la Mosquée, qu'on avoit fermées à leur approche, tuèrent le gouverneur, et s'emparèrent du palais royal. Cette scène se répéta dans les autres villes du Khorassan, où, à une heure convenue, les sectateurs d'Abou-Moslem chassèrent les gouverneurs du khalife, et s'emparèrent des rênes du gouvernement. Les peuples se déclarèrent de tous côtés pour Abou-Moslem qui se vit en peu de tems à la tête d'une armée de deux cent mille hommes, avec laquelle il campa devant la ville de Mérou. Quand Merwan eut appris ces nouvelles, il redoubla de surveillance sur Ibrahim, de sorte qu'on ignoroit même s'il étoit mort ou vivant. Pour sortir de cette incertitude, Abou-Moslem s'avança jusqu'à Talécan; là, il assembla douze de ses plus fidèles compagnons et des partisans les plus chauds de la famille des Abbassides, et les fit partir en leur recommandant d'amener à tout prix ou l'Imam Ibrahim lui-même, ou quelqu'un du moins de la famille des Haschémides (c'étoit le nom que l'on donnoit aux Abbassides). Ces envoyés se répandirent dans toutes les parties de l'empire. Un d'eux, nommé *Kahtaba*, homme d'un grand esprit, prit le che-

min de l'Irak, et arriva à Samira, bourg situé dans le voisinage de Bagdad. Il entra fort tard dans la Mosquée de ce lieu, et n'y trouva qu'un seul homme, qui faisoit sa prière du soir à haute voix, sans soupçonner qu'il y eut quelqu'un qui l'observât. Il la terminoit par ces paroles : Détruis, ô mon Dieu ! les usurpateurs ; fais luire la vérité et triompher la justice ; car tu es tout-puissant, ô maître des empires ! ô Seigneur de la victoire ! Cet homme, qui prioit ainsi, s'appeloit *Saïd fils d'Ali Armawi*. Quand il eut fini sa prière, Kahtaba le salua ; l'autre lui rendit le salut, et lui demanda d'où il venoit. La conversation s'engagea, et Kahtaba confirma à Saïd tout ce qu'il avoit entendu dire des nouvelles du Khorassan, et du rassemblement d'une armée assez forte pour chasser le khalife Merwan du trône, et pour y placer un rejeton de la famille des Haschémides. Saïd, de son côté, apprit à Kahtaba qu'à Damas, c'est-à-dire, dans la capitale de l'empire même, tout étoit dans la plus grande confusion, que les enfans de Mohammed fils d'Ali fils d'Abd-allah, étoient persécutés partout, et que l'Imam Ibrahim lui-même étoit traîné de prison en prison, sans qu'on sut trop s'il étoit encore en vie ou mort. Quand Kahtaba eut appris ces nouvelles, il se fit connoître à Saïd. Celui-ci prit alors un alcoran de dessus un pupitre de la Mosquée, fit jurer à Kahtaba le secret le plus inviolable, et lui révéla ensuite que l'Imam étoit réellement à Damas, mais que ses enfans se trouvoient à Coufa,

sous la garde d'un certain marchand, nommé *Abou-Mosléma*. Kahtaba se remit en route par Madaïn pour se rendre à Coufa, et s'informa, aussitôt qu'il fut arrivé, de la boutique d'Abou-Mosléma. On le conduisit chez un vieillard à longue barbe, qui vendoit des fèves, de l'ail et du vinaigre. Il le salua; et quand tout le monde se fut retiré, il lui révéla le motif de son voyage. Abou-Mosléma lui donna d'abord un souper fort simple; et après s'être assuré par les sermens les plus sacrés, qu'il n'étoit venu que dans des intentions bienfaisantes pour la famille des Abbassides, il le conduisit chez lui pour le présenter aux enfans de l'Imam Ibrahim, qu'il tenoit cachés dans sa demeure. Quelques planches levées au milieu de la maison mirent à découvert un escalier dérobé, par lequel on descendoit dans un souterrain éclairé par des lampes, où quatorze jeunes gens étoient enfermés. C'étoient les deux fils de l'Imam Ibrahim, nommés *Abou'labbas Saffah* et *Abou-Djafar Mansour*, et douze de leurs jeunes amis. Kahtaba baisa les mains et les pieds des deux premiers, l'un desquels, à ce qu'il croyoit, devoit déjà avoir été désigné par l'Imam pour succéder au khalifat. Il leur annonça la cause de sa venue, et leur demanda lequel des deux recevroit l'hommage des peuples au nom desquels il venoit prêter le serment de fidélité entre les mains du khalife légitime. Les deux princes étendirent tous les deux en même temps leurs mains vers Kahtaba, qui étoit fort embarrassé, et ne savoit lequel

quel étoit le khalife légitime. Pour éviter de plus grands maux encore que ceux dont les peuples étoient déjà accablés, il falloit remonter à la source même, et s'assurer lequel des deux princes étoit destiné par l'Imam au trône; il leur dit donc qu'il n'y avoit rien qui pressât, mais qu'ayant découvert leur retraite, il étoit de son devoir d'en aller avertir avant tout Abou-Moslem, qui l'avoit envoyé avec onze autres personnes pour parcourir dans ce dessein toutes les parties de l'empire.

Après avoir pris congé d'eux et de leur gardien Abou-Mosléma, Kahtaba, tout attendri de l'attachement de cet homme pour une famille malheureuse à laquelle il étoit lui-même dévoué, continua son chemin vers Damas sous le déguisement d'un marchand. Il y arriva au moment d'une cavalcade publique du khalife, devant lequel il se prosterna en lui criant à haute voix: Prince, la miséricorde de Dieu et sa bénédiction soient sur vous; aidez-moi, et Dieu vous aidera; faites-moi justice, et justice vous sera faite au jour de la compensation. Le khalife se fit amener Kahtaba, et lui demanda ce qu'il vouloit. Kahtaba dit qu'il étoit un marchand de l'Irak; qu'en allant autrefois en pélerinage, il avoit déposé tout l'héritage de son fils unique entre les mains d'Ibrahim fils de Mohammed fils d'Ali fils d'Abbas; qu'ayant appris, à son retour, qu'Ibrahim étoit dans les prisons du khalife, il réclamoit de sa justice et de sa bonté la permission d'avoir une entrevue avec ce prisonnier pour réclamer son

dépôt. Il accompagna sa prière de paroles touchantes, de pleurs et de gémissemens. Merwan ordonna que l'on conduisit cet homme à la prison de l'Imam Ibrahim, et qu'on fit avouer à l'Imam, fut-ce même par les tourmens les plus cruels, ce qu'étoit devenu le dépôt confié à sa bonne-foi. Kahtaba fut conduit dans un donjon affreux, éclairé à peine par la foible lueur d'une lampe, où le cliquetis des chaines lui annonçoit la présence d'Ibrahim. Il l'aborda en disant : Tu me connois parfaitement bien, Ibrahim; écoute ce que je vais te demander. J'ai fait un grand chemin pour savoir de toi à qui tu as confié le dépôt qui étoit entre tes mains; apprends-le moi pour que je puisse le réclamer sur le champ. L'Imam Ibrahim, qui comprit d'abord de quoi il s'agissoit, répondit : Il est dans les mains du *fils de l'esclave* (c'est-à-dire *du serviteur de Dieu*), *du maître du signe*, vas et reprends-le de lui. Au sortir de la prison, Kahtaba s'achemina immédiatement vers Coufa. Il fut si diligent, qu'il y arriva le troisième jour après son départ de Damas. Il se présenta dans la boutique d'Abou-Mosléma, attendit que tout le monde se fût retiré, l'embrassa, lui donna les nouvelles qu'il avoit d'Ibrahim, et l'accompagna chez lui. Descendus dans le souterrain, Kahtaba salua les deux princes et leur demanda lequel des deux tenoit un signe de son père. Mansour sachant que ce n'étoit pas lui que son père avoit destiné au trône, se retira un peu; mais son frère Saffah découvrit son bras et y fit voir une grande tache noire

avec laquelle il étoit venu au monde. Alors Kahtaba mit ses mains entre celles de Saffah, et le salua Prince des Fidèles, au nom et par la grâce de Dieu; puis il salua son frère Mansour, Abou-Mosléma et les douze compagnons des jeunes princes, qui tous prêtèrent aussi l'hommage de soumission.

Kahtaba prit ensuite congé d'eux, hâta son retour vers le Khorassan, informa Abou-Moslem de la découverte qu'il avoit faite, et marcha avec lui à la tête d'une armée de deux cent mille hommes vers Coufa. Les habitans de cette ville étoient dans la terreur à l'approche d'une si grande armée, qui, dans sa marche, occupoit cinq parasanges. Abou-Moslem envoya Kahtaba avec un mulet richement caparaçonné à la maison d'Abou-Mosléma, pour porter au nouveau khalife le premier message de l'arrivée de son armée. Abou-Moslem fit couvrir le chemin de sa tente, jusqu'à la maison d'Abou-Mosléma, de riches tapisseries, et le lendemain Saffah, suivi de son frère Mansour, de Kahtaba, d'Abou-Mosléma et des douze compagnons de sa retraite, s'achemina, au milieu des acclamations du peuple de la ville, vers la tente d'Abou-Moslem, qui le premier lui prêta hommage de fidélité et de soumission. Mansour, dévoré du désir de régner, avoit fait un dernier essai pour usurper le trône sur son frère, en étendant le premier sa main vers Abou-Moslem, qui la repoussa et rendit hommage à Saffah. Mansour dissimula pour le moment, mais ne pardonna jamais, comme nous

le verrons dans la suite, cette préférence donnée à son frère. L'exemple d'Abou-Moslem fut suivi pendant trois jours par tous les chefs des troupes et par les magistrats du peuple.

Le quatrième jour, Abou-Moslem entra, baisa la terre, et représenta au nouveau khalife, dans les termes les plus respectueux, la nécessité de prendre des mesures vigoureuses pour arracher aux Ommiades le reste de leur pouvoir. Saffah lui dit : Prépare tout pour le départ; Abd-allah mon cousin t'accompagnera comme mon conseiller, et tu seras le généralissime de mes armées. Puis il appela Abd-allah, le revêtit d'une robe d'honneur, le nomma son conseiller intime, et les exhorta l'un et l'autre de faire de leur mieux pour anéantir l'empire des Ommiades et pour apporter à ses pieds les têtes de ses ennemis.

Pendant que ces événemens se passoient à Coufa, Merwan fit mourir l'Imam Ibrahim dans les tourmens les plus affreux. Il fit entrer sa tête dans un sac rempli de chaux vive en poudre. Le sac fut lié autour du cou du malheureux Ibrahim, de sorte que toutes les fois qu'il respiroit, la chaux entroit par sa bouche, son nez et ses oreilles; elle le tua en peu de temps. Quand Merwan eut appris les nouvelles de la rébellion de Saffah et de la marche d'Abou-Moslem, il assembla aussi des troupes au nombre de cent cinquante mille hommes, et marcha contre eux. La bataille fut sanglante et terrible. Merwan fut battu et se retira par la Syrie dans la Haute-Egypte. Saffah le poursuivit de près, et lui livra un second

combat plus terrible encore que le premier, dans lequel Merwan, après avoir fait des prodiges de valeur, fut tué par la main d'Abd-allah, fils d'Ali.

Sa tête, mise au bout d'une lance, répandit la terreur parmi l'armée des Ommiades, qui se débanda aussitôt. Abd-allah entra en triomphe à Damas, et après y avoir pris quelques jours de repos, il continua sa route vers l'Irak. Saffah campoit à Djabar, en deçà de Coufa. Abou-Moslem se présenta à lui avec la tête de Merwan, que le nouveau khalife fit jeter dans l'Euphrate, après avoir prononcé ces paroles de l'Alcoran: *Dieu enseignera ses voies aux injustes; ceux qui renversent seront renversés.* Il fit revêtir Abou-Moslem de robes d'honneur, et lui fit un présent de vingt des meilleurs chevaux arabes. Il revêtit aussi son cousin Abd-allah de robes d'honneur, et lui donna en présent le gouvernement de Bassora. Pour Abou-Moslem, qui lui demandoit la permission de retourner dans son pays, il lui fit expédier des lettres-patentes en vertu desquelles le gouvernement de Khorassan devoit rester à perpétuité dans sa famille. Il nomma ensuite Abou-Mosléma pour son vizir, et assura cette place après sa mort à *Abou-Ayyoub Wisnani.* Saffah régna quatre ans et six mois; car étant monté sur le trône dans la lune de rébi premier de l'an 132, il mourut dans la lune de moharram l'an 136. Son frère Mansour lui succéda au trône.

Un jour, chassant dans les environs de la ville

de Bagdad avec sa Cour, Mansour fut enchanté de la beauté du pays d'à l'entour, revêtu de tout l'éclat du printemps. Mais alors il n'y avoit encore aucune bâtisse ; il n'y avoit que la cellule d'un hermite qui s'appeloit *Bag;* le pays même étoit connu sous le nom de *Dad*. Mansour voyant la richesse de la campagne, l'abondance des eaux, la foule des animaux et le luxe de la végétation, résolut d'y bâtir une ville. Il fit venir des ouvriers, élever des palais, planter des arbres, ouvrir des canaux; en peu de temps des mosquées et des bains, des jardins et des dômes s'élevèrent de tous côtés. Mansour en fit présent aux seigneurs de sa Cour, fit construire un palais magnifique pour lui-même, y transporta le siége du khalifat, qui avoit été jusqu'alors a Damas, et déclara la nouvelle ville la capitale de l'empire. Il la nomma *Bagdad*, du nom ancien du terrain et de celui de l'hermite qui l'avoit rendu le premier attentif à la beauté du pays, et qui lui avoit prédit qu'une ville bâtie dans cet endroit résisteroit à la faux des siècles.

Peu de temps après que Mansour y eut fixé sa résidence, des nouvelles arrivèrent qu'Abdallah fils d'Ali, avoit levé l'étendard de la révolte à Bassora. Mansour, affligé de cette nouvelle, envoya contre lui Hassan fils de Kahtaba, avec vingt mille hommes. A Harran, les deux armées s'étant trouvées en face, celle de Hassan fut défaite et se retira en confusion jusqu'à Rahba. Alors Mansour donna le commandement de ses troupes à Mousa fils de Scheï-

bani, un des plus fameux généraux de son temps. Mousa lui promit d'humilier ses ennemis, ce qui consola le khalife. Il se mit en marche, joignit ses nouvelles recrues à l'armée battue, mais ralliée, de Hassan, et alla à la rencontre de l'armée d'Abd-allah, qu'il trouva à deux stations de Harran. Les troupes de Mousa combattirent comme des lions, et auroient remporté la victoire si Abd-allah n'eut pris par la main Zowaïb, sa fille, et n'eut crié, en la montrant à l'armée : Voici Zowaïb, la petite-fille de votre prophète ; défendez-la au prix de votre sang ! Quand les peuples de la Syrie entendirent ce cri, ils firent une nouvelle attaque à laquelle l'armée de Mousa succomba.

Mansour désespéré, consulta son vizir Ayyoub sur ce qu'il avoit à faire. Celui-ci lui conseilla de s'adresser à Abou-Moslem, le gouverneur à vie du Khorassan, qui avoit, à proprement parler, mis sur le trône la famille des Abbassides, et qui en étoit le bras et le défenseur. Mansour conservoit de la haine et une rancune secrète contre Abou-Moslem, qui, comme nous l'avons vu, l'avoit repoussé, et avoit rendu le premier l'hommage de fidélité à Saffah. Mais comme il étoit réduit à la nécessité, il l'appela à son secours. Abou-Moslem accourut avec une armée au secours du khalife, malgré les conseils que lui avoit donné son vizir. Il fut revêtu d'une robe d'honneur et du commandement suprême de l'armée. Il attaqua les forces d'Abd-allah près de Harran : Abd-allah fut battu et tué.

Abou-Moslem, de retour à la Cour du khalife, fut comblé d'honneurs et de présens, et se mit en chemin pour le Khorassan. Le khalife cependant, quoiqu'il lui dût de la reconnoissance, non-seulement pour le rétablissement de la tranquillité, mais encore pour les efforts qu'il avoit faits afin de placer la famille des Haschémides sur le trône, ne lui avoit jamais pardonné la préférence qu'il avoit donnée à son frère sur lui. Abou-Moslem étoit déjà éloigné de deux stations de Bagdad, quand Mansour le fit rappeler sous le prétexte d'une affaire importante. Abou-Moslem retourna seul, entra au palais, et se présenta devant le khalife en se prosternant à terre. Aussitôt des esclaves cachés derrière la tapisserie sortirent armés d'épées, et le massacrèrent avant qu'il eût eu le temps de se mettre en défense. Sa tête fut jetée au milieu du camp de l'armée du Khorassan, qui prit l'épouvante, et le commandement de cette province fut donné à Hassan fils de Kahtaba.

Ainsi Abou-Moslem et Abd-allah, qui avoient contribué le plus efficacement à détruire l'empire des Ommiades pour le donner à la famille des Abbassides, tombèrent eux-mêmes par le glaive des princes qu'ils avoient placés sur le trône.

MUSIQUE.

Idées sur la Musique, et particulièrement sur le Mode hellénique, adressées à M. de Klein, Conseiller intime de S. M. le Roi de Bavière, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Manheim, Correspondant de l'Institut de France.

Seconde Lettre (1).

Après nous être assurés, Monsieur, que le système musical des Grecs répondoit à ce que nous appelons un *mode*, tandis que leurs *modes* n'étoient, à proprement parler, que ce que nous entendons par *tons*, nous sommes restés à savoir quel étoit ce système que j'avois essayé de faire revivre dans notre musique, sous le nom de *mode hellénique*. Je vais entrer dans quelques détails à cet égard.

Le système musical des Grecs fut d'abord très-simple et très-borné en apparence. Je dis en apparence, car il n'y avoit rien, au fond, de plus compliqué et de plus vague. L'instrument qui le contenoit, inventé par les dieux mêmes, suivant la fable mythologique, et qui est devenu l'emblème du génie poétique et musical, la lyre

(1) *Suprà*, ann. 1806, tom. II, p. 115.

n'étoit d'abord montée que de trois ou quatre cordes, faisant entendre les sons *mi-la-re*, ou *mi-la*, *si-mi*. Telle étoit la lyre d'Orphée; et il suffit d'ailleurs de voir les figures qui nous restent des plus anciennes lyres, pour demeurer convaincu de cette vérité. Ces trois ou quatre cordes sonnoient, comme on voit, deux quartes conjointes, *mi-la-re*, ou deux quartes disjointes, *mi-la*, *si-mi*.

Mais on se tromperoit beaucoup si l'on se persuadoit, d'après quelques écrivains superficiels, que les hymnes d'Orphée et les chants des Grecs, en général, ne roulassent que sur ce petit nombre de cordes, et n'offrissent que l'intonation monotone de la quarte ascendante ou descendante. Chacun avoit la liberté de remplir à son gré l'intervalle de ces quartes, et de créer, pour ainsi dire, les intonations mitoyennes qui lui étoient inspirées par son sujet, par sa situation ou par les affections de son âme. On sent combien une pareille liberté devoit avoir de charmes pour un peuple d'une sensibilité exquise, et qui parloit la langue la plus sonore de l'univers; mais on sent aussi combien elle devoit faire naître de difficultés dans un art encore au berceau.

Les seules règles que s'imposoient les chanteurs et qu'ils recevoient des poëtes, étoient de ne point sortir de la quarte d'un trait de chant à l'autre, et de marquer la cadence d'un vers ou la fin d'une période en s'arrêtant sur le ton des cordes de la lyre, qui ne servoient alors qu'à donner ce ton fondamental. Ce qui prouve cette

opinion, sur laquelle on ne s'étoit point arrêté jusqu'ici, c'est la manière dont sont notées les plus anciennes poésies grecques. Parmi celles qui sortent de la bibliothéque du Vatican, on en trouve où la fin de chaque vers est marquée par une lettre vocale et une lettre instrumentale placées immédiatement l'une sous l'autre. Il est évident que le poëte ou le musicien ont voulu indiquer par ces lettres la corde fondamentale sur laquelle ils entendoient que la cadence du vers se fit sentir, laissant au chanteur la liberté de remplir le reste.

Cette liberté de remplir à son choix l'espace musical contenu entre deux cordes formant la quarte, comme, par exemple, *mi-la*, fit naître trois genres, savoir : l'enharmonique, qui procède par quart de ton; le chromatique, qui procède par demi-tons; et enfin le diatonique, qui procède par tons et demi-tons. Ainsi, la quarte que je viens de prendre pour exemple fut remplie des trois manières suivantes : *mi*, *mi* (quart de ton), *fa*, *la*, dans le genre enharmonique; *mi*, *fa*, *fa* (dieze), *la*, dans le genre chromatique; et *mi*, *fa*, *sol*, *la* dans le genre diatonique.

S'il faut en croire les écrivains les plus judicieux, ce fut le genre enharmonique qui fut le premier mis en usage : tant il est vrai que les choses les plus extraordinaires sont celles qui se présentent d'abord à l'esprit, et qu'il faut beaucoup de temps et de travail pour apprendre à être simple. Mais enfin l'extrême difficulté d'exé-

cuter le genre enharmonique, lorsque l'art se perfectionnant ne fut plus abandonné au caprice du chanteur, et que les poëtes commencèrent à faire des chants immuables qu'on écrivit en même temps que les vers, fit abandonner ce genre. On s'aperçut que le genre diatonique, le plus facile à entonner, étoit aussi le plus flatteur à l'oreille, et on l'adopta de préférence. Alors le tétrachorde *mi*, *fa*, *sol*, *la*, devint un système fixe de mélodie, et par conséquent un mode.

Mais ce mode étant trop borné pour les voix les moins étendues, on sentit bientôt la nécessité d'ajouter un second tétrachorde au premier; seulement on différa sur la manière de l'ajouter; les uns voulant que les deux tétrachordes fussent conjoints, c'est-à-dire qu'ils fussent renfermés dans les trois cordes fondamentales de la première lyre, *mi-la-re*, les autres opinant au contraire pour qu'ils fussent disjoints, c'est-à-dire pour qu'ils fissent sonner les quatre cordes fondamentales de la seconde lyre *mi-la*, *si-mi*.

Je ne vous rappellerai pas, Monsieur, les longues disputes que firent naître ces deux opinions parmi les Grecs, ni les lois singulières que rendirent à ce sujet leurs magistrats, très-attentifs à ce qu'il ne fût point porté atteinte à la pureté de la musique, qu'ils regardoient comme étroitement liée avec la pureté des mœurs publiques; je me bornerai à dire qu'après beaucoup d'essais infructueux, Pythagore vint et renferma dans un grand système musical ce que j'appellerai,

d'après mes principes, les deux modes des tétrachordes conjoints et disjoints.

Le mode des tétrachordes conjoints procéda ainsi : *mi*, *fa*, *sol*, *la*; *la*, *si* (bémol), *ut*, *re*, mode dans lequel la corde fondamentale *la* servoit à terminer le premier tétrachorde et à commencer le second.

Le mode des tétrachordes disjoints procéda de cette autre manière : *mi*, *fa*, *sol*, *la*; *si*, *ut*, *re*, *mi*.

Il est facile de voir, à la simple inspection de ces deux modes, que la corde fondamentale *mi* du premier n'avoit ni quinte, ni octave, et que tous les sons homologues y marchoient par quatre : *mi-la*; *fa-si* (bémol); *sol-ut*; *la-re*; tandis que, dans le second, la corde fondamentale *mi* avoit sa quinte et son octave, et que tous les tons y marchoient par quinte : *mi-si*; *fa-ut*; *sol-re*; *la-mi*.

Maintenant si nous observons nos deux modes modernes, *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, *ut* pour le majeur, et *la*, *si*, *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la* pour le mineur, et que nous les comparions au mode hellénique *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, *ut*, *re*, *mi* que je propose d'introduire dans notre système musical comme troisième mode, nous trouverons qu'ils diffèrent entre eux par des propriétés frappantes. La première de ces propriétés et la plus essentielle, puisqu'elle est dans la mélodie, peut être sentie par toute personne exempte de préjugés, qui voudra parcourir successivement ces trois gammes naturelles et en examiner l'effet,

en faisant précéder chacune d'elles de sa note fondamentale *ut*, *la* ou *mi* à la basse, pour empêcher l'oreille de s'égarer. J'ose d'avance affirmer que l'effet qu'elle recevra de celle de *mi* sera infiniment plus doux que celui dont elle sera affectée en parcourant celle d'*ut* et même celle de *la*.

Je rechercherai qu'elles sont les causes de cet effet particulier produit par ce mode, et je tâcherai, dans une autre lettre, de développer les moyens d'y attacher une harmonie qui l'embellisse sans l'étouffer.

FABRE-D'OLIVET.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Recherches asiatiques, ou *Mémoires de la Société établie au Bengale pour faire des recherches sur l'histoire et les antiquités, les arts, les sciences et la littérature de l'Asie; traduits de l'anglais par A. Labaume; revus et augmentés de notes, pour la partie orientale, philologique et historique, par M. Langlès, membre de l'Institut, conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale; et pour la partie des sciences exactes et naturelles, par MM. Cuvier, Delambre, Lamarck et Olivier, membres de l'Institut, etc.* Tom. I et II. In-4°. Paris, chez *Treuttel* et *Würtz*, libraires, rue de Lille, n°. 17.

Après avoir promené ses regards sur les vastes régions de l'Asie, il est difficile de trouver un pays plus intéressant et plus attrayant que la contrée singulière qui se trouve entre les fleuves sacrés du Gange et de l'Indus (1). Nous pourrons

(1) Le pays que nous appelons l'*Inde* devroit s"appeler *Sindhu*, ou, pour nous conformer à l'autorité du Sophocle de cette nation, dont la meilleure pièce est devenue presque aussi célèbre parmi nous que l'Electre du poëte grec, nous devrions au moins l'appeler *Hindhu*.

accorder notre admiration à la fougueuse imagination des Arabes. Leur poésie, pleine de brillantes extravagances et de beautés souvent inattendues, peut nous offrir des plaisirs aussi vifs que durables. L'enthousiasme romanesque des Persans et le ton mystique qui règne dans leurs poésies érotiques, la considération de l'active industrie des Chinois, peuvent nous apporter autant d'utilité que leur morale est capable d'élever nos âmes. Mais ce qui peut surtout donner lieu à des recherches immenses et qui mérite toute notre attention, c'est l'Inde et le peuple vertueux, intelligent et religieux qui l'habite; ces objets ne sauroient manquer d'être la source d'une surprise également vive et agréable.

Des monumens dont la date se perd dans la nuit des temps, une histoire qui présente une série non interrompue de rois dont les dynasties remontent aux époques les plus reculées, une poésie qui réunit tous les charmes de celle des anciens et des modernes, une langue sacrée dans laquelle nous retrouvons avec étonnement les restes de tous les dialectes gothiques sans exception, tout cela mérite bien que nous attachions sans cesse avec intérêt nos regards sur ce pays unique. Et certes! on peut à bon droit le nommer ainsi, puisqu'entouré de nations foibles, sans religion, sans culte et livrées à tous les maux de l'anarchie, cette terre paroît véritablement classique, et est habitée par des hommes qui, par leurs mœurs et leur civilisation, nous retracent l'image de ces deux peuples d'origine

rigine gothique dont les langues sont devenues réellement classiques pour nous; elle nous offre des monumens qui ne sont ni moins nombreux, ni moins antiques que ceux qui nous restent de la Grèce et des Romains.

Et même en accordant que les mœurs et le caractère de ce peuple si remarquable aient subi quelque altération par l'effet des invasions des conquérans barbares, toujours est-il vrai que leur littérature et leur religion portent l'empreinte d'une antiquité dont les monumens subsistent dans toute leur intégrité. Nous ne saurions nier qu'il ne nous reste guère que le tiers des ouvrages d'un seul des poëtes lyriques de la Grèce. Ce qui nous reste des nombreux écrits des poëtes d'Alexandrie, dont les ouvrages étoient travaillés avec tant de soin, suffit à peine pour nous en donner une idée. Quant à la littérature romaine, tout ce qui existoit des écrits qui ont précédé Caton est entièrement perdu, et nous ne pouvons former que des conjectures plus ou moins incertaines sur la mythologie des Anciens, puisque le vrai sens et la véritable connoissance des mystères sont anéantis pour jamais. Chez les Indiens, c'est tout autre chose. Là le sens mystique de la religion se présente presque sans voile à nos regards; tous les secrets et tous les emblêmes allégoriques de leur croyance nous sont révélés dans l'immense compilation de *Viasa*; et il n'y a que le défaut de temps qui puisse nous empêcher de lire tout ce qu'ils ont composé soit en vers, soit en prose, puisque désor-

mais ces trésors sont ouverts à notre avide curiosité, depuis les passages sublimes des plus anciens *Védas*, jusqu'aux drames les plus artistement travaillés qui furent représentés à la Cour du fameux successeur de *Sacàditya*, et depuis cette époque jusqu'à nos jours, c'est-à-dire jusqu'aux productions des Brahmes encore vivans de *Paràsara* jusqu'aux *Varàha*, et d'*Atri* jusqu'aux *Jagannàtha*. Tels peuvent avoir été les motifs qui ont déterminé l'illustre W. *Jones* à fixer son attention sur l'Inde : seulement ils ont dû avoir encore plus de force et de précision dans un esprit aussi éclairé, et auquel nous sommes redevables de ces magnifiques essais dont nous trouvons les fragmens épars dans les premiers volumes des *Recherches* asiatiques, dont nous avons aujourd'hui une occasion si favorable d'entretenir nos lecteurs. Ainsi ce savant, doué du plus beau génie, se trouva entraîné vers la littérature la plus riche. A peine s'en fut-il occupé, qu'il y porta la plus abondante lumière, et ceux qui veulent marcher sur sa trace y trouvent tout à la fois la clarté et la précision.

Il seroit superflu de s'étendre beaucoup sur les louanges d'un homme aussi extraordinaire, et qui s'est acquis l'amour et l'admiration de tous ceux qui cultivent les sciences. Ceux qui ont affecté de dédaigner ou de rabaisser son mérite, n'ont fait que rehausser encore plus sa gloire en plaçant leurs noms si près du sien. Nous donnons communément le nom de philologues à certains érudits dont on ne connoît l'existence que par

quelque long et inutile commentaire sur quelque auteur grec ou romain; quel nom donnerons-nous à un homme qui considéroit toutes les langues comme un vaste ensemble, qui en possédoit parfaitement les plus intéressantes, et savoit faire dans chacune d'elles des compositions correctes et élégantes? qui d'ailleurs ne les regardoit, en général, que comme un moyen de parvenir au plus noble but, et surtout de tracer l'histoire de la législation et de la jurisprudence des plus grands peuples. Personne n'a possédé à un si haut degré la connoissance des plus belles langues; personne n'a fait un si heureux emploi même de la connoissance d'un nombre bien moins considérable d'idiômes; personne en un mot n'a réuni, à un savoir aussi profond, le sentiment exquis des beautés de la poésie.

Il étoit parvenu à établir, sur les bords du Gange, une société de savans dont il étoit l'âme. Il a donné la première impulsion au désir qu'ils ont de tout approfondir, et il semble que désormais rien ne puisse plus échapper à l'activité de leurs recherches. Les militaires même et les personnes qui occupent les premiers emplois du gouvernement parlent avec précision et autorité sur les points d'érudition les plus importans dans ce qui concerne la connoissance des antiquités de l'Asie. Lui-même a dessiné, d'une manière aussi profonde que rapide, les tableaux des quatre principales nations de l'Asie, et a porté sur tous une vive lumière. Chacun de ses discours comprend au moins une grande découverte, qui seule au-

roit pu faire la réputation d'un savant, et je n'ai besoin ici que de rappeler aux hommes instruits les remarques sur la ressemblance de l'alphabet *Ethiopien* avec le *Dévanagari*, remarques où il a développé une si prodigieuse sagacité, ainsi que dans les vues si neuves sur le *Zend* et le *Pahlavi*, et sur la descendance des Chinois du nord de l'Inde, ce qui semble prouvé d'une manière incontestable par l'ouvrage de *Manu*, ouvrage aussi intéressant pour le jurisconsulte instruit, que pour le savant qui s'applique à l'histoire des religions, et qu'il publia ensuite tout entier. On y trouve entre autres un chapitre sur la Métempsycose, qui comprend plus d'idées neuves et sublimes que les ouvrages réunis de *Platon* et de *Porphyre*. Il publia presque dans le même temps la traduction d'un des plus beaux drames qui aient jamais paru.

Depuis on vit ses découvertes se multiplier; l'une des plus heureuses est celle par laquelle il a déterminé avec certitude un point important de l'histoire de l'Inde, qui concourt avec l'époque où régnoit *Seleucus*, et fait retrouver, dans un usurpateur aussi habile qu'heureux, nommé par les Grecs *Sandracottus*, le *Chandragupta* des Indiens, célébré par quelques lignes dans les prophéties des plus intéressantes des *Puràna's*, et par un grand nombre de drames et de *Cavya's* réguliers. Par une autre découverte non moins heureuse, il a déterminé à peu près la situation d'une des plus magnifiques et des plus grandes villes de l'Inde ancienne. Un système complet de

musique a été donné d'après le *Nàràyana.* Les six grands systèmes de la philosophie indienne ont été exposés, et l'Europe, qui n'avoit pas le plus léger soupçon d'une pareille découverte, y a vu avec étonnement la source de ceux de *Platon* et de *Pythagore.* Là se termine sa carrière littéraire, au moment même où l'on commençoit à concevoir les plus hautes espérances de son génie et de ses rares connoissances, et à peine peut-on apprécier la grandeur d'une pareille perte. Presque rien de ce que nous avons de lui, dans les *Recherches asiatiques*, n'a été entièrement achevé par lui : ses fonctions publiques et la multiplicité de ses occupations ne lui avoient pas permis d'y mettre la dernière main, et il avoit le projet de terminer tous ses travaux avec plus de soin, lorsque son retour en Europe lui en donneroit le loisir, de revoir de nouveau ses écrits, et de fournir les preuves de tout ce qu'il avançoit, ce qu'il étoit seul en état de faire. Il n'y avoit peut-être que lui qui pût remplir le cadre immense des travaux qu'il avoit entrepris, et il s'y trouve un grand nombre d'énigmes qui sont impossibles à résoudre, même pour les esprits les plus exercés. Mais quoique la plus grande et peut-être la meilleure partie de ses travaux soit perdue pour nous, cependant il existe encore, dans la société dont il fut le fondateur, une espèce de tradition de sa grandeur. M. *Henri Colebrooke*, surtout, suit de très-près les traces de son illustre modèle ; et si ce charme poétique inimitable qui étoit si propre à M. *Jones* n'anime

pas les écrits de son successeur, du moins il possède une pénétration et une profondeur d'esprit bien rares. Son digeste des lois indiennes est tout-à-fait digne de Jones, et l'âme de ce grand homme semble respirer encore dans plusieurs des passages de cet ouvrage. Tous les essais de *Jones*, sur l'*Inde*, ses mémoires, quelques-unes de ses notes, plusieurs traductions excellentes, et quelques dissertations terminées sont déposés dans une collection qui ne nous est en quelque sorte connue que par lui, et qui semble nous intéresser spécialement à cause de lui. Cet ouvrage est aussi utile qu'agréable, et offre une érudition précieuse et l'amusement le plus noble. Contenant les observations les plus importantes pour chaque science en particulier, il intéresse toutes les classes de lecteurs par l'immense variété des objets qu'il embrasse, puisqu'il nous présente le tableau de l'Asie dans toute son étendue. L'observateur de l'homme y trouvera des traits piquans de caractère, le moraliste des traits d'histoire du plus grand intérêt, et le littérateur des morceaux de poésie curieux, et entre autres la charmante idylle intitulée *Gitagouinda.*

Mais ce n'est pas seulement M. Jones qui y figure, ce sont aussi les Brahmes de l'Inde, c'est la pénétration critique de *Radhacant* et de *Rama Lochana*, le profond savoir de *Trivedi Sarvoran*, et les connoissances astronomiques de *Rama Chandra*; ce sont ces hommes que les Grecs n'auroient pas craint d'appeler les plus sages des gymnosophistes que nous entendons eux-mêmes,

puisqu'ils ont été employés constamment auprès de M. Jones, qui nous a fidèlement transmis leur doctrine.

Les explications de quelques mots indiens qui se trouvent dans les fragmens de *Ctésias* sont aussi absurdes que ses récits ; il ne peut pas avoir connu les langues de l'Inde, et je soupçonne que *Mégasthènes* ne connoissoit qu'une dialecte populaire de *Candahar*. Nous savons que depuis lors personne n'a pu apprendre grammaticalement la langue des sages de l'Inde, et ainsi c'est la première fois que nous les entendons eux-mêmes sans intermédiaire. Tous les obstacles que nous oppose une langue que nous ne pouvions approfondir ont disparu, et les *Brahmes*, que le code le plus ancien honore du nom de seigneurs de la création, et qui souvent, par leurs vertus extraordinaires, par l'étendue de leur savoir, et par l'amabilité de leur caractère, pourroient faire excuser un nom aussi extravagant, nous initient eux-mêmes dans les secrets de leur religion et de leurs sciences.

Qu'il me soit permis, après les Brahmes, de nommer deux membres de cette société. M. *Davis*, qui est un astronome distingué, a incontestablement démontré qu'il est capable de traduire aussi bien l'ouvrage célèbre de *Meya* que le savant *Tica* sur cet ouvrage, en comparaison duquel on ne trouve presque que des rêves dans tout ce que *Bailly*, *Le Gentil* et *Montucla* ont écrit sur l'astronomie indienne. Mais quelque grandes que soient les obligations que le monde savant doit

avoir à M. *Davis*, on attend encore plus de sa profonde érudition. Il a entre les mains un ouvrage sanscrit qui contient une description complète de toutes les constellations du ciel indien, avec les dessins de chacune, et qui même a été entièrement traduit par *W. Jones.* Un pareil ouvrage manque encore à la connoissance des antiquités en général, et serviroit à décider les questions les plus importantes sur l'astronomie et la religion de quatre des plus grands peuples du monde. M. *Davis* est seul en état de le publier, et c'est presque une obligation pour lui que de le faire connoître au public.

M. *Wilford* paroît véritablement digne de tous les éloges que W. Jones lui a donnés. Quatre pages de sa dissertation sur la chronologie indienne, où il traite des villes connues des anciens sur les rives du Gange, en sont la preuve, ce qui fait d'autant plus regretter qu'il se soit égaré dans une carrière qui ne promet pas beaucoup de succès. Qu'il se rappelle que les découvertes importantes en géographie sont aussi durables que la terre elle-même, au lieu que les plus heureuses étymologies ont souvent à peine la durée d'un bon mot.

Autant l'instruction qu'on trouve dans ce recueil est neuve, générale et importante, autant il est au fond peu connu, surtout en France, où il a été plus vanté que lu; et où rien n'est plus commun que d'affecter un grand enthousiasme pour cette société et pour ses fondateurs, sans avoir complétement approfondi ou entendu leurs ouvrages.

Peut-être cela doit-il être attribué à ce que la langue anglaise étoit assez peu connue en France il y a quelque temps, et surtout à la nécessité d'avoir déjà quelque intelligence des langues orientales pour comprendre les mémoires mêmes les plus faciles, puisqu'il faut presque être aussi versé dans les idiômes de l'Orient que l'étoit M. *Jones* lui-même, pour entendre les dissertations et les mémoires qu'il a publiés. En effet, il cache presque toujours, sous les apparences d'une prose aussi facile qu'élégante, des observations d'une grande profondeur et d'une extrême finesse.

Toutes ces difficultés ont été levées par les travaux d'un homme qui saisit avidement toutes les occasions de servir et d'avancer les sciences. On s'occupe d'une traduction soignée de ce recueil, et les noms de MM. *Cuvier*, *Delambre*, *Gosselin*, *Lamarck* et *Olivier*, qui sont annoncés comme travaillant à éclaircir le texte de l'ouvrage, ne peuvent que nous inspirer la plus haute idée de la perfection d'un pareil travail, parce qu'on est accoutumé à attacher à ces noms l'idée de ce qu'il y a de plus distingué dans les sciences. La plus grande partie des notes, et tout ce qui a rapport aux langues orientales, appartient en entier à M. *Langlès*, à qui le monde savant doit déjà tant de lumières sur l'Orient. Ce savant distingué possède au même degré de perfection le *persan*, l'*arabe* et le *tartare mantchoux;* et quoique la connoissance de ces langues embrasse une portion immense de l'Asie, néanmoins une

critique exercée et la comparaison d'un grand nombre d'analogies l'a mis à même d'étendre encore infiniment plus loin le cercle des objets qu'il envisage. Lui seul est en état de satisfaire notre curiosité sur les contrées si peu connues du nord-est de l'Asie ; l'Europe peut même légitimement attendre de lui des lumières satisfaisantes sur la littérature chinoise, qui désormais lui est ouverte par le secours de la langue tartare, et sur la religion la plus extraordinaire de nos temps modernes, religion que personne n'a bien connue encore, et sur laquelle on a tant écrit. Dans les notes nombreuses qu'il a jointes aux deux premiers vol. des *Recherches asiatiques*, que nous avons sous les yeux, il a développé toute l'étendue de son érudition, et il n'a rien négligé de ce qui pouvoit servir à l'éclaircissement du texte. Une collection de livres aussi précieuse que complète sur ces matières, l'a mis en état d'enrichir cette traduction d'un grand nombre de citations tout-à-fait neuves et de rapprochemens également curieux et propres à produire la lumière. Parmi ces citations, nous croyons devoir indiquer plus spécialement aux lecteurs celles qui sont tirées du manuscrit autographe du *Ayïn Acbery*, traduites par M. *Langlès*, souvent avec plus de fidélité et de correction que ne l'a fait M. Gladwin, puisque ce sont là les premiers passages publiés qui nous fassent connoître ce dialecte du persan, qui s'est formé dans l'Inde, et surtout sous la plume du singulier *Abul Fazel*. Nous remarquerons, parmi les autres citations, le récit

de l'assassinat de ce fameux ministre de l'Orient, un passage de *Mohsan Fani* sur le culte des planètes, et une fable fort intéressante du *Bostan* de *Sady*, qui n'est pas encore traduit. Nous indiquerons surtout, parmi les notes de M. *Langlès*, celles qui accompagnent les mémoires VIII et XVII sur la mythologie et la littérature indienne, qui sont sans contredit les plus nombreuses et les plus importantes, et qui contiennent un extrait à peu près complet de tout ce qui a été écrit sur ce sujet; ce sont celles qui sont plus propres à donner une idée de la brillante érudition de l'auteur et de l'étendue des moyens qui sont entre ses mains; en un mot elles sont dignes de l'homme à qui le gouvernement a confié la plus riche collection des manuscrits qui soit au monde.

A ce sujet je crois devoir avertir le lecteur qu'il ne doit pas confondre ce qui, dans les notes, appartient à M. *Langlès*, avec ce qu'il cite des opinions du P. *Paulin*, qui a attaqué, avec une virulence déplacée, les hommes les plus respectables.

Un nom qui me paroît véritablement digne de figurer auprès de celui de l'illustre président de la société asiatique, est celui de M. *Alexandre Hamilton*, à qui je me plairois à rendre ici un hommage éclatant, si l'amitié intime dont il m'a honoré et son extrême modestie ne me faisoient une loi de renfermer en moi-même l'expression de mon admiration. Au reste ses travaux parlent assez en sa faveur, et ne sauroient manquer de lui acquérir une solide gloire, si c'est y avoir

acquis un titre que d'avoir donné, sur l'histoire des premières et des plus anciennes monarchies de l'Orient, des éclaircissemens plus complets qu'on n'auroit osé les espérer, et tirés de sources authentiques où personne n'avoit encore puisé aucunes lumières (2).

Une chose qui nous paroît devoir surtout fixer l'attention des lecteurs, est un caractère *Bengali* avec lequel on a imprimé, au commencement du premier volume, treize stances de *Sancaracharya ;* c'est M. *Ch. Wilkins* qui, le premier, a gravé cette espèce de caractère dans l'Inde même; mais il reste toujours à M. *Langlès* la gloire d'être le premier qui les ait fait graver en France, et d'avoir surpassé son modèle sous le double rapport de la netteté, et de la correction. Les caractères ont été dessinés et exécutés avec beaucoup de précision, particulièrement les *bha*, *sa*, *ma*, *ya*, *ta*, *da*, *ku ;* mais d'autres s'éloignent trop de la forme des caractères écrits à la main, et sont quelquefois surchargés de traits et de contours qui ne se trouvent pas dans les manuscrits ; tels sont les *nda*, *shna*, *mpa*, *dya*, *gha*, *csha*, et les *ya*, *ri* et *u* longs, joints aux consonnes. Dans les manuscrits les plus parfaits, ce caractère tient le milieu entre le petit caractère des Scholies et un autre caractère d'une exécution plus large, et c'est à cause de sa forme plus élégante qu'il a été adopté dans les copies des

(2) M. Hamilton a lu une partie de cet excellent mémoire à la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut national.

pièces de théâtre et d'autres poésies du moyen âge de la poésie indienne, tandis qu'on a employé le grand pour les *Purana's* et pour les deux grands poëmes épiques. Accoutumé à la lecture continuelle des manuscrits indiens, je préférerois de beaucoup le grand caractère ; on n'y trouve point ces contrastes affectés de traits tantôt extrêmement larges, et tantôt d'une finesse excessive. Mais une fonte des caractères *Dévanagari*, qui surpassent infiniment les *Bengali*, rempliroit tous les vœux des Orientalistes ; et quelle perfection ne pourroit acquérir un caractère si pittoresque sous la main d'un artiste distingué comme M. *Firmin Didot*, qui, dans le dernier ouvrage qu'il vient de publier, s'est montré aussi bon littérateur qu'habile typographe, et a prouvé qu'il n'y a point, dans son art, de difficultés insurmontables pour lui.

G. Hagemann.

VOYAGES.

Voyage en Italie et en Sicile, fait en 1801 *et* 1802, *par M.* Creuzé de Lesser, *membre du Corps législatif. Paris, de l'imprimerie* de P. *Didot* l'aîné. 1806; xij et 372 pages in-8°. Prix, 5 fr. et 6 fr. par la poste.

L'abbé Coyer, bel esprit de boudoir, écrivit à je ne sais quelle *Aspasie*, des lettres sur l'Italie, qu'il n'avoit pas visitée : on sent quel doit être le mérite d'un pareil ouvrage. Celui du président Dupaty est d'un autre genre et un peu meilleur. C'est le genre admiratif, le grandiose de l'enthousiasme. Du moins notre vieux Montaigne est plus naïf et plus aimable. Quant à l'abbé Richard, je ne le connois point, et ne le jugerai pas ; je ne connois pas non plus la savante description de M. de Lalande. M. de Creuzé, surpris de ne pas éprouver ces émotions profondes, ces extases sentimentales à la vue d'un sol dont on exagéra trop long-temps et la beauté et les richesses, a pris la plume pour détruire l'enchantement. Dans sa préface, il nous dit modestement : « Le plus grand mérite de mon Voyage, » *supposé qu'il en ait deux*, sera d'avoir été écrit

» sans aucune des prétentions, ni des préventions » d'un voyageur. » Ce qu'il a voulu prouver, c'est que *la moitié de l'Italie est dans l'imagination de ceux qui la parcourent.* A-t-il raison ou tort? Nous ne prononcerons point; ces *belles* contrées nous sont inconnues : d'un côté, nous voyons un troupeau de louangeurs; de l'autre, un frondeur se présente; il écrit bien, et paroît juger sainement. Qui croire? s'il est vrai, comme le dit Voltaire,

Que vers la vérité le doute nous conduit.

Avant de rien décider, attendons que le jugement de M. de Creuzé soit confirmé par de nouveaux ouvrages; mais lisons le sien. Nous ne dirons rien de son style. Ce n'est plus un problème aujourd'hui de savoir si nos bons poëtes écrivent bien en prose; je ne crois pas qu'on puisse me citer une seule exception.

Mais si la diction en est brillante, pure et concise, nous l'avouerons avec franchise, nous ne partageons pas toujours les opinions de l'auteur. Ses gaietés sont quelquefois trop gaies, et ses plaisanteries trop libres.

Pourquoi a-t-on si souvent blâmé cette foiblesse des voyageurs, qui veulent faire partager au lecteur leurs surprises, leur repos, leurs occupations? Suivant moi, tout cela attache. M. Creuzé s'exprime d'une manière originale et cor-

recte ; cependant, si je ne me trompe, il manque quelque chose à son Voyage. L'homme n'est point en scène, du moins n'y est-il qu'indirectement ; et, à quelques traits près, comme un auteur dans la dissertation qu'il compose. Ces détails minutieux de départ, d'arrivée, d'aventures douces ou fâcheuses, qui plaisent tant, *quoi qu'on die*, ne viennent point soulager l'attention et fixer la curiosité. En évitant toutes les transitions, l'auteur a supprimé un grand charme. Mais ne nous plaignons pas de ce qui manque ; soyons justes envers l'auteur qui nous prévient de deux choses : « Si l'on me demande dans » cet ouvrage plus que je n'ai voulu donner, si » l'on cherche tout ce qui auroit pu y être, on y » trouvera beaucoup de lacunes ; si l'on se borne » à juger ce qui y est, on sera peut-être moins » mécontent. » M. de Creuzé ne se trompe point. Son *excursion* contre Sterne, écrivain injuste, caustique, et quelquefois ridicule, malgré sa grande réputation, sa peinture d'Young et d'Artur Young, la réception très-gaie qu'on lui fait chez de bons capucins de Sicile, confirmeront la justice de son espérance.

Mais il est temps de citer quelques passages agréables ; ce livre en fourmille. Bodoni, célèbre imprimeur à Parme, raconta à M. de Creuzé, qu'un capitaine de la nation autrichienne « lui » étant venu demander à voir un de ses plus beaux « livres, eut la patience de feuilleter jusqu'à la » fin tout Horace, et lui demanda ensuite ce que « c'étoit

» c'étoit qu'Horace. Il est facile de dire ce que » c'étoit que ce capitaine. » Changeons de couleurs. A *la grande Chartreuse*, qui est devenue une manufacture de tabac, il alla parcourir le cimetière, employé aujourd'hui à faire sécher les feuilles de cette plante. Il ajoute cette réflexion sensée : « Un cimetière ne devroit, ce me sem» ble, être jamais destiné à un autre usage. Il y » a dans le mépris de cette convenance une sorte » de profanation qui *froisse* l'âme. » Plus loin on trouve cette judicieuse observation. « On voit » à Naples beaucoup de tabatières et autres pe» tits meubles fabriqués avec la lave du Vésuve, » et il y a peu d'étrangers qui n'en emportent. » On aime à jouer avec ce qui a été redoutable; » c'est un enfantillage naturel à l'homme. »

A côté des noms de Virgile, d'Horace, de Cicéron, on retrouve ceux de Scipion, de César, de Titus, de Marc-Aurèle. Voici ce qui concerne ce dernier. L'auteur vient de louer et de critiquer ce cheval à qui Carle Maratte disoit, *Marche donc*, et tout de suite il s'écrie : « Mais le cheval » de Marc-Aurèle fût-il sans défauts, que seroit-il » auprès de l'image de Marc-Aurèle, de ce prince » qui, en gouvernant tant d'hommes, s'est placé » au rang des princes qui les ont les mieux gouver» nés? On regarde avec attendrissement l'image » mélancolique de ce génie bienfaisant que le » ciel prêta à la terre; on aime à croire que le » hasard seul n'a pas conservé la statue, et l'on » se félicite que l'amour des arts lui ait érigé, » dans son ancienne capitale, un monument

» qu'il mériteroit de la reconnoissance des hom-
» mes. » Ce ton est noble; mais l'auteur en change pour peindre la compagne de cet empereur célèbre; « Faustine, cette épouse du sage
» Marc-Aurèle, et qui ne fut pas à beaucoup
» près aussi *sage* que lui. Son buste n'offre point
» ces grands traits si communs aux Romaines de
» son temps; il offre au contraire toute la déli-
» catesse des traits d'une jolie Française, jointe
» à la régularité des traits antiques. En voyant
» Faustine, si on ne l'excuse pas, on excuse du
» moins les complices de ses torts qui exercèrent
» la philosophie de Marc-Aurèle. »

M. de Creuzé a des aperçus fins et profonds sur les arts. Son *Essai sur le beau et le joli* est un très-joli chapitre, où l'esprit semble avoir servi de secrétaire aux Grâces. Sa dissertation sur le *nu* en sculpture, est pleine de finesse, de convenance et de ce qu'on appelle du tact. Nous avons dans nos manières plus de décence que les Anciens, nos arts doivent s'en ressentir, et nos artistes se soumettre aux lois que le changement moral leur impose. « Le costume
» *moderne*, appliqué à une statue *moderne*, sera
» toujours moins ridicule que le costume d'un
» empereur romain appliqué à un roi de Prusse
» ou d'Angleterre : là, les yeux souffrent peut-
» être; mais ici la raison est au supplice. Tout
» ce qu'on dira sur le style monumental et sur
» le genre grandiose, ne répondra pas à cette
» difficulté. Ce seroit bien pis, si l'on en venoit
» à représenter sans aucuns vêtemens un prince

» encore vivant. Je ne ferai point de réflexions » sur toutes celles que peut inspirer un pareil » oubli de notre siècle et de nos mœurs. Il me » semble que, dans les convenances *modernes*, » il doit y avoir un voile sur la personne comme » sur la dignité des princes. » J'avoue que je suis trop ignorant pour savoir ce qu'on peut répondre à cela; mais je sais ce qu'on ne pourra pas y répondre.

M. Auguste Creuzé publia, il y a quelques années, un poëme qui fut très-goûté à cette époque, et qui le seroit encore si l'on en retranchoit quelques fictions qui ne devroient pas y être, et qui gâtent ce chef-d'œuvre de gaieté, de badinage et d'esprit. Dans un voyage en Italie, il lui étoit impossible d'oublier cette tentative. Voici comme il en parle : « Presque tous les voyageurs qui » passent à Modène, vont dans une vieille tour » voir ce vieux seau enlevé aux Bolonnais, qui » a fourni à Tassoni le sujet d'un poëme un peu » vieux aussi, qu'on a assez récemement cherché » à rajeunir en France. C'étoit bien mon inten- » tion de voir ce monument respectable de la » gloire des Modenois; et j'avois même des rai- » sons particulières pour cela. (Je le crois). Mais » il tomboit une pluie trop forte; la tour où l'on » montre le sceau étoit assez loin; le dîner étoit » tout prêt; il falloit partir dans un quart d'heure. » Je me suis contenté de constater l'existence du » *personnage;* j'ai su qu'il étoit plus vermoulu » que jamais, et je suis parti sans le voir, en étouf- » fant indignement mes remords. » Tel est en

général le style aimable et léger de ce charmant ouvrage. Dès les premières pages on y trouve ces paroles : « Chambéry n'a rien de remarqua-» ble que l'abondance de ses eaux et la sociabilité » de ses habitans. Les femmes y sont aimables » et jolies : cette ville appartenoit de droit à la » France. » Je pensois bien que cela ne se pas-seroit pas sans quelque madrigal.

Aug. DE L.

POÉSIE.

Le Voyage du Poëte, poëme par J. B. *de Saint-Victor.* Paris, chez *Collin,* libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 4; impression de *Didot.* Papier vélin, prix, 1 fr. 80 cent., et 2 fr. par la poste.

Revenons-y, puisque M. de Saint-Victor le désire. Il a défendu généreusement *la Poésie descriptive*, contre les reproches qu'on lui a adressés. Peut-être auroit-il dû se dispenser de combattre pour elle. Son poëme n'a rien de commun avec ce genre monotone et fatigant, introduit par l'impuissance. Si quelques hommes d'esprit l'ont soutenu par leurs exemples; si MM. Delille, Castel, Esmenard, Michaud, Lalanne, etc. etc., séduits par la facilité, peut-être aussi par l'abondance qu'il présente à un génie heureux, sont parvenus par de brillans succès à désarmer les critiques, il n'en est pas moins vrai de dire, que la muse *descriptive* est une muse bâtarde, introduite mal à propos sur le parnasse, et dont M. de Saint-Victor n'auroit pas dû aspirer à être le protecteur. Qu'a-t-il à démêler avec elle? Les descriptions l'attachent à tout; elles font partie et parure de tous les ouvrages de poésie; mais seules elles ne peuvent former un bon ouvrage, ou du moins faire un ouvrage amusant et com-

plet. Dans Homère, Virgile, le Tasse, Milton, le Camoëns, ce qui anime leur épopée, je l'avoue, c'est le charme continuel des *descriptions*. C'est lui encore qui ajoute un grand mérite à nos idylles, à nos églogues, qui plaisent par la peinture fidèle de ces pittoresques paysages, où des bergers dignes de l'âge d'or se disputent le prix de la flûte, du chant ou de la course. Les descriptions se mêlent aussi très-agréablement aux sentimens décrits dans nos élégies amoureuses; mais, séparées du secours des actions principales dont elles ne doivent être que l'accessoire, elles ne sont plus qu'un vain entassement de richesses ou, pour mieux dire, qu'une confusion. « Dans tous les écrits, quels qu'ils » soient, disoit M. Wals à M. Pope, la nature » doit être suivie: et rien n'est plus contraire à » la nature que cette fureur d'entasser des *des-* » *criptions*, et de chercher à dire ce qu'on ap- » pelle de belles choses. »

Qu'a-t-il à démêler, ai-je dit, avec messieurs les *descriptifs?* Cependant ce poëme n'est qu'un tissu de belles et de sublimes descriptions. Expliquons-nous: je ne veux pas qu'on interprète ma pensée d'une manière qui pût la rendre ridicule. Je crois que M. de Saint-Victor n'a écrit qu'une épître et non pas un poëme, malgré la sublimité de son exorde. Un poëte veut parcourir la carrière de l'épopée; il s'engage à visiter les lieux qu'il veut peindre, et ceux qu'Homère et Virgile rendirent célèbres. Tout cela ne s'écarte point du style didactique qui convient

à l'épître ; et les épîtres je les admets, parce qu'il faut donner des bornes à ce genre si parfait dans celles de Boileau. J'admets aussi les prétendus poëmes qui n'ont pas plus d'étendue que *les Hommes de Promethée* de Colardeau ; *la Forêt de Windsor*, si bien traduite par M. Boisjolin ; *la Forêt de Fontainebleau* de M. Castel ; *les Plaisirs d'un Poëte* de M. Millevoye ; *l'Illusion et les Hôpitaux* de M. Theveneau ; *le Printemps d'un Proscrit* de M. Michaud, tel qu'il étoit la première fois dans l'*Almanach des Muses :* voilà les opuscules descriptifs que mon goût adopte ; tous les autres me paroissent surchargés, embarrassés et interminables.

La mode peut soutenir pendant quelque temps les poëmes descriptifs ; mais la mode est fugitive, et le souvenir du sort de l'héroïde doit faire trembler ceux qui s'exercent dans un genre pareil. Car, qu'on ne s'y trompe pas, ce sont les descriptions, précédées et suivies de descriptions, qui ont tué les héroïdes.

M. de Saint-Victor, peu fidèle à la doctrine qu'il défend, veut que le poëte *sache se borner*, et qu'il ne dépasse pas *une juste longueur ;* mots que lui-même a soulignés. Il veut encore

> Que toujours, au milieu de ces *belles images*,
> L'homme et ses passions animent les ouvrages.

Ah ! que j'en suis bien aise ! Pourquoi disputerions-nous encore ? nous sommes d'accord. J'ai dit le plan du *poëme*. Peut-être remarquera-t-on que *l'homme et ses passions* ne sont en scène que

d'une manière passive ; que ce charmant ouvrage n'est qu'une suite de préceptes ; que la marche n'en est pas assez caractéristique. C'est le genre didactique marié au genre descriptif ; c'est l'alliance de la modestie et de l'orgueil. Mais ce défaut pardonné, que le lecteur verra avec plaisir un talent qui avoit donné de si douces *espérances*, grandi et porté à sa maturité par l'âge et par l'expérience.

Ces vers sont si riches, leur facture est si brillante, leur harmonie si agréable, qu'embarrassé sur le choix des citations, nous ne savons, parmi tant de *belles images*, lesquelles doivent enrichir cet extrait. Mais pourquoi être embarrassé ? Commençons par le commencement.

Le poëte divin qui sur sa lyre d'or
D'Achille aux pieds légers et du vaillant Hector,
Dit aux siècles la gloire et la noble querelle ;
Méditant de ses chants la pensée immortelle,
Consulte d'Ilion la plaine et les débris ;
Mais bientôt pour orner de si nobles récits,
Dans la nature entière il chercha des images ;
Il osa du Melès, quittant les doux rivages,
Emporté sur les eaux vers des climats lointains,
Aux Déités des mers confier ses destins.
Appelés par Thétis de leurs grottes humides,
Les farouches Titons, les blanches Néréides
Entouroient le vaisseau du chantre aimé des Dieux.
Des flots qui se courboient sous ce poids précieux,
Un vent léger, ridant la surface azurée,
Le portoit sans péril sur cette mer sacrée.
Et dans l'heureux accord des ondes et des airs,

Le poëte, à *ses yeux*, sous mille aspects divers,
Voyoit se déployer les ports, les monts, les îles.

Dans le cours de sa marche, le poëte peint Rome, ses fêtes et ses mœurs. Il passe au Vésuve dont les *feux* étoient *assoupis*.

Dans ce calme trompeur la montagne effroyable
Soudain rend un bruit sourd, lugubre, épouvantable;
Typhon, l'affreux Typhon de ses flancs caverneux
Sort lançant les rochers, les cendres et les *feux*;
S'élève jusqu'aux *cieux* en gerbes menaçantes,
Précipite en *torrens* ses laves dévorantes,
Engloutit les cités, fait reculer les mers,
Et soulevant la terre et les eaux et les airs,
Portant partout la mort, l'horreur et les ravages,
S'abîme dans les flots au milieu des orages.
Il expire. Aussitôt les peuples ranimés
Vont reporter le soc sur leurs champs consumés;
Bientôt sur les cités au tombeau descendues,
De nouvelles cités s'élèvent suspendues;
Dans ces lieux qu'ébranla tout l'enfer en courroux,
Les cieux semblent plus purs, les airs semblent plus doux,
Et sur les noirs *torrens* des laves refroidies,
Flore jette en riant l'émail de ses prairies.

M. de Saint-Victor emprunte tour à tour des comparaisons ou des images à David, Isaïe, Virgile, à M. Bernardin de Saint-Pierre et à M. de Châteaubriant, qui lui a fourni ce trait charmant, où il parle des peuples sauvages de l'Afrique :

Long-temps de ces déserts, paisibles possesseurs,
Ces peuples, que de nous la mer en vain sépare,
Depuis ont vu souvent l'Européen barbare,

Leur demander la terre où dormoient leurs aïeux ;
Aussitôt recueillant ces restes précieux,
Loin des champs paternels, plaintive, désolée,
Voyage tristement la peuplade exilée,
Les guerriers, les enfans, les femmes, les vieillards ;
Et saluant encor de ses derniers regards
Son fleuve, son boccage et ses chères cabanes,
S'éloigne lentement à travers les Savanes ;
Aborde avec respect ces pieux voyageurs,
Ecoute leurs récits, prend part à leurs douleurs ;
Et si tu sens combien la patrie a de charmes,
A ces fils de l'exil tu donneras des larmes.

Il me semble que voilà une belle prose rendue par de beaux vers. *Qu'il y a d'esprit et d'invention dans ce siècle!* disoit madame de Sévigné, *que tout est nouveau, galant, diversifié; je ne crois pas qu'on puisse aller plus loin.* Je n'en disconviens point, on ne peut point effacer le siècle de Louis XIV ; mais n'en déplaise aux déclamations modernes, plusieurs de nos écrivains et M. de Saint-Victor entre autres, peuvent fort bien supporter le danger du parallèle. Mais finissons.

Reviens, crains d'irriter et les vents et Neptune :
Trop d'audace a souvent fatigué la fortune ;
Elle a comblé d'ailleurs tes poétiques vœux.
C'est assez d'avoir vu dans ton voyage heureux,
Ou parcourant la terre, ou navigant sur l'onde,
Le monde déjà vieux et l'enfance du monde.
Reviens, et dis alors tout ce qu'ont vu tes yeux.

M. de Saint-Victor exige qu'il *interroge Clio*, pour lui emprunter ses *héros fameux*.

C'est peu de charmer l'œil, il faut toucher le cœur;
En peignant la nature imite son auteur :
Quand la main dans l'espace eut suspendu la terre,
Que sa voix eut sur elle appelé la lumière,
Enchaîné l'océan, ombragé les coteaux,
Et des cieux ordonné les merveilleux tableaux,
Sa sagesse voulut, par un plus grand miracle,
Créer l'admirateur d'un aussi beau spectacle :
L'homme fut le dernier de ses travaux divins.
Sans cet être nouveau, chef-d'œuvre de ses mains,
Fait pour connoître, aimer, qu'un feu céleste anime,
Seul et silencieux dans le triste univers,
Eût été roi sans peuple et le dieu des déserts.

On en conviendra, ces vers sont excellens. Mais ce qui m'en plaît le plus, c'est que si les poëtes *descriptifs* ont raison de triompher des images qu'ils renferment, ils doivent être confondus des préceptes qu'ils y trouvent.

Aug. DE L.

PEINTURE.

Corrections et Additions pour un ouvrage de M. Fiorillo (1), *lues dans les séances particulières de la quatrième Classe de l'Institut le* 11 *mai* 1806.

M. le professeur Fiorillo a publié, il y a quelque temps à Gœttingue, le troisième volume de son *Histoire de l'Art* en allemand ; il contient l'Histoire de la Peinture en France.

L'auteur dit, dans son avant-propos, « qu'il » n'avoit eu d'abord l'idée que de parler de l'an- » cienne école française, et qu'il est encore » trop tôt pour écrire sur l'école moderne. » Je ne suis pas de son avis ; je crois que l'école moderne a déjà produit et produit encore tous les jours d'assez grands hommes, pour que son histoire mérite d'être écrite ; mais je pense que l'auteur auroit beaucoup mieux fait de ne pas céder aux désirs de ses amis, en publiant ses observations sur cette école. Il auroit sans doute mieux fait encore d'attendre quelques années pour se procurer des notes plus exactes, et visiter, s'il lui eut été possible, la France : L'auteur demande excuse, « s'il a quelquefois oublié » un talent naissant. » J'observe qu'il a même

(1) L'Art de Dessin en France depuis son rétablissement jusqu'à nos jours. Gœttingue, 1805 ; 1 vol. in-8°. en allemand.

souvent oublié des talens supérieurs ; et qu'il n'a pas rendu assez de justice à d'autres.

M. Fiorillo, à en juger d'après la préface de son volume sur l'Ecole italienne, paroît croire qu'il n'y a que les artistes qui puissent bien écrire sur l'art ; je ne veux pas ici renouveler cette ancienne discussion ; mais son ouvrage, que j'ai sous les yeux, me démontre qu'un artiste peut faire un livre plein de fautes, même sur les artistes modernes, et qu'il peut mal juger leurs productions, surtout quand il n'a pas eu l'occasion de visiter leur pays (2). D'après ma manière de voir, quand on ne veut travailler que pour son honneur et pour être utile, on ne doit parler que des objets qu'on peut avoir été à portée de connoître ; c'est alors au moins notre propre jugement que nous publions, et non pas celui des autres que nous suivons en copiant leurs écrits et en nous fiant aux relations des voyageurs.

Dans l'ancienne école française de notre auteur, il y aura peut-être encore quelques défauts à relever ; mais je laisserai ce soin à d'autres ; je me contenterai de citer quelques-uns de ceux qui se trouvent dans l'école moderne, c'est-à-dire les artistes morts depuis 1750. Les corriger tous exigeroit plus de recherches que le temps ne me permet d'en faire pour le présent.

L'ouvrage de M. Fiorillo devoit être classique, mais il en est bien loin ; plusieurs de ses

(2) Il me semble que le fait dont il s'agit ne prouve rien dans la question, car on ne peut parler pertinemment d'une chose qu'on n'a pas vue. A. L. M.

jugemens, copiés sur des critiques des expositions, ne peuvent quelquefois qu'être nuisibles à des talens distingués. Il a fréquemment oublié de citer leurs meilleurs ouvrages ; il ne veut que trop souvent trouver de la ressemblance entre des maîtres ; trop souvent il juge d'après des traits gravés, qui ne peuvent guider notre jugement que sur la composition. Il place enfin dans l'Histoire de la peinture moderne en France, des noms d'artistes dont les ouvrages sont presque ignorés.

Je relèverai premièrement les erreurs que je crois avoir aperçues dans plusieurs articles; j'y ferai des additions ; je présenterai mes opinions, quelquefois différentes de celles de l'auteur ; et je finirai par nommer les artistes qu'il a tout-à-fait oubliés.

Avant de commencer, je dirai que ce n'est pas l'envie de critiquer qui me fait entreprendre ces observations ; c'est l'amour des arts et de la vérité qui me les a dictées. Je déteste les querelles littéraires, et je donne mes notes pour que M. Fiorillo puisse, à une seconde édition, rendre son ouvrage plus utile, en le rendant exact et plus complet.

Je commencerai par *Franzesca* Casanova, que j'ai connu dans mon premier voyage à Vienne. Fiorillo dit qu'il est élève de Simonini, qu'il prenoit Jacob Courtois pour modèle, et qu'il étudia Wouvermans ; tout ceci ne lui fait qu'honneur ; mais je ne puis pas m'associer à l'opinion de l'auteur, quand il dit « qu'il n'étoit, dans le

» vrai sens du mot, qu'un plagiaire, qui pre-» noit tantôt un groupe, tantôt un autre dans » les ouvrages de Bourguignon, et le plaçoit » dans ses ouvrages. » Dans les peintres de bataille, plusieurs choses peuvent se ressembler, sans qu'on puisse dire pour cela que l'un vole l'autre. On se bat, on se tue souvent de la même manière. Casanova étoit un homme de génie, et je crois que l'accusation de notre auteur est mal fondée. Il ne dit que peu de choses sur les talens et sur les ouvrages de cet artiste, qui avoit pourtant acquis en France une juste réputation : il compte publier sa vie conjointement avec celle de son frère, qui étoit directeur de la galerie de Dresde ; il oublie plusieurs de ses élèves connus en France. Franzesca Casanova fit encore dans son dernier temps plusieurs petits tableaux d'animaux d'une composition agréable et d'une touche légère qui lui furent bien payés.

En parlant avec l'éloge qui lui est dû du talent de *Charles* Vernet, il ne cite que son dessin d'Hippolyte et celui du conducteur de char qui retourne avec ses compagnons. Il dit que, d'après les dernières nouvelles, Darcis devoit les graver. On pourroit exiger que l'auteur sût que l'un, la mort d'Hippolyte, a été commencé par Darcis, il y a déjà quelques années, et que cet artiste n'a pu finir celui-ci, ni commencer l'autre, puisque la mort l'a enlevé. Il cite encore la part que Vernet a eue dans le grand dessin de la Parade des Tuileries.

Charles Vernet a travaillé beaucoup dans les dernières années. Une trentaine de ses dessins appartiennent à Roland, marchand d'estampes, qui en a déjà fait très-bien graver plusieurs, surtout quatorze au lavis par Debucours, qui excelle dans ce genre; il étoit autrefois très-habile peintre de genre. Cinq autres grands dessins ne sont pas aussi bien gravés. Il y en a à l'encre de la Chine, au bistre, et quelques-uns coloriés d'une grande beauté, entre autres un départ de chasse. Vernet s'occupe de finir son grand tableau de trente-quatre pieds de la bataille de Maringo. Son fils, quoique très-jeune, annonce du talent dans le genre de son père.

Robert n'est que nommé; l'auteur ne connoît donc pas son talent; cependant la France n'a jamais eu de peintre tel que Robert, pour représenter des intérieurs et pour donner du goût à l'architecture qui sort de son pinceau. Il sent aussi bien la perspective que *Panini*, et la rend d'une manière beaucoup plus agréable à l'œil. Il y a eu un temps où l'on ne pouvoit pas habiter un hôtel, sans avoir une chambre à coucher ou un salon décoré des grands tableaux de Robert. Ses ouvrages sont de différentes qualités; il alloit quelquefois trop vîte, en voulant trop faire. On a quelquefois voulu qu'il finît davantage; mais peut-être, en finissant plus, n'auroit-il pas su conserver l'esprit qui règne toujours dans ses paysages et dans son architecture: c'est dommage que son talent n'ait pas été employé pour les décorations de théâtre. Ses figures

ne

ne sont pas correctes, mais elles ne manquent jamais d'esprit. Les meilleurs tableaux de ce maître sont une partie de ses études d'Italie. Il grava à Rome, à l'eau-forte, un petit cahier d'architecture qu'il appela *ses Soirées*, et qui fait regretter qu'il n'en ait pas fait davantage. Robert a traité son genre avec d'autant plus de prépondérance, qu'il n'a jamais eu de rivaux : et la France attendra long-temps après un second Robert, surtout dans un siècle où presque tous les hommes de génie s'élancent vers l'histoire, et ne se donnent guère au genre que quand la fière Clio a refusé de les accueillir. Robert a peut-être fait trop de dessins, mais non pour ceux qui aiment le goût et l'agréable : il y en a de bien jolis à l'aquarelle ; j'en possède un des plus beaux. Il traitoit largement le crayon rouge et noir.

Les Français rendent plus de justice que l'auteur, à GREUZE, quoique sa manière de faire et de dessiner n'ait rien de commun avec l'école actuelle. Il trouve extraordinaire qu'on l'appelle peintre de genre ; il voudroit plutôt qu'on l'appelât « peintre du peuple ou de la nation, parce que » ses tableaux représentent fort souvent les traits » les plus caractéristiques de la manière entière » de penser et de sentir des Français. » Je crois que les bonnes et les mauvaises actions qui occupèrent le pinceau du célèbre Greuze, n'appartiennent pas exclusivement à la nation française : elles sont à toutes les nations. On trouve dans tous les pays des hommes qui, en mourant

ne peuvent léguer à leur famille que leur bonne réputation ; il y a partout des mères qui aiment leurs enfans ; des malades qui sont consolés par leur fils ; aussi bien qu'il y a des fils qui cherchent à déchirer le testament de leur père, quand ils craignent qu'il ne leur soit pas favorable, et des enfans qui attentent même à la vie de celui qui leur donna le jour. Il accorde à Greuze plus de noblesse qu'à *Cornelius Troust* et à *Hogarth ;* je ne sais pas d'où naît cette comparaison. M. Fiorillo croit que Diderot a loué Greuze avec trop d'enthousiasme ; pourquoi ne pas aussi bien en croire Diderot, quand il parle bien de quelques artistes, qu'en copier des pages entières, lorsqu'il parle mal de *Boucher* et d'autres ? Il trouve le coloris de Greuze maniéré ; il n'a donc vu aucune de ses têtes ? il n'en parle pas. Peu d'artistes ont peint avec autant de sentiment et de vérité que lui ; en France, il passe encore aujourd'hui pour un bon coloriste. L'auteur dit : « que Greuze cherchoit à ne jamais perdre de » vue la simplicité de la nature ; mais la nature » même est maniérée à Paris. » Rien n'est plus facile que de dire des injures à une nation entière, rien n'est plus difficile que de se montrer supérieur à elle. Greuze a fait une quantité de dessins qui, généralement, ne peuvent être regardés que comme des esquisses ou des études, toutes pleines de sentiment ; on en a quelques-unes de coloriées de sa jeunesse, mais elles sont rares. Greuze créa son école, et son école meurt avec lui.

Notre auteur dit que la plus grande partie des dessins du PAON sont à l'aquarelle; je n'en ai jamais vu; mais je ne nie pas pour cela leur existence; ce qui est sûr, c'est qu'il en existe beaucoup au bistre et à l'encre de la Chine.

Je ne crois pas que DESMAREZ soit mort : on dit qu'il est professeur de dessin à Florence.

Les Allemands, les Italiens et les Anglais ne crient tant contre l'école moderne française que parce qu'ils redoutent sa supériorité. L'homme qui, sans partialité, a vu l'Europe dans les dix dernières années, ne peut penser qu'il existe d'autres écoles que l'école française : aucun pays ne possède un aussi grand nombre de peintres d'histoire, ni d'aussi habiles maîtres que la France. Chez les autres nations on a des talens distingués; un *Füger*, un *West*, un *Abildgaard*, un *Hetsch* feront toujours honneur à leur pays; mais il n'y a pas pour cela une école allemande, une école anglaise, une école danoise.

Il faut que je cite quelques passages de l'introduction de M. Fiorillo à l'histoire de la nouvelle école française. Il prétend « que les artistes » modernes prennent *David* pour modèle, et » exagèrent ses défauts, sans posséder ses talens : » il trouve cependant que l'école actuelle a la préférence sur l'ancienne école française, et il continue ainsi : « La plupart des ouvrages de » l'école moderne ressemblent à des statues » ou des bas-reliefs coloriés; les contours des

» figures sont tranchans; l'expression parlante ; » mais la composition vide, froide et sèche ; » enfin, le coloris dur, comme s'ils ne choisis- » soient dans la nature que la couleur locale, et » qu'ils ne cherchassent à relever l'effet que » par des ombres forcées qui tombent dans le » noir. Les artistes modernes français croient » avoir fait passer la simplicité des Grecs dans » leurs ouvrages ; mais ils confondent la sim- » plicité avec le vide, et travaillent avec peine » pour devenir plats et ennuyeux. Comme ils » ne sont pas pénétrés d'un sentiment pur et » classique, ils restent à l'entrée du temple du » goût, sans en trouver le principe fondamental ; » et il paroît véritablement que le génie du » temps les éloigne de l'idéal de l'art, etc. » Ce sont les mauvais artistes français dont M. Fiorillo a voulu parler, car il n'a pas réussi à faire le portrait des bons ; mais qu'importe : il n'a jamais vu leurs ouvrages, il juge d'après les autres. Il dit enfin, « qu'on doit bien étudier » l'antique ; que *Raphaël* et *Michel Ange* l'étu- » dioient ; mais qu'ils cherchoient, entourés » de formes nobles, grandes et spirituelles, à » idéaliser les formes supposées de la nature. » L'auteur ignore donc que les bons peintres français étudient beaucoup la nature, et qu'on ne l'a jamais plus étudiée ; comme peintre, il doit savoir qu'on la voit quelquefois avec des yeux différens.

M. Fiorillo dit que le tableau de *Saint Roch qui guérit les pestiférés* posa le fondement de

la réputation de David ; il pourroit ajouter à cela ce qu'il dit des *Horaces*, que ce tableau seul auroit suffi pour lui assurer l'immortalité. Je n'aime à parler que de ce que j'ai vu, car alors c'est au moins mon jugement que je prononce ; et je n'ai fait que nommer ce tableau, quand j'écrivis sur les ouvrages de David ; n'ayant pas encore alors été à Marseille, où j'ai été depuis, et où j'ai pu admirer différentes fois un des chefs-d'œuvres de ce grand artiste. J'ose être prophète : dans les siècles à venir, on fera des pélerinages pour l'admirer. Je demande à en dire quelques mots que M. Fiorillo peut ajouter à une autre édition de son ouvrage, s'il a quelque confiance dans mes jugemens.

Le tableau de Saint-Roch fut commandé à David pour l'administration de la Quarantaine à Marseille ; il le fit à Rome en 1780. Cette administration, en le recevant, le trouva trop beau pour en priver les connoisseurs et les amateurs ; elle renonça à son premier projet de le placer à la Quarantaine même, et le mit au Bureau de Consigne, où il est toujours resté. Le sujet du tableau est St.-Roch qui adresse des prières à la Vierge pour qu'elle fasse cesser la peste ; il est sur son genou droit, et appuie le bout de son pied gauche sur un des pestiférés. Il élève ses mains jointes vers la Vierge, qui est assise avec l'enfant Jésus. En bas, dans toute sa longueur, est un corps mourant qui s'appuie sur son bras gauche ; plus haut sont deux jeunes-gens expirans. L'expression de la tête de St.-Roch est belle ; le dessin

de l'ensemble de sa figure est admirable ; on peut aussi examiner en détail ses bras, ses mains et ses jambes, et on sera satisfait. La composition est simple et bien liée dans toutes ses parties. L'expression n'est pas manquée : on croit voir des mourans en regardant les pestiférés. La Vierge m'a le moins satisfait ; son coloris ne m'a pas paru aussi beau que le reste du tableau. David paroît dans cet ouvrage aussi grand coloriste que grand dessinateur, et il détruit l'opinion de quelques-uns de ses élèves, qui prétendent que le dessin et le coloris ne peuvent jamais se donner la main. Après avoir vu le Saint-Roch, je ne sais pas si c'est aux Horaces ou à Saint-Roch qu'il faut donner la préférence. Heureux le maître qui a une lutte aussi honorable à soutenir avec lui-même !

Fiorillo parle avec estime du *Bélisaire ;* il rapporte les mêmes anecdotes que j'ai déjà imprimées ; il ne trouve pas la tête du Bélisaire noble. « Tout le monde, dit-il, le prendroit pour un » invalide français. » Je n'ai pas éprouvé la même sensation en voyant ce tableau, et je n'ai jamais entendu faire ce reproche par aucun artiste français. Ce tableau appartient à présent au sénateur Lucien Bonaparte.

Il loue beaucoup le dessin des *Horaces ;* mais, selon lui, la composition en est défectueuse. Il trouve la pose du fils aîné gênée. « Le père, dit-» il, qui est au milieu du tableau, ressemble » à un vieux bas-officier qui cherche à exercer » trois recrues d'après les formules militaires un,

» deux et trois, etc. » Le père des Horaces ne m'a jamais inspiré ce sentiment. Fiorillo continue ainsi : Dans la tête du père, aucun trait » de son visage ne caractérise un homme qui » expose ses enfans au plus grand péril, et « qui les voit peut-être pour la dernière fois. » Ce jugement ne m'étonneroit pas s'il ne sortoit pas de la bouche d'un peintre, qui doit autant sentir les différens sentimens de l'homme, qu'il doit connoître l'effet que produit le mélange des différentes couleurs. A-t-il jamais été possible de mieux exprimer, dans la même tête, la joie de sauver sa patrie et la crainte d'exposer ses enfans au danger ? La passion la plus puissante doit naturellement emporter la victoire sur le père le plus sensible.

L'auteur dit, à la fin de son article sur *Brutus*, » que beaucoup de personnes préfèrent ce ta- » bleau à celui des Horaces. » On trouve, en France, de grandes beautés dans tous les deux, mais on accorde généralement la préférence aux Horaces.

On lit, dans une note, que Morel a gravé les *Horaces*, le *Brutus* et les *Sabines ;* tout cela est faux ; aucune des trois gravures n'a encore paru. Ce qui est sûr, c'est qu'il s'occupe des *Horaces*, mais il a au moins encore pour une année à y travailler. Le burin du graveur ne va pas aussi vîte que la plume de l'auteur.

Le portrait de mademoiselle *Brognard* est nommé sans aucune distinction entre les autres portraits de Gerard ; il en mérite cependant bien

une : on peut le placer à côté de la *Joconde* de Léonard de Vinci.

Tout ce qui sort du pinceau de Gerard est beau ; tout est sagement pensé ; il peint sans avoir l'air de peindre ; son portrait en pied de *madame Récamier* lui a fait beaucoup d'honneur. Il a fait quelques portraits de ses amis dans une séance ou deux. Il me sera permis de nommer celui du célèbre *Ducis ;* jamais aucun pinceau ne sut produire plus en moins de temps.

Gerard a aussi fait quelques portraits d'amis, dessinés dans une séance, qui peuvent servir de modèle à ceux qui veulent dessiner dans ce genre. Je citerai ceux de *madame Redouté* et de sa *fille*, de *mademoiselle Coliquert*, et le mien, dont je ne suis pas peu glorieux.

Ingre doit aller à Rome ; mais il n'est pas encore parti, comme dit l'auteur. On désire qu'il parte. On a droit d'attendre de belles choses de lui. Le dessin de *Stratonice*, qu'il vient de faire pour moi, est bien composé, bien dessiné ; on espère en voir un tableau. Il vient de finir plusieurs portraits, entre lesquels on distingue celui de *mademoiselle Rivière*, âgée de quatorze ans.

M. Fiorillo trouve que Gros a du talent ; mais il oublie d'assigner à cet artiste la place distinguée qu'on lui accorde dans sa patrie, entre les élèves de *David*, et qu'il mérite à si juste titre. Il trouve étonnant qu'un sujet aussi terrible que la *Peste d'Égypte* de ce peintre puisse avoir excité tant d'enthousiasme. Je suis au contraire très-content

qu'on ait rendu justice à un beau tableau, bien peint, bien pensé, bien dessiné et d'un beau coloris. Gros est un des premiers coloristes de l'école moderne. Notre auteur ne se rappelle donc pas que de tels sujets ont été représentés par les premiers talens? Il ne connoît donc pas la *Peste* de MIGNARD, le *Massacre des Innocens* et le *Déluge* du POUSSIN, et tant d'autres.

Je ne crois pas que madame BARBIER-VALDONNE peigne, ainsi que le dit l'auteur.

Je ne connois, ou pour mieux dire il n'existe aucun tableau de MEYNIER qui représente *Epaminondas chassé par les Thébains;* il n'existe de cette belle composition que le dessin au bistre que j'ai cité dans mon ouvrage sur les beaux-arts en France. Meynier dessine bien le paysage et l'architecture.

En parlant de *Robert* LEFEVRE, l'auteur auroit bien pu dire que c'est un des premiers peintres de portraits en France; je n'en citerai pour preuve que le *Portrait en genoux de Vernet.*

J. J. LAGRENÉE, ordinairement connu sous le nom de Lagrenée le jeune, n'est pas fils de *Lagrenée l'aîné*, mais son frère. Il n'a pas eu d'aussi belles places que ce dernier, mais il a beaucoup plus de talent et de goût.

L'auteur auroit pu citer quelques-unes des miniatures d'ISABEY plus grandes qu'on ne les fait ordinairement, telles que le *Vieillard avec les mains pliées*, le *Portrait de Constantin*, et d'autres.

Dire que madame CHAUDET peint dans le goût

de Greuze, est donner une fausse idée de son talent.

Le nom de mademoiselle Gérard est mêlé, sans miséricorde, à une foule d'autres, entre lesquels il y en a qu'on connoît à peine. Le sien mérite une place distinguée. Ses tableaux de genre sont agréablement composés, les sujets bien choisis, d'un pinceau soigné et d'un joli coloris. On a gravé beaucoup d'après elle.

L'auteur n'est pas très-content des miniatures d'Augustin; il n'en a peut-être jamais vu; il ne connoît pas sans doute le *Portrait de Chaudet*. Il parle de Taunay comme d'un peintre d'histoire. Il est vrai qu'il a fait quelques tableaux historiques; mais son nom se confondra dans la foule. Il est principalement peintre de genre; Taunay peut se mettre même à la tête de cette classe, et personne n'osera lui disputer le rang. Il fait bien la figure, le paysage et l'architecture; il compose bien et d'une manière variée; il peint bien; personne n'a plus travaillé que lui; il y a de l'esprit dans tout ce qu'il entreprend. Il faisoit autrefois quelques gouaches; mais depuis un nombre d'années il a abandonné ce genre: il a eu l'amitié de m'en faire une qui surpasse tout ce qu'on a vu dans ce genre; elle représente la *Jarretière de la mariée*. On voit chez lui un charmant tableau du même sujet, pas encore tout-à-fait fini, mais traité d'une manière variée. Il me permettra de citer son petit *Tableau de l'enfant prodigue*, où la figure, l'architecture et le paysage égalent le coloris.

Gabbois est nommé, sans dire qu'il est un des paysagistes les plus habiles pour la gouache.

Chaudet, le sculpteur, est cité avec éloge pour son tableau représentant *la Fuite d'Enée;* mais on auroit pu parler de ses dessins : *le Triomphe de Psyché* est très-beau ; il a fait plusieurs dessins pour la grande édition du *Racine* de Didot ; il grave à l'eau-forte. Ses dessins sont bien composés et bien exécutés.

On ne cite de Thibault l'architecte que quelques petits tableaux qu'il a faits, il y a dix ans ; l'auteur n'a donc jamais entendu parler de son grand et beau paysage, appartenant au prince Louis, où *Renaud et Armide* sont représentés ; mais il est vrai que M. Fiorillo n'est pas venu en France. Il ne connoît pas les aquarelles de ce maître ; il ne sait pas que, dans ce genre, il a surpassé tous ceux qui étoient avant lui, et qu'on le surpasseroit difficilement. J'en citerai une d'une vue près de Tivoli, et celle de la ville d'Est. M. Fiorillo ignore aussi ses connoissances dans l'architecture et la perspective ; il ne faut que regarder mon *intérieur de l'église de Saint-Paul hors des murs* de Rome, pour voir que le savant a conduit l'architecte. Cet artiste a commencé un ouvrage sur la perspective ; il est fâcheux qu'il ne le publie pas ; c'est un trésor qu'il cache. Ses études au bistre et à la sepia sont pleines de vérité ; je me félicite d'en posséder.

En nommant Bourgeois, il auroit bien pu ajouter un mot sur ses dessins au bistre qui sont

très-bien lavés. Bourgeois compose bien et dessine bien les fabriques ; il a fait pour moi le pont de Sèvres, où il s'est surpassé. Il vient de graver plusieurs planches à l'eau-forte.

« Les tableaux de DEMARNE, dit-il, ont l'air » d'avoir été faits à la chambre noire. » Voilà une accusation qu'il auroit pu s'épargner, ainsi que celle : « que ses compositions ne sont que » plates et communes. » Il auroit beaucoup mieux fait de parler des beautés qu'on trouve dans les paysages de Demarne, et de dire qu'il fait bien les animaux, et que son pinceau est très-soigné.

On y trouve le nom d'OMMÉGANCK, mais on est étonné de ne pas y voir qu'il peint très-bien, et qu'on feroit difficilement mieux les brebis que lui.

Je ne crois pas que le plus jeune des REDOUTÉ peigne ou dessine généralement les fleurs ; il étoit de l'expédition d'Egypte, et a porté l'art de dessiner à l'aquarelle les poissons, à une perfection qui ne laisse rien à désirer.

M. Fiorillo paroît craindre, d'après l'exposition de l'an 12, qu'il juge par ouï-dire, que l'art ne dégénère en France ; j'espère que sa crainte est mal fondée. Il doute aussi que l'art y fleurisse jamais d'une manière originale : on voit bien qu'il est Italien.

Il dit « que SWEBACH imite les *batailles* de VAN- » DER-MEULEN en petit. » Ils ont tous les deux fait des batailles, ils ont tous les deux été obligés de faire des chevaux ; voilà leur plus grande

ressemblance. Il auroit pu ajouter que Swebach a une grande facilité pour peindre sur la porcelaine.

« Les tableaux de MALLET sont, d'après lui, » tout-à-fait exécutés dans l'esprit des Flamands, » d'un *Téniers* et *Ostade*. » Cela est faux. il représente des scènes domestiques; et de cette manière, si on le veut, il peint dans le genre flamand; mais Mallet n'a jamais voulu copier personne, il a trop de génie pour cela. On auroit dû remarquer que ses gouaches sont plus vigoureuses que ses tableaux à l'huile, et que personne n'a poussé plus loin ce genre. J'en possède une des plus belles qu'il ait jamais exécutées.

« Pour prouver, dit-il, si cela a encore besoin » de l'être, que les artistes français ont vaine- » ment cherché à imiter les Flamands, » il cite BOILLY; tout ce qu'il dit sur son compte est faux. Voici son jugement: « Ses tableaux sont finis « avec la plus grande patience, et par là durs et » secs. Il cherche à peindre dans le style de » *Rembrandt*, et dans quelques portraits, il a » cherché à concentrer le clair sur un point; » mais on ne peut pas même lui accorder les » défauts de Rembrandt. » Boilly n'a généralement pas assez de patience pour finir; ses plus grands ennemis ne peuvent pas lui reprocher d'avoir voulu imiter *Rembrandt;* il ne peut donc pas avoir copié ses défauts.

Boilly a fait une quantité de petits portraits

dans une séance ; il ne manque presque jamais la ressemblance. Son dernier tableau de *la Diligence* est bien peint, et un des plus jolis qu'il ait faits.

Tant mieux si les Français n'ont pas réussi à imiter les Flamands ; ils n'en ont pas besoin. Taunay, Demarne, Drolling, Swebach, mademoiselle Gerard, Boilly, et d'autres, ont produit des tableaux qui, sans être copiés d'après les flamands, feront honneur à leur génie dans la postérité.

On pourroit joindre à l'article sur Dutertre, qu'il dessine aussi très-joliment le paysage, et qu'il a fait les meilleurs dessins pour le Voyage en Espagne que M. de La Borde va bientôt publier.

En rendant justice aux talens de Sauvage, il dit que ses ouvrages sont excessivement chers. Comme ceci pourroit faire tort à cet estimable artiste, il faut que je le démente, et que je dise que chaque homme à son aise est en état, si cela lui fait plaisir, de pouvoir s'en procurer.

Je n'ai corrigé que les défauts que j'ai trouvés en parcourant l'ouvrage de M. Fiorillo ; je ne doute pas qu'avec du temps et des recherches, je n'en eusse trouvé un plus grand nombre. Il faut cependant lui rendre cette justice, qu'il y a des articles très-bien faits, et qu'il connoît la littérature ; mais il travaille à la hâte. Pour un ouvrage sur la situation des arts d'un pays, il faut long-temps rassembler des matériaux, sur-

tout lorsqu'on n'est pas dans le pays même (3).

Il seroit trop long de vouloir parler en détail des artistes qui ont été oubliés par M. Fiorillo; je vais seulement indiquer leurs noms avec quelques notes pour qu'il puisse faire des recherches sur leurs productions, s'il donne jamais, ce qui est à désirer, une nouvelle édition de son ouvrage.

Entre les élèves de Casanova, on cherche vainement les noms de *Norblin*, de *Mayer*, de *Duverger*, de *Duvivier*. Norblin est un des premiers artistes pour les batailles; il a séjourné longtemps en Pologne; il peint bien; sa composition est agréable. Je possède de beaux dessins de lui à l'encre de la Chine et au bistre. Mayer est mort très-jeune, et est enterré à Ermenonville, à côté de J. J. Rousseau. Il ne passa pas la première jeunesse; il avoit de grandes dispositions; on a de jolies gouaches de lui. Duverger est mort jeune; je connois de lui de jolis dessins. Duvivier qui est resté avec son maître jusqu'à sa mort, vit à Vienne, où il peint avec succès.

Lantara peignoit et dessinoit dans le goût de *Claude Lorrain;* ses tableaux sont d'un effet agréable; ses dessins, ordinairement au crayon noir, sont, avec raison, très-recherchés.

(3) Sans vouloir réfuter les justes observations de M. Néergaard, je crois devoir ajouter que l'ouvrage de M. Fiorillo peut être regardé comme la meilleure histoire des arts du dessin que nous possédions, et qu'il mériteroit d'être traduit en français. A. L. M.

M. de Boissieu, de Lyon, véritable amateur, est un des premiers dessinateurs que je connoisse; il lave on ne peut pas mieux à l'encre de la Chine; presque tous les dessinateurs au lavis se sont formés sur lui; ses paysages sont de vrais portraits de la nature; l'heure du jour y est observée; ses figures, ses animaux, tout est bien dans ses dessins; il dessine parfaitement à la mine de plomb. Je me suis procuré, à mes différens passages par Lyon, une belle suite des dessins de ce maître, et je dois à son amitié un livre d'études qui me sera toujours précieux. M. de Boissieu grave à l'eau forte avec une perfection qui lui laisse peu de rivaux entre les modernes.

Les artistes de Genève sont tout-à-fait oubliés par l'auteur; s'il avoit connu ma petite brochure publiée en 1802, « de l'état actuel des arts à » Genève », il auroit vu que les ouvrages de St.-Ours, de Vaucher, de Topfer, de Laraive, de Linck et d'autres, méritoient son attention.

Le professeur Jay, à Grenoble, auroit peut-être aussi bien mérité d'être nommé que d'autres professeurs des départemens. Il a séjourné en Italie, et dessine bien la figure et le paysage.

Gamelin, qui demeure à Carcassonne, dans le midi, a beaucoup de talent pour les batailles; c'est dommage qu'il ne soit pas resté dans une grande ville! il a peint plusieurs tableaux d'histoire : ce n'est pas son genre; mais dans la province,

province, un seul homme doit tout faire. Il fait bien des dessins sur papier bleu.

Gaspard de Fontaine, à Marseille, peint bien le paysage.

Desfriches, à Orléans, qui est mort, dessinoit agréablement le paysage à la mine de plomb.

Pillement le père, qui vit encore à Lyon, pouvoit bien avoir été connu par l'auteur; on a tant gravé d'après ses dessins; Wollet même l'a rendu immortel; les dessins les plus facilement faits par lui sont toujours les meilleurs.

Lens, à Bruxelles, est un peintre d'histoire qui a cherché à réunir dans ses tableaux le style de l'école italienne à celui de l'école flamande; son coloris est bon; il a fait sur les costumes un ouvrage qui devroit être entre les mains de tous les peintres d'histoire (2).

Fabre et Wicar sont deux peintres d'histoire, qui vivent en Italie depuis plusieurs années. Le dernier dessine parfaitement d'après des tableaux et l'antique. Les dessins pour la *galerie de Florence* sont de lui.

La Rue, le peintre d'histoire, et son frère La Rue le sculpteur, sont tous les deux des

(5) Je ne puis en ceci adopter l'opinion de mon ami M. Neergaard. Je crois que l'ouvrage de Lens, même avec les commentaires de Martini, est plus propre à donner aux artistes des idées fausses, qu'à les diriger. Nous avons de bons recueils de costume; mais il n'existe pas encore un ouvrage bien fait sur ce sujet. A. L. M.

hommes inconnus à l'auteur. Peu de personnes cependant dessinent comme eux. Je possède du premier deux dessins de batailles coloriés, qui peuvent justement passer pour ses chefs-d'œuvres. *Bourguignon* n'auroit pas mieux fait. J'ai du même maître, au bistre, un *philosophe mourant près de sa lampe;* on le voit expirer.

Perignon a fait des aquarelles d'une touche extrêmement agréable; les dessins pour le grand voyage de M. de la Borde en Suisse, sont de lui. Ils appartiennent à présent tous à M. *Van der Null*, à Vienne. Ils sont bien faits, mais peut-être n'avoit-il pas assez de génie pour saisir les grandes masses de ce pays majestueux. La nature champêtre et la nature sauvage veulent être représentées d'une manière différente. Si celle-ci ne vous impose pas, vous ne la rendrez jamais.

Lafrenz a été un peintre de genre suédois, qui a passé tout son beau temps en France; il est à présent à Stockholm; ses aquarelles ont eu de la réputation; elles en auroient peut-être conservé d'avantage aujourd'hui si leur auteur n'y avoit pas trop souvent voulu immortaliser des modes qui, par leur bizarrerie, ne pouvoient être que passagères.

Careme a dessiné le genre; ses gouaches et ses aquarelles sont bien composées; il connoissoit bien la nature qu'il représentoit.

Moreau le jeune n'est pas nommé. Son talent pouvoit cependant être connu en Allemagne; les ouvrages nombreux de cet homme unique

dans son genre, ont presque tous été gravés. Je citerai ses dessins pour deux éditions de Voltaire. Son génie fécond fait qu'on ne peut pas l'accuser de se copier lui-même, encore moins de voler les autres; son sujet le pénètre toujours, tellement que son dessin ne manque pas de devenir un tableau. Ses compositions sont sages, ses figures bien faites; ses dessins, qui sont ordinairement au bistre ou à l'encre de la Chine, ne sont ni trop ni trop peu finis. J'espère que la France gardera encore long-temps cet homme inappréciable. L'avenir ne concevra pas comment un seul homme a pu trouver le temps de faire tous les dessins sous lesquels on voit son nom. L'homme laborieux, doué de génie, produit; il ne sait pas même comment.

Son frère, connu sous le nom de Moreau le *paysagiste*, est mort il n'y a pas long-temps. Il avoit beaucoup de facilité; il y a des gouaches de lui qui sont bien faites; il ne soignoit pas toujours assez ses ouvrages; son ton n'est peut-être pas toujours le plus vrai.

Wille le graveur vit encore. C'est le patriarche des artistes; il a 92 ans. La révolution a détruit sa fortune; elle n'a respecté que sa vie; si avoir bien et beaucoup travaillé, si avoir rendu service aux arts, mérite récompense, c'est sûrement Wille qui l'a méritée. Il est le restaurateur de la gravure en France, qui, depuis le siècle d'*Edelinck*, d'*Audran*, de *Drevet*, et d'autres, paroissoit se perdre. Les *musiciens ambulans* et sa *Cléopâtre* lui feront toujours donner ce

titre. Tout ce que l'Europe a de plus fameux en graveurs sort de son école. Je nommerai *Berwick*, *Clemens*, *Müller*, et d'autres dont la liste occupera un jour son biographe. L'amitié et le respect que j'ai pour le vieux Wille m'éloignent de mon sujet. J'ai voulu seulement dire ici que ses loisirs furent employés au dessin, et ordinairement à étudier des scènes champêtres; ils auroient peut-être suffi pour faire la réputation d'un homme, si Wille en avoit eu besoin.

Wille le fils a fait quelques tableaux; mais depuis plusieurs années il ne peint plus; il fait des dessins, et manie la plume d'une manière merveilleuse. Ses dessins au crayon noir sont soignés; il y en a quelques-uns de coloriés.

La Fontaine est un des meilleurs peintres d'intérieur. Schall compose agréablement le genre et a une jolie couleur. Mongin fait en paysage de jolies gouaches; c'est dommage qu'elles sont quelquefois un peu violettes. Ganda auroit été loin comme peintre de paysage, s'il n'étoit pas mort; je possède de lui une chose précieuse pour les artistes: c'est son *Voyage d'Italie*, composé de plus de 400 dessins études. Banks est élève de Cassas, et a voyagé pour lui en Italie; il fait très-bien l'aquarelle. Smith, élève de *Lantara*, est mort. Laurenty dessine bien les animaux et saisit bien les effets; sa plume est étonnante. Mandewar fait des gouaches; il est principalement connu pour la manière agréable et légère dont il travaille la mine de plomb. Bera dessine très-bien l'histoire naturelle; il est élève de

Redouté, et il tâche de marcher sur les traces de son maître. Brijandet, paysagiste habile, est mort. On observe, dans ses arbres, qu'il avoit beaucoup vu la nature, et qu'il l'avoit bien vue. Wallin peint on ne peut pas mieux une tête; c'est dommage qu'il n'ait pas suivi l'étude de la nature : ses incorrections auroient peut-être disparu. Les deux Ozanes sont très-habiles pour dessiner des marines; l'un d'eux a beaucoup et bien gravé à l'eau-forte. Ils connoissent les vaisseaux et savent les rendre d'une manière agreable. Bergevin dessine bien à la plume et compose des bas-reliefs avec facilité. Misteack donnoit les plus grandes espérances. Il dessinoit bien le paysage et exécutoit avec soin les détails de l'architecture. Il étoit élève de *Belanger*. Le voyage qu'il avoit fait avec M. *Bianco de Brant*, dans le midi de la France, l'avoit beaucoup formé. Il est mort l'année dernière.

Percier l'architecte a fait de beaux dessins à l'aquarelle, composés d'antiquités et d'architecture; il a un goût exquis pour l'ameublement.

Baltard l'architecte, favorablement connu par plusieurs ouvrages (1), dessine très-bien l'architecture et le paysage.

Bertaux, qu'on distingue ordinairement sous le nom du Callot moderne, dessine avec une facilité étonnante. J'ai vu de lui, avec un grand plaisir, son dessin à la plume de la bataille d'Aus-

(1) *Paris et ses Monumens*, *l'Athénæum*, dont il y a des notices dans le *Magasin*. A. L. M.

terlitz, qu'il grave pour mettre en bas du portrait de l'Empereur des Français.

Pillement le fils, que j'ose appeler ici le premier graveur en paysage, dessine aussi parfaitement ce genre.

Plusieurs sculpteurs se distinguent par leurs dessins. Le nom de Moitte est depuis long-temps favorablement connu parmi les amateurs de dessins; on a beaucoup gravé d'après lui. Ses dessins sont bien composés et bien dessinés; il a une facilité étonnante pour laver. Taunay le sculpteur, son élève, n'a pas fait beaucoup de dessins, mais ils sont beaux. J'en possède deux, l'un représentant *Caron à qui Mercure a livré les ombres pour passer le Styx :* toutes ont envie de retourner. Les petites têtes sont pleines d'expression; la composition est agréable; le Mercure est d'une légèreté étonnante. L'autre est une grande figure représentant le *Temps qui éteint le flambeau de l'Amour.* Un des premiers peintres a dit qu'il étoit digne de *Jules-Romain;* je n'ai donc plus rien à ajouter. Boichot dessine très-bien dans le genre des Anciens : il aime beaucoup l'École florentine. , Boirot et Rumay dessinent bien.

Entre les peintres en miniature, on s'étonne de ne pas trouver le nom de Guérin, de Strasbourg.

Naudet est un des artistes qui réunissent, dans une seule personne, toutes les qualités d'un peintre voyageur. Il m'accompagne depuis cinq ans dans mes voyages. Les cinq cent dessins qui en

sont les fruits servent de témoins à mon jugement.

Je peux bien avoir omis quelques artistes distingués que Fiorillo a oubliés ; mais c'est du moins contre ma volonté. Je finirai mes additions comme j'ai terminé mes corrections, en disant que je n'ai pas eu le temps de faire des recherches pour les composer ; ma mémoire seule m'a servi de guide, et je n'ai qu'un désir, c'est de ne m'être pas trop souvent trompé.

T. C. Bruun Neergaard.

GRAVURE.

Extrait d'une Notice sur la Vie et les Ouvrages de Joseph *Fratrel, peintre français; lue et présentée le* 12 *avril, dans la séance de la Classe des Beaux-Arts, par M. le conseiller intime* de *Klein, de Manheim, correspondant de l'Institut.*

Joseph Fratrel naquit à Épinal, ville de Lorraine, en 1750. Ses parens l'ayant destiné au barreau, il ne put d'abord employer à l'étude du dessin que ses heures de loisir. Le génie de l'art l'éleva bientôt à un tel degré de supériorité, qu'il excita l'admiration de tous les connoisseurs.

Quoique distingué dans son pays par son savoir en jurisprudence, il ne l'abandonna pas moins pour aller étudier à Paris les chefs-d'œuvres des grands maîtres qui ont été exposés au public. Baudoin, peintre en histoire, qu'il avoit choisi quelque temps pour son guide, fut étonné du talent et de la masse des connoissances qu'il trouva dans un homme qui n'avoit travaillé jusque-là qu'en miniature. Le premier emploi que ses talens lui méritèrent, fut celui de peintre de la Cour du roi Stanislas, à Nancy. Plusieurs portraits historiques en miniature, que

Charles Théodore, électeur palatin, eut occasion de voir, furent ensuite cause que ce prince l'attacha à son service en qualité de peintre de la Cour.

Ici son génie prit un essor plus élevé. Il voulut devenir peintre d'histoire. La riche salle des Antiques de Manheim lui fournit les formes. Il fit avec goût une petite collection de gravures, notamment de celles d'après Raphaël et Poussin, et se proposa pour but d'imiter ces grands maîtres. Ses compositions sont simples, nobles et grandes. La vérité de l'expression, son coloris énergique prouvent l'étude profonde qu'il a faite de la nature. Ses têtes sont du style antique; leur caractère est bien prononcé, et les contours sont exacts. Ce qui est d'autant plus remarquable, c'est que ses maîtres et tous les peintres d'histoire de l'Allemagne étoient alors maniérés. Tous ses tableaux portent l'empreinte d'un extrême fini, et peut-être, si l'on vouloit y critiquer quelque chose, diroit-on que ce fini se fait un peu trop sentir dans les draperies. Il n'a peint qu'un petit nombre de grands tableaux, ne s'étant livré que dix ans à peu près avant sa mort au genre de l'histoire. Ce fut au moment le plus brillant de sa carrière que l'art le perdit. Il mourut en 1783, âgé de 53 ans. *Cornélie*, un de ses plus beaux tableaux, orne la galerie royale de Munich. M. de Pigage acquit les *Vestales*. Sa *Cora* appartient à S. A. S. Mgr. l'Électeur-Archichancelier baron de Dalberg, zélé protecteur des talens, qui fait encore aujourd'hui une

pension à la famille de cet artiste célèbre. Son plus riche tableau, *la Fuite en Egypte*, a été acheté par M. le comte de Truchsess.

Dans un hôtel à Manheim, appartenant à S. M. le Roi de Bavière, se trouve un cabinet dont la boiserie est peinte par lui. Les sujets sont les Vertus, les Sciences et les Arts.

Il laissa à sa famille *le Fils du Meunier*, son morceau favori, qu'elle possède encore. On a aussi de lui 17 planches gravées à l'eau-forte, dont 16 représentent ses propres compositions, et une, *le Songe de saint Joseph*, beau tableau de M. Kraue, directeur de la galerie de Dusseldorf. Les gens de l'art ne méconnoîtront point, dans ces différentes pièces, l'émule des grands maîtres qu'il étudioit. La plupart de ces planches sont détruites, ou ont été gâtées par des imprimeurs mal-adroits. Il n'y a qu'un petit nombre d'exemplaires de cet ouvrage qui aient été sauvés (1). Cet œuvre contient :

1. Les Arts et les Sciences se dévouant à leur protecteur, Charles Théodore.
2. Le même sujet, avec des variations.
3. La Science.
4. La Sagesse.
5. La même pièce, variée.
6. Le Fils du Meunier.

(1) M. de Klein a présenté à l'Institut des eaux-fortes de quelques planches qui se sont perdues et de celles qui ont été conservées par ses soins. Elles ont reçu toute l'approbation qu'elles méritent.

7. Le Songe de saint Joseph.
8. Le prince Frédéric de Deux-Ponts.
9. Portrait du chevalier de Caux.
10. Lambert Krahe.
11. Le baron de Hubers.
12. Jesus amabilis.
13. Saint Nicolas protégeant l'innocence.
14. La même pièce, variée.
15. La Navigation.
16. L'Agriculture.
17. Le Commerce.

ART VÉTÉRINAIRE.

On a distribué à la Classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut, à une des dernières séances, le *Compte rendu des travaux de l'Académie de Lyon pendant l'an* 12 *et pendant l'année* 1805, *par MM.* Dubois, Delandine, correspondant de la Classe, et Petit (1). Le second de ces rapports, par M. Delandine, contient l'extrait d'un mémoire historique de M. Grognier, professeur à l'Ecole vétérinaire de Lyon, sur les progrès de l'Art vétérinaire. Cet extrait renferme presque autant d'erreurs que de lignes; ces erreurs appartiennent, ou au rédacteur de l'extrait, ou à l'auteur du mémoire; si elles sont au premier, le second ne doit pas en être responsable; si elles sont de celui-ci, le premier ne doit pas non plus en rester chargé comme rapporteur; mais la réputation de tous les deux, et la place que M. Grognier occupe à l'Ecole vétérinaire, ne permettent pas de les laisser subsister.

Texte, page 24.	*Observations.*
1. M. Grognier, dans un mémoire où le savoir s'unit à la clarté et l'érudition aux vues neuves, parcourt les	1. D'après ce préambule, les erreurs dont cet article est rempli, pourroient être mises sur le compte du rap-

(1) *A Lyon, de l'imprimerie de* Ballanche père et fils, *aux Halles de la Grenette.* 1806. In-8°. de 61 pages.

progrès successifs de l'art vétérinaire.

2. Les Grecs le cultivèrent, mais sans laisser des notions précises sur aucun des objets qu'il embrasse.

3. Chez les Romains, *Absyrthus* compila le peu qui avoit été écrit jusqu'à son temps.

4. Dans le troisième siècle, VÉGECE publia un traité sur cette partie.

5. Depuis lui jusqu'à RUINI, plusieurs siècles s'écoulèrent. Ce dernier se distingua par ses profondes connoissances anatomiques.

6. SOLEYSEL publia long-

porteur; il est de son intérêt de les rendre à l'auteur, si elles sont de lui; il est de l'intérêt de la vérité qu'elles soient indiquées pour qu'elles ne se propagent pas.

2. Les deux recueils qui nous restent des Grecs sur cet objet, contiennent des notions précises sur plusieurs points, notions auxquelles nous n'avons rien ajouté encore depuis eux, et qui laissent regretter ce qui est perdu.

3. *Absyrthus* n'a jamais été Romain, il étoit Grec. Il n'a jamais rien compilé : il fait partie, avec beaucoup d'autres, des deux collections grecques sur l'Art vétérinaire.

4. L'époque est au moins incertaine; et quel est le VÉGECE qui a écrit, il y en a deux? Les Romains ont écrit sur l'Art vétérinaire à des époques antérieures plus certaines.

5. Si VÉGECE a écrit au troisième siècle, il y a plus que *plusieurs* siècles entre lui et RUINI, qui n'écrivoit qu'à la fin du 16e.; il y en a treize.

6. *Long-temps*, oui près

temps après son *Parfait Maréchal*, que *Gaspard* Saunier copia.

7. En 1750, Bourgelat, notre illustre compatriote, plein de zèle et de savoir, devint le véritable créateur de l'art.

8. Ses *Elémens d'Hippiatrique* sont un fanal qui réunit à sa lumière une foule de disciples.

9. La Guérinière, Garsault, La Fosse-le-Père, s'empressèrent de le suivre.

de 200 ans après Ruini. Ce n'est point Soleysel que Saunier a copié, mais bien Ruini.

7. *Le créateur, non ;* il y avoit avant lui des ouvrages sur l'Art vétérinaire, et sur l'Hippiatrique ; *mais le restaurateur ;* et malheureusement il a laissé son plan incomplet.

8. Il auroit au moins fallu en citer un ou deux seulement.

9. La première édition de l'*Ecole de Cavalerie* de La Guérinière, a paru en 1729.

La première édition du *nouveau Parfait Maréchal* de Garsault, a paru en 1741.

La Fosse-le-Père a écrit en 1749.

Tous ces auteurs-là n'ont pas suivi Bourgelat, qui n'a écrit ses *Elémens d'Hippiatrique* qu'en 1750, qui a souvent copié les deux premiers, et que le troisième, dans un ouvrage postérieur aux *Elémens d'Hippiatrique*, accuse de l'avoir copié.

Je m'arrête. Pour faire l'histoire des progrès d'une science, il faut être mieux instruit.

POÉSIE.

Traduction de la onzième Élégie de Tibulle.

Quis fuit horrendos, etc.

Quel homme au cœur de fer, et né pour les alarmes,
A forgé le premier de parricides armes?
Il fit naître la guerre et les sanglans combats;
Le chemin de la mort s'élargit sous ses pas.
Mais non, ce malheureux ne fut point si coupable.
C'est nous plutôt, c'est nous, dont la rage implacable
Sur nous-même essaya l'usage de ces traits
Qui n'étoient destinés qu'aux monstres des forêts.
C'est le crime de l'or : plus heureux, plus tranquille,
Le siècle où l'on buvoit dans des coupes d'argile!
On ne voyoit ni forts, ni remparts : le berger,
Au milieu des brebis, reposoit sans danger.
J'aurois pu vivre alors dans ma douce retraite;
Mon cœur ne battroit point au son de la trompette.
Aujourd'hui, malgré moi, l'on m'entraîne en un camp.
Je vois briller le fer qui menace mon flanc.
Dieux Lares! gardez-moi, vous, qui de mon enfance
Daignâtes protéger les jeux et l'innocence!
Qu'un tronc de bois grossier ne blesse point vos yeux!
Cette simplicité vous plut chez mes ayeux.
C'est lorsqu'ils observoient les lois de la nature
Que les mortels aux Dieux gardoient une foi pure.
L'autel étoit rustique, et les tributs légers :
Des épis, des raisins, les trésors des vergers,

De l'heureux laboureur composoient les offrandes;
Sa fille, encore enfant, y joignoit des guirlandes,
Et des rayons de miel chargeoient ses foibles mains.
Repoussez loin de nous ces glaives inhumains,
Dieux protecteurs! brisez ces lances ennemies!
Je veux vous immoler des victimes choisies.
Moi-même, revêtu d'un long habit de lin,
De myrthe couronné, la corbeille à la main,
Je suivrai le cortége; et par mes sacrifices,
Puissé-je réussir à vous rendre propices!
Qu'un autre, triomphant des plus vaillans guerriers,
Dans les champs du dieu Mars moissonne des lauriers;
J'aime mieux que, traçant le plan de ses batailles,
Il barbouille de vin ma table et mes murailles.
Quelle fureur nous jette à travers les combats!
Pourquoi chercher la mort qui suit partout nos pas?
On ne voit point Bacchus dans les royaumes sombres;
On n'y voit que Cerbère, et Caron, et les Ombres,
Qui, pâles, l'œil hagard, s'arrachant les cheveux,
Errent sans cesse aux bords d'un marais ténébreux.
Heureux qui, près des siens, dans une humble chaumière,
Achève lentement une longue carrière!
Il garde les troupeaux à ses soins confiés;
Son épouse, le soir, vient lui laver les pieds.
Je veux ainsi finir! Je veux que la vieillesse
Me surprenne contant les faits de ma jeunesse.
Cependant que la Paix rende nos champs féconds!
La Paix apprit aux bœufs à tracer des sillons:
La paix nourrit la vigne; à son ombre prospère
Dans la cave mûrit un vin héréditaire.
Si du soldat farouche elle rouille les traits,
Elle aiguise la bêche et le soc de Cérès.
Des fêtes, sur son char, ramenant sa famille,
Le rustre, pris de vin, et chancelle et babille.

Vénus

Vénus succède à Mars, et des combats plus doux
Tourmentent une Belle, excitent son courroux.
Elle pleure; à son tour, pleurant sa violence,
Le Vainqueur en accuse un excès de démence.
L'Amour folâtre alors dicte les mots piquans;
Juge facile, il siége entre les deux amans.
Ah! malheur à qui peut, même dans la colère,
Lever sur son amante une main téméraire!
C'est s'attaquer au Ciel, c'est en chasser les Dieux.
N'est-ce pas trop d'avoir, dans un transport fougueux,
Dénoué son ruban, détaché sa ceinture,
Dérangé ses cheveux, et gâté sa parure?
N'est-ce pas trop d'un mot qui l'a pu désoler?
Heureux, qui, pour un mot, voit ses larmes couler!
Mais au monstre odieux, dont la fureur extrême,
Sans égards, sans pitié, frappe l'objet qu'il aime,
Il ne faut que du fer, il ne faut que des traits.
Que Vénus le bannisse!... Et toi, charmante Paix,
Les mains pleines d'épis, viens, sur un peuple immense,
Répandre tes bienfaits, la joie et l'abondance!

KÉRIVALANT.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCES LITTERAIRES.

NOUVELLES ETRANGÈRES.

États prussiens.

L'on a donné le 9 mai, au théâtre royal de Berlin, *la Fiancée de Messine*, tragédie de Schiller; le Roi avoit ordonné que la recette en seroit remise aux héritiers de ce grand poëte. Elle a été considérable, vu l'affluence prodigieuse des spectateurs et les envois d'argent particuliers. Le directeur de l'orchestre, M. Weber, avoit composé, pour cette représentation, une symphonie funèbre qui a produit une grande sensation.—La pièce de Picard, *monsieur et madame Tatillon*, se joue depuis quelque temps sous le titre *des Brouillons pacifiques*. Cet ouvrage attire peu de monde : les personnes qui connoissent l'original français assurent qu'il a beaucoup perdu dans la traduction, surtout pour la partie du dialogue.

Le théâtre de Berlin est en possession d'un drame nouveau en cinq actes, intitulé *le Retour dans la patrie*, dont le sujet a paru fort touchant, et qui a été accueilli avec enthousiasme. Un homme a quitté fort jeune sa patrie; devenu vieux, et seul au monde, il désire revoir le lieu de sa naissance. Il eut la consolation, après trente-cinq ans d'absence, d'y retrouver

un ancien ami, plusieurs connoissances et la femme qu'il avoit aimée. De tendres souvenirs le rapprochent de sa maîtresse, qui consent à l'épouser; mais l'assiduité d'un jeune homme lui porte ombrage : il veut rompre et renoncer à toute société. Heureusement on le désabuse, et celui qu'il a pris pour l'amant de sa Julie se trouve être un fils qu'il a eu d'elle autrefois. Ainsi, loin d'être seul au monde, il devient tout-à-coup heureux père, heureux époux.

La traduction de la *Phèdre* de RACINE, par SCHILLER, a eu un très-grand succès sur le même théâtre. Madame *Bethmann*, ci-devant madame *Unzelmann*, y a joué le principal rôle avec un talent supérieur.

On y a repris aussi, tout récemment, l'opéra de *Richard Cœur-de-Lion*. Quelques chœurs, qui ont été ajoutés par M. WEBER, n'ont point rompu son ensemble, et ont fort bien soutenu le parallèle avec la musique de GRÉTRY.

Le voyage aérostatique entrepris à Berlin par M. JUNGIUS a paru assez intéressant pour que la Gazette de la Cour en donnât la relation suivante : M. Jungius employa quatre heures et demie et 3,000 livres d'acide sulphurique pour remplir son ballon. A une heure moins un quart il lança son *éclaireur*, ou petit globe de reconnoissance, auquel étoit suspendue une corbeille avec deux pigeons (ce qui avoit été faussement pris d'abord pour un parachûte). Une heure après, son ballon étant rempli aux deux tiers de sa capacité, le professeur s'embarqua, animé par la présence du Roi, de la Reine et de toute la famille royale. Il avoit avec lui le jeune Kœls, âgé de 15 ans, fils d'un boulanger de Berlin. Son lest étoit de 68 livres, et il s'éleva avec

une force ascendante d'environ 300. Parvenu à une hauteur d'environ 3,900 pieds, M. Jungius lâcha une oie qui descendit à terre, près de la ménagerie, plutôt en planant qu'en volant. L'hygromètre de Saussure, observé à 8,650 pieds, donnoit 71°. L'aéronaute, ayant atteint une élévation de 15,000 pieds, ouvrit la soupape pour remettre son jeune compagnon à terre, selon sa promesse. Il descendit donc à 2 heures 35 minutes, entre Grosbeeren et Heinersdorf, remonta aussitôt seul, et se perdit à une hauteur immense, mais qu'on ne peut exprimer en nombre, le baromètre ayant été brisé dans sa première descente. Enfin il se rabattit sur la terre entre Trebbin et Neundorf, à 5 milles et demi de Berlin. Mardi après midi, M. Jungius revint dans la capitale, et il se rendit aussitôt à Charlottembourg, où le Roi et la Reine voulurent entendre de sa bouche le récit de son voyage et de ses expériences. Le jeune Kœls avoit été présenté la veille à LL. MM. — M. Jungius est professeur de physique au collége de *Frédéric-Guillaume*. Il avoit déjà exécuté une très-belle ascension aérostatique le 16 septembre dernier.

Feu M. Schulz, conseiller de guerre à Berlin, étoit propriétaire d'une collection considérable de cartes géographiques qui contenoit, non-seulement des cartes géographiques proprement dites, tant anciennes que modernes, et dans le nombre beaucoup de pièces rares, mais encore des vues et des plans de villes, de châteaux et d'églises, beaucoup de plans dessinés de sièges, de camps, etc., enfin des ouvrages de géographie, de topographie, etc., accompagnés de nombreuses gravures. Depuis long-temps on avoit désiré qu'une collection aussi précieuse ne fut pas dispersée : ce vœu vient d'être accompli. Le fils aîné du posses-

seur, qui, pendant quelque temps, a été ministre du Roi de Prusse auprès du cercle de la Basse-Saxe, l'a offerte au Roi pour être placée dans quelque établissement de la monarchie prussienne. Ce don a été accepté par le souverain, qui en même temps a chargé le département de la direction générale des études de lui faire un rapport sur la destination à donner à cette précieuse collection. D'après ce rapport, il a été décidé qu'on la déposeroit dans une bibliothèque publique. Le Roi ayant chargé le donateur de désigner celle à laquelle il désiroit que ce dépôt fût confié, M. de Schulz a proposé la bibliothèque de l'Université de *Halle*, où cette collection aura déjà été transportée.

La même bibliothèque a depuis peu reçu une autre augmentation considérable par la munificence de la veuve de feu M. le chancelier de Hofmann, qui lui a fait don de tous les livres de la riche bibliothèque de son mari qui ne se trouvoient pas dans celle de l'Université.

D'après une ordonnance de S. M. prussienne, la distribution des prix de l'*Université* de Gœttingue aura lieu telle qu'elle a été ordonnée par le Roi Georges III; mais le jour de cette distribution est fixé au jour anniversaire de la naissance du Roi de Prusse, au mois d'août; les médailles porteront l'effigie et le nom de S. M. P. Celles qui étoient déjà frappées pour la distribution qui devoit avoir lieu le 4 juin, jour de la naissance du Roi Georges, seront conservées au Musée de Goettingue.

Suite de la notice sur les travaux des membres de l'Université et de l'Académie de Gœttingue (1), *pendant le cours de l'année* 1805.

Le 4 juin fut consacré à célébrer le jour de la naissance du fondateur d'une solennité académique, aussi honorable pour l'Université que glorieuse pour le fondateur lui-même, et qui passera à la postérité puisqu'elle est jointe à la distribution des prix pour les étudians. La générosité de l'Empereur des Français conserve toujours, à notre Université et à ses instituts, la protection qu'il a eu la bonté de leur promettre. M. le maréchal Bernadotte a confirmé les avantages qui nous ont été accordés; ainsi il nous a été permis de célébrer ce jour de fête à la manière accoutumée, et d'exprimer tout haut les vœux que nous dictent le respect et la reconnoissance. Cet exemple de la générosité des Français étoit réservé à notre siècle; il prouve que l'humanité a fait un pas de plus, et qu'au milieu même du bruit des armes, les sciences doivent et peuvent suivre leur marche accoutumée. Si cette maxime importante se soutient et se répand parmi les peuples de l'Europe, la postérité n'a plus à craindre de retomber dans la barbarie.

Les différentes facultés avoient proposé les questions suivantes. La faculté de théologie : *Quantum valoris et momenti tum in adstruenda veritate historiæ Christi, tum in demonstranda* authentiæ *et integritate librorum Novi Testamenti, testimonia adversariorum qui fidem christianam et hæreticorum qui fidem catholicam primis tribus sæculis impugnarunt, habeant et habere possint?*

(1) *Suprà*, année 1805, tom. V, p. 143.

La question avoit été proposée pour la seconde fois. Le prix fut adjugé à l'auteur qui avoit déjà concouru l'année dernière, à M. *Louis-Henri* PLANK de Goettingue; M. *Jean-Jacques* SACK, de Hanovre, a eu l'accessit.

Le prix *homilétique*, ou du meilleur sermon, dont le texte étoit que *la véritable humilité chrétienne peut fort bien se concilier avec une noble estime de soi-même*, Saint-Mathieu, XI, 29, a été décerné à M. *Georges-Émile-Guillaume* ARNOLD de Lippe, et le même M. SACK, d'Hanovre, a eu encore l'accessit.

La Faculté de Jurisprudence avoit demandé, pour la seconde fois : *Exponantur effectus actuum jurisdictionis voluntariæ et mixtæ in alieno territorio secundum principia juris civilis, publici, Germanici et gentium.* La Faculté n'a reçu qu'un mémoire, qui ne manque pas de mérite, mais auquel cependant elle ne pouvoit décerner le prix.

La Faculté de Médecine avoit proposé : *An principii azotici sive nitrogenii atmospherico aeri nunquam non inhærentis, dum hic per respirationem atque inhalationem corpus animale intrat, nihil in ejus interioribus deponatur.*

Le mémoire reçu n'a pas répondu tout-à-fait à la question; mais cet ouvrage a recueilli, coordonné et jugé le pour et le contre avec tant de sagacité et d'intelligence, que le prix a été adjugé à l'auteur. Il se nomme *François* SCHMITZ, de Cologne.

La question de la Faculté de Philosophie étoit : *Ut religionum latii veteris domesticarum notitiæ è libris Fastorum Ovidii eruerentur et ex aliis scriptoribus illustrarentur.* La Faculté a reçu un mémoire qui annonce, dans l'auteur, beaucoup de lecture, d'érudition et de connoissance des anciens classiques; mais le but étoit dépassé et le style étoit très-né-

gligé. Ainsi la faculté a remis la question à l'année prochaine.

Les quatre facultés ont proposé, pour le mois de juin 1806, les questions suivantes.

La Faculté de Théologie : *Doctrinæ de jure jurando in ecclesiâ christianâ historia exponatur.*

Et pour le prix du meilleur sermon, le texte suivant : *Quantum fides in Jesum Christum ex sensu scripturarum sacrarum valeat ad virtutem humanam promovendam.*

La Faculté de Jurisprudence : *Quæ sint jure novissimo, hæreditatis civilis et bonorum possessionis tum convenientiæ tum differentiæ principes?*

La Faculté de Médecine : *Cum certo constet, quædam tum alimentorum tum medicaminum genera, eorumve partes, per vasa absorbentia ipsi sanguinis fluento admisceri, alia contra quæ ab iis quasi respuuntur, nunquam eidem hac via affundi;* DESIDERAT ORDO MEDICUS, *plenum quantum fieri potest et accuratum recensum eorum, quibus, sive tubo alimentario sint ingesta, sive communibus corporis integumentis applicata, ingressus in systema vasorum sanguiferorum aut concessus a naturâ aut negatus sit.*

La Faculté de Philosophie propose la question de l'année dernière, et elle y en joint une autre : *Interpretationis allegoricæ philonianæ principia et elementa ex ipso Philone elicere et declarare.*

Le programme que M. HEYNE a fait paroître pour annoncer la distribution des prix, contient d'abord l'expression de la reconnoissance que notre Université doit à la puissance qui occupe le pays d'Hanovre. Il combat ensuite l'opinion paradoxale que les guerres ont contribué à étendre les arts et les sciences et à

perfectionner le genre humain, et que les conquêtes d'Alexandre en sont un exemple frappant. Cette question exigeroit un très-grand développement. L'auteur du mémoire traite seulement de la confusion d'idées qu'elle présente, parce qu'on ne sépare pas le bien accidentel du mal nécessaire, et que l'on ne remarque pas que ce bien est seulement la suite et l'effet de la paix. Le pillage et la désolation ne peuvent produire aucune civilisation; et la destruction du bonheur de l'homme, de son industrie, de tout ordre social, ne peut amener un perfectionnement moral ou intellectuel. L'ancienne mythologie grecque nous montre Bacchus voyageant aux Indes pour policer les hommes. La fable contient quelque chose de semblable des campagnes de Sésostris; mais il y a dans la fable beaucoup d'autres choses qui ne s'accordent pas du tout avec la véritable histoire des peuples. Les courses d'Hercule, armé de sa massue, ont encore plus d'analogie avec l'histoire véritable qui nous offre les croisades, la destruction des Caraïbes, l'inquisition, les dragonades et les guerres de religion; mais l'histoire ne fait aucune mention de guerres entreprises pour étendre la civilisation des hommes, pour propager les arts et les sciences, et entreprises dans ce véritable dessein. Quelques savans veulent compter, parmi de semblables expéditions, celle d'Alexandre aux Indes, et lui prêtent l'idée d'avoir voulu civiliser le monde entier, réunir tous les peuples entre eux, et faire dominer généralement la langue et la littérature grecque. L'idée eût été grande et belle, mais est-elle vraie? Est-elle fondée sur des titres historiques? Cette recherche pourroit bien amener un résultat qui prouveroit qu'Alexandre n'a jamais pensé à toutes les belles choses qu'on lui prête. Il y a deux objets principaux

à examiner : ce qu'a fait Alexandre pendant sa vie, et ce qu'il avoit le projet d'exécuter avant sa mort. Pour la première question, elle n'a pas besoin d'être discutée très-longuement. Dans toutes les campagnes d'Alexandre, on ne trouve rien qui se rapporte à la civilisation et à la littérature, et qui annonce le plan de les répandre dans l'Asie et dans l'Inde. La seconde question, développée et discutée avec la critique de l'histoire, offre une solution tout aussi peu satisfaisante. Un faux enthousiasme n'égare que trop souvent l'historien. On prend une sorte de prédilection pour un héros, on le pare de tous les dons que nous présente notre imagination, on en fait enfin un héros poétique. C'est un des foibles de l'homme d'aimer à voir quelque chose de gigantesque et de se figurer, dans une image qu'il s'est créée à plaisir, la grandeur qu'il voudroit croire propre au genre humain. On veut qu'Alexandre offre l'idéal d'une pareille rêverie. Tous les peuples réunis sous un seul héros, par conséquent une même culture, une même littérature, la même religion, le même droit des gens, la paix générale, et surtout il ne faut pas oublier un commerce universel entre tous les peuples : quelles belles spéculations commerciales l'on peut faire ! — Mais opposons la vérité à ce tableau. Le fond de tout, comme on le voit en remontant aux sources et en les interprétant exactement, est seulement qu'Alexandre avoit résolu de faire la guerre aux Carthaginois. Voisins de l'Égypte, près d'Alexandrie, ville dont il devoit chercher à assurer la communication avec la Grèce, les Carthaginois étoient dangereux pour lui. Il pouvoit fort bien aussi deviner leurs intentions, puisqu'il avoit détruit Tyr, leur ville natale, et qu'ils avoient toujours fait cause commune contre lui avec les Perses; car la haine

nationale, un des maux les plus terribles qui aient désolé le genre humain, étoit aussi en jeu dans ce combat. Tous les autres plans qu'on lui suppose ont été inventés par des historiens et des hommes d'état soit anciens, soit modernes; on a formé ces plans d'après les idées politiques et commerciales de nos jours, mais destituées de fondement; on ne peut les présenter comme des vérités historiques.

Geschichte der Poesie und Beredsamkeit seit dem Ende des dreyzehnten Jahrhunderts von Friedrich Bouterweck. *Vierter Band. Histoire de la Poésie et de l'Eloquence depuis la fin du 13e. siècle*, par *Frédéric* Bouterweck. Quatrième volume. Chez *Rœwer*. Goettingue.

Ce volume contient l'histoire de la littérature, de la poésie et de l'éloquence portugaise.

Anfangsgründe der Naturlehre zum Behuf der Vorlesungen über die Experimental-Physik, von *Joh. Tob.* Mayer. *Élémens de Physique expérimentale*, par *Jean-Tobie* Mayer, professeur à Goettingue. Seconde édition. Goettingue, *Dieterich*.

Lehrbuch über die physische Astronomie, Theorie der Erde und Meteorologie, von *Joh. Tob.* Mayer. *Essai sur l'Astronomie physique, la Théorie de la terre et la Météorologie*, par le même. Également chez *Dieterich*.

Repertorium commentationum a Societatibus litterariis editarum, secundum disciplinarum ordinem digessit J. D. Reuss. *Scientia naturalis. Physica.* 1805. Quatrième volume.

En annonçant la partie de l'*Astronomie*, qui doit faire le 5e. volume, nous avons dit que ce volume étoit mis au jour avant le 4e., parce que les astronomes l'avoient désiré. A présent nous voilà rentrés

dans l'ordre, et le 6e. vol., qui doit suivre celui-ci, contiendra l'Économie.

Geschichte der Schrifterklœrung seit der Wiederherstellung der Wissenschaften. Histoire de l'interprétation des écritures depuis la renaissance des sciences, par *Gotlob-Guillaume* Meyer, professeur de théologie à Altdorf, auparavant à Goettingue. Quatrième vol., aussi sous le titre *Histoire des Sciences depuis leur renaissance.*

Le huitième cahier des *Dessins pour servir à l'Histoire naturelle,* par M. Blumenbach, contient les objets suivans. 71. Le *polatouche* (*sciurus volans*), avec l'indication particulière de l'os singulier, en forme d'arête, qu'il a à ses pates de devant, et qui lui sert à déployer sa peau latérale. 72. La *musaraigne d'eau*, avec sa soupape dans l'ouverture du conduit auditif extérieur, pour pouvoir le fermer quand elle plonge, et les soies roides et plattes qu'elle a au bord de ses orteils, et qui lui servent pour ainsi dire de membrane natatoire. 73. Le *veau marin*. 74. La *balœna boops*, d'après une baleine femelle de cette espèce, longue de 52 pieds, que M. Blumenbach a vue échouée sur les côtes d'Hollande. 75. Le *hibou de neige*, du musée de l'Université. 76. Le *martinet*. 77. Une *autruche au moment de sortir de l'œuf*, de la collection de la princesse douairière de Waldeck. 78. Le *sucé* du musée de l'Université. 79. *Hydatis erratica*. Un *macaque* (*Simia cynomolgus*) que M. Blumenbach disséqua il y a quelque temps; il avoit les poumons, le foie, le réseau, etc. couverts de vessies lymphatiques qui, à l'extérieur, n'offroient aucune trace de bouche ou de suçoir, mais qui contenoient dans leur lymphe une quantité de petites hydatides errantes et armées d'un véritable suçoir. 80. *Madre-*

porites lenticularis, pétrification remarquable de la *perte du Rhône*, que M. de Luc jeune a examinée dernièrement, et que M. de Saussure a prise pour une mine lenticulaire.

Geschichte der neueren Philosophie. Histoire de la Philosophie moderne, par *J. G.* Buhle. Seconde moitié du sixième volume. Ce volume finit l'ouvrage.

Ideen über die Politik und den Verkehr der vornehmsten Vœlker der alten Welt. Idées sur la politique et les relations commerciales des principaux peuples de l'ancien monde, par M. Heeren. Seconde édition, corrigée et augmentée. La seconde partie, qui contient l'Afrique, avoit paru la première. Maintenant paroît l'Asie, qui forme la première partie. L'auteur, sans compter les augmentations qu'il a intercalées dans le courant de l'ouvrage, a ajouté à la fin quelques appendices, parmi lesquels on en remarque particulièrement qui lui ont été communiqués par deux de ses amis. L'un est sur l'explication des écritures à coin, et particulièrement des inscriptions de Persépolis, par M. *Grotefend*, et l'autre contient un essai de M. *Tychsen* pour expliquer, d'après le persan, les mots indiens qui se trouvent chez les Grecs. Un des appendices offre aussi un aperçu critique sur les *anciennes routes commerciales* de l'Asie. Ces routes sont indiquées sur la carte jointe à l'ouvrage.

Lilienthalische Beobachtungen der neu entdeckten Planeten, Ceres, Pallas und Juno zur genauen und richtigen Kenntnis ihrer wahren Grœsse, Atmosphœre und übrigen merkwürdigen Natur - Verhœltnissen im Sonnen Gebiete, von D^r^. *Joh. Hieron.* Schrœter. *Observations faites à Lilienthal des planètes nouvellement découvertes, Cérès, Pallas et Junon* (Piazzi,

Olbers et Harding) *pour connoître exactement leur véritable grandeur, leur atmosphère et leurs autres relations remarquables avec notre système solaire*, par le docteur *Jean-Jérôme* Schroeter, conseiller de justice du Roi d'Angleterre, et grand bailly à Lilienthal. Goettingue, chez *Vandenhoek-Ruprecht.*

Cet ouvrage montre la cause de l'erreur d'Herschel dans les observations des planètes, Pallas et Junon, et l'attribue à l'instrument dont il s'est servi, et à la manière dont il l'a employé. L'auteur, après avoir comparé l'atmosphère et la grandeur de ces planètes avec celles de la terre, de la lune, etc., ajoute à ses observations plusieurs réflexions cosmogénétiques qui ont rapport à son travail et qui donnent infiniment d'intérêt à l'ouvrage.

Philosophische und biblische Moral. Ein Academisches Lehrbuch von *D. C. S.* Stæudlin. — *Morale philosophique et de la Bible; par C. S.* Stæudlin, docteur en théologie. Gottingue, Ruprecht.

Historia jurisjurandi biblica, par le même. Dieterich, 1805.

Geschichte der christlich-kirchlichen Gesellschafts-Verfassung, von *D. J.* Plank.—*Histoire de l'église chrétienne; par* J. Plank, docteur en théologie, 3e. vol., 1805, Hanovre.

Kleine historische Schriften von *A. H. L.* Heeren, *Professor der Geschichte in Gœttingen.* — *Mélanges historiques; par* A. L. Heeren, professeur d'histoire à Gœttingue, seconde partie. Gœttingue, Rœwer.

Cette seconde partie contient comme la première trois mémoires. I. *La continuation du développement historique de l'intérêt continental de l'Angleterre, qui avoit été interrompu dans le premier volume* à la mort de la reine Anne. Ainsi nous avons à présent

la période de la maison d'Hanovre, mais continuée seulement jusqu'au commencement de la guerre de la révolution, parce que, comme dit l'auteur avec raison, les événemens qui viennent de se passer sous nos yeux, ne sont pas encore mûrs pour l'histoire. II. *Sur l'origine, le développement et l'influence pratique des théories politiques dans l'Europe moderne.* Tous les écrivains politiques depuis Bodin jusqu'à Rousseau, sont appréciés et leurs théories développées. L'auteur donne ainsi le résultat de ses recherches : « Le monde est persuadé à présent » que la simple spéculation n'offrira pas les moyens » de perfectionner les constitutions. Tout ce qu'elle » peut faire, c'est d'établir seulement une théorie, » indépendante de toutes les conditions que la réa- » lité demande toute autre dans un état particulier. » Mais cette théorie ne sert pas à grand'chose. Heu- » reusement que les vérités desquelles dépend le per- » fectionnement interne des états, ne sont pas si ca- » chées et si profondes que l'on ait besoin d'une telle » abstraction pour les trouver. Si l'on considère les » états comme des instituts qui se sont formés d'a- » bord et perfectionnés ensuite sans principes méta- » physiques; si l'on se persuade que le but général » de ces instituts est le développement des disposi- » tions de notre nature, lequel ne peut s'obtenir que » par la réunion sociale; si l'on ne restreint pas ce » but à l'idée *étroite* de *sûreté*, et si on ne l'étend pas » à l'idée vague de *félicité*, l'on verra bientôt que » ces vérités peuvent se trouver beaucoup plutôt par » l'expérience que par la spéculation. — Toutes les » formes politiques sont peu importantes, si elles ne » sont pas soutenues par la moralité et les lumières » du gouvernement et de la nation. Vouloir former » une constitution politique qui porte en soi-même

» la garantie de sa durée, c'est une idée encore plus » singulière que celle de vouloir trouver le mouvement » perpétuel. » III. *Sur la colonisation de l'Egypte et sur les suites de cette colonisation pour le système politique européen en général, et particulièrement pour la Russie.*

Geschichte der philosophischen, ebræischen und christlichen Moral im Grundrisse von D. Stæudlin; Histoire de la morale philosophique, juive et chrétienne, par C. F. Stæudlin, docteur en théologie, 1806, Hanovre, *Hahn.*

Beytræge zur Geschichte der Erfindungen von Johann Beckmann; Mémoires pour servir à l'histoire des découvertes et des inventions, par Jean Beckmann, 4°. n°. du 5°. vol.

Ce volume contient un seul article, mais fort intéressant, sur le salpêtre, la poudre à canon et l'eau forte.

Le 12 octobre M. Tychsen lut à la société un mémoire *de commerciis et navigationibus hebræorum ante exilium Babylonicum.*

L'auteur prend pour texte le passage de Josephe où cet écrivain paroît refuser à sa nation toutes les relations commerciales avec les autres peuples, et remarque que cette assertion est exprimée trop généralement, puisque sans doute les hébreux commerçoient; seulement ils n'avoient pas de commerce maritime, comme les phéniciens. Il est certain que malgré la situation avantageuse de la Palestine pour le commerce, plusieurs raisons concoururent pour détruire les avantages de cette position. Cependant, 1°. ils avoient un *commerce intérieur* que les assemblées générales du peuple, prescrites par leur religion, pouvoient favoriser. En second lieu ils avoien

un

un *commerce passif* assez considérable avec les Egyptiens et les Phéniciens. Les tribus septentrionales paroissent avoir eu des relations commerciales avec les Phéniciens, et les méridionales avec l'Egypte. Plusieurs causes doivent faire croire que ce commerce étoit très-avantageux pour les Hébreux. Ce peuple n'eut de commerce maritime que pendant très-peu de temps sous Salomon, qui entreprit le voyage d'*Ophir*. Mais on a très-peu de détails sur cette expédition, et elle laisse beaucoup d'obscurités. M. Tychsen cherche dans son mémoire à l'éclaircir autant que lui permettent les notices que nous en avons.

Dans cette même séance, M. le professeur Strohmeyer, associé résident de la société, lui soumit une partie des résultats *de ses recherches chymiques sur l'union de l'hydrogène avec les métaux*. Il a particulièrement examiné dans ce mémoire l'union de l'hydrogène avec l'arsenic. Il fit plusieurs expériences sur les phénomènes les plus frappans qu'offre le gaz hydrogène-arsénical.

M. le professeur Osiander donna ensuite pour le Muséum de Gottingue, une petite fiole *remplie de sable de la mine de diamant de Banser-Massing, dans l'île de Bornéo*, qu'il avoit reçue d'un de ses compatriotes, M. Haas, revenu des Indes en 1802. M. Haas avoit suivi comme aumônier un régiment wirtembergeois à la solde de Hollande, qui avoit été envoyé au cap de Bonne-Espérance, et de là à Java et à Ceylan. Lorsqu'il entreprit ce voyage, George Forster, qui séjournoit alors à Mayence, lui donna plusieurs instructions verbales et par écrit sur la manière de vivre, et notamment sur des objets d'histoire naturelle. D'après l'indication de Forster, M. Haas chercha entre autres à se procurer du sable des mines de diamant de Bornéo, inaccessibles encore

aux européens. Il s'adressa pour cet objet à un de ses compatriotes au service des Hollandais dans les Indes. Ce dernier trouva le moyen d'obtenir du sultan de Bornéo une quantité de sable de ces mines qu'il partagea avec M. Haas. Sur-le-champ Haas en envoya à l'Institut national et à un gouverneur espagnol, Emmanuel d'Agota; le reste, à l'exception d'une petite partie qu'il avoit mise dans une boîte à thé, lui fut enlevé avec d'autres objets par un corsaire français qui prit le vaisseau lorsqu'il revenoit à l'Ile-de-France. C'est ce petit reste que M. Haas, à son retour du cap, envoya à M. Osiander son compatriote et son ami, et dont ce dernier a donné la plus grande partie au Musée de Goettingue, comme une rareté digne de l'attention du naturaliste. Ce sable est comme celui qu'on trouve dans les autres mines de diamant, par exemple, à Golconde, à Visapour, etc., d'un jaune rougeâtre et ferrugineux.

M. Osiander montra en second lieu à la société quelques préparations anatomiques de nerfs qu'il avoit injectés avec du mercure. L'on sait déjà par l'ouvrage intéressant de M. Reil, *de structura nervorum*, que les nerfs optiques peuvent, après une certaine préparation, être injectés avec du mercure; c'est-à-dire, qu'après avoir exprimé et fait sortir des petits canaux (*canaliculi*) la moelle amollie, on peut y injecter du mercure au moyen d'une seringue particulière, parce que ces *canaliculi* s'anastomosent, par conséquent on ne doit les injecter que par un seul canal. Depuis plusieurs années M. Osiander s'est occupé de ces injections d'une manière qui lui est propre, et il a montré des nerfs optiques des bœufs et des veaux ressemblant à des fils d'argent enlacés et qui étoient conservés dans de l'esprit-de-vin. Il fit remarquer en même temps que Coiter de Nurem-

berg, dans son ouvrage assez rare à présent : *Externarum et internarum principalium humani corporis partium tabulæ. Norib. 1572, fol.* avoit dit à la *p. 87.* « *Opticus nervus minime, ut Galenus aliique ejus asseclæ voluerunt, ex solido corpore eoque perforato constat, verum non aliter atque ceteri omnes nervi, ex multis nervosis fibris sive filamentis sibi mutuo membranarum beneficio connatis conflatur. Hoc in bovino optico nervo luce clarius est, nam si medullarem frusti cujusdam nervi optici humiditatem digitis expresseris, filamenta nervosa conspicies. Idem attestatur Eustachius in examine ossium ubi sic inquit : nervus visorius veluti tenuissimum matronarum linteum, in innumeras rugas æquales et pari serie distributas complicatus, tuniculaque illas ambiente coactus hac eadem incisa evolvi sese permittebat et in amplam membranam totum explicari atque intendi.*» Par conséquent Coiter connoissoit déjà la structure et la texture des nerfs optiques, et c'est sur cette connoissance que se fonde la possibilité révoquée en doute par plusieurs d'injecter ces nerfs avec du vif-argent. Mais jusqu'à présent on n'avoit pas essayé d'injecter d'autres nerfs que les nerfs optiques, surtout en liaison avec tout le corps, parce qu'on ne savoit pas comment la moelle des nerfs permettroit l'introduction du mercure. Mais M. Osiander profita de l'occasion que la nature lui offrit en préparant elle-même ce travail. Il y a quelque temps qu'il naquit deux jumeaux à l'hospice d'accouchement ; l'un d'eux étoit mort et hydrocéphale. M. Osiander examina le cerveau, et trouva la substance moelleuse très-diminuée, celle corticale au contraire étendue par l'eau avec les pellicules fines du cerveau, et offrant cette substance membraneuse, que, d'après le docteur Gall, l'art peut faire prendre

à chaque cerveau. Cela lui donna l'idée que la substance moelleuse des nerfs de cet enfant mort pouvoit être également diminuée et consommée dans les canaux des nerfs, et permettre au mercure d'entrer. Il essaya en conséquence d'injecter différens nerfs du corps, et son expérience réussit fort bien. M. Osiander montra cette préparation unique dans son espèce, dans laquelle le *nervus phrenicus* du côté gauche, le *truncus communis pro nervo mediano, cubitali et cutaneo,* les *nervi cubitalis, cutaneus major, palmaris, medianus* et les *rami digitales ex mediano* étoient injectés en partie jusqu'au bout des doigts avec du vif-argent. Au pied gauche, les *nervi lumbalis, cruralis, saphenus* avec plusieurs de leurs rameaux étoient démontrés clairement et sans une étendue variqueuse. M. Osiander croit que de cette manière et d'après une expérience qui a si bien réussi, on pourra dans la suite injecter avec du vif-argent les cadavres dans lesquels la moelle des nerfs aura été diminuée par la maladie, et exposer ainsi le système nerveux aussi bien qu'on expose le système lymphatique. Certains procédés font croire que de pareilles injections sont également possibles dans d'autres cadavres. . . . . .

M. Himly montra encore à la société, dans cette même séance, un mémoire enrichi de quatre gravures de M. le docteur Oken, dans lequel ce dernier communique quelques découvertes importantes sur la fonction de la *tunica erythroides* et la position et la nature du *tractus intestinalis* dans les embryons délicats. Il trouva, en anatomisant cinq embryons de cochons d'environ vingt-quatre jours, que non-seulement les *vasa omphalomesenterica* s'étendoient à la *tunica erythroides,* comme *Daubenton, Fabricius ab Aquapendente,* et Needham l'avoient trouvé dans

les chats, *R. de* GRAAF dans les lapins, VERHEYEN dans la souris, Th. BARTOLINUS dans le veau et les lions, *M.* BLUMENBACH dans le hérisson, etc.; mais que dans la première période aussi les intestins passent réellement à cette membrane. Seulement quand l'embryon est plus avancé, les intestins se séparent de la *tunica erythroides*, et se retirent dans la cavité du ventre; mais les vaisseaux restent encore quelque temps, c'est pourquoi on les y a trouvés encore fréquemment. Plus tard, c'est-à-dire, lorsque les vaisseaux se forment plus dans le *mesenterium* rentré, ces vaisseaux se détachent aussi, et vers le temps de la naissance, on ne les retrouve plus. Alors la *tunica erythroides* elle-même se sépare dans le milieu, et flotte comme les *appendices* et *l'allantoïs* dans l'allantoïs ou bien, par un trou dans la cicatrice par laquelle elle se réunit avec l'allantoïde, elle est expulsée par la pesanteur de la liqueur. L'*erythroides* est ensuite, pour ainsi dire, un estomac du fétus délicat; alors lorsque celui-ci, plus tard, se sépare, la partie supérieure et inférieure du *tractus intestinalis* passent directement l'une dans l'autre; la place où cela arrive paroît être celle du bout de l'intestin grêle et du commencement des gros intestins, où alors le passage en biais de l'un dans l'autre s'explique par la position précédente; et le *processus vermiformis* semble être le dernier point d'adhésion à l'érythroïde. Dans la première période on trouve dans le cordon ombilical disséqué huit vaisseaux, c'est-à-dire, 1°. un morceau d'intestin descendant d'en haut, que l'auteur appelle l'intestin estomac; 2°. un montant d'en bas qu'il nomme l'intestin rectum; 3°. une veine *omphalomesenterica*; 4°. une *artere omphalomesenterica*; 5°. la veine *omphalohepatica*; 6°. et 7°. les deux *arteriæ omphalo-iliacæ*;

et 8°. l'*urachus*. Entre les intestins et la moelle épinière on trouve une membrane fine étendue, le mésentérium, dans le milieu duquel est la veine *omphalo-mesenterica*. M. Himly affirma avoir vu lui-même dans ces préparations de M. Oken cette position des intestins et leur conjonction avec l'érythroïdes. L'auteur étoit fâché de n'avoir pas encore trouvé cette particularité dans le fétus humain, parce que depuis il n'avoit pu avoir de fétus humain aussi jeune (d'environ six semaines); mais comme dans le fétus la vésicule ombilicale est hors de l'*amnios*, et que les vaisseaux mésenteriques y vont, on peut croire que dans une période antérieure les intestins y vont aussi. L'auteur est persuadé que la vésicule ombilicale n'est ni l'allantoïs, ni un organe particulier à l'homme, mais la tunique *erythroides* des animaux; que ce petit fil blanc qu'Albin vit courir de la vésicule ombilicale au nombril, et qu'il prit pour l'*urachus*, parce qu'il ne dissèqua pas le fétus, ainsi que les vaisseaux *succiferes* formés de plusieurs, ne sont rien autre que des vases *omphalo-mesenteriques* pas encore oblitérés. Dans des embryons de chiens un peu plus âgés, et examinés attentivement, la position s'est montrée pareille à celle du fétus humain de dix semaines, disséqué et décrit par M. Wrisberg, de sorte que l'auteur croit que si ce fétus humain eût été plus jeune de quelques semaines, l'adhésion des intestins avec la vésicule ombilicale eût été déjà démontrée; cette position première des intestins explique très-facilement pourquoi l'on trouve tant de fétus avec les intestins avant le nombril, et même beaucoup qui les ont pendus au ventre dans un sac particulier; les intestins alors ne sont pas sortis des cavités du ventre, mais, au contraire, ils ont été empêchés par un obstacle quelconque d'entrer dans la cavité du ventre;

c'est pour cela que proprement on ne peut pas l'appeler une descente. — Les recherches de l'auteur s'étendent aussi à l'*urachus*, sur les glandes acces soires, etc. M. Oken compte incessamment faire imprimer son mémoire.

NESTOR, *Russische Annalen in ihrer slavonischen Grund-Sprache.* Annales de Russie, par NESTOR, dans la langue originale, comparées, corrigées, expliquées et traduites par *L. A.* DE SCHLŒZER, chevalier de l'ordre de Saint-Vladimir, et professeur à Gœttingue, troisième partie; *Oleg*, depuis 879-913, second grand duc et second fondateur de l'Empire russe; 1805, troisième partie. C'est la continuation de l'ouvrage dont les deux premières parties ont déjà paru il y a trois ans.

Dans la séance de la Société royale des sciences, où l'on célébra le 54°. anniversaire de sa fondation M. MEINERS lut un mémoire sur les Dignités des Chanceliers dans les Universités, et nommément sur les Droits et les Devoirs des Chanceliers dans les Universités allemandes et anglaises, où les dignités étoient tout autres qu'en France et en Italie.

La question proposée par la Classe physique, pour le mois de novembre de cette année, étoit:

Quum physiologi de vasculoso vegetabilium contextu diversa prorsus statuant, aliis, iisque antiquioribus, illum asserentibus, recentioribus contra in alia omnia euntibus; novis experimentis, ope MICROSCOPII COMPOSITI *curate instituendis, elici probarique cupit Societas: utrum omnino a Malpighii, Grewii, Duhamelii, Mustelii, Hedwigiique observationibus ac placitis standum sit, an vegetabilium natura ab animali fabrica prorsus differat, omninòque vel fibrarum fibrillarumque, quæ Medici est sententia, vel*

cellularum ac tubulorum (tissu tubulaire) *contextu ac structura continuatur.*

La Société eut le plaisir de recevoir trois ouvrages sur ce sujet, dont chacun, sans la concurrence, eût mérité le prix. Le premier avoit pour épigraphe : *Die Natur wird, in der Natur langsam gesucht, am geschwindesten gefunden. Man sieht sie in ihrem wahren Lichte, sobald man sie durch kein System sieht.* Le second : *Equidem tunc naturæ rerum gratias ago, cum illam non ab hac parte video quæ publica est, sed cum in interiora ejus intravi.* Le troisième : *Quo altius in naturæ arcana nos insinuare conamur, eo magis patet, nos ad ultimum ejus mysterium nunquam perventuros.* Les auteurs des mémoires n°s. 1 et 2, ayant épuisé la question sous la plupart des rapports d'une manière presque également satisfaisante, la Société crut devoir partager le prix entre les deux concurrens, puisque tous deux le méritoient. Lorsqu'on eut décacheté les billets, le n°. 1 offrit le nom du docteur *Charles-Asmund* Rudolphi à Greifswalde, et le n°. 2 celui de *Henri-Frédéric* Link, professeur de physique, chymie et botanique à Rostock, tous deux déjà connus et estimés comme naturalistes ; l'accessit, avec une mention très-honorable, fut décerné au n°. 3, dont l'auteur est M. Trevisanus.

La question économique, pour le mois de novembre de cette année, étoit :

« Quelle influence et quel effet ont les différentes » sortes d'impôts sur la moralité, l'activité et l'in» dustrie du peuple ? »

Trois mémoires parvinrent à la Société. Le premier, avec l'épigraphe : *Insita mortalibus industria violentiæ resistere.* Le second : *Non intelligunt ho-*

mines quam magnum sit vectigal parcimonia. Le troisième : *Quæ propter necessitatem recepta sunt, etc.* Le premier mémoire expose fort bien les règles connues pour le choix et la fixation des impôts ; le troisième offre des remarques très-bonnes et nouvelles d'un auteur familiarisé avec son sujet ; le second (écrit en français) donne un bon aperçu des impôts qui existoient en France avant la révolution, et une exposition de tout le système de finances actuel : comme ce système contient tous les impôts imaginables, l'auteur étoit sûr de n'en pas omettre un seul ; il démontre clairement les effets des impôts ; cependant ces effets ne sont exposés qu'en général, et les conséquences des impôts relatives à la moralité sont touchées trop légèrement ; seulement les défauts connus des impôts sont remarqués : mais la question demandoit l'influence et l'effet des différentes sortes d'impôts sur la moralité, l'activité et l'industrie du peuple. L'auteur du n°. 3 a considéré les derniers objets, mais point du tout le premier, tout aussi peu que les deux autres auteurs. Le mémoire français d'ailleurs peut être plutôt considéré comme un livre sur les finances en général, et en particulier sur les finances des Français ; mais on trouve peu d'idées et de vues propres à l'auteur. Comme donc aucun des mémoires n'a répondu parfaitement aux vues de la Société, elle a cru qu'il seroit agréable pour les auteurs, encourageant pour d'autres, et utile même pour le public, si elle remettoit la question à l'année prochaine.

Voici les questions que la Société propose pour les années suivantes : pour novembre 1806, la Classe de mathématiques a donné la question qui suit :

Quæ est gaz oxygenii, azotici, aliorumque fluido-

rum aeriformium, seu eorum basium vis et efficacia ad excitandam electricitatem ope attritus.

Cum, quid illa fluida ad hanc operationem conferant, nullis ferè experimentis huc usque constet, hæc autem quæstio ad naturam fluidi electrici penitus cognoscendam omnino magni momenti esse videatur, Societas regia scientiarum cupit :

Exhiberi non modo descriptionem idoneæ suppellectilis, sub campanis vitreis, quæ his vel illis fluidis aeriformibus ope forsan antliæ pneumaticæ replentur electricitatem satis notabilem per attritum excitandi, illam conducendi et ratione qualitatis examinandi; sed quoque

Institui quandam seriem experimentorum, ad quæstionem propositam spectantium, simulque notari quæ sint alia phœnomena electrica ex. gr. attractionis, repulsionis, scintillarum, lucis radiantis, et sic porro, in præcipuis quibusdam gaz illorum speciebus.

Pour le mois de novembre 1807, la Classe historique demande :

Quæ fuerit natura et ambitus commerciorum urbis Constantinopolis expeditionum sacrarum vel cruciatarum tempore, adeoque et ante et post urbem à francis captam. Optat itaque Societas ut exponatur, 1°. *quæ fuerit ratio mercaturæ Byzantinæ illa ætate in universum, et quas vicissitudines subierit?* 2°. *quæ merces maxime tum ex Asia tum ex Europa in commune hoc utriusque emporium illatæ et exportatæ fuerint;* 3°. *quibus viis tum per Asiam, tum per Europam illud factum fuerit?*

Le prix fixé pour chacune de ces questions est de 50 ducats. Les mémoires ne sont admis au concours que jusqu'*au commencement* de septembre des années 1806 et 1807.

Voici les questions économiques pour juillet 1806.

La Société désire un recueil d'observations sûres sur les effets que produisent les différentes sortes de nourriture sur la viande, la graisse, le lait, le poil, la peau, la laine et les autres parties utiles du corps de ces animaux dont on se sert dans l'économie rurale en Allemagne. Le prix sera adjugé au mémoire qui offrira le plus complétement toutes les véritables observations déjà faites, et qui enrichira ces observations de nouvelles expériences.

Pour novembre 1806, la Société remet la question qui avoit déjà été donnée pour le mois de juillet 1805 :

« La meilleure histoire de l'exploitation des biens » domaniaux en Allemagne, depuis les temps an- » ciens jusqu'aux plus modernes. »

La Société avoit reçu un seul mémoire qui paroît intéressant, mais quelques circonstances empêchèrent de le juger. Ce mémoire sera considéré au nouveau concours comme le premier parvenu; peut-être aussi l'auteur a-t-il quelque chose à ajouter.

Pour juillet 1807, la Société propose une seconde fois la question : « Quelle influence et quel effet ont » les impôts, etc.? »

Le prix fixé pour chacune de ces questions est de 12 ducats, et le terme d'envoi des mémoires est *mai* pour les questions pour juillet, et *septembre* pour celles pour novembre.

Dans cette même séance où l'on avoit adjugé les prix et proposé les nouvelles questions, M. Heyne, après que M. Meiners eût lu son mémoire sur les Chanceliers des Universités, fit, suivant l'usage, le récit des travaux de la Société depuis le mois de novembre de l'année dernière jusqu'au moment actuel. Ces détails furent précédés de quelques obser-

vations tirées du but des Sociétés savantes, *sur l'usage de la langue latine dans leurs mémoires.* Après cette introduction, M. Heyne exposa les détails qui suivent :

Le Directoire de la Société a passé, depuis le jour de la Saint-Michel, dans la Classe mathématique, et a été confié à M. Mayer.

La Société a reçu parmi ses membres ordinaires résidens, M. le professeur Thibaut, auparavant associé résident, M. Osiander, M. Himly et M. Schrader; M. le professeur *Frédéric* Stromeyer a été nommé associé résident.

La Société a à regretter la perte d'un de ses membres nationaux, M. *Leberecht-Frédéric-Benjamin* Lentin, médecin ordinaire du Roi à Hannovre, et ensuite de quelques membres et correspondans étrangers dont voici les noms : *Pierre-François-André* Méchain, astronome, et *Jean-Baptiste-Gaspard* d'Ansse de Villoison, tous deux membres de l'Institut national; *Charles* Allioni, médecin ordinaire du roi de Sardaigne à Turin; *Tobie* Lowitz, conseiller-d'état de l'empereur de Russie, membre de l'Académie impériale de Pétersbourg; *Jean-Georges* Koch, conseiller-d'état de l'empereur de Russie, et directeur de l'Institut pædagogique à Pétersbourg; *Félix* Fontana, directeur du cabinet d'histoire naturelle à Florence, et *Jean-Frédéric-Guillaume* Charpentier, professeur à l'Académie de Freyberg.

Elle a reçu comme membres ordinaires dans le pays d'Hanovre, M. *Jean* Stieglitz, médecin à Hannovre; et parmi les étrangers, *Jean-Baptiste-Antoine* Suard, membre de l'Institut national et secrétaire perpétuel de la Classe de littérature française; *Henri* Grégoire, sénateur, membre de l'Institut national; Riches-Prony, membre de l'Institut national, ins-

pecteur général de l'école des ponts et chaussées, et *Alexandre* Volta, professeur à Pavie.

Elle a nommé correspondans, M. d'Agincourt à Rome; *Rodolphe* Bosse, secrétaire privé du cabinet du duc de Brunswick; *Georges-Louis* Kœhler, professeur en médecine à Mayence; *Joachim-Lobo* de Silveira, ambassadeur de Portugal à Stockholm; *Charles-Antoine* Gaillardot, médecin en chef de l'armée française; *Denis-François* Donnant, homme de lettres; *François-Joseph* Gall, docteur en médecine; *Michel* Lenhossek, médecin en Hongrie; *Chrétien* de Schlœzer, professeur à Moscow; *Frédéric* Hiltebrand, également professeur à Moscow; *Louis-Guillaume* Gilbert, professeur de chymie à Halle, et *Georges-Frédéric* de Wehrs, conseiller privé de légation du duc de Meklenbourg-Strélitz.

C. W. Paetz, *prolusio de vera librorum juris feudalis longobardici origine.* Dieterich, 1805.

M. Schroeter de Lilienthal a écrit à M. le professeur Harding, que le 8 décembre au soir, il avoit observé, par un temps favorable, la seconde comète découverte par M. Huth, lorsque, d'après le calcul de M. Bessel, elle étoit justement dans son périgée.

La comète paroissoit à l'œil nu presque de la grandeur de la pleine lune, et dans le milieu le télescope à miroir de 13 et de 15 pieds, montroit un noyau très-éclairé. La chevelure étoit sans queue, paroissoit arrondie, et offroit avec toute l'ouverture de l'excellent télescope de 15 pieds = 6 minutes de diamètre. Il étoit assez difficile de mesurer le noyau qui brilloit très-clairement, parce que, semblable à une lueur éloignée, tremblotante à travers un brouillard, il ne paroissoit pas rond, mais terminé d'une manière très-indistincte. Cependant l'obser-

valeur exercé trouva, après une comparaison plusieurs fois répétée avec un micromètre éclairé de 2,5 lignes décimales, sous un grossissement de 136 fois du télescope de 13 pieds, que la partie la plus claire du noyau avoit 1,25 lignes de diamètre.

Mais, avec la chevelure la plus claire qui entouroit immédiatement le noyau, que dans ce cas, d'après des raisons d'optique, on doit prendre pour tout le noyau, elle se trouva, après plusieurs mesures, avoir 1,98 décim., où l'éloignement du disque du micromètre de l'œil faisoit 468 lignes. Cela explique la grandeur apparente du diamètre de ce noyau de comète = 6″412, d'où M. Bessel, d'après les élémens de l'orbite qu'il a calculés, et la distance de la comète de la terre qu'il en a conclu, a trouvé que le véritable diamètre = 30,068 milles géographiques.

Pendant tout le temps que cette comète a été visible, le ciel a été toujours couvert de nuages, et seulement le 8 décembre on a pu la voir pendant quelques secondes à l'horizon entre des nuages.

Dans la séance de la Société royale des sciences du 25 janvier, M. Mayer a lu un mémoire *De affinitate chymica corporum cœlestium; disquisitionum meteorologicarum, fasciculus* 1.

A l'Observatoire de Gœttingue, M. Harding a fait les observations suivantes sur Cérès :

1805.	*Ascension directe apparente.*	*Déclin. boréale apparente.*
Nov. 13. 11h 4′ 3″, 5	111° 42′ 34″, 4	24° 29′ 15″, 6
14. 9 22 59 , 8	111 44 56 , 9	24 32 28 , 2
16. 11 29 19 , 6	111 49 3 , 9	24 40 35 , 7
18. 10 33 59 , 3	111 50 59 , 4	24 50 48 , 3

1805.		*Ascension directe apparente.*	*Déclin. boréale apparente.*
Déc.	2.	10h22′ 55″, 2	111° 14′ 6″, 5	26° 1′ 19″, 2
	».	14 38 17 , 8*	111 13 11 , 6	26 2 50 , 5
	10.	10 7 57 , 5	110 12 55 , 4	26 48 58 , 8
	12.	11 40 42 , 4	109 53 25 , 9	27 1 4 , 6
	21.	10 3 47 , 8	108 7 27 , 8	27 57 56 , 7
1806.				
Janv.	17.	10 58 40 , 4*	101 18 42 , 9	30 21 19 , 0
	19.	10 48 58 , 1*	100 51 0 , 7	30 29 24 , 0
	21.	10 34 18 , 6	100 23 48 , 7	

Les observations marquées d'une * ont été faites au quart de cercle, et sont les seules que le mauvais temps, depuis quelques mois, ait permis de faire au méridien.

L'éclipse de lune partielle qui a eu lieu le 4 janvier n'a pu être observée qu'imparfaitement à l'Observatoire de Gœttingue, parce que pendant toute sa durée des nuages couvroient la lune, lesquels représentoient l'ombre de la terre très-indistinctement. Les immersions suivantes qui ont été observées avec un grossissement de 42 fois d'un télescope de 3 pieds, sont celles qui, entre plusieurs autres, pourroient être les plus justes.

	Temps solaire moyen.
Aristarque 1	11h 20′ 50″, 2
Grimaldi 1	24 1 , 6
Heraclides verus	25 8 , 5
———— falsus	27 20 , 1
Grimaldi 2	27 53 , 0
Keppler	29 43 , 7
Pytheas	32 22 , 2
Plato 1	33 13 , 1

	Temps solaire moyen.
Plato 2.	11h 33′ 58″, 0
Copernicus 1.	34 22, 0
Copernicus 2.	36 49, 5
Aristoteles.	40 10, 9
Eudoxus 2.	41 8, 8
Calippus 2.	42 11, 6
Manilius.	46 30, 9
——— 2.	47 58, 7
Menelaus.	49 24, 5
Posidonius.	50 42, 3
Menelaus 2.	53 42, 7
Plinius.	56 10, 4
Mare cris. 1.	12h 7 12, 5
Proclus.	7 26, 5
Mare cris. 2.	12 16, 0

Émersions.	*Temps solaire moyen.*
Grimaldi 1.	1h 1 23, 7
——— 2.	4 27, 1

L'ombre de la terre avoit une couleur gris de cendre foncé, dans laquelle les différentes taches de la lune ne pouvoient plus être reconnues. Au bord occidental, la lune dans l'ombre offroit une lueur rougeâtre matte qui s'étendoit jusqu'au bord boréal, et à plusieurs degrés, sur le disque de la lune.

Le soir du 24 janvier, passé 7 heures, M. Harding remarqua à l'Observatoire de Gœttingue un phénomène assez rare qu'offroit la planète de Vénus; tout son côté point éclairé se montra sous une lueur gris cendré mat, justement comme on a coutume de voir la lune avant et après la nouvelle lune. Cette observation fut faite avec le télescope à miroir d'Herrschell sous plusieurs grossissemens, et les mesures

les

les plus sûres furent prises pour éviter toute illusion. Egalement le 28 février et le 1er. mars, le côté obscur de Vénus se montra, quoique cette fois sous une lueur d'un gris rougeâtre, avec une clarté si extraordinaire, que plusieurs personnes la remarquèrent au premier regard.

Ce qui confirme encore plus la certitude de cette observation, c'est que M. Schroeter à Lilienthal, a remarqué aussi ce rare phénomène le 17 février, *pour la première fois*, et l'a observé très-exactement au moyen de son télescope à miroir de 15 pieds.

Soulange Artaud.

Saxe.

L'Académie des Beaux-Arts de Dresde a commencé son exposition le 3 mars dernier, au palais de Brühl. Le salon étoit riche, mais peu fourni. On cite entre autres les paysages de MM. Mechau, Klengel et Frédéric; le portrait de Graff, peint par lui-même, celui du docteur Gall, par Grassi; quelques tableaux en pastel, par mademoiselle Stock, et une grande composition qui représente la mort d'Hyacinthe.

Une nouveauté, *Blanche de Torédo*, de M. *Théodore* Hell, vient de paroître sur le théâtre de la même ville. On vante beaucoup ce poëme dramatique en cinq actes.

Angleterre.

L'*Académie royale de Peinture*, à Londres, vient de perdre un de ses membres les plus distingués, un des peintres qui auroit pu faire le plus d'honneur à l'école anglaise, M. Barry, mort d'une attaque d'apoplexie. Il étoit né en Irlande en 1738. Ses parens

l'avoient destiné à l'état ecclésiastique, mais un penchant irrésistible le portoit à la peinture. Les progrès rapides qu'il y fit l'engagèrent à venir à Londres, où ses premiers essais furent bien accueillis. Il voyagea en Italie pour perfectionner son talent. A son retour, en 1770, il fit un tableau qui le fit admettre sur-le-champ à l'Académie royale; le sujet étoit *Vénus sortant de la mer.* Ce tableau passe encore pour le meilleur de ses ouvrages. On trouve, en général, dans ses compositions de l'originalité, de l'imagination et du feu, quelquefois même de la grâce; mais il en soignoit peu l'exécution. Son dessin n'est ni pur, ni correct; sa couleur manque de vérité; il n'avoit ni la science, ni la patience nécessaire pour exécuter ses idées avec un certain degré de perfection. Son talent lui avoit procuré des amis chauds et des protecteurs généreux; mais la bizarrerie de son caractère, la rudesse de ses manières et un orgueil insociable, avoient fini par éloigner de lui ceux qui lui avoient montré le plus d'intérêt.

On a trouvé récemment en Angleterre, dans le comté de Glocester, un grand squelette pétrifié, semblable à celui d'un crocodile; on l'a découvert dans une couche de pierre calcaire, à 25 pieds de profondeur. Ce squelette, encore entier, a 10 pieds et demi de longueur; les mâchoires sont bien conservées; les dents ont encore leur émail. Une des mâchoires, qui a été cariée, ressembloit si fort à un morceau de bois pétrifié, qu'on seroit tenté de croire que la majeure partie des fossiles, qui ont été considérés jusqu'à présent comme faisant partie du règne végétal, appartiennent au règne animal.

Hollande.

La *Société de Vaccine*, à Amsterdam, a tenu, le 1er. novembre 1805, la séance publique de sa seconde année. Le président, M. A Roy, prononça un *discours sur les préservatifs de la petite vérole*, et rendit compte du succès des travaux de la Société pendant l'année qui venoit de s'écouler. — Dans les deux années pendant lesquelles la Société existe, 1800 individus ont été vaccinés. Toutes les vaccinations ont eu le plus grand succès; pas un seul des individus vaccinés n'a été atteint de la petite vérole. — M. le professeur Vrolik a été élu président de la Société pour l'année suivante.

Le célèbre auteur de l'*Onomasticon*, Christophe Saxe, professeur d'histoire, d'antiquités, etc. à l'Université d'Utrecht, est mort dans cette ville le 3 mai 1806, à l'âge de 92 ans.

M. Mathias Van Geuns, professeur de médecine et de botanique à la même Université, en résigna le rectorat le 24 avril dernier, et le remit au savant philologue M. Phil.-Guill. Van Heusde. Il prononça en cette occasion une harangue *de optatissimâ morbi variolosi exstirpatione, a vaccinâ insitione aliquando sperandâ.*

La crânologie du docteur Gall, professée par lui-même à Amsterdam et à Leide, y a eu plus de succès qu'on auroit pensé. On assure que rien ne ressemble moins à un crâne que ce docteur, à qui l'on a trouvé de la simplicité et de la modestie, en même temps que du savoir et de l'esprit. D'après les dernières nouvelles, il se disposoit à aller passer quelques jours à la campagne du digne fils de l'illustre

Camper, située à une petite distance de Franeker en Frise : il trouvera, dans le riche cabinet de ce naturaliste, un vaste champ pour ses observations.

M. le professeur Te Water prononça, à la séance générale annuelle de la *Société de littérature hollandaise* à Leide, le 2 juillet dernier, un discours sur la culture de l'histoire littéraire. Il n'eut pas de peine à établir combien elle est utile et agréable. Tout en s'énorgueillissant à bon droit de la gloire littéraire de sa patrie, M. Te Water a regretté qu'on y ait laissé tomber en désuétude quelques institutions propres à consacrer la mémoire des hommes de mérite. Au nombre de ces institutions est celle des Oraisons funèbres dans les Académies. — Pourquoi la *Bibliotheca Belgica* de Hoppens, les *Athenæ Frisiacæ* de Vriemoet, les *Vitæ professorum Gronnigensium*, le *Trajectum eruditum* de *Gaspar* Burman, les *Athenæ Batavæ* de Meursius n'ont-ils pas trouvé de continuateurs ? M. Te Water nous donne quelque espoir qu'il pourra entreprendre cette dernière continuation comme il a continué la *Zélande littéraire* (het *Geletterd Zeeland*) de De la Rue; et enfin tous ces détails l'ont conduit à offrir à la Société, devant laquelle il parloit, quelques détails biographiques sur deux de ses membres qu'elle venoit de perdre, savoir M. *Herman Cannegieter* et M. *J. P. Klein.*

Herman Cannegieter, fils du célèbre Henri *Cannegieter,* naquit à Arnhem en 1723. Formé dès sa plus tendre enfance par les soins paternels, il fut ensuite envoyé à Leide pour y suivre ses études sous *Burman, Oudendorp, Hemsterhuys, Vitriarius*, etc. A l'âge de 20 ans il y soutint une thèse publique de sa composition, *ad legem Numæ Pompilii, de arâ Junonis pellici non tangenda*, et l'année sui-

vante (1744) il y prit avec distinction ses degrés en droit.

Il ne tarda pas à être appelé professeur en droit à l'Académie de Francker, et bien qu'itérativement appelé depuis à d'autres Universités, et qu'il eût été spécialement recherché par celle de Leide, il n'a pas quitté sa première station académique, et y est resté depuis 1750 jusqu'à 1804, où il y est mort le 8 septembre, âgé de 81 ans. Son principal ouvrage est *Observationum juris Romani libri IV;* Leide, 1772, in-4°. Herman *Cannegieter* avoit préparé une nouvelle édition de *Festus.* Le monde littéraire l'a inutilement attendue de son fils *Henri.* M. Jean *Cannegieter*, frère de celui dont nous venons de parler, et professeur à Groningue, ne pourroit-il pas acquitter cette dette ?

M. *J. P.* Klein, conseiller de la Cour de justice départementale de Gueldre, est mort à Arnhem, âgé d'environ 45 ans, le 20 février 1805. Ses premières études furent consacrées à la théologie, et il fut bon disciple d'Albert Schultens pour les langues orientales. La foiblesse de sa poitrine le fit renoncer au ministère sacré, et il se voua, mais avec moins d'affection, à la jurisprudence. La poésie et la musique furent ses délassemens favoris. Le savant traducteur et commentateur hollandais de la *Théorie des Beaux-Arts*, écrite en allemand par *J. F.* Riedel, M. *Jérôme Van Alphen* dirigea son goût naissant pour les Muses, et il ne pouvoit tomber en de meilleures mains. Les premiers échantillons de son talent pour la poésie hollandaise parurent dans le 2e. volume du Recueil de la Société, connue sous la devise : *Dulces ante omnia Musæ.* Il a publié depuis diverses Odes, Cantates, etc. Sa dernière production

fut une Ode alcaïque (toujours dans sa langue maternelle) sur la mort de son maître et de son ami M. Van Alphen. Parmi d'autres opuscules, on lui doit aussi quelques traductions de l'allemand, comme des *Sympathies* de Wieland, de la *Vie champêtre* et de *Théodore Von der Linden* du professeur Iung, plus connu sous le nom de *Henri* Stilling. Son épouse, *Antoinette* Ockerse, partageoit ses goûts littéraires, et a concouru à quelques-unes de ses publications. Il écrivit en 1798 une brochure qui fut très-goûtée, sous le titre de *Pensées libres sur les devoirs d'un juge.* La Société de littérature hollandaise de Leide espère enrichir le recueil de ses mémoires de quelques-unes de ses productions posthumes. P. H. M.

Suède.

Le médecin du Roi, M. Rung, est mort à la fleur de son âge; il est généralement regretté.

Il s'est fait à Stockholm, dans le courant du mois d'avril, une vente de tableaux et pièces de sculpture, faisant partie du mobilier du feu prince d'Ostrogothie. Une Vénus en marbre, par Sergel, a été vendue 1,200 rixdalers de banque, environ 7,200 fr.

Danemarck.

Le programme de l'Université de Copenhague, du 29 janvier dernier, composé par M. Thorlacius, offre une question intéressante à résoudre. Deux temples avoient été élevés dans Rome, l'un à la Vertu, par Marius, et l'autre à l'Honneur, par Marcellus. Il paroît constant que, d'après une disposition toute particulière, celui qui vouloit rendre hommage à ces deux divinités n'arrivoit au sanctuaire de la seconde qu'après s'être arrêté dans celui de la première. Il

s'agit donc de savoir quel étoit la construction de ces deux temples, c'est-à-dire si les deux *cellæ* étoient réunies sous un même toît. On pourroit espérer de trouver des éclaircissemens dans les auteurs anciens, et surtout dans Vitruve; mais l'endroit de cet écrivain qui promettoit le plus de secours, l'avant-propos du septième livre, paroissant avoir été mutilé, on est réduit à des conjectures. L'auteur du programme embrasse l'opinion la plus commune, c'est que l'Honneur et la Vertu avoient chacune leur temple; les preuves qu'il en a données n'ont pas généralement satisfait en Allemagne. Cette question importante pour l'architecte et l'antiquaire est soumise de nouveau aux recherches des savans.

Un Danois, fonctionnaire public, a fait, en mourant, un legs de 5,000 écus, dont les intérêts seront employés à donner tous les ans deux prix aux meilleurs sermons composés sur deux textes qu'il a désignés dans son testament. Les sermons des concurrens seront jugés par l'évêque de Seelande et deux ou trois assesseurs qu'il pourra s'adjoindre.

M. Schow a lu, dans les séances du 15 novembre et 6 décembre 1806 de la Société royale des Sciences de Copenhague, un mémoire dans lequel il a rapporté tous les mythes des Grecs à un système fondé sur la plus ancienne histoire des Grecs et sur les différentes méthodes des poëtes de les présenter.

Le 20 décembre, M. le professeur Bugge a lu, dans une séance de la même Société, un mémoire sur la réfraction terrestre et son application à la mesure de l'élévation des montagnes.

M. *Philippe-Gabriel* Hensler, savant professeur de médecine à Kiel, et médecin du Roi de Danne-

marck, est mort le 31 décembre 1805, à l'âge de 73 ans. Il a publié plusieurs ouvrages curieux sur l'origine de la maladie vénérienne, sur la lèpre des anciens Juifs, etc.

M. Guilfeld, médecin distingué d'Altona, a remporté le prix proposé par l'Académie impériale d'Erlangen, pour le meilleur mémoire sur la nature et le meilleur traitement des maladies de langueur. Six mémoires seulement ont été envoyés au concours. Celui de M. Guilfeld portoit pour épigraphe : *La raison finira par avoir raison.*

Russie.

Le chambellan Baykow, attaché à l'ambassade en Chine, est revenu à Pétersbourg d'Urga, ville frontière de l'Empire Chinois. On apprend par lui que l'ambassadeur russe, comte Golowkin, a rencontré, de la part de la Cour de Pékin, des obstacles qui ne lui permettent point de continuer son voyage avant que le Gouvernement russe n'ait trouvé le moyen de les lever.

La Courlande offre dans ce moment un de ces phénomènes qui servent à prouver que la poésie peut être un don naturel, *nascitur poeta.* Un paysan, nommé André, aveugle dès son plus bas âge, fait des chansons qu'il adapte à des airs connus, et qu'il chante avec goût. Son curé se propose de recueillir celles qu'il a déjà faites et de les publier à son profit, par souscription. La traduction de l'une de ces chansons, par M. le baron de Schlipenbach, a été publiée dans le *Sincère* (der Freimüthige), journal publié à Berlin.

La langue russe est une des langues d'Europe la moins répandue. Le peu de cours qu'elle a occa-

sionne des erreurs nombreuses dans l'orthographe ou la prononciation des mots, et surtout des noms propres. C'est ce qu'on a remarqué depuis quelque temps dans les journaux d'Allemagne, où les noms propres russes sont étrangement défigurés. Cette innovation dangereuse a frappé l'Académie des Sciences de Pétersbourg, et c'est peut-être ce qui l'engage à hâter la publication d'un projet de *Règle pour la manière d'écrire les mots russes avec des caractères étrangers, et les mots étrangers avec les caractères russes.* Ce vocabulaire, dressé par un comité de la même Académie, se compose de deux alphabets, allemand et français, au moyen desquels on rend intelligible aux étrangers la véritable prononciation et la bonne orthographe des mots de la langue russe.

Histoire de l'Académie impériale des sciences de Pétersbourg pendant l'année 1804 (1).

Parmi les 68 ouvrages qui lui ont été adressés dans le courant de cette année, soit par des Académies ou Sociétés savantes étrangères, soit par des particuliers; il y en avoit 18 en langue allemande, 17 en français, 14 en italien, 11 en latin, 3 en langue russe, 2 en anglais, 1 en hollandais, 1 en suédois et 1 en polonais.

Les discours et mémoires lus dans les séances de l'Académie sont : 1°. Kœlreuter, *Dissertatio de antherarum pulvere*, sectio 1 et 2. — 2°. C. P. Thunberg, *Hermas, plantæ genus, descriptionibus, animadversionibus, et iconibus illustratum.* — 3°. Se-

(1) D'après un extrait du 20e. cahier de l'ouvrage de M. Storch, intitulé : *Russland unter Alexander I* (la Russie sous Alexandre I), inséré dans le *Journal général de littérature* publié à Halle; 1805, Intelligenzblatt, n°. 29.

WERGIN, *Réflexions sur l'origine, les progrès et l'utilité de la Technologie* (en allemand). — 4°. *Mémoire sommaire sur la nature et l'objet de l'économie politique*, par le marquis de MESMON. — 5°. *Description du* Sparus ornatus, *nouvelle espèce de poisson thoracique*, par M. SEWASTIANOW. — 6°. WOLKOW, *sur les morceaux de succin trouvés dans la Prusse orientale.* — 7°. SEWASTIANOW, *Notice sur le* Didelphis ursina, *découvert depuis peu dans la Nouvelle Hollande.* — 8°. P. INOCHODZOW, *Observatio magnæ eclipsis solaris*, die 30 januarii 1804.—9°. F. T. SCHUBERT, *Observationes nonnullæ astronomicæ in specula Academiæ institutæ.* — 10°. KOHLER, *Lettres sur quelques médailles de la Sarmatie européenne et de la Chersonèse taurique.* — 11°. KUKOLKNIK, *Dissertatio technologica de lanificio carpatico, etc.* — 12°. T. KAUSLER, *Demonstratio theorematis, nec summam, nec differentiam duorum cubo-cuborum cubo-cubum esse posse.* — 13°. OZERESKOWSKI, de l'*Usage des peaux et du duvet des oiseaux*, en allemand. — 14°. STORCH, *Discours de réception et réponse du secrétaire.* — 15°. C. P. THUNBERG, *Plantæ* contortæ *in promontorio bonæ spei Africæ olim collectæ jamque descriptæ.* — 16°. INOCHODZOW, *Instruction sur la manière de brasser de la bonne bierre* (en allemand). — 17°. BEITLER, *Sur le calcul des variations des étoiles.* — 18°. N. FUSS, *Observationes quædam circa resolutionem arcuum circularium.* — 19°. *Essai d'une preuve nouvelle et incontestable de la proposition de mécanique sur les forces qui se dirigent suivant les côtés d'un parallélogramme* (en allemand). — 20°. T. KAUSLER, *Novæ disquisitiones super numeris formæ* $mx+ny$? — 21°. F. T. SCHUBERT, *Observations sur l'éclipse du soleil le 11 février, et sur celle des Pléiades le 12 avril 1804* (nouveau style), *faites à l'Observatoire de l'Acadé-*

mie. — 22°. N. Fuss, *Solutions de quelques problèmes relatifs au développement des lignes courbes à double courbure.* — 23°. L. de Crell, *An ad Ætherum naturam constituendam necessaria sint acida?* — 24°. Beitler, *Essai sur une synthèse des équations du 5e. degré.* — 25°. Smjelowsky, *De l'emploi de la soude dans l'économie domestique* (en allemand). — 26°. Wolkow, *Nouvelle manière de garantir les métaux de la rouille* (en allemand). — 27°. L. de Crell, *Experimenta quædam novum salis sedativi acidum spectantia instituta.* — 28°. Kœlreuter, *Dissertatio de Antherarum pulvere et de colore Antherarum pulveris.* — 29°. F. T. Schubert, *Animadversiones de methodo determinandi locum cometæ ope projectionis.* — 30°. Is. Af Derelli, *Mémoire sur la manière d'apprivoiser les élans* (en langue suédoise). — 31°. Kausler, *Expositio methodi series quascunque datas in fractiones continuas convertendi.* — 32°. L. de Waxel, *Mémoire sur les pierres météoriques tombées des nues dans différentes parties du monde* (traduit de l'anglais). — 33°. Krafft, *Continuation d'un mémoire sur le perfectionnement d'une méthode de trouver, sur mer, la latitude d'un vaisseau.* — 34°. Inochodzow, *Sur le nouveau thermomètre de M. De Lalande* (en allemand). — 35°. Sewergin, *Considérations sur la métallurgie, sur les travaux qui y ont rapport et les règles à suivre à cet égard* (en allemand). — 36°. Oserezkowski, *Observatio de catulis felinis in utero connexis.* — 37°. *Quelques détails sur les voyages de M. de Humboldt* (en allemand). — 38°. F. T. Schubert, *Détermination de la latitude et de la longitude de quelques endroits de l'Empire de Russie.* — 39°. J. A. Meyer, *Observationes meteorologicæ per annum 1799 in urbe Saratovia institutæ.* — 40°. Sewastianow, *Sur les con-*

leurs préparées de demi-métaux, et qui sont durables sur l'émail. — 41°. Vester, *Observations pour servir à l'histoire naturelle des oiseaux.* — 42°. Fortunatow, Description *d'une nouvelle espèce de* saule, *dont voici la description :* Salix enneandra, *foliis serratis, glabris ovato-lanceolatis, petiolis dentato-glandulosis, floribus enneandris.* — 43°. Smjelowsky, Hemerocallis Japonica, *varietas alba.* — 44°. Krafft, *Avis aux inspecteurs des poudreries.* — 45°. Wisniefski, *Observatio* Veneris et Saturni *habita in specula Academiæ.* — 46°. Krafft, *Instruction sur les moyens les plus efficaces contre les épidémies.* — 47°. Kœlreuter, *Avis sur l'usage d'un agent très-abondant dans la nature, dont l'emploi promet un heureux résultat pour l'extinction des incendies.* — 48°. J. F. Adams, *Faunæ caucasicæ Prodromus, icones et descriptiones insectorum variorum exhibens.* — 49°. *Ejusd. Dissertatio botanica exhibens definitiones et descriptiones plantarum variarum Caucasi.* — 50°. Ejusd. *Descriptio novi plantarum generis.* — 51°. Hermann, *Mémoire sur l'idée, l'objet et l'utilité de la statistique.* — 52°. *Description statistique des forêts de la couronne dans la Russie européenne*, par le même. 53°. — W. Nasse, *Observations sur le gaz acide muriatique, et conséquences qui en résultent pour la théorie des gaz en général.*—54°. Ph. Krug, *Introduction à l'histoire métallique de l'Empire Russe, première période depuis l'origine de l'état jusqu'au règne de Waldimir I.* — 55°. Scherer, *Sur la préparation de l'acide sulfurique sans nitre* (Ces cinq mémoires sont écrits en allemand). — 56°. J. Redowski, *Additiones quædam ad Catalogum plantarum septentrionalium.*

Les observations, expériences et autres objets qui ont été soumis à l'Académie, pour en faire l'objet

de ses discussions, sont : 1°. Une *Notice* de M. Hermann *sur la nouvelle mine d'or de* Krylatow, *découverte sur la rive gauche de la* Tschussowaja ; 2°. Un mémoire du même *sur une parélie remarquable par sa forme autant que par la vivacité de ses couleurs, qu'on a observée le même jour à* Catherinebourg *et à* Werchne Jwinzk ; 3°. Une *Notice*, par le même, *sur deux enfans monstrueux qui ont été mis au monde dans des villages appartenants à la direction des mines de Catharinenbourg, qui vivent encore, et qui se portent parfaitement bien ;* 4°. *Détails sur les ravages causés par une nuée de sauterelles dans le Cuban, l'île de Taman et la Crimée*, par M. Pallas ; 5°. *Détails communiqués par le comte de* Kotschubei, ministre de l'intérieur, *sur l'éruption d'un feu souterrain qui a eu lieu le 4 juillet près de la forteresse Phanagoria ;* 6°. *Des Observations météorologiques.*

Les rapports faits dans les conférences et les *jugemens* portés par l'Académie sont : 1°. Schubert, *Sur les observations astronomiques* de M. Brückner à Riga, pour déterminer la latitude de cette ville avec plus d'exactitude qu'on a fait jusqu'à présent. 2°. Lowitz, *Sur les principes constituans des pierres météorologiques tombées à* l'Aigle *en France et à* Charkow *en Russie, et sur ceux de la pièce de minéral, connue sous le nom de la masse de fer natif de Pallas.* — 3°. Rudolph, *Sur l'état actuel du jardin de botanique et les végetaux qui s'y trouvent.* — 4°. Lowitz, *Sur un vernis qui doit garantir le fer et l'acier contre la rouille, qu'un nommé* Schulz, *à Londres, prétend avoir inventé, et qu'il appelle* Anti-Ærugo. — 5°. Krafft, *Sur l'invention de faire sécher, dans une espèce de bain-marie, les bois destinés pour les constructions de la marine, dont le projet a été*

présenté à l'Empereur par M. Roggenbruck. — 6°. *Rapport de MM.* Krafft *et* Fuss *sur une roue de l'invention du capitaine* Schwanenbach, *et qui est destiné à creuser le lit de la Newa, dans quelques endroits où on désire que des barques puissent aborder.* — 7°. Gurjew, *Sur un mémoire de mathématiques de M.* Sagorskii *à Moscow.* — 8°. Rudolph, *Sur un ouvrage de M.* Schwelnuss, *sur l'anatomie du cheval*, que l'auteur avoit adressé à l'Empereur. — 9°. Storch, *sur un ouvrage politique de M.* Moskressenskij, dédié à l'Empereur. — 10°. Fuss, *Sur l'ouvrage de M.* Du-Villard, intitulé : *Recherches sur les Rentes*, etc. — 11°. Un rapport du même sur l'*Essai de géométrie analytique de M.* Lefrançois. — 12°. Schubert, *Sur les observations astronomiques du contre-amiral* Sarytschew. — 13°. Sewergin, *Sur le mémoire de M. de* Waxel, *relativement aux pierres météorologiques.* — 14°. *Sur la graine du* Holcus Sorghum *de la Chine*, adressée à l'Académie par le ministre du commerce. — 15°. Sacharow, *Sur le voyage aérien qu'il a entrepris le 30 juin de l'année précédente.* — 16°. Wisniewski, *Sur le calcul de l'observation de l'éclipse du soleil du 14 août*, par le contre-amiral Sarytschew. — 17°. Storch, *Sur la réforme du Calendrier d'état de la Russie.* — 18°. Sewergin, *Sur son voyage dans la Finlande.* — 19°. Fuss, *Sur les deux programmes qu'il a rédigés et publiés au nom de l'Académie.* — 20°. Inochodzow, *Sur le Journal des observations astronomiques de M.* Sarytschew. — 21°. Smjelowskij, *Sur son voyage au Gouvernement d'Orel.* — 22°. Schubert, *Sur les ouvrages doubles de la Bibliothèque royale de Copenhague, qui sont mis en vente, avec une liste de 130 volumes qui seroient à acquérir pour la Bibliothèque.* — 23°. Sewastianow, *Sur le cabinet de*

Conchyliologie de feu M. Chemnitz. — 24°. *Rapport de M.* Oseretzkowsky *sur le dernier examen des élèves du Gymnase académique.* — 25°. Fuss, *Sur le même examen.* — 26°. Storch, *Sur la meilleure disposition qu'on pourroit donner à la feuille d'annonce du Journal de Petersbourg.* — 27°. Krafft, *Sur un mémoire du professeur* Ide *à Moscow, concernant la mesure des hauteurs au moyen du baromètre.* — 28°. *Rapport* du même *sur une nouvelle espèce de pompes à vapeur inventées par le mécanicien anglais* Major.

Pendant l'année 1804, l'Académie a été en relation épistolaire avec l'Institut de France, avec l'Académie royale de Berlin et celle de Stockholm, avec les Sociétés royales des Sciences de Londres, de Copenhague et de Goettingue, avec la Société italienne des Sciences à Modène, celle de Médecine à Mayence, le Conseil de l'intérieur de la République Batave, et avec les savans suivans : MM. De Lalande, Cuvier, Faujas de Saint-Fond, Burkhardt, Guyton-Morveau, Du-Villard et Grobert à Paris; M. le baronet Banks, le docteur Planta et M. de Waxel à Londres; MM. Bode, Klaproth et Richter à Berlin; MM. Melanderhjelm, Norberg et le baron Paykull à Stockholm; M. de Zimmermann et M. Gauss à Brunswick; M. de Crell et M. Pfaff à Helmstædt; M. le comte de Mussin Puschkin à Tiflis; les professeurs Fischer et Reuss à Moscow; MM. Thunberg à Upsal; Rochon à Brest; Aldini à Bologne; Calcagni à Naples; Cagnoli à Modène; Bugge à Copenhague; Herschel à Slough; Kœlreuter à Carlsrouhe; Sœmmering à Francfort-sur-le-Mein; Kausler à Stuttgard; Pallas à Sympheropolis; Malacarne à Padoue.

Les ouvrages publiés par des membres de l'Académie, pendant l'année 1804, sont : 1°. *Prodols-*

schenije zapisok puteschestvija po zapadaym provinzijan Rossiiskago sosudarstva, etc. (C'est-à-dire, *Continuation des observations recueillies pendant un voyage entrepris en 1803 dans les provinces occidentales de la Russie*), par M. Sewergin. — 2°. *Kratkoije natschertanije Mineralogii, Sotschinennoje v pol'zu Gubernskich Gimnazii* (*Élémens de minéralogie pour les Gymnases de Gouvernement*), par M. Sewergin. — 3°. *Technologitscheskij Shurnal*, etc. (*Journal de Technologie*), publié par l'Académie impériale des Sciences. Volume I, 1 à 4°. cahier. — 4°. *Linnejevoj Systema prirodi*, etc. (Le *Système de la nature de Linné*), traduit par M. Sewastjanow. Tome I. — 5°. *Useobschschaja i tschasnaja jestestvennaja Istorija Gr. de Buffona.* (*Histoire naturelle générale et particulière de M. de Buffon*). VIII vol. Traduit par M. Lepechin. — 6°. *Nastovlenije o vernejschich predochranitel' nych rredstvach protiv sarazy*, etc. (*Instruction sur les meilleurs préservatifs contre les maladies épidémiques*, extrait de l'ouvrage de M. *Guyton-Morveau* sur le même objet); par M. Krafft.—7°. *La Russie sous Alexandre I;* par H. Storch (en allemand). Tom. II à IV. — 8°. *Astronomie populaire, ou mise à la portée de tout le monde;* par Schubert. Tome I.—9°. *Nat' schalnija osnovanija plaskoi Trigonometrij*, etc. (*Elémens de Trigonométrie élémentaire, de Géométrie transcendante, et du calcul différentiel et intégral, à l'usage des élèves nobles du premier corps des cadets;*) par Fuss.

Les deux ouvrages suivans ont été soumis aux conférences de l'Académie, et sont destinés à l'impression : 1°. Oserezkowski, *Continuation de son voyage à la mer blanche et à la mer glaciale;* 2°. *Coup-d'œil*

Coup-d'œil sur la Finlande russe; par M. Sewergin.

Plusieurs membres de l'Académie ont entrepris des voyages scientifiques. M. Smjelowsky a fait un voyage dans le Gouvernement d'Orel pour examiner une plante qu'on y avoit employée avec succès contre les suites des morsures de chiens enragés. MM. Sewergin et Rudolph ont fait un voyage dans la partie de la Finlande qui appartient à la Russie, et M. Sacharow a fait un voyage aérien.

Dans le courant de l'année 1804, l'Académie de Pétersbourg a perdu, par la mort, les membres suivans : J. Lehmann, I. Kant, J. Priestley, A. C. Cavanilles, J. F. Gmelin, T. Lowitz.

Elle a reçu au nombre des académiciens ordinaires le conseiller d'état Storch et M. le professeur Rudolph.

Comme adjoint elle a nommé M. Wisniewsky, observateur astronome de l'Académie, et M. Jules Klaproth. — M. de Suchtalen, général du corps des ingénieurs, a été nommé membre honoraire indigène.

L'Académie a aussi nommé plusieurs correspondans. Parmi les indigènes : J. F. Bunge, assesseur du Collége et pharmacien à Kiew; J. F. Adams, conseiller titulaire et naturaliste attaché à l'expédition du comte Mussin Puschkin. Parmi les étrangers : M. F. Nicolaï à Berlin, et M. le baron de Wolzogen, conseiller intime du Duc de Saxe-Weimar.

Suisse.

Des ingénieurs français sont arrivés en Suisse, pour continuer les opérations relatives à la levée d'une carte topographique de ce pays, suivant les

conventions arrêtées entre les deux gouvernemens, en 1802.

Rome.

L'Académie de France à Rome, qui, sous les auspices du gouvernement français et par le zèle infatigable de son directeur actuel M. *Joseph Benoît* Suvée, avoit été rétablie dans le palais du *Corso*, a été depuis peu transférée dans le beau palais de la *Villa Medicis*, que le gouvernement français a acquis du roi d'Etrurie, et elle vient de prendre le titre d'*Ecole Française des Beaux-Arts à Rome.*

A force de soin et de travail, M. Suvée a réussi à y faire loger commodément cinq élèves en *architecture*, cinq en *peinture*, cinq en *sculpture*, un pour la *gravure en taille douce*, un pour la *gravure en pierres dures*, et surtout en *camées;* et un pour la *composition musicale;* ces élèves ayant remporté à Paris les grands prix, vont à Rome pour se perfectionner, et ils y trouvent tous les moyens pour faciliter leurs progrès. En effet, outre l'*Académie du Nud* qui se tient en été depuis 6 heures du matin jusqu'à 8, et en hiver, de 6 à 8 heures du soir, et dont par conséquent les élèves peuvent profiter tous les jours, M. Suvée a placé, dans l'ancienne galerie du palais, où il y avoit déjà une belle collection, des plâtres des plus belles statues, bustes, vases, bas-reliefs, ornemens et fragmens, dont les originaux en marbre se trouvent dans le Musée Pio-Clémentin, le Musée Capitolin, et dans différens palais de Rome, de Florence, et même en France. Cette collection est si nombreuse et si bien arrangée qu'on peut assurer que c'est la plus riche et la plus belle du monde; et ce qui mérite encore d'être remarqué, c'est qu'elle sert également aux artistes français et à ceux de Rome,

qui obtiennent facilement de M. Suvée la permission d'y travailler. Pour soigner l'instruction des élèves, sous tous les rapports, l'infatigable directeur a établi dans le palais une bibliothèque choisie; et pour qu'ils aient toujours sous les yeux les meilleures formes antiques, il a orné des plus belles statues, bas-reliefs et bustes, non-seulement la salle et les chambres du premier étage, mais encore le portique, ou le vestibule qui forme l'entrée du palais, où il a fait placer le buste de Raphaël et celui du Poussin; de sorte qu'à chaque pas l'esprit des élèves est frappé par quelque monument qui leur offre l'occasion de réfléchir sur le *beau* dans les arts de dessin.

M. Suvée n'a pas mis moins d'empressement à faire rétablir le *jardin* et les *allées;* il a fait de ce lieu un véritable *Lycée*, dans lequel les jeunes élèves pourront, après le travail, se délasser et ranimer leur imagination. Il en a embelli l'abord par une plantation d'arbres, qui, dans quelques années, rendra ce lieu un des plus délicieux et des plus fréquentés de toute la ville de Rome. Tant de zèle, tant de soins n'ont pas été inutiles ni perdus. Rome entière a pu se convaincre des heureux progrès que l'école française a faits dans les beaux-arts, par la belle exposition publique que les élèves d'*architecture*, de *peinture* et de *sculpture* ont faite de leurs productions dans les derniers mois de l'année passée. Tous les amis des arts ont plaint la mort prématurée de M. *Harriet* et de M. *Godard*, dont cette exposition offroit quelques ouvrages non terminés (1).

L'ensemble de cette exposition a pu faire apprécier tout ce qu'on peut attendre du zèle infatigable et des

(1) Voy. *Magasin Encyclopédique*, année 1805, tom. VI, p. 171 et suiv., et p. 375 et suiv.

lumières de M. Suvée pour porter l'école française des beaux-arts à Rome au plus haut degré de perfection.

Le corridor qui mène à la bibliothéque et au Muséum du Vatican, deviendra le plus beau du monde. Depuis l'entrée actuelle du Muséum jusqu'à l'endroit où etoit la grille de fer, près de la porte de la bibliothéque, on place les statues, les bustes et les bas-reliefs qui se trouvent dans les divers magasins du Vatican. Les tablettes sur lesquelles on met les bustes en évidence, sont composées de morceaux de frises et d'entablemens antiques, et elles reposent sur des cippes et sur des fragmens de colonnes qui jadis ornèrent les édifices de Rome ancienne; et, au moyen de cet arrangement, la galerie deviendra de quelque utilité à l'architecture, cette branche importante des arts, malheureusement trop négligée dans tous les Muséum des souverains et des curieux. Depuis l'endroit où étoit la grille de fer, jusqu'à celui où l'on descend dans les loges, on incruste dans les murs de la galerie les inscriptions innombrables des payens et des premiers chrétiens. M. le chevalier Canova place les objets d'art, et monseigneur *Cajetan* Marini classe les inscriptions. Le mur qui séparoit jadis les loges et le corridor n'existe plus; et à l'endroit où il étoit, on fait un beau vestibule, qui sera orné de colonnes, et d'autres restes de l'antiquité. De cette façon, toute la longueur d'une partie des loges s'ajoute à celle du corridor, et cela l'augmente de près de 225 pieds de France. Ce sera un coup-d'œil magnifique et digne de Rome. Dans le vestibule actuel du Muséum on voit plusieurs épitaphes de la famille *Cornelia*, et le célèbre sarcophage de *Scipion Barbatus*. Ainsi sur une étendue de 1200 pieds de

long, on aura une série de monumens authentiques, tant dans la partie des arts que dans celle des sciences, de plus de douze siècles, à commencer de la première guerre punique. Cette galerie, la plus grande du monde, mènera à la bibliothèque et au Muséum du Vatican, ou, pour parler plus correctement, cette superbe galerie fera partie intégrante d'un ensemble sans égal, exclusivement consacré aux arts et aux sciences. En jetant les yeux sur l'édifice merveilleux du Vatican, on se persuade aisément que son histoire et sa description doivent confondre ces prétendus savans qui soutiennent que les prêtres n'ont jamais cessé et ne cessent point de vouloir plonger les hommes dans l'ignorance et la barbarie.

Royaume d'Italie.

L'Académie royale des Beaux-Arts établie à Milan, invite tous les artistes étrangers et nationaux, à enrichir des nobles productions de leur génie le concours qu'elle a ouvert pour l'année prochaine, et dont suit un extrait du programme :

Architecture. Le sujet est une maison de plaisance royale, accompagnée de jardins et de tous les accessoires convenables. Le caractère dominant de cet édifice sera une élégante simplicité. Le prix, une médaille d'or de la valeur de 60 sequins (environ 30 louis).

Peinture. Le sujet est une Médée furieuse et prête à égorger ses deux enfans qui lui sourient avec grâce, parce qu'ils ignorent le sort qui les attend. Le tableau sera au moins de 5 pieds de haut sur 7 de large. Le prix, une médaille d'or de 120 sequins.

Sculpture. Le sujet est un Thémistocle qui, ayant convoqué ses amis dans sa maison de Magnesie, et

après avoir offert un sacrifice aux dieux, boit une coupe de poison, plutôt que de combattre contre sa patrie. Le prix sera une médaille d'or de 40 sequins.

Gravure. Le sujet sera pris d'un bon auteur; la superficie du travail au moins de 60 pouces carrés. Le prix, une médaille d'or de 30 sequins.

Dessin de figure. Le sujet représentera les âmes sur les bords de l'Achéron, d'après la description qu'en a fait le divin Alighieri. La grandeur du dessin sera abandonnée à la volonté de l'auteur. Le prix, une médaille d'or de 30 sequins.

Dessin d'ornement. Le sujet est un trône royal, dont tous les ornemens feront allusion à la fondation du royaume d'Italie. La hauteur du dessin ne peut avoir moins d'un pied et demie de Paris. Le prix une médaille d'or de 20 sequins.

Conditions. Tous les ouvrages seront adressés au secrétaire de l'académie, avant la fin d'avril 1807. On n'en recevra plus passé ce terme. Chaque ouvrage sera contre-signé d'une épigraphe, et accompagné d'une lettre cachetée, qui contiendra le nom et la demeure de l'auteur, etc., etc.

Afrique.

S'il faut en croire les dernières gazettes de Bombay, le lord Valentia, chargé d'une mission par la *Société* qui s'est formée aux Indes *pour explorer les côtes de l'Afrique et de l'Arabie*, a reçu du roi d'Abyssinie l'invitation d'envoyer une ambassade à Gondar. Lord Valentia a fait choix de M. Salt, qui doit résider quatre mois dans cette capitale. C'est de lui qu'il faut attendre aujourd'hui la confirmation ou la réfutation de tout ce que Bruce a écrit sur l'Abyssinie.

Amérique.

Depuis plusieurs années il s'est formé aux îles de Bahama une société économique, qui, à l'instar de celles d'Europe, distribue des prix tous les ans. Le gouvernement anglais, toujours disposé à protéger les établissemens utiles, lui a concédé cent acres de terre dans l'île de la Providence pour y bâtir une salle d'assemblée, et y former un jardin botanique.

FRANCE.

Sur tous les points de la France on rivalise d'émulation pour propager tous les genres d'amélioration, et multiplier les productions territoriales.

Un cultivateur du *département de Vaucluse*, M. Cataglini, vient d'introduire dans sa commune la *culture de l'indigo*, qui a parfaitement réussi, ainsi qu'il résulte d'un procès-verbal dressé par la municipalité.

Dans nos *landes*, nous devons à M. *Louis* Dupoy, colon de Saint-Domingue, maintenant contrôleur des droits réunis à Dax, l'introduction du coton. Echappé à la cruauté de Dessalines, et parvenu à la Nouvelle-Orléans sur un bâtiment américain, il a judicieusement pensé que le coton, qui se cultive avec tant de succès dans la Louisiane, pouvoit se naturaliser dans les pays méridionaux de sa patrie; et dans la vue de faire des essais, il a rapporté des graines qu'il a distribuées l'année dernière à plusieurs membres de la Société d'Agriculture : le succès a répondu à son attente, on a obtenu de très-beau coton, et les graines sont parvenues à une parfaite maturité. Les premiers essais vont se renouveler; et si on parvient à acclimater dans les landes

cet arbrisseau précieux, il n'y a point de doute qu'il ne réussisse mieux encore en Provence et en Languedoc.

M. le préfet a pris, le 24 du mois de mars, un arrêté par lequel il rétablit, à Toulouse, l'*Académie des jeux floraux* sur les bases, et en général avec les statuts donnés par l'édit de Compiègne du mois d'août 1773. Les anciens *mainteneurs* ou académiciens sont invités à se réunir pour procéder à la nomination de leurs officiers : ce rétablissement sera signalé par une séance solennelle.

L'*Académie des jeux floraux* de la même ville, annonça dans sa séance du 3 mai, que l'année prochaine, à pareil jour, elle feroit, suivant l'usage, la distribution des prix de poésie et d'éloquence; savoir : prix de l'ode, une amaranthe d'or de 400 fr.; d'une épître, une violette d'argent de 250 fr.; d'une élégie, éclogue ou idylle, un souci d'argent de 200 fr.; d'un sonnet ou d'une hymne à la vierge, un lys d'argent de 60 fr.; d'un discours sur ce sujet : *Quels ont été les effets de la décadence des mœurs sur la littérature française*, une églantine d'or de 450 fr. Tout ouvrage qui blesseroit les mœurs, la religion ou le gouvernement, sera rigoureusement exclus du concours.

Toulouse, 6 juin 1806.

A peine je venois de former le vœu de la restauration de l'*Académie des jeux floraux* à Toulouse, antique institution des *mainteneurs de la gaie science*, qu'elle a reparu sur la scène. Cette solennité aura lieu désormais, comme autrefois, le 3 mai de chaque année.

M. Jamme a fait l'éloge de Clémence Isaure, qui fut restauratrice du collége du *Gai savoir*, joyeuse

affiliation des Troubadours. Il a prouvé l'existence de cette fille célèbre, et lui a payé le juste tribut de reconnoissance que lui doivent tous les amis des lettres. On sait qu'elle fonda des prix, qui viennent d'être rétablis par la munificence des citoyens de Toulouse. Une *amaranthe* d'or est destinée à une ode; l'épître ou le petit poëme concourent pour la *violette;* les poëtes érotiques et bucoliques ont pour partage le *souci;* le *lys* est consacré à un sonnet destiné à chanter les louanges de la vierge; et l'*églantine* est le prix du discours. Tous les sujets sont libres, excepté les deux derniers. La question proposée aux prosateurs est ainsi conçue : *Quels ont été les effets de la décadence des mœurs sur la littérature française.* Si la question est résolue par une bonne plume, l'auteur pourra prouver une grande vérité, généralement sentie de nos jours, qui est que la décadence des mœurs commence la corruption des lettres (1), et qu'ensuite les lettres achèvent la corruption des mœurs.

On a fait l'inauguration du buste de Clémence Isaure qu'on avoit orné d'une couronne de roses.

M. l'abbé Jamme, *mainteneur*, lut une hymne de sa composition en l'honneur de la vierge, après avoir fait remarquer qu'un ouvrage du même genre avoit été couronné en 1324.

M. de Latresne lut la traduction en vers du 6e. chant de l'Enéide. C'est *la descente d'Enée aux enfers.* Ce morceau, quoique un peu long pour une

(1) Le siècle d'Auguste ne seroit pas une preuve en faveur de cette opinion, non plus que celui de Périclès et de ses successeurs; ce fut alors que les mœurs commencèrent à s'altérer chez les Grecs et chez les Romains, et ce fut alors que commença chez eux le plus beau temps des lettres.

A. L. M.

séance académique, fut couvert d'applaudissemens. Nous ferons ici une remarque. Un auteur très-estimable, le premier de nos poëtes, M. Delille, semble s'être exclusivement emparé de Virgile. J'admire ses traductions, mais l'admiration ne doit pas rendre injuste. Les Géorgiques sont le chef-d'œuvre du poëte latin et de son traducteur. Cependant les Géorgiques de Lefranc de Pompignan (qui ne mérite pas l'oubli auquel on semble l'avoir condamné) se font lire avec plaisir. Et même dans l'Essai plus moderne de M. Raux, ce n'est pas son audace qu'on a blâmé, on n'a blâmé que son injustice. Osons tout dire. Si les premiers succès de M. Delille ne doivent pas effrayer ses concurrens, ils doivent être bien moins timides en présence de l'Enéide. La traduction de M. Raux est annoncée; M. Gaston a publié une grande partie de la sienne; j'ai vu des morceaux manuscrits de M. Sallior, de Nantes, et de M. de C....; ils annoncent que ces littérateurs ne sont pas indignes d'une aussi glorieuse entreprise. Pour M. de Latresne, que nos lecteurs décident. Enée rencontre Anchise.

Trois fois il tend les bras pour embrasser un père,
Et trois fois il sent fuir cette image si chère,
Comme un songe mobile ou le souffle des airs.

Cette citation est courte. J'ai réservé une plus longue place pour un des meilleurs morceaux de Virgile.

« Mais quel est le jeune homme à l'armure brillante,
» Dit le héros troyen, ses traits sont gracieux,
» Mais sa vue est baissée et son front peu joyeux.
» Pourquoi de Marcellus suit-il ainsi la trace,
» Est-ce son fils, mon père, ou quelqu'un de sa race?

» Une foule nombreuse accompagne ses pas,
» Mais ses yeux sont voilés des ombres du trépas.
» — Crains, dit Anchise en pleurs, que je ne te réponde.
» Ignore, mon cher fils, et la douleur profonde,
» Et le deuil dont sa mort couvrira les neveux.
» Le sort un seul instant doit l'offrir à leurs vœux.
.....
» Nul n'eut impunément provoqué sa vaillance.
» Ah! si tu peux du Sort désarmer l'inclémence,
» Enfant si malheureux et si cher aux Romains,
» Tu seras Marcellus. Donnes à pleines mains,
» Et répandons partout et le lys et la rose. »

Ces lectures ont été entremêlées de musique. Je ne sais si je me trompe; mais il me semble que des séances académiques ne devroient pas être des concerts. Qu'un chant de triomphe se mêle à la distribution des prix, la chose me paroît convenable. Mais qu'une *sonate* suive ou précède un discours sur la morale, il y a dans ce contraste de frivolité et de profondeur, un mélange qui répugne, et l'on est tenté de dire avec Fontenelle : *Sonate, que me veux-tu?* *Aug.* DE L.

L'*Académie impériale* de GÊNES (nom qui remplace celui d'*Institut*) a reçu une nouvelle vie et de nouveaux réglemens, suivant l'un desquels elle tiendra ses séances tous les mois, savoir : la Classe des sciences physiques et mathématiques, le premier jour du mois; celles des sciences morales et de la littérature, le 15. Le prince archi-trésorier de l'Empire honora de sa présence celle qui eut lieu le 26 du mois dernier, et en présentant à l'Académie quelques volumes de la statistique de France, S. A. en prit occasion d'inviter les membres à s'occuper de la sta-

tistique des trois départemens qui formoient jadis les États liguriens. Nous espérons que ce travail sera promptement exécuté, et d'autant mieux que les trois préfets actuels de Gênes, de Montenotte et des Apennins, sont membres de ladite Académie.

Une machine qui, pour se mouvoir et produire tout son effet, n'auroit besoin d'aucun agent étranger, pourroit se passer de l'action du feu, de l'air ou de l'eau, et trouveroit en elle-même le principe inépuisable de son mouvement, seroit une découverte bien utile aux arts et bien précieuse à l'humanité : or telle est celle dont M. Dodemant, professeur de mathématiques à Lyon, se prétend l'inventeur. Sur la demande qu'il en a faite, M. le préfet a chargé deux commissaires de procéder à l'examen de cette machine. Ces commissaires sont MM. *Carron*, ingénieur en chef du département, et *Mollet*, professeur de physique et membre de l'Académie de Lyon.

Un décret impérial ordonne l'établissement à Rouen, d'une école destinée à l'enseignement de l'art des préparations anatomiques modelées en cire, sous la direction de M. Laumonier. Six élèves suffisamment versés dans les connoissances anatomiques et dans l'art de modeler, seront attachés à cette école, sur la nomination du ministre de l'intérieur. Ils ne pourront y résider plus de trois ans.

Paris.

Le 13 mai, est mort, à l'âge de 63 ans, *M. J. M.* Cels, membre de la Classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut. On lui doit entre autres services celui d'avoir introduit en France et naturalisé un grand nombre des arbres exotiques et pré-

cieux qui ornent aujourd'hui nos jardins. Il en avoit formé dans la plaine de Mont-Rouge une riche pépinière qui étoit devenue un objet de curiosité et d'instruction. Un grand nombre de ses collègues de l'Institut ont accompagné son convoi. M. *Cuvier* et M. *Sylvestre*, secrétaire de la Société d'Agriculture, ont prononcé son éloge sur le lieu de sa sépulture.

M. *Remacle* Lissoir, qui vient de mourir, étoit né à Bouillon en février 1730. Il entra jeune à l'abbaye de la Valdieu, ordre de Prémontré, à quelques lieues de Charleville, et y embrassa l'institut de chanoine régulier, qui étoit celui de cette maison. Il y avoit apporté l'amour du travail. Il s'y instruisit d'abord dans les sciences qui concernoient son état, et y joignit bientôt la culture des lettres, complément de l'instruction, quel que soit le genre d'étude auquel on se soit voué. Il n'avoit que 36 ans, lorsque son mérite le fit élever à la dignité d'abbé. Dès lors il augmenta la bibliothèque de son abbaye d'un grand nombre d'excellens livres qui dans ses mains n'étoient pas des trésors oiseux. Les abbés de Prémontré cherchèrent à mettre ses talens à profit; ils l'associèrent au gouvernement de ce corps, et depuis 1779 qu'il fut employé dans les affaires de son ordre, jusqu'au moment où la révolution l'anéantit avec tant d'autres choses, il lui rendit d'importans services. Quand on forma les assemblées provinciales, il fut appelé à celle de Metz et fut nommé président de l'assemblée du district de Sedan. Les connoissances qu'il avoit acquises en administration et en économie politique, lui firent remplir cette place avec une distinction remarquable. Il fut, comme presque tous ceux de son état, persécuté pendant nos orages politiques. Les prisons qui ont renfermé tant d'excel-

lens citoyens s'étant enfin ouvertes, il en sortit pour se rendre à Paris.

L'homme instruit trouve toujours des richesses en lui-même, dit Phèdre (1), dans sa fable du naufrage de Simonide. Comme ce poëte, l'abbé de la Valdieu, après le sien, fit ressource des connoissances qu'il n'avoit acquises originairement que pour satisfaire un penchant naturel. Il vécut de sa plume, travailla au Journal de Paris, et, depuis plus de dix ans, il a enrichi cette feuille d'excellens articles. Dans ses derniers jours encore il y contribuoit utilement; et quoique dans un âge avancé, ce qu'il écrivoit avoit toujours la même fraîcheur, le même goût, la même raison, quelquefois assaisonnée d'une aimable gaieté, le même sel, la même délicatesse. Il est auteur d'un livre intitulé : *De l'Etat de l'Eglise et de la Puissance légitime du Pontife romain.* Wurtzbourg, 1766, 2 vol. in-12. Chargé de revoir, refondre et faire réimprimer les livres liturgiques à l'usage de l'ordre de Prémontré, il fit preuve dans ce travail pénible, d'une profonde érudition accompagnée d'une saine et judicieuse critique.

Au moment où le culte fut rétabli, M. Lissoir crut que ce qui lui restoit de force et de vie appartenoit aux devoirs du premier état qu'il avoit embrassé. Il sollicita et obtint une place d'aumônier aux Invalides. Là, passant une grande partie de son temps dans les infirmeries, il portoit les consolations religieuses sur les lits de douleur. Il continua ces exercices de charité presque jusqu'à son dernier soupir. C'est le 13 mai 1806 qu'il finit sa carrière, dans sa 77e. année, et la veille il exerçoit encore ses fonctions d'aumônier.

(1) *Homo doctus semper in se divitias habet.*
PHÈDRE, liv. IV, fab. 20.

Il avoit mérité et obtenu l'estime de tout l'hôtel. Il emporte les regrets de cette multitude de braves, victimes des combats et soutiens de la gloire française. M. le maréchal-gouverneur et son état-major ont honoré ses funérailles de leur présence. A. P.

MM. Lacépède et Cuvier ont été élus par la *Société royale* de Londres, en qualité de membres étrangers. Cette nomination a été annoncée à M. Delambre, l'un des secrétaires perpétuels de la Classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut, par une lettre de sir Joseph Banks, président actuel de la Société royale, dont voici la substance :

« Sir Joseph exprime à ses nouveaux collègues le plaisir qu'il éprouve à leur annoncer le choix qu'a fait d'eux la Société royale ; il regarde cette nomination comme un témoignage éclatant de la profonde considération de la Société royale pour l'Institut de France, et de la bienveillance qui unit les membres des deux Sociétés savantes ; sentiment, dit-il, qu'il espère ne devoir jamais être ni troublé par aucune querelle politique entre les deux nations, ni affoibli par aucune autre circonstance. »

L'Empereur a daigné faire écrire, par un des préfets du palais, à M. Picard, directeur du Théâtre de l'Impératrice, pour lui témoigner qu'il a été satisfait de sa pièce intitulée : *Un Jeu de Fortune*, ou *les Marionnettes*, jouée le jeudi 22 du mois de mai, sur le théâtre de Saint-Cloud, en présence de la Cour. S. M. a joint à cette marque de bienveillance l'envoi d'une boîte d'or ornée de son chiffre, avec une somme de 6000 fr. S. M. également satisfaite du jeu de M. Vigny dans la même pièce, lui a fait remettre une somme de 3000 fr.

THEATRES.

Théâtre de l'Impératrice.

Un Jeu de Fortune, ou *les Marionettes*, *comédie en 5 actes et en prose de* Picard.

Montaigne a dit que les hommes étoient des marionnettes que les circonstances faisoient agir. Picard a saisi cette idée; elle a servi de base à sa comédie nouvelle. En effet, on y voit des gens qui changent de conduite et même de façon de penser, selon les divers mouvemens de la roue de fortune.

Dorville est propriétaire d'un château qu'il a acquis très-promptement, ainsi que toute sa fortune. *Marcellin* habite près de lui une petite maisonette. Il est maître d'école du village. *Gaspard*, jadis son camarade de collége, après avoir été comédien, s'est fait directeur de marionnettes. Les deux amis causent ensemble et parlent de philosophie. Marcellin se pique d'en avoir, il se vante d'être assez fort pour résister aux coups de la fortune, dût-elle l'écraser de sa rigueur ou le combler de ses dons; il change bientôt de style. Un oncle qu'il avoit en Amérique, meurt et lui laisse un héritage considérable. Il ne se connoît plus, il ne rêve que châteaux, voitures, domestiques, et il méprise son état précédent. Par un autre coup du hasard, moins rare à la vérité, M. *Dorville* se trouve ruiné. Il veut vendre son château, Marcellin l'achète et lui offre même sa petite bicoque. Les honneurs changent les mœurs. Marcellin riche est bientôt entouré de parasites dont l'un se dit *l'ami du château.* Les femmes les plus aimables

aimables briguent sa main. La sœur de Dorville elle-même ne dédaigne pas de se laisser faire la cour par celui qu'à peine elle honoroit d'un regard. Marcellin oublie dans tout ce tracas de fortune une jeune personne qui l'aime pour lui et que lui-même chérissoit avant d'être riche. Il convient bien qu'il l'aime encore, mais il n'est plus pressé de l'épouser. Notre nouveau riche est près de faire bien des sottises. Heureusement pour lui le directeur de marionnettes vient s'emparer de l'intrigue et en dirige les fils à son gré. Au moyen de plusieurs épreuves, il fait connoître à Marcellin ses vrais et ses faux amis, et le force à se reconnoître lui-même.

Cet aperçu ne peut donner de la pièce qu'une légère idée. Il seroit impossible d'entrer dans les détails, et ce sont eux qui font le mérite de l'ouvrage. Le dialogue est vif et animé, les caractères sont piquans, l'ensemble est d'une grande gaieté : on voit surtout une peinture fidèle de nos mœurs, qui annonce combien PICARD est observateur. La pièce a obtenu un grand succès, et sans doute elle le mérite.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Uthal, opéra imité des Poésies d'Ossian.

Comme on refait tout, on a voulu refaire *les Bardes*. Dieu sait si les larmes de *Malvina*, la haine de *Larmor*, et les fureurs d'*Uthal*, sont bien un sujet d'opéra-comique, et si les grottes de Fingal, les cyprès, les nuages, le chant des Bardes, ont quelque chose d'amusant. Un roi détrôné, une fille qui court de son amant à son père et de son père à son amant, et qui finit par les raccommoder, le tout assaisonné de chants, peut-être fort beaux, mais toujours à

contre-temps ; en un mot, un acte qui dure cinq quarts d'heure. Voilà la pièce nouvelle.

On a rendu justice à la composition de M. Méhul ; mais on eût désiré qu'en donnant à son ouvrage la teinte du sujet, il ne fût pas tombé dans une monotonie fatigante. La suppression des violons dans l'orchestre produit moins d'effet qu'elle n'a semblé bizarre. A l'exception d'un fort beau chœur, on n'a remarqué aucun morceau saillant.

Théatre du Vaudeville.

Brutal.

La parodie d'*Uthal* a le même défaut que l'opéra. Longueurs et absence de comique. Quelques couplets décèlent des gens d'esprit qui auroient dû mieux employer leur temps. Madame *Belmont* et *Laporte* ont fait valoir cet ouvrage de MM. Pain et Vieillard.

Noir et Blanc.

Le genre des arlequinades est un peu passé de mode. Le travestissement d'Arlequin en Gilles a pourtant fait rire, et quelques couplets écrits avec facilité ont été applaudis.

Les auteurs sont MM. Vieillard et ***.

Voltaire chez Ninon.

C'étoit un contraste bien piquant que celui d'une belle encore belle à son *déclin*, et d'un grand homme dont l'*aurore* annonçoit ce qu'il devoit être. On sait que Voltaire fut présenté à Ninon ; qu'elle protégea ses essais ; qu'elle lui légua sa bibliothéque. Les auteurs de la pièce nouvelle ont saisi cette anecdote ; ils en ont fait un tableau agréable. Je dis un ta-

bleau, car il n'y a pas la moindre intention dramatique. Un dialogue vif, des saillies piquantes, des couplets heureux, voilà le mérite de leur ouvrage. On y a trouvé quelques disparates. Par exemple, se peut-il qu'un garçon de café se trouve dans le cabinet de Ninon avec le Père Porée, monsieur de Châteauneuf dont ils ont fait un marquis, et qui étoit un abbé, et avec M. du Jarry, qui vient en costume d'abbé faire la cour à la fille du portier. Tout cela est un peu bizarre, si ce n'est pas ridicule. On a trouvé aussi le style des personnages affecté, quelquefois même incompréhensible. Châteauneuf dit que si Ninon lègue à quelqu'un *son esprit et ses grâces légères*, elle ne trouvera pas d'*exécuteurs testamentaires*. Ninon parle ensuite de son cabinet, où elle dit qu'il s'est passé *plusieurs actes sans notaires*, etc. etc. Le dénoûment consiste dans le consentement que donne M. Arouet à son fils de se livrer à la poésie, lorsqu'il apprend que le jeune homme en a obtenu l'accessit à l'Académie. Le second dénoûment est la pension qu'obtient le portier de Ninon, grâces aux vers que Voltaire a adressés au Dauphin; et le troisième est le mariage de la fille du portier avec le garçon limonadier.

Les auteurs de cette bluette, sont MM. Moreau et Lafortelle, qui ont assez d'esprit pour en faire un meilleur usage.

LIVRES DIVERS (1).

Sciences et Arts.

Journal de Physique, de Chymie, d'Histoire naturelle et des Arts, avec des planches en taille-douce; par J. C. de Lamétherie. Mars, avril et mai, 1806. Tome LXII. A Paris, chez *Courcier*, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n°. 57. In-4°.

Le cahier de mars renferme les articles suivans : *Faits pour servir à l'histoire de l'argent ;* par *le professeur* Proust. — *Lettre du professeur* Proust *à J. C. de Lamétherie. — Exposition du système cranologique de M. Gall ;* par M. Friedlænder. — *Des effets géologiques du tremblement de terre de la Calabre ;* par M. Fleuriau de Bellevue. — *De la téphrine ;* par J. C. de Lamétherie. — Lettre de *Théodore* de Saussure sur le jade oriental et la saussurite. — *Lettre du docteur* Bonvoisin sur plusieurs minéraux connus. — *Observations météorologiques ;* par Bouvard.

On trouve dans le cahier d'avril, un *second mémoire sur l'étude du sol des environs de Paris ;* par J. M. Coupé. — *Observations chymico-galvaniques ;* par L. Brugnatelli, *traduit par le professeur* Veau-Delaunay. — Tableau des analyses chymiques des minéraux ; et d'une nouvelle classification de ces

(1) Les articles marqués d'un * sont ceux dont on donnera un extrait.

substances, fondée sur ces analyses; par J. C. de Lamétherie. — *Observations météorologiques;* par Bouvard.

Le cahier de mai se compose des sujets qui suivent : *Sur la propagation de l'électricité;* par *le docteur* Œrsted. — *Suite du tableau de la classification des pierres;* par J. C. de Lametherie. — *Observations météorologiques;* par Bouvard. — *Note sur la composition du carbonate de chaux;* par Descotils. — *Description du* péridot idocrase, *et de quatre autres substances lithologiques d'espèce nouvelle, nommées* succinite, mussite, alalite *et* topazolite; *par* B. Bonvoisin.

Physique.

Nouveau Dictionnaire de physique, rédigé d'après les découvertes les plus modernes; par A. Libes, auteur d'un Traité de physique, et professeur aux Lycées de Paris. — Quatre gros vol. in-8°., dont un de planches, en caractère *petit texte.* Prix, 24 f. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n°. 34.

Il nous manquoit un ouvrage qui embrassât toutes les parties de la physique, et dont chacune fût portée au véritable niveau des découvertes modernes. L'auteur du Dictionnaire que nous annonçons a formé le projet de ce travail; il l'a exécuté avec succès. Toutes les parties de la science y sont traitées avec le détail que leur importance commande; plusieurs même sont enrichies de découvertes qui ne peuvent manquer d'intéresser les physiciens.

L'article *électricité* contient un grand nombre d'expériences nouvelles, qui ont conduit l'auteur à dé-

velopper plusieurs propriétés jusqu'ici inconnues des matières résineuses.

On trouvera dans cet ouvrage de nouvelles explications de plusieurs phénomènes remarquables, tels que les aurores boréales, la pluie d'orage, le tonnerre, l'élasticité des corps, soit solides, soit aériformes, etc.

Les dictionnaires de physique, qui ont paru depuis l'époque de l'origine de la science, se composent d'élémens hétérogènes, tels que la physique, les mathématiques pures, l'anatomie, l'histoire naturelle, la chronologie. La physique est si riche aujourd'hui de ses propres fonds, qu'elle n'a plus besoin de puiser, dans des sciences étrangères, le supplément des matériaux qui lui manquoient pour former un corps d'ouvrage. L'auteur du *nouveau Dictionnaire de Physique* l'a dégagée de toutes ces superfluités; il ne lui associe que la chymie générale, qu'il regarde, avec raison, comme une des branches importantes de la physique particulière.

Il arrive souvent qu'on publie, sous le nom de Dictionnaire, une suite de compilations incohérentes et mal assorties; quelquefois même, une simple nomenclature sèche, fastidieuse et dégoûtante. Le Dictionnaire qui nous occupe, est bien loin d'avoir, avec ces sortes d'ouvrages, quelques traits de ressemblance. Le public, éclairé et impartial, le regardera comme une espèce de registre où sont déposées avec ordre et méthode les plus importantes découvertes, les théories les plus satisfaisantes et les plus solidement établies. Ce n'est point un Dictionnaire de mots, c'est, à proprement parler, le *Dictionnaire de la science.* J. L. G.

Minéralogie.

Journal des Mines, ou *Recueil de mémoires sur l'exploitation des mines, et sur les sciences et les arts qui s'y rapportent; par* MM. Coquebert-Montbret, Haüy, Vauquelin, Baillet, Brochant, Fremery et Collet-Descotils, publié par le conseil des mines de l'empire français. Janvier, février, mars et avril, n°s. 109, 110, 111 et 112. — A Paris, chez *Croullebois*, libraire, rue des Mathurins, n°. 17.

Les deux numéros de janvier et février se composent des articles suivans : *Analyse de l'ouvrage de* M. G. A. H. Lucas, *intitulé :* Tableau méthodique des espèces minérales, etc. — *Statistique minéralogique du département de l'Aveyron;* par M. Blavier, *ingénieur des mines.* — *Description et usage d'un calorimètre, ou appareil propre à déterminer le degré de chaleur, ainsi que l'économie qui résulte de l'emploi du combustible;* par M. Montgolfier. — *Analyse d'une chaux carbonatée.* — *Observations sur l'emploi du charbon de houille dans le traitement du minerai de fer, à la forge à la Catalane;* par M. Blavier. — *Note sur la route souterraine qui a été percée dans le 15e. siècle à la base du Mont-Viso, pour communiquer du Piémont en Dauphiné, etc.*

Les deux numéros de mars et avril contiennent les mémoires et articles suivans : *Suite de la statistique minéralogique du département de l'Aveyron;* par M. Blavier, ingénieur des mines. — *Analyse du jade,* par *Théodore* de Saussure. — *Notice sur la mine de plomb du Sault, département du Mont-Blanc;* par M. Héricart de Thury, ingénieur des mines. — *Notice sur quelques perfectionnemens à ap-*

porter au procédé usité pour le tirage des mines ; par M. LE LIVEC DE TRÉSURIN, ingénieur des mines. — *Notes de* M. BERGMAN *sur le fer spathique.* — *Traité de géodésie, ou exposition des méthodes astronomiques, appliquées soit à la mesure de la terre, soit à la confection du canevas des cartes et des plans ;* par L. PUISSANT, professeur de mathématiques. — *Articles fondamentaux de la jurisprudence des mines, dans les pays de l'Europe où les mines sont exploitées avec le plus d'avantage, et passent pour être le mieux administrées ;* par J. F. DAUBUISSON. — *Table des articles de l'ordonnance des mines de Prusse.* — *Notice sur la casserie de Framont ;* par M. Ch. HERFART. — *Examen de la mine hépatique de mercure d'Idria ;* par KLAPROTH. — *Examen chymique du cinabre natif ;* par *le même.*

GÉOLOGIE.

* *PROPOSITIONS géologiques pour servir d'introduction à un ouvrage sur les élémens de la chorographie, avec l'exposé de leur plan, et leur application à la description géognostique, économique et médicale du* Ban de la Roche, *accompagnée de cartes topographiques et minéralogiques, et de trois gravures, représentant le tableau Panorama du Ban de la Roche, la pente douce de son district de mines, et la plante de la* pyrole à ombelles, *trouvée dans ces régions en 1800 ;* par *Henri-Gotfried* OBERLIN, docteur en medecine; *avec cette épigraphe :*

Omnium rerum principia parva sunt ; sed suis progressionibus usa augentur. CICERO, *de Finib.* lib. V.

Strasbourg et Paris, chez les frères *Levrault,* et chez

Martinet, rue du Coq St.-Honoré, 1806, 195 pag. in-8°. Prix, 4 fr. 50 c.

Botanique.

Novæ Hollandiæ plantarum specimen. Auctore Jacobo-Juliano Labillardière, Instituti nationalis socio. Tomus secundus. Parisiis, ex typographiâ dominæ *Huzard*. 1806. Fasciculus 15 et 16. Pretium cujusvis fasciculi, cum tabulis decem æneis, octo fr.

Ce cahier formant le premier du tome IIe., renferme des plantes de la dodécandrie, de l'icosandrie et de la polyandrie. *Pleurandra acicularis; Pleurandra ovata; Cephalotus follicularis; Calytrix tetragona; Leptospermum sericeum; Leptospermum marginatum; Pileanthus limacis; Eucalyptus incrassata; Eucalyptus viminalis; Eucalyptus cordata; Eucalyptus ovata; Eucalyptus amygdalina; Elæocarpus pedunculatis; Dillenia procumbens.*

Mammifères.

Histoire naturelle de la Taupe, ses espèces et ses variétés, les dégâts qu'elle occasionne dans les prairies et les jardins, avec tous les moyens donnés jusqu'à ce jour, tant simples que composés, pour parvenir à sa destruction, et avec des détails sur ses propriétés médicinales et économiques. On y joint une notice sur la Taupe-Grillon, *espèce d'insecte qui a beaucoup de rapports avec la Taupe*, etc. *Second opuscule concernant le règne végétal et l'économie champêtre;* par J. P. Buc'hoz,

médecin-naturaliste. A Paris, rue de l'École de Médecine, n°. 20. Brochure in-8°. de 42 pages. Prix, 1 fr. 25 cent. 1806.

Physiologie.

Essai sur la structure et les fonctions du foie ; par *Charles-Guillaume* Uebersaal, docteur en médecine, aide-anatomiste à l'École de Médecine de Strasbourg. A Strasbourg, chez *Levrault.* An XIII — 1805. 67 pag. in-4°.

L'auteur donne, dans l'introduction de son Essai, d'abord un aperçu général sur les propriétés et les fonctions du foie ; ensuite il fait un résumé des recherches qu'il a entreprises, et la termine par tracer le plan de distribution du corps de l'ouvrage.

Il divise le résultat de ses recherches en deux sections principales ; dans la première il examine tout ce qui est relatif à la description anatomique du foie, et dans la seconde il traite de tout ce qui a rapport à la sécrétion, à la conservation, à l'excrétion et aux usages de la bile dans l'économie animale.

Dans la première section il décrit avec soin la situation, la conformation et les enveloppes du foie ; il reconnoît, comme Lænnec et d'autres, deux tuniques au foie ; une externe, qu'il nomme *tunique péritonéale*, et qui est une continuation du péritoine, et une interne, qu'il appelle *tunique propre*, qui présente une structure et des propriétés différentes de l'autre. Ensuite il passe à la description des vaisseaux sanguins du foie. Il décrit d'abord les vaisseaux sanguins qui amènent le sang à cet organe, et ensuite ceux qui le ramènent de ce viscère. Après

avoir examiné leur marche la plus ordinaire, il rapporte les variétés que l'on a rencontrées jusqu'ici. L'auteur donne ensuite la description des vaisseaux lymphatiques du foie, qui ont principalement attiré son attention. Il les divise en vaisseaux superficiels et en vaisseaux profonds; il décrit la marche et la terminaison des uns et des autres d'une manière plus exacte qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, ayant fait plusieurs injections à ce sujet. Après cet exposé, l'auteur en vient aux nerfs qui animent le foie; il décrit leur origine, leur marche et la manière de se distribuer dans l'intérieur du foie, et il donne ensuite la description des conduits excréteurs de la bile. Dans le paragraphe suivant, il traite de la distribution des vaisseaux et nerfs dans l'intérieur du foie, jusqu'aux petites glandes qui forment la substance propre (la chair) de ce viscère; il prouve que ces petites glandes ne sont composées que de vaisseaux entrelacés de différentes manières, enveloppées chacune d'une continuation du tissu cellulaire de la capsule de Glisson, qui enveloppe aussi les paquets des vaisseaux. Il décrit ensuite les anastomoses des différens vaisseaux qui ont lieu dans l'intérieur de ces glandes, et termine enfin l'expositon anatomique du foie par la description de la vésicule du fiel; il examine d'abord sa conformation externe, et ensuite sa structure. En décrivant ses tuniques, il nie l'existence de la tunique musculeuse, qui n'existe pas dans l'homme, quoique plusieurs auteurs soient d'un avis contraire. Il décrit avec soin la structure de la membrane interne et de ses réseaux, sur laquelle il a fait des recherches assidues; il assure que les petites glandes que Vicq-d'Azir dit avoir vues à la surface interne de cette tunique n'existent pas dans l'homme; il donne en-

suite une description détaillée des vaisseaux et nerfs qui entrent dans la composition de la vésicule du fiel, et termine ce paragraphe par la description du canal cholédoque.

Dans la seconde section, qui traite des fonctions du foie, l'auteur prouve, dans son premier paragraphe, que la bile est sécrétée dans le foie, et non dans la vésicule du fiel; il donne ses argumens, et les prouve par des faits qui sont incontestables. Il parle ensuite des usages de la veine-porte et de l'artère hépatique dans la sécrétion de la bile, et prouve que l'artère hépatique contribue aussi en partie à la sécrétion de la bile. Il examine le cours du sang dans l'intérieur du foie, qui, d'après lui, doit être très-lent, mais accéléré par les mouvemens du diaphragme et des muscles du bas-ventre dans la respiration, et par les mouvemens de la totalité du corps. Il entame aussi l'origine de la maladie hypochondriaque. Dans le paragraphe suivant, il traite des propriétés organiques et vitales du foie; il examine l'action plus ou moins énergique de cet organe suivant les divers tempéramens et les différens climats, et décrit les principales sympathies de cet organe avec les autres viscères. Après cela, l'auteur fait l'exposé des phénomènes de la sécrétion de la bile, de l'influence de la rate sur cette sécrétion, de la quantité de bile sécrétée dans un certain espace de temps, du chemin que la bile fait pour se rendre dans le duodénum, des changemens qu'elle éprouve dans la vésicule du fiel; il fait ensuite l'historique des différentes opinions que l'on a eues sur l'utilité de la bile depuis Hippocrate jusqu'à nos temps; il examine les propriétés physiques et chymiques de la bile, et termine son traité par l'exposition des utilités de la bile dans la digestion.

Ce petit traité fait connoître M. Ubersaal comme un observateur attentif, comme habile physiologiste et anatomiste, et justifie le choix que MM. les professeurs de l'École de Médecine de Strasbourg ont fait de lui pour seconder M. Lobstein dans les travaux de l'amphithéâtre d'anatomie qu'il dirige avec tant d'habileté (1). C'est à sa place d'aide-anatomiste à l'amphithéâtre de Strasbourg, que M. Ubersaal est redevable de l'occasion d'avoir pu suivre les recherches dont il vient de publier les résultats dans l'ouvrage que nous annonçons. Cette place lui a donné la facilité de disséquer la plupart des cadavres destinés à l'enseignement de l'anatomie, et dont le nombre monte, chaque année, à plus de 300; depuis plus d'une année il s'est livré à l'examen particulier du foie, qui avoit surtout attiré son attention à cause des nombreuses maladies auxquelles il est sujet. Nous l'engageons à continuer de faire part au monde savant du résultat de ses travaux.

Des Monstruosités et bizarreries de la Nature, principalement de celles qui ont rapport à la génération; de leurs causes, de la manière dont elles s'opèrent, etc.; avec des réflexions philosophiques sur les monstrueux et dangereux empiétemens des sciences accessoires, telles que la chymie, la droguerie, etc., sur la vraie médecine; ouvrage propre à mettre les mères à l'abri de l'influence et leur fruit à l'abri des effets des affections de l'âme, de l'imagination, des envies, des frayeurs, des maléfices, etc., et les jeunes praticiens à l'abri de la séduction des nouvelles théories médicales; par G.

(1) Voy. *Magasin Encyclop.* année 1805, t. VI, p. 419-424.

Jouard, docteur en médecine. Premier cahier. Tome 1er. A Paris, chez *Allut*, imprim.-libraire, rue de la Harpe, n°. 93.

De l'influence de la nuit sur les malades; Recueil de mémoires couronnés par la société de médecine de Bruxelles, en réponse à cette question qu'elle avoit mise au concours : *La nuit exerce-t-elle une influence sur les malades? Y a-t-il des maladies où cette influence est plus ou moins manifeste? Quelle est la raison physique de cette influence?* publiés par ordre de la Société de médecine. A Bruxelles, chez *Weissenbruch*, 1806, in-8°.

Parmi les corps savans dissous et anéantis par la révolution, et que depuis peu on a vu renaître, en quelque sorte, de leurs cendres, on doit distinguer la *Société de médecine* de Bruxelles. Elle compte à peine deux ans d'existence, et déjà elle a honorablement prouvé le zèle qu'elle met à encourager les praticiens et à perfectionner l'art de guérir. Un des principaux articles de son réglement oblige chacun de ses membres résidans à faire un rapport mensuel sur les maladies qu'il a eu occasion d'observer dans sa pratique. Ces rapports sont recueillis par le secrétaire général et rédigés sous la forme d'un journal. Ce Recueil, ainsi que les dissertations particulières qui seront adressées à la Société, et qu'elle fera imprimer dans ses *actes*, formera un corps de doctrine utile pour les praticiens en général, mais spécialement pour ceux du département de la Dyle.

Ses efforts pour les progrès de l'art médical ne se bornent point à ces seuls travaux. Comme les autres académies, elle a trouvé encore un moyen d'être utile et de multiplier les lumières, en proposant des

questions. La première qu'elle ait mise au concours étoit rédigée ainsi :

1°. *La nuit exerce-t-elle une influence sur les malades ?*

2°. *Y a-t-il des maladies où cette influence est plus ou moins manifeste ?*

3°. *Quelle est la raison physique de cette influence ?*

Plusieurs mémoires ont concouru, mais six ont fixé particulièrement l'attention de la Société. Nous allons au surplus les analyser tous, d'après le rapport de M. Fournier, secrétaire-général.

Le prix a été décerné à l'unanimité à l'auteur du mémoire enregistré n°. 9, portant pour devise : *Quid est igitur quod me impediat, ea, quæ mihi probabilia videantur, sequi ; quæ contra, improbare ; atque affirmandi arrogantiam vitantem, fugere temeritatem, quæ a sapientia dissidet plurimum* ? Cicero, de Offic. Lib. II.

L'auteur de ce mémoire est M. *Jacques-Julien-Richard* de la Prade, , docteur en médecine, médecin-adjoint à l'hôpital civil et militaire de Montbrison, département de la Loire, etc. Après avoir établi et démontré l'influence de la nuit sur l'homme en santé comme sur l'homme malade, l'auteur en explique, en physicien, toutes les raisons, dont les principales sont l'absence de la lumière solaire, celle du calorique qui en émane, et par suite tous les phénomènes chymiques connus, dépendans de cette absence. Il prend en grande considération l'influence que la nuit exerce sur le moral ; il en fait l'application aux malades ainsi qu'aux personnes privées de leur liberté, que l'obscurité, le silence et la solitude, qui règnent pendant la nuit, livrent à des réflexions sombres et pénibles. M. de la Prade divise en deux classes les maladies où l'influence de la nuit est plus

manifeste ; après avoir démontré que la nuit est une absence de plusieurs stimulans, comme la lumière, la chaleur, le bruit, etc., il la place parmi les puissances débilitantes ; en conséquence, il la regarde comme favorable dans toutes les maladies qui sont éminemment caractérisées par l'exaltation des forces vitales. De même est-elle nuisible dans celles où ces forces sont affoiblies, comme les adynamies ou asthénies, etc.

Ce mémoire, qui a le plus complétement satisfait à la question, est écrit avec élégance, élévation, clarté et pureté ; en un mot, c'est l'ouvrage d'un esprit vraiment philosophique et versé dans tout ce qu'un habile médecin doit savoir.

La Société, par son programme, n'avoit annoncé qu'un prix, mais le mérite éminent des n°s. 7, 6, 1, 5 et 10, l'a déterminée à décerner deux seconds prix et trois *accessit*. Les seconds prix, consistant chacun en une médaille d'or de la valeur de 100 fr., portant l'effigie de l'Empereur Napoléon, ont été obtenus par les auteurs des n°s. 6 et 7 ; les *accessit*, par ceux des n°s. 1, 5 et 10.

Le mémoire qui, au jugement de la Société, a le mieux traité la question proposée, après celui dont on vient de rendre compte, a été enregistré sous le n°. 6, et porte pour devise : *Morbi omnes quidem in omnibus temporibus fiunt. Quidam tamen magis in quibusdam ipsorum et fiunt et exacerbantur.* Hippoc. Aphor. 19, sect. 3.

C'est en général l'ouvrage d'un savant profondément versé dans les sciences physiques. Il y développe une théorie chymique, dont l'application à la question est très-judicieuse ; elle est traitée avec autant de méthode que d'exactitude ; les idées sont sages et logiquement exposées ; les discussions sont appuyées sur

des

des faits presque toujours incontestables. L'auteur est M. Aymone, docteur-médecin à Chivasso, en Piémont.

Le mémoire coté n°. 7, ayant pour divise cette sentence de Bâcon : *Nos certe cogitationem suscepimus et curam adhibuimus ut quæ à nobis proponentur, non tantum vera essent, sed etiam ad animos hominum non incommode et aspere accederent,* est un traité *ex professo* sur les maladies nocturnes. L'auteur, à l'exemple du grand Hippocrate, reconnoît une constitution diurne; il la divise, comme celle de l'année médicale, en quatre parties; il décrit chacune des maladies qui leur sont propres, et traite très-savamment de celles qui reconnoissent pour cause l'influence de la nuit, et celles dont l'invasion a lieu pendant les ténèbres. Il établit avec un ordre lumineux l'influence de la nuit sur les malades et sur les maladies; mais il s'est peu occupé de développer, d'une manière satisfaisante, les raisons physiques de cette influence. Entièrement livré à la classification très-méthodique des maladies nocturnes, l'auteur a négligé de donner l'explication de la théorie physico-chymique des causes qui les produisent, comme la Société l'exigeoit dans la troisième partie de son problème. Ce mémoire est dû à M. Murat, de la Dordogne, docteur-médecin à Montpellier, membre de plusieurs Sociétés savantes, et du jury médical de son département.

Celui qui a mérité le premier *accessit* est coté sous le n°. 1er.; sa devise est : *Ex aere salubritas.* A quelques défauts près, on peut dire qu'il renferme, en abrégé, ce qu'il y a de plus important à dire sur la question proposée.

Un autre accessit a été accordé au mémoire n°. 5, portant pour marque 2440, et pour devise : *Autem*

omnium potissimum dux est et princeps natura. Hipproc. *de probitate et honestate.* L'auteur est un de ceux qui ont figuré le plus avantageusement dans la lice. Il a, en général, traité son sujet en médecin habile et fort éclairé.

Le mémoire, n°. 10, est un des trois qui ont obtenu un *accessit*. Il avoit la devise suivante : *Observationes in medicina sunt veluti lapis Lydius quo omnis theoria explorari debet.* Hoffmann. L'auteur paroît avoir fixé toute son attention sur tout ce qui a rapport à la raison physique de l'influence de la nuit sur les malades ; mais le point de la question purement médical, est moins soigné, et n'est point à l'abri de quelque critique. En somme totale, ce mémoire honore le savoir de son jeune auteur, M. d'Hemptines, médecin à Jauche, dans le département de la Dyle, et membre correspondant de la Société.

Le mémoire, n°. 4, commençant par cette devise : *Neque omnium rerum afferre posse causas minus mirum est quam constare in aliquibus*, Plin., prouve dans son auteur des connoissances médicales et physico-chymiques ; il laisse à désirer plus de méthode et de développement dans sa discussion et moins d'incertitudes dans ses conclusions.

Le n°. 3, portant pour devise : *La nuit ne répand ses pavots que sur l'homme en santé*, est une esquisse où la question n'est qu'effleurée, mais elle est écrite dans les bons principes.

Le n°. 8 a pour devise :

Ille nocentior aer
Semper erit, qui nocte, quem vespera mutat.
Herenstreit, de Homine sano et ægroto carmen.

Ce mémoire, élégamment écrit en latin, dé-

montre un médecin expert dans la pratique ; mais on s'aperçoit aisément que l'auteur n'a pas une grande connoissance de la physique et de la chymie modernes.

La Société a porté le même jugement sur le n°. 2, qui a pour devise :

Hinc quoniam variant morbi variabimus artes,
Mille mali species mille salutis erunt.

Enfin le n°. 11, ayant pour devise : *Vincendo tutus eris*, prouve que l'auteur connoît à fond l'ancienne physique spéculative, mais qu'il est tout-à-fait étranger aux nouvelles découvertes physico-chymiques. A. L. M.

Médecine.

Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc.; par MM. Corvisard, Leroux et Boyer. A Paris, chez *Méquignon* l'aîné, libraire, rue de l'Ecole de Médecine, n°s. 5 et 9, mai et avril, 1806.

On trouve dans le numéro de mai les articles suivans : *Observation sur une fièvre intermittente, d'abord irrégulière, puis quarte, adynamique; par* M. Bayle. — *Observation sur une tuméfaction de la rate, à la suite de fièvres intermittentes, guérie par le* geum urbanum, *la* bénoite; *par* M. J. A. Bouteille. — *Seconde opération césarienne faite sur le même sujet; par* M. Bacqua. — *Observations sur l'emploi de l'huile de Ricni comme médicament interne, etc.; par* M. Deyeux. — *Tableau de la médecine hippocratique, ou essai sur la physiologie, l'hygiène, la séméiologie et la thérapeutique d'Hippocrate; par* M. Caillau. — *Pathologie chirurgicale; par* M. Lassus.

On trouve dans le numéro d'avril les articles suivans qui composent le cahier que nous annonçons : *De la constitution de l'air, et des maladies observées à l'hôpital des enfans malades, dans les années XIII et XIV; par* M. Jadelot. — *Observation sur un abcès dans le sinus frontal et dans le crâne, accompagné de la paralysie de la paupière supérieure, etc.; par* M. Cellier. — *Observation sur un abcès qui avoit son siége à l'intérieur et à l'extérieur du crâne, etc.; par* M. Fizeau. — *Observation sur un abcès dans l'orbite, etc.; par* le même. — *Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux, etc.* — *Suite de l'analyse des thèses de l'Ecole de Paris, etc.* — *Phytographie encyclopédique, ou Flore de l'ancienne Lorraine, par* M. Willemet. — *Recherches et expériences sur le diabète sucré, etc.*

Moyens de conserver la santé des habitans des campagnes, et de les préserver de maladies dans leurs maisons et dans les champs; par madame Gacon-Dufour, auteur de plusieurs ouvrages d'économie rurale et domestique, etc.; 1 vol. in-12 de 330 pages. Prix, 2 fr. 50 cent., broch., et 3 fr. par la poste, franc de port. A Paris, chez F. *Buisson*, rue Hautefeuille, n°. 23.

Les maladies qui affligent les campagnes ont des causes différentes que celles qui infestent les villes. Ces causes se trouvent dans la malpropreté, l'imprévoyance, l'exercice immodéré, l'intempérance, la crédulité, en un mot dans la vie routinière des paysans. Ce sont autant de fléaux que l'auteur attaque, et qu'elle cherche à repousser. Dans les observations qui s'appliquent particulièrement aux villageois, beaucoup peuvent servir aux diverses classes

du peuple. Tous y recueilleront des préceptes utiles sur la manière de régler leur conduite, soit en santé, soit en maladie. Par ce petit ouvrage, madame Gacon-Dufour s'est acquis un nouveau droit à la reconnoissance des habitans des campagnes. J. L. G.

Odontologie.

De la Sémiologie buccale, ou *exposé des signes qu'on trouve à la bouche, qui font connoître la cachexie, les nombreuses maladies qu'elle produit, celles qu'elle entretient et celles qu'elle complique, tant aux dents qu'à toutes les parties du corps; par* L. Laforgue, expert dentiste, in-8°. Prix, 2 francs 50 cent., et 3 fr., franc de port. A Paris, chez *Croullebois*, rue des Mathurins, n°. 17; et chez l'auteur, rue des Fossés Saint-Germain-des-Prés, n°. 7, 1806.

Art vétérinaire.

Mémoires vétérinaires sur la manière de réduire les fractures des jambes des chevaux et autres grands quadrupèdes; sur les maladies épizootiques des bestiaux, sur la clavelée des brebis, sur les avantages de conserver les bêtes à laine en plein air pendant l'hiver, etc., premier opuscule concernant le règne animal, l'art vétérinaire, etc.; par J. P. Buc'hoz, médecin-naturaliste. A Paris, rue de l'Ecole de Médecine, n°. 20, 1806, broch. in-8°. de 74 pages.

Chymie.

Annales de Chymie, ou *Recueil de mémoires concernant la chymie, les arts qui en dépendent, et spécialement la pharmacie, rédigées par* MM. Guy-

TON, MONGE, BERTHOLLET, FOURCROY, ADET, HASSENFRATZ, VAUQUELIN, PRIEUR, CHAPTAL, PARMENTIER, DEYEUX, BOUILLON-LAGRANGE, COLLET-DESCOTILS, SEGUIN, tom. VII. A Paris, chez *Bernard*, libraire de l'Ecole Polytechnique et de celle des Ponts et Chaussées, quai des Augustins, n°. 25.

Ce volume, composé des cahiers du premier trimestre de 1806, donne une nouvelle preuve du zèle des auteurs pour enrichir cette collection par leurs travaux et leurs correspondances. On remarque, entre autres morceaux importans, des expériences de MM. Fourcroy et Vauquelin, sur l'*ivoire frais* et l'*ivoire fossile*; un rapport de M. Berthollet, sur un mémoire de M. Descotils, concernant les *mines de fer spathique*; la découverte d'un *nouveau principe dans les asperges*, par MM. Vauquelin et Robiquet; un mémoire de M. Proust, sur le *sucre de raisin*; des observations de M. Parmentier, sur la *nouvelle Pharmacopée batave*; un mémoire de M. Hatchett, sur une *nouvelle substance tannante*; notice des expériences faites à la *Société Galvanique*, par M. Riffault; observations sur l'efficacité des *fumigations antiputrides*, par MM. Pinel, Desgenettes et Bonafoz; lettres de M. Proust, sur une *porcelaine sans kaolin*, sur la *substance alimentaire d'un lychen* (extrait du Journal de chymie de Berlin); sur l'*éther acétique*, sur la mine d'*alun de Freienwald*, *etc.* Une lettre de M. Dubuisson, sur *quelques objets de minéralogie*; un mémoire sur l'*outremer*, par MM. Désormes et Clément, et le rapport qui en a été fait par M. Chaptal à l'Institut national.

L'abonnement, franc de port, est de 21 fr. par an pour les départemens, et de 24 fr. pour l'étranger.

Technologie.

Annales *des arts et manufactures, par* R. O'Reilly, *de l'Académie de Bologne, etc.* VIe. année; N°s. 69 et 70. A Paris, de l'imprimerie des Annales, rue J. J. Rousseau, n°. 14.

Le 69e. cahier, qui complète le Tome XXIIIe., contient: *Suite du mémoire sur la fabrication du fer par le moyen de la houille; par* M. Bonnard. — *Nouveau réverbère pour éclairer les villes et les établissemens publics.* — *Nouveaux murs de terrasse.* — *Sur la distillation des esprits ardens et du kirschenwasser, avec une notice sur la distillerie de Versoix.* — *Un moulin à méler le mortier.* — *Description d'un instrument à planter les pommes de terre.* — *Procédé pour faire durer les voiles, les cordages et les filets.* — *Description d'un navire à cinq mâts.*

Le numéro 70, premier du Tome XXIV, se compose des mémoires qui suivent: *Sur le commerce et l'industrie du département de l'Eure; par* M. Masson St.-Amand, préfet. — *Fin du mémoire sur les procédés employés en Angleterre pour le traitement du fer par le moyen de la houille; par* M. Bonnard. — *Recherche des moyens d'obtenir la dessiçation la plus prompte et la moins dispendieuse pour les opérations de la teinture, avec les plans raisonnés d'une sécherie; par* L. Delafontaine. — *Sur la fabrication des briques et des pierres artificielles.* — *Description d'une nouvelle serrure de sûreté.* — *Observations sur le scellement du fer dans la pierre, et proposition d'employer, pour cet objet, une matière résineuse; par* M. Gillet-Laumont. — *Sur le desséchement des terrains marécageux et sur l'irrigation.*

Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale. IV°. année. N°. XXII. Avril 1806.

Ce numéro contient : *L'éloge de M. Conté ; par* M. Degerando. — *Notice sur un nouveau métier à bas, exécuté par* M. Dautry, mécanicien. — *Rapport sur les cartons moulés de M. Gardeur, par* MM. Gillet-Laumont, Montgolfier et Mérimée. — *Extrait du mémoire de* M. Poyféré, de Cère, sur l'amélioration des races de bêtes à laine dans le département des Landes.

Politique.

Considérations relatives à un ouvrage qui a pour titre : Essai de morale et de politique. Paris, chez *Delaunay*, palais du Tribunat, deuxième galerie de bois, n°. 248, 1806, in-8°. de 41 pag.

Morale.

* *Cebetis Tabula sive vitæ humanæ pictura ;* græce. Collatis quatuor Codd. Mss. Pariss. cum lectionibus Cod. Meibom. iterum emendatam edidit *Johannes* Schweighæuser. Adpersi sunt ad calcem libelli, tironum in usum, *Flores nonulli græcorum poetarum.* Argentorati apud Joh. Henr. Heitz, Academ. typogr. et apud societatem Bipontinam. MDCCCVI, 120 pag. Prix, 3 fr. papier fin, grand in-8° ; 2 fr. 25 cent., même papier, in-12, et 1 fr. 50 cent., bon papier ordinaire, in-12.

Essai sur l'art d'être heureux ; par *Joseph* Droz. A Paris, chez Ant. August. *Renouard*, 1806, in-18 de 246 pages, broch., pap. ordinaire, 1 fr. 80 c. ; et grand pap. vélin, 6 fr.

On ne croit pas en général que le bonheur peut faire l'objet d'une science ; et l'on est tellement persuadé qu'il est le produit de l'imagination, du caractère et des circonstances, que rarement on a le courage d'étudier les traités qui enseignent l'art d'être heureux. L'auteur ne se le dissimule point ; mais le désir de se rendre utile l'a emporté sur la crainte de voir son travail négligé. L'essai de M. Droz est divisé en 22 chapitres, qui, presque tous, peuvent être considérés comme autant de petites dissertations séparées. Cette division a cela d'avantageux qu'elle favorisera la paresse du commun des hommes qui s'effraie d'une lecture soutenue, surtout lorsqu'il s'agit de morale. Si cet ouvrage, qui paroît être le fruit d'une longue expérience et d'une plume exercée, ne peut rendre positivement heureux, nous pensons qu'au moins il est propre à inspirer le goût de la vrai sagesse, et à rectifier les défauts, mérite que beaucoup de livres n'ont pas. J. L. M.

Lettre du sieur Berr-Isaac-Berr, *membre du conseil municipal de Nancy, à M.* Grégoire, *sénateur à Paris.* A Nancy. 1806. In-8°.

Beaux-Arts.

Annales du Musée et de l'Ecole moderne des Beaux-Arts. Recueil de gravures au trait, contenant la collection complète des peintures et sculptures du Musée Napoléon ; les principaux ouvrages de peinture, sculpture ou projets d'architecture, qui chaque année ont remporté le prix aux concours publics, etc. etc. ; rédigé par C. P. Landon, *peintre.* Tom. XI. 1re.—6e. livraisons. A Paris, chez l'auteur, quai Bonaparte, n°. 1, au coin de la rue du Bacq. 1805.

Ces six livraisons contiennent : *la Vierge du Rosaire*, par Le Dominiquin; — *la Vierge, l'Enfant Jésus, S. Joseph et Ste. Catherine*, par Garofalo; — *S. Roch dans la prison*, par Le Guide; — *la Sainte Famille*, par le même; — *Plan et Elévation de la Halle aux bleds de Paris*, par Le Camus de Mezières; — *la Statue de Démosthènes*, par Le Sueur; — *Hercule entre le Vice et la Vertu*, par Lairesse; — *Laban cherchant des idoles*, par La Hire; — *Ste. Catherine*, par Barthélemy; — *La Statue de Cicéron*, par Lemot; — *le jeune Spartiate*, par Le-barbier aîné; — *Dalila livrant Samson aux Philistins*, tableau de la galerie du Musée, par *Alexandre* Véronèse; — *Polymnie*, par M. Meynier, — *Plan et Elévation d'un projet de Boucheries publiques*, par M. *Barthélemy* Vignon, architecte; — *Loth et ses filles conduits par deux anges, et préservés de la destruction de Sodome*, tableau de la galerie du Musée, par *Paul* Véronèse; — *l'Hermite endormi*, tableau de la galerie du Luxembourg, par M. Vien; — *la Mort d'Adonis*, tableau de la galerie du Musée, par Rottenhamer; — *la Résurrection*, émail du Musée des monumens français, exécutés par *Léonard* Limosin, d'après *le Primatice*; — *le Martyre de S. Processe et de S. Martinien*, tableau de la galerie du Musée, par Le Valentin; — *la Mort de Caton*, tableau de la galerie du Musée, par Le Brun; — *la Mort de Démosthènes*, par M. Boissellier; — *Deux Statues*, du Musée des monumens français, par *Jean* Cousin.

Athenæum, ou *Galerie française des productions de tous les arts; journal entrepris par une société d'Hommes de lettres et d'Artistes, et publié par M.* Baltard, *architecte-graveur.* N°s. IV et V.

A Paris, à la Chalcographie des monumens de Paris, rue du Bacq, n°. 100. An 1806.

Le quatrième cahier contient les sujets suivans :

I. *Salle du 14e. siècle au Musée des monumens français.* Les décorations de cette salle sont en grande partie formées des débris de la Sainte-Chapelle de Paris. Des ogives, des culs de-lampe gothiques, des figures bizarres, etc. composent ces décorations. On y voit aussi les douze apôtres de grandeur naturelle et de simple pierre. Le monument le plus considérable de cette salle est le tombeau de *Charles V*, dit le Sage, et de *Jeanne de Bourbon* sa femme. L'un et l'autre sont couchés sur un cénotaphe composé de divers débris du même temps. Le véritable tombeau de Charles V n'existe plus ; on doit le regretter d'autant plus qu'il avoit été fait par ses ordres et sous ses yeux. Au dessus du cénotaphe de Charles V se trouve le modèle en pierre d'un édifice gothique, surmonté d'un grand nombre de tours aigues. Ce modèle très-curieux a été tiré de l'église de Saint-Denis. Dans les murs de la salle sont incrustés plusieurs bas-reliefs, dont quelques-uns ont été recouverts de peinture. De grandes statues de saints, en pierre de liais, sont placées des deux côtés des bas-reliefs, soutenues par des culs-de-lampe ornés d'arabesques. Plusieurs niches formées par des ogives en pierre renferment des statues de chevaliers, debout.

II. *Vue du Château de Saint-Cloud*, prise des hauteurs vis-à-vis le fer à cheval.

III. *Monumens celtiques.*

IV. *Un Pavé en mosaïque* à la manière antique pour le palais des Tuileries.

Les gravures qui composent ce numéro, et les dé-

tails qui les accompagnent, offrent le plus grand intérêt.

Les sujets qui composent le cinquième cahier sont :

I. *Projet d'un Elysée ou Monument sépulcral.* Ce projet donné par M. *J. N.* Jomard, a concouru pour le prix proposé par l'Académie d'architecture. Son plan paroît neuf et d'un effet très-pittoresque.

II. *Vue du désert de la Grande-Chartreuse* près de Grenoble, en y allant par S.-Laurent-de-Pont. On voit sur le premier plan les cascades naturelles que forme le Guyer-mort. On aperçoit ensuite quelques cabanes et le pont qui est appuyé de chaque côté sur un rocher; enfin, dans le lointain les deux hautes montagnes qui resserrent le lit du torrent. Des sapins, des pins et des hêtres couronnent ces montagnes. Le dessin, qui est de M. *Couturier*, artiste, a été communiqué à l'éditeur par madame Fourcroy, épouse de M. le directeur-général de l'instruction publique.

III. *Les Arts.* Le sujet de cette gravure est le Ve. chant du poëme de l'Imagination. On a essayé d'y retracer l'idée de M. Delille, qui se figure voir tous les chefs-d'œuvres des arts réunis sous un portique.

IV. *Costume d'un Roi de la première race.* La statue que représente cette planche étoit placée à Corbeille sur la porte d'une église.

Histoire.

A. Kluit, Historie der Hollandsche Staatsregering, etc. C'est-à-dire, *Histoire du Gouvernement hollandais jusqu'en 1795*, ou *Examen historique et politique, dans quel sens, durant le Gouvernement républicain, les États de Hollande ont été les repré-*

sentans souverains légitimes de tout le peuple hollandais ou de l'universalité de la nation, avec beaucoup de pièces justificatives inédites ; par Adrien Kluit. 3 vol in-8°., le 1er. de 520, le 2e. de 547, le 3e. de 556 pag. A Amsterdam, chez *Brave*. 1802 et 1803.

Cet ouvrage est le fruit du loisir que procura à M. Kluit, un des plus laborieux historiographes bataves, sa destitution de sa place de professeur d'histoire, particulièrement diplomatique, des Provinces-Unies en 1795, destitution heureusement révoquée en 1802. M. Kluit ne veut pas que la véritable représention nationale appartienne exclusivement en Hollande à ces derniers temps d'agitation révolutionnaire, et il la fait remonter jusqu'au 16e. siècle, peu après l'abjuration de Philippe II, système qu'il prouve avoir professé dès 1784. Cet ouvrage est un tissu tellement serré de raisonnemens et de faits, que, dans la crainte de le démembrer, nous nous bornons à cette annonce, suffisante, eu égard surtout à la juste célébrité de l'auteur, pour exciter la curiosité de ceux qu'il seroit capable d'intéresser.

P. H. M.

Antiquités.

Galerie antique, ou *Collection des Chefs-d'œuvres d'Architecture, de Sculpture et de Peinture antiques ; gravée au trait par M. Boutrois, et accompagnée d'un texte historique et descriptif, par M. Legrand, architecte des monumens publics.* In-fol. Première division. *La Grèce.* 2e. livraison. Paris, chez *Treuttel* et *Würtz*, libraires, rue de Lille, n°. 17 ; et à Strasbourg, même maison de commerce, rue des Serruriers, n°. 3.

Nous avons annoncé le Prospectus et la première livraison de cet ouvrage, n°. de mai, p. 228.

Cette seconde livraison contient, ainsi que la première, huit planches représentant 1°. une partie des bas-reliefs qui décoroient la *Cella* du Parthenon, ou temple de Minerve; 2°. quatre des Métopes de sa façade; et 3°. ce qui existoit il y a 120 ans environ de la belle sculpture en ronde bosse de ses frontons. Toutes ces sculptures, exécutées sous la direction de Phidias, sont du plus beau style grec et d'un grand intérêt pour les sujets qu'ils représentent, pour les costumes, la nature des chevaux et mille autres détails où les artistes peuvent trouver de l'instruction et des modèles. Le texte se compose de la traduction de la préface du livre des *Antiquités d'Athènes*, par *Stuard* et *Revett*, peintre et architecte anglais, dont les planches de la galerie antique sont une réduction fidèle. Cette préface renferme tout le plan de l'ouvrage et beaucoup d'érudition; elle est suivie d'un abrégé de la vie de Périclès, où ce grand homme est peint d'après Plutarque, avec les couleurs propres à faire ressortir ses talens et l'énergie de son caractère.

Cette partie du texte est terminée par une dissertation sur le Parthenon et sur les divers genres de beautés dont il offre le modèle aux artistes; ce morceau est entièrement neuf et contient des observations curieuses et inédites sur plusieurs parties de cette belle sculpture; il est rédigé d'après des observations communiquées à M. *Legrand*, auteur de ce texte, par M. *Fauvel* qui a moulé lui-même ces belles sculptures, dont une partie est à la salle des Antiques de l'école de peinture, et l'autre dans la belle collection de M. Choiseul-Gouffier, membre de l'Institut, cet amateur éclairé des beaux-arts, à

qui l'on doit l'avantage de posséder à Paris, et ces plâtres et plusieurs morceaux originaux que l'on admire au Musée Napoléon et dans son cabinet.

La *Galerie antique* se publie par livraisons de huit planches et de quelque feuilles de texte; il en paroît une livraison tous les mois. Prix de chaque sur papier ordinaire, 8 fr., et sur papier d'Hollande, 12 fr. Il y en a quelques exemplaires au lavis à l'encre de la Chine; prix, 40 fr. la livraison.

Antiquités d'Herculanum, gravées par Th. Piroli, *avec une explication par* S. Ph. Chaudé, *et publiées par* F. *et* P. Piranesi *frères.* XXIVe. et XXVe. livraison. A Paris, chez *Piranesi* frères, place du Tribunat, n°. 1354.

Le XXIVe. cahier fait suite à la collection de Lampes, commencée dans le cahier précédent. Quelques planches offrent des Lampadaires et des Trépieds servant de support à des lampes.

La XXVe. livraison comprend une suite de Lampadaires et plusieurs planches de Candélabres.

Les Monumens antiques du Musée Napoléon, gravés par Thomas Piroli, *avec une explication par* M. Louis Petit-Radel, *publiés par* F. *et* P. Piranesi *frères.* XXVe. et XXVIe. livraisons. A Paris, place du palais du Tribunat, rue Saint-Honoré, n°. 1354. 1806.

Ce XXVe. cahier, qui commence le tome quatrième, offre un *Romain sacrifiant;* — deux *Prêtresses ou Vestales;* — un *Ministre de Mithras;* — les *Panathénées;* — un sacrifice appelé *Suovetaurilia;* — et des Chœurs musicaux.

Le XXVIe. cahier contient : un *Sacrifice à Mi-*

nerve ; — une *Libation ;* — un *Trépied d'Apollon ;* — un autre *Trépied* tiré du Capitole ; — un *Autel de Mars ;* — Trois *Candélabres ;* — un *Siége de Cérès*, et un autre de *Bacchus.*

* *Monumens antiques inédits ou nouvellement expliqués : Collection de statues, bas-reliefs, bustes, peintures, mosaïques, gravures, vases, inscriptions et instrumens, tirés des collections nationales et particulières, et accompagnés d'un texte explicatif ; par* A. L. Millin, *membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, conservateur des médailles, des pierres gravées et des antiques de la Bibliothéque impériale de France, professeur d'histoire et d'antiquités, etc.* Tome II, 6e. livraison. A Paris, chez *Laroche*, rue Neuve-des-Petits-Champs, n°. 12, au coin de celle de la Loi ; *Thurneisen*, rue de Seine, hôtel de la Rochefoucault ; *Treuttel* et *Würtz*, rue de Lille ; *Desray*, rue Haute-feuille n°. 4.

Cette livraison, qui termine le second volume de cet ouvrage de M. Millin, contient, 1°. une dissertation sur l'octogone de Montmorillon, situé à neuf lieues de Poitiers ; cet édifice, que *Montfaucon*, et d'autres auteurs ont cru être un temple de Druides, n'est qu'une église du 10e. ou du 11e. siècle ; et les statues bizarres placées au-dessus de la porte d'entrée, regardées, selon l'opinion commune, comme gauloises, sont des figures de saints et d'évangélistes, ainsi qu'on pourra s'en convaincre par les gravures fidèles de l'édifice, et de ces statues et de quelques-uns des modillons que M. Millin a fait figurer sur les sept planches jointes à ce mémoire ; 2°. la description d'un vase grec de la collection de M. le chanoine

Zuppi à Naples, dont la peinture représente Oreste suppliant; 3°. la description d'un Diptyque curieux qui renferme un missel de la fête des fous, lequel est conservé dans la bibliothèque de Sens : cette description est accompagnée d'une notice de ce missel et de la fête des fous; outre les deux gravures qui offrent les deux faces du Diptyque, M. Millin a joint à cette dissertation la musique de la fameuse *prose de l'âne.* Cette livraison est terminée par quatre tables, celle des trente-un articles, celle des cinquante-deux planches, celle des auteurs et celle des matières que contient le second volume. A la tête de cette même livraison se trouve la feuille qui comprend le titre du volume et la dédicace au savant et célèbre antiquaire M. *Visconti.* Cette feuille doit être reliée en tête du volume.

Chaque volume de cet ouvrage, imprimé à l'*Imprimerie impériale*, sur beau papier, est composé de cinquante feuilles de texte, d'au moins quarante planches, et distribué en six livraisons. Chaque livraison coûte 6 fr. prise à Paris, et 6 fr. 60 cent. franche de port dans les départemens.

Peinture.

Galerie de Rubens, dite du Luxembourg, *de format grand in-folio, avec le texte historique, et faisant suite aux Galeries de Florence et du Palais-Royal.* A Paris, chez *Desève*, dessinateur et graveur, rue des Fossés-Saint-Jacques, n°. 1, au coin de celle du Faubourg St.-Jacques. III°. livraison(1).

(1) Le prix de chaque livraison est, pour les figures en noir avec le texte, de 8 fr.; pour les épreuves en couleur, 16 fr.; pour les figures avant la lettre, en noir, dont il y a douze exemplaires, 18 fr.; pour les figures avant la lettre, en couleur, dont il y a également douze exemplaires, 36 fr.

On paye en retirant chaque livraison, et rien d'avance.

Cet ouvrage dont nous avons déjà annoncé les deux premières livraisons, sera toujours mis au nombre des collections les plus précieuses, et nous paroît digne d'être recherché, soit pour ce qui en fait l'objet, soit pour la belle exécution des planches.

Cette troisième livraison contient deux gravures: le *Portrait de Rubens*, avec une notice très-bien faite sur la vie de ce peintre célèbre, sur sa manière et sur ses défauts, ou du moins sur ceux qu'on a cru pouvoir lui reprocher. L'autre gravure représente le moment où deux Génies offrent le portrait de Marie de Médicis à Henri IV, qui paroît délibérer sur son choix.

Cet ouvrage sera publié en treize livraisons, qui paroîtront successivement de mois en mois, soit en couleur, soit en noir; les estampes en couleur représentent, autant que possible, les superbes couleurs de Rubens, et donnent une juste idée des tableaux déposés dans la Galerie du Luxembourg. Chaque livraison est composée de deux estampes et d'une feuille d'impression au moins. Le texte est rédigé par M. *Moithei*, artiste, revu par M. *Castel*, auteur du Poëme des Plantes, etc., et imprimé par Ch. *Crapelet*, sur ses beaux caractères. L'impression des épreuves, soit en couleur, soit en noir, est confiée à M. *Finot*, avantageusement connu. Le texte et les figures sont tirés sur de très-beau papier vélin et satiné.

Poésie.

*** *Poétique anglaise; par M.* Hennet, *membre de la Légion d'honneur.* 3 vol. in-8°. A Paris, chez Théophile *Barrois*, fils, libraire, quai Voltaire, n°. 3. Prix, 13 fr. 50 cent., et 18 fr. franc de port.

La Bataille d'Austerlitz, poëme en dix chants,

Paris, chez *Allais*, libraire, quai des Augustins, et *La Jonchère*, palais du Tribunat. 1 vol. in-8°. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 cent. franc de port.

On pouvoit traiter mieux un si noble sujet.

Romans.

Voyage d'Almuza dans l'île de la Vérité; imitation de l'allemand; par J. B. Dubois et *Girard* Propriac; 2 vol. in-12. A Paris, chez *Capelle* et *Renand*, libraires, rue J. J. Rousseau.

Eh bien! lecteur, qu'en pensez-vous? *L'île de la Vérité* n'offre-t-elle pas un séjour effrayant? chacun doit y trouver son compte. Vous hésitez? allons, courage: et partons.

Almuza, fils du sultan de Charesmie, s'égare. Il rencontre un vieillard, c'est Mottalem, qui le conduit dans sa chaumière pour y passer la nuit; il y trouve *Héli*. *Almuza* s'enflamme pour elle, et je le crois; vous, moi, nous en eussions tous fait autant; puisque cette Héli est le bonheur, est la félicité. — Vous verrez! — Almuza revient à la Cour de son père; son cœur étoit troublé et brûlant; il ne songeoit qu'à la chaumière du berger Mottalem. Il s'échappe un jour pour la revoir; quelle fut sa surprise! Mottalem et sa fille avoient fui; ils s'étoient retirés en Perse. Almuza obtient de son père la permission de voyager pour se distraire de sa douleur; il s'embarque, fait naufrage, et se sauve seul dans l'Ile de la Vérité. Le génie Orad lui fait présent d'une bague salutaire, qui doit l'avertir par une piqûre de ses mensonges et de ceux qu'on lui fera. Tantôt enlevé sur les aîles du bel oiseau de l'Espérance; tantôt chevauchant sur le coursier des passions; tantôt volant dans un nuage. Il seroit trop long de sui-

vre ses courses et de répéter ses expériences. Les faux amis, les débauchés, les poëtes, les parvenus, les misérables; personne n'est oublié dans cette revue. Les disciples d'Hippocrate qui n'écoutent trop souvent que la mode dans les ordonnances qu'ils donnent; les métaphysiciens qui expliquent tout sans rien comprendre, et beaucoup d'autres personnages, sont aperçus et jugés.

Le cadre de cette critique est, comme on voit, heureux et agréable. Peut-être, pour le remplir entièrement, eût-il exigé la perspicacité de l'auteur de Gilblas, et surtout son style.

> La raison même a tort quand elle ne plaît pas.
>
> LACHAUSSÉE.

Cependant on ne peut pas dire que MM. DUBOIS et PROPRIAC aient mal traité cet ouvrage, qu'ils prétendent avoir *imité* de l'allemand. Quelques peintures en sont vives et naturelles. Il seroit à désirer que la diction de ce roman fut aussi brillante que la fiction en est remarquable. Chacun de ses chapitres présente de bonnes moralités et d'excellentes allégories. Quand Almuza a tout vu, tout apprécié, quand il a sondé tous les cœurs et consulté toutes les bouches; quand il a couru trop souvent après de trompeuses Héli, qui s'évanouissent dès que sa bague les touche; il prie le génie Orad, ministre de la vérité, de terminer les épreuves et de lui rendre celle qui doit faire son bonheur. A peine il achève sa prière, qu'il tombe sur la terre, et se retrouve dans sa patrie, où Mottalem est revenu avec sa fille; il les revoit, désire être berger, refuse le trône, vaquant par la mort de son père, et épouse l'innocente et modeste Héli. — La fête de l'hymen est simple et champêtre. Les époux restent seuls. « J'essayerois en vain, dit l'au-

» teur, de tracer la scène qui suivit : Almuza fixoit » Héli, mais n'osoit en approcher; Héli restoit à » l'endroit où Mottalem l'avoit quittée. Voilà bien » le tableau du véritable amour, respectueux et ti- » mide; c'est alors qu'on arrive au bonheur par » toutes les routes graduées du plaisir; l'embarras, » la crainte, les refus, les combats qui mènent à la » plus douce des victoires. » Le lendemain Héli ne peut *s'empêcher de rougir en revoyant son père ; Mottalem fit semblant de ne pas s'en apercevoir ;* et dans un discours qu'il adresse à son fils, il lui dit : « Tu as » vu partout Héli dans ton voyage; c'est qu'Héli » étoit pour toi le vrai bonheur, et que la Vérité, » à chaque épreuve faite sur toi, ne pouvoit mieux » choisir pour t'entraîner que l'image du seul objet » de tes pensées. C'est ainsi que tout mortel séduit, » soit par la volupté, soit par des arts inutiles, voit » toujours pour but le vrai bonheur qu'il désire, et » chacun le voit sous la forme qui lui plaît le mieux. » — Connois dès ce jour, ô mon fils ! le vrai bon- » heur : il est dans l'asyle de la vertu, sous le chaume; » dans les bras d'une épouse vertueuse, auprès d'un » bon père, et loin du spectacle de toutes les folles » passions des hommes. Goûte la volupté pure de » l'amour; respecte un Dieu visible pour ton âme, » suis la religion sacrée; aime les sciences et les arts, » mais ne te donne exclusivement qu'à ton Héli, qui » est pour toi la félicité, l'épouse du cœur. »

Les livres ne font ni bien ni mal, disoit Voltaire : il est vrai qu'ils font peu de bien, mais ils peuvent faire beaucoup de mal. Heureux les auteurs dont on n'a point à se plaindre. Quel éloge pour leur ouvrage ! celui-ci enseigne à être juste, à être bon, à aimer la retraite, à être fidèle à la compagne qu'on s'est choisie, par qui on doit se voir revivre dans une

nombreuse postérité. Aussi quoique le livre ne soit qu'un conte semblable à ceux des *Mille et une Nuit*, on peut sans crainte prédire avec Piron, que

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

Du moins si elle ne la *prescrit* pas, elle la permettra; et quel triomphe, digne d'envie, pour un romancier.

Aug. DE L.

MÉLANGES.

PARSONS and GALIGNANI's british library in verse and prose, etc. C'est-à-dire : *BIBLIOTHÉQUE Britannique de PARSONS et GALIGNANI, en vers et en prose*, ou *Collection des meilleurs Auteurs anglais*, la plus étendue qui ait paru jusqu'ici, même en Angleterre. N°s. 41 et 42. In-12. Paris, chez *Parsons, Galignani* et Ce, rue Vivienne.

Le premier des deux numéros contient : *les Visions*, poëme burlesque de *Nathanaël* COTTON, et une Notice biographique sur ce poëte. L'autre est une continuation des *Essais* de HUME.

CODE CIVIL.

CODE NAPOLÉON, IIe. partie, Procédure Civile, (seule Edition avec des Sommaires) imprimé sur le texte original et officiel de l'Imprimerie Impériale, précédé de Sommaires à chaque article ou numéro, qui en indiquent clairement le contenu, et terminé par une Table des Matières très-détaillée, par ordre alphabétique ; par M. LEVASSEUR. Prix br., *in*-8°., 3 fr., et franc de port 3 fr. 80 cent.; *in*-12, 2 fr., et 2 fr. 60 cent. franc de port; *in*-18, 1 fr. 50 cent., et 2 fr. franc de port. A Paris, chez la Veuve *Gueffier*, rue Gallande, n°. 61, et chez *Delance*, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

TABLE DES MATIÈRES.

ASTRONOMIE.

Prix d'Astronomie décerné par l'Institut à M. Svanberg, suédois. 200

GÉOLOGIE.

Propositions géologiques pour servir d'introduction à un ouvrage sur les Elémens de la Chorographie, etc. etc.; par Henri-Gottfried *Oberlin*. 440

MINÉRALOGIE.

Cabinet de Minéraux du docteur Kreylon. 169

Journal des Mines, *ou* Recueil de Mémoires sur l'Exploitation des Mines, etc.; par MM. *Coquebert-Montbret*, *Haüy*, *Vauquelin*, *Baillet*, *Brochant*, *Fremery* et *Collet-Descotils*. 439

BOTANIQUE.

Vertu singulière d'une plante nommée *Matrunka*. 169

Double Flore, *ou* Description des plantes qui croissent naturellement aux environs de Paris; par J. D. *D*.... 206

Jardin de Berlin, *ou* Figures et Descriptions des plantes rares et peu connues qui sont cultivées dans le jardin royal de botanique de Berlin; par M. *Willdenow*. 208

Novæ Hollandiæ plantarum specimen; auctore Jacobo-Juliano *Labillardière*. 441

ZOOLOGIE.

Découverte d'un squelette complet d'éléphant. 169

Squelette pétrifié, trouvé en Angleterre, dans le comté de Glocester. 402

Histoire naturelle de la Taupe, ses espèces et ses variétés, par J. P. *Buc'hoz*. 441

ICHTYOLOGIE.

Catalogue de quelques poissons du Japon. 182

ART VÉTÉRINAIRE.

Observations sur un Mémoire relatif à l'Art vétérinaire. 364

Mémoires vétérinaires sur la manière de réduire les fractures des jambes des chevaux, etc.; par J. P. *Buc'hoz.* 453

PHYSIQUE.

Expériences relatives à la chaleur de l'intérieur de la terre. 160

Journal de Physique, de Chymie et d'Histoire naturelle et des Arts; par J. C. *de Lamétherie.* 436

Nouveau Dictionnaire de Physique, etc.; par A. *Libes.* 457

CHYMIE.

Annales de Chymie, rédigées par MM. *Guyton, Monge, Berthollet, Fourcroy*, etc. etc. 454

ANATOMIE.

Sectiones Cadaverum Pathologicæ, eruditorum examini submittit C. Joann. *Kneppelhout.* 209

Ecole pour les préparations anatomiques, modelées en cire, établie à Rouen. 428

MÉDECINE.

Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc.; par MM. *Corvisart, Le Roux* et *Boyer.* 209. 451

De l'influence de la nuit sur les malades, etc. 446

Moyens de conserver la santé des habitans des campagnes, etc.; par madame *Gacon-Dufour.* 452

MAGNÉTISME.

Expériences relatives au Magnétisme; par le professeur *Ritter.* 160

VACCINE.

Séance publique de la Société de Vaccine d'Amsterdam. 405

Médaille frappée pour l'Encouragement de la Vaccine; sa description. 162

PHYSIOLOGIE.

Essai sur la structure et les fonctions du foie; par Charles-Guillaume *Ubersaal.* 442

Des Monstruosités et Bizarreries de la nature, etc. etc.; par G. *Jouard.* 445

ODONTOLOGIE.

De la Sémiologie buccale, *ou* Exposé des signes qu'on trouve à la bouche, etc. etc.; par L. *Laforgue.* 446

MÉCANIQUE.

Machine nouvelle inventée par M. *Dodemant*, professeur à Lyon. 428

TECHNOLOGIE.

Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale; prix proposés par elle pour l'année 1807 et 1808. 187

Annales des Arts et des Manufactures; par R. *O'Reilly.* 455

Bulletin de la Société d'encouragement pour l'Industrie nationale. IVe. année, n°. 22. 456

AGRICULTURE.

Culture de l'Indigo introduite dans le département de Vaucluse. 423

POLITIQUE.

Considérations relatives à un ouvrage qui a pour titre : *Essai de morale et de politique.* 455

FINANCES.

Sur la Banque de France, les causes de la crise qu'elle a éprouvée, et les moyens d'en prévenir le retour; par M. *Dupont* (de Nemours). 210

Des différentes Banques de l'Europe. 211

MORALE.

Elémens de Morale à l'usage des maisons d'éducation; par M. l'abbé *Cassegrain.* 214

Traité sur la Physionomie par le sophiste Adamantius; suivi d'un éloge de Lavater, comparé avec Diderot; par M. *Meister.* 239

Cebetis tabula sive vitæ humanæ pictura, etc. 436

Essai sur l'art d'être heureux; par Joseph *Droz.* *Ibid.*

MORALE RELIGIEUSE.

Ascétique, *ou* la Connoissance des moyens de vivre dans le bonheur et la sainteté; par Ewald *Kist.* 214

GÉOGRAPHIE.

Riche collection de Cartes géographiques de M. Schulz, déposée à la Bibliothéque de l'université de Halle. 372

TOPOGRAPHIE.

Carte topographique de la Suisse, levée par des Ingénieurs français. 417

VOYAGES.

Copie d'une Lettre écrite d'Athènes le 20 frimaire an XIV, par M. *Fauvel*, à M. *Barbié du Bocage.* 116

Voyage de M. Benjamin Bergmann dans le Thibet. 169

Nouvelles de l'ambassade russe en Chine; vaccine propagée dans le Mogol par M. Rehmann; petite pharmacie portative en usage au Thibet. 169. 170. 408

Lettres du docteur *Langsdorff*, relatives à son voyage au Japon. 171

Voyages en Italie et en Sicile; par M. *Creuzé de Lesser.* 318

CHRONOLOGIE.

Concordance de l'ère des Français; décrétée le 5 octobre 1793, avec les années du Calendrier grégorien, depuis le 1er. vendémiaire an II jusqu'au 1er. pluviose an XXVI inclusivement; par L. M***. 213

HISTOIRE.

De la Demande du Consulat, *ou* Essai sur la Candidature, adressé à *Marcus Tullius Cicéron* par son frère *Quintus*; suivi des fragmens du discours prononcé par Cicéron sur sa Candidature; traduits par Eusèbe *Salverte.* 5

Monumens français inédits, pour servir à l'histoire des Arts, etc.; dessinés, coloriés, gravés et rédigés par N. X. *Willemin.* 225

Description de Paris et de ses Monumens, etc. etc.; par J. G. *Legrand.* 225

Notice sur les Poëtes Alsaciens ; par M. *Arnold.* 241
Histoire de la Chûte de la dynastie des Ommiades et de l'avénement des Abbassides au Khalifat. 282
Histoire du Gouvernement hollandais, etc. ; par Adrien *Kluit.* 460

MYTHOLOGIE.

Les Monumens antiques expliqués par la mythologie, en forme de dictionnaire ; publiés, dessinés et gravés par Laurent *Guyot ;* rédigé par Alexandre *Lenoir.* T. I. 211

ANTIQUITÉS ET ARCHÆOLOGIE.

Galerie antique, *ou* Collection des chefs-d'œuvres d'architecture, de sculpture et de peinture antiques. 228. 461
Antiquités d'Herculanum, gravées par Th. *Piroli.* 229. 463
Les Monumens antiques du Musée Napoléon, gravés par le même. *Ibid.*
Question intéressante d'antiquité à résoudre, proposée par le programme de l'université de Copenhague. 406
Note sur le Muséum du Vatican. 420
Monumens antiques inédits ou nouvellement expliqués ; par M. *A. L. Millin.* 464

NÉCROLOGIE ET BIOGRAPHIE.

Notice sur la Vie et les Ouvrages, tant imprimés que manuscrits, du P. *Houbigant*, de l'Oratoire. 125
Note biographique sur J. M. *Cels*, membre de l'Institut. 428
Notice biographique sur M. Remacle *Lissoir.* 429
Mort de M. F. *de Sonnenberg*, poëte allemand. 159
Mort de M. Côme *Colini*, directeur du cabinet d'histoire naturelle de Manheim. 159
Notice biographique sur Frédéric-Auguste duc de *Brunswic-Œls ;* note de ses ouvrages. 163
Mort d'Elizabeth *Carter*, poëte anglais, et de la savante duchesse *de Devonshire.* 152
Note biographique sur M. *Barry*, peintre de l'école anglaise. 401

Mort de M. *Ring*, médecin du roi de Suède. 406
Mort du professeur Philippe-Gabriel *Hensler*, médecin du roi de Danemarck. 407
Mort de Jean *Nieuwenhuysen*, fondateur de la Société batave. 153
Mort du professeur Frédéric-Guillaume *Pestel*, à Leyde; notice sur ses ouvrages. 155
Mort de M. Pierre *Van Damme*; vente de sa belle bibliothèque et de son riche cabinet. 157
Mort de M. Christian *Brunings*, fameux hydrauliste hollandais; son monument sépulcral, et son éloge proposé pour sujet de prix. 158
Extrait d'une notice sur la vie et les ouvrages de Joseph *Fratrel*, peintre français; par M. *de Klein*. 360
Mort du célèbre professeur Christophe *Saxe*, à Utrecht. 403
Mort de la savante duchesse Julienne *Giovane*. 162
Détails biographiques sur M. *Herman Cannegieter*, et M. *J. P. Klein*; *par* le professeur *Te Water*. 404

BIBLIOGRAPHIE.

Cours élémentaire de Bibliographie; par M. *Achard*. 227

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Institut de France. Séance publique de la Classe d'histoire et de la littérature ancienne. 185
76e. séance publique de l'Athénée des arts de Paris. 194
Académie des jeux floraux rétablie à Toulouse; prix proposés par elle. 424
Inauguration du buste de Clémence *Isaure*. 425
MM. *Lacépède et Cuvier* nommés membres de la Société royale de Londres. 431
Lettre du sieur *Berr-Isaac-Berr*, à M. *Grégoire*, sénateur. 457
L'Institut de Gênes change son nom en celui d'*Académie impériale*. 427
Rentrée et succès du jeune *Roscius* au théâtre de Drury-Lane. 152

Usage particulier établi dans l'école de Saint-Pierre, à Westminster. *Ibid.*
Société batave : prix décerné par elle à M. *Visser* : rappel du poète *Bilderdyk*, et souscription proposée en sa faveur. 153
Société teylérienne de Harlem : prix proposé par elle. 154
Société nationale d'Economie des Pays-Bas, séante à Harlem : prix adjugés par elle à M. *Luiscius*, de Delft, et à M. J. *de Vries*. 155
Séances de la Société de littérature hollandaise de Leyde. 157. 404
Résignation du rectorat de l'université d'Utrecht par M. *Van Geuns*, à M. Phil. Guill. *Van Heusde*. 403
Succès de la doctrine du docteur *Gall*, à Amsterdam et à Leyde. 403
Prix proposés par la Société de Goerlitz. 159
Séance de l'Académie des sciences utiles à Erfort. 166
Voyage aérostatique de M. Jungius, de Berlin. 371
Don fait à la bibliothèque de Halle par la veuve de M. le chancelier Hofmann. 373
Distribution des prix de l'université de Gœttingue, fixée au mois d'août. 373
Notice sur les travaux des membres de l'université et de l'académie de Gœttingue, pendant le cours de 1805. 374
Séance de la Société royale des sciences de Copenhague. 407
Legs fait par un Danois pour deux prix annuels à adjuger aux deux meilleurs sermons. 407
Prix adjugé par l'Académie impériale d'Erlangen, à M. *Guilfeld*, médecin. 408
Usage particulier établi par l'Académie des sciences de Pétersbourg. 169
Histoire de l'Académie impériale des sciences de Pétersbourg, pendant l'année 1804. 409
Paysan russe né aveugle et poète. 408

Société savante de Bombay; note à son occasion. 422
Société économique établie aux îles de Bahama. 423

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Recherches asiatiques, *ou* Mémoires de la Société établie au Bengale, etc.; trad. de l'anglais par A. *Labaume*, etc. 303

LITTÉRATURE SACRÉE.

Commentaire de l'Epître de saint Paul aux Romains; par Paul *Bosveld.* 216
Isaïe traduit et expliqué par J. H. *Van der Palm.* 217

LANGUES SEPTENTRIONALES.

Analyse de la nouvelle édition des Fragmens d'Ulfilas, publiée par M. *Zahn.* 61

LANGUE ANGLAISE.

A Dissertation on Language, etc. 69

LANGUE RUSSE.

Projet de règles pour la manière d'écrire les mots russes avec des caractères étrangers. 408

POÉSIE LATINE.

Deliciæ poëticæ, edente Theodoro *Van Kooten.* Fasc. 8. 230

POÉSIE FRANÇAISE.

Réponse de Voltaire à une dame qui reprochoit à La Dixmerie d'avoir maltraité dans ses Contes les femmes de quarante ans. 150
Le nouveau Parnasse chrétien, *ou* Choix des meilleures Poésies chrétiennes. 231
Œuvres complètes de Gilbert. 233
Le Voyage du Poëte, poëme; par J. B. *de Saint-Victor.* 325
Traduction de la onzième Elégie de Tibulle; par M. *Kérivalant.* 367
La Bataille d'Austerlitz, poëme. 467

POÉSIE ANGLAISE.

Poëtique anglaise, par M. *Hennet.* 467

POÉSIE ALLEMANDE.

Les Odes d'Horace, imitées en vers hollandais, par Pierre *Van Winter.* 237

PHILOLOGIE.

Lettre de M. *F. S. V.* à M. *Millin*, sur les Lettres de *Peiresc.* 44

BEAUX-ARTS.

Sur la Galerie de Salzthalen, et l'état des Beaux-Arts à Brunswick; par M. *Bruun-Neergaard.* 83

Riche et nombreuse collection de manuscrits, médailles, monnoies, armes et autres monumens orientaux du major *Ouseley.* 151

Vies et Œuvres des Peintres les plus célèbres de toutes les écoles; publiées par C. P. *Landon.* 222.

Athenæum, *ou* Galerie française des productions de tous les arts, publiée par M. *Baltard.* 222. 458

Exposition par l'Académie des Beaux-Arts de Dresde. 401

Vente à Stockholm de tableaux et d'ouvrages de sculpture. 406

Note sur l'Académie de France à Rome. 418

Concours proposé par l'Académie royale des Beaux-Arts de Milan. 421

Annales du Musée et de l'Ecole moderne des beaux-arts; par C. P. *Landon.* 457

PEINTURE.

Tableau de M. *Devosge,* de Dijon; sa description. 185

Corrections et additions pour un ouvrage de M. Fiorillo, sur l'histoire de la peinture en France; par M. *Neergaard.* 332

Galerie de Rubens, dite du Luxembourg, etc. 465

MUSIQUE.

Nouvelle Composition de *Chérubini;* son succès à Vienne. 168

Idées sur la Musique, et particulièrement sur le Mode hellénique, etc.; par M. *Fabre-d'Olivet.* 297

THÉATRES DE PARIS.

THÉATRE DE L'OPÉRA.

Nephtali, *ou* les Ammonites. 209

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

Le Père rival, *ou* l'Amant par vanité ; par M. *Dupaty*. 201
La Comédie aux Champs-Elysées. 202
Un Jeu de fortune, *ou* les Marionnettes, comédie, par M. *Picard*. 432
Témoignage de satisfaction donné par S. M. l'Empereur à M. *Picard*, à l'occasion de la pièce précédente. 431

OPÉRA-COMIQUE.

Uthal, opéra imité d'Ossian. 433

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Rubens dans sa jeunesse. 203
La Belle Hôtesse. 203
Agnès Sorel, par MM. *Bouilly* et *Dupaty*. *Ibid.*
Brutal, parodie ; par MM. *Pain* et *Vieillard*. 434
Noir et Blanc ; par MM. *Vieillard* et * * * *Ibid.*
Voltaire chez Ninon ; par MM. *Moreau* et *Lafortelle*. *Ibid.*

THÉATRES ÉTRANGERS.

Berlin. — La Fiancée de Messine, tragédie de *Schiller*. 370
M. et madame Tatillon, de *Picard*, jouée sous le titre des *Brouillons pacifiques*. *Ibid.*
Le Retour dans la Patrie, drame. *Ibid.*
La Phèdre de Racine, traduite de *Schiller*, et jouée sur le même théâtre. 371
Richard Cœur-de-Lion, opéra. *Ibid.*
Dresde.—Blanche de Torédo, drame ; par Théod. *Hele*. 401

ROMANS.

Madame *de Maintenon*, pour servir de suite à la Duchesse de *La Vallière* ; par madame *de Genlis*. 108
Voyage d'Almuza dans l'île de la Vérité ; par J. B. *Dubois* et Girard *Propriac*. 467

MÉLANGES.

Bibliothèque britannique de *Parsons* et *Galignani*. N°s. 35 37, 41 et 42. 240 et 470

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE,
rue des Mathurins, hôtel Cluny.

Mammifères.

Histoire naturelle de la Taupe, etc.; par J. P. *Buc'hoz.* 441

Physiologie.

Essai sur la structure et les fonctions du foie; par Charles-Guil. *Ubersaal.* 442

Des Monstruosités et Bizarreries de la nature, etc.; par G. *Jouard.* 445

De l'influence de la nuit sur les malades. 446

Médecine.

Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc.; par MM *Corvisart*, *Le Roux* et *Boyer*. Mai et Avril. 1806. 451

Moyens de conserver la santé des habitans des campagnes; par madame *Gacon-Dufour.* 452

Odontologie.

De la Sémiologie buccale, *ou* Exposé des signes qu'on trouve à la bouche, etc.; par L. *Laforgue.* 453

Art vétérinaire.

Mémoires vétérinaires sur la manière de réduire les fractures des jambes des chevaux, etc. etc.; par J. P. *Buc'hoz.* *Ibid.*

Chymie.

Annales de Chymie, rédigées par MM. *Guyton*, *Monge*, *Berthollet*, *Fourcroy*, etc. Tom. VII. *Ibid.*

Technologie.

Annales des Arts et Manufactures; par R. *O'Reilly*. N°s. 69 et 70. 455

Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale. N°. 22. Avril 1806. 456

Politique.

Considérations relatives à un ouvrage qui a pour titre : *Essai de morale et de politique.* *Ibid.*

Morale.

Cebetis Tabula sive vitæ humanæ pictura, ed. *Schweighæuser.* *Ibid.*

Essai sur l'Art d'être heureux; par Joseph *Droz.* *Ibid.*

Lettre du sieur *Berr-Isaac-Berr* à M. *Grégoire*, sénateur. 457

Beaux-Arts.

Annales du Musée et de l'Ecole moderne des beaux-arts; par C. P. *Landon.* Tome XI. *Ibid.*

Athenæum, *ou* Galerie française des productions de tous les arts, publié par M. *Baltard.* N°s. 4 et 5. 458

Histoire.

Histoire du Gouvernement hollandais, etc.; par Adrien *Kluit.* 460

Antiquités.

Galerie antique, *ou* Collection des chefs-d'œuvres d'architecture, de sculpture et de peinture antiques. 2°. livraison. 461

Antiquités d'Herculanum, gravées par Th. *Piroli.* 24°. et 25°. liv. 463

Les Monumens antiques du Musée Napoléon, gravés par Th. *Piroli.* 25°. et 26°. livraisons. *Ibid.*

Monumens antiques ou nouvellement expliqués, etc.; par A. L. *Millin.* Tom. II, 6°. livraison. 464

Peinture.

Galerie de Rubens, dite du Luxembourg. 3°. livraison. 465

Poésie.

Poétique anglaise, par M. *Hennet.* 466

La bataille d'Austerlitz, poëme en dix chants. 467

Roman.

Voyage d'Almuza dans l'île de la Vérité, par J. B. *Dubois.* *Ibid.*

Mélanges.

Bibliothèque britannique de *Parsons* et *Galignani.* N°s. 41 et 42. 470

Code civil.

Code Napoléon, II°. partie, Procédure civile (seule édition avec des sommaires), imprimé sur le texte original et officiel de l'Imprimerie impériale; précédé de sommaires à chaque article ou numéro, qui en indiquent clairement le contenu, et terminé par une table des matières très-détaillée, par ordre alphabétique; par M. *Levasseur.* *Ibid.*

Desgenettes, Desault, Desfontaines, Dumeril, Fontanes, Fourcroy, Geoffroy, Hallé, Haüy, Hermann, Labouisse, Lacépède, Lagrange, Lalande, Lamarck, Langlès, Leerun, l'Heritier, Léveillé, Marron, Mentelle, Morellet, Noel, Oberlin, Sainte-Croix, Schweighæuser, Sicard, Silvestre de Sacy, Suard, Traullé, Van-Mons, Ventenat, Visconti, Villoison, Usteri, Willemet, Winckler, et d'autres Savans ou Littérateurs estimables.

On y insère les Mémoires les plus importans sur toutes les parties des Arts et des Sciences; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie également les Découvertes ingénieuses, les Inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des Expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les Séances des Sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'Arts et de Sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des Notices sur la Vie et les Ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin les Nouvelles littéraires de toute espèce.

La correspondance que le Rédacteur entretient avec plusieurs Savans étrangers, et principalement en Allemagne, lui procure beaucoup de Notices qu'on ne trouve point ailleurs.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, chez Delance, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Heuget. / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Bolle, *Gerard Street*.
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.